

Paul Bayleville

**Les oubliés de la France
des catacombes**



Les oubliés de la France des catacombes

« La bataille où nous étions entrés par hasard a commencé dès le début du monde et nous n'en fûmes que les témoins éphémères » (« Les Rêves lazaréens » (1950) Jean Cayrol, poète, écrivain, résistant, déporté, cinéaste)

Avant-propos

Je n'aime pas écrire des histoires à suspense... avec tout ce qui attache le lecteur en le saisissant aux tripes, et même un peu plus bas. J'aime les livres qui m'enseignent le monde, et, ainsi, m'aident à vivre en découvrant le mystère de mon humanité. Libéré de la nécessité, je travaille sans espoir de gain, mon effort a la gratuité de la splendeur du monde. Je m'émerveille, et veux dans les mots cacher le silence qui rend le lecteur attentif.

Chaque livre que j'écris m'est un arrache cœur qui donne matière à résurrection, mes écrits sont « lazaréens ». Je suis le contraire de Céline, un psychopathe génial entré en littérature. Bien écrire, avoir le sens du rythme et le don de l'invention verbale ne suffit pas. Mais j'aime ce titre « Voyage au bout de la nuit », à chaque livre, je fais un voyage au bout de la nuit : pour y trouver la lumière ! C'est ça la différence, ça change tout. D'où ce titre où j'ai voulu associer les catacombes à ceux qui y portaient leur lumière grandiose, ou modeste. Ce titre doit beaucoup à Daniel Cordier, à son « Jean Moulin, l'inconnu du Panthéon », et sa version courte, sous-titrée « La République des catacombes ». Cette image des catacombes est puissante, Chateaubriand la dirait issue du « Génie du christianisme ». Elle a resurgi du vécu de cet instant-là de notre histoire où la France à l'agonie pouvait hurler « Mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ! ». L'image des catacombes exprime cet instant de notre histoire dans un raccourci, qui dit la beauté de la littérature quand elle éveille les consciences. Lorsque la littérature parvient à dire la vérité d'un instant de vie, c'est toujours avec modestie, à la façon dont Joseph Kessel a écrit en 1943 à Londres ce grand roman de la Résistance qu'est « L'armée des ombres ». On y lit : « La France vivante, saignante, est toute dans les profondeurs [...] Peuple qui, dans les catacombes de la révolte, forme sa lumière et trouve sa propre loi. » Alors que nous sommes entrés dans un nouveau temps de résistance aux invasions barbares, notre passé si proche nous rappelle qui nous sommes, d'où nous venons, et dans nos diversités où nous ne voulons pas aller.

Les oubliés, car j'ai voulu parler de mon père que j'ai peu connu, et beaucoup aimé. Il était dans la Résistance, un tout petit poisson de 17 ans, que les Allemands auraient fait frire comme les autres, s'ils l'avaient attrapé. Papa est mort ce 21 septembre, le jour où je célèbre mon anniversaire. Comme un adieu à sa façon. Alors j'ai voulu lui parler et essayer de rassembler ses souvenirs, ses vérités et ses mensonges, car après tout ils sont aussi son histoire.

Si je m'en tiens au mythe gaulliste, je parle d'un temps où la France n'existait plus, sauf dans l'homme qui incarnait « honneur et patrie ». Sans dénier au mythe sa part de vérité, je veux interroger sa part de mensonge. Car la France était toujours là, dans le secret de quelques milliers, dizaines, centaines de milliers et plus tard, vers 1944, des millions de personnes, qui, de façon discrète ou manifeste, affrontaient le danger de l'arrestation, de la torture, de la déportation et de la mort que l'occupant et ses collaborateurs imposaient à celles et ceux qui faisaient acte de résistance au moment même où la cruauté de l'ennemi n'avait plus de bornes. Moment unique de notre histoire. Pensez : un pays dont l'existence remonte à plus de mille ans, que ses voisins européens appellent « la Grande Nation », et qui soudain a semblé disparaître en quelques semaines dans la veulerie, la confusion, et le chaos d'une défaite militaire qui stupéfia tout le monde, y compris ses vainqueurs.

Pendant 20 ans, j'ai joué au diplomate dans une grande ONG américaine. Je dis *jouer*, comme un acteur, car si j'aimais passionnément l'action, le milieu dans lequel je devais le plus souvent travailler, globalement, me dégoûtait. Je ne pouvais pas être moi-même, je devais avancer masqué et faire des « coups » comme un pirate. Mon secteur d'activité était celui des conflits. J'ai donc parcouru un monde de violence, avec pour mission de sauver ceux et ce qui pouvaient l'être. J'ai survécu, en dépit de tous les instants où il eût été logique que je meure. Ce qui le plus m'étonne n'est pas d'avoir survécu ; pour s'étonner vraiment, il faudrait concevoir son propre mourir, cela est réservé aux morts, peut-être. Papa, il s'appelait Marc, vient de mourir, mais pour ce qu'il en est du mourir, et sur bien d'autres questions, papa va rester silencieux, comme toujours. Il faut dire que j'ai perdu papa une première fois lorsque j'avais cinq ans. Divorce. Je l'ai retrouvé quarante ans plus tard. Ce fut long. J'ai grandi sans lui. Au fond, ce qui m'étonne, c'est d'être resté normal en tout : mes goûts sexuels sont ordinaires, et généralement heureux ; au Vietnam, j'ai été tenté par l'opium, mais ce fut bref, et sans conséquence ; je ne suis pas alcoolique, alors que, dans mon métier, les cirrhoses hors taxes abondent ; je ne méprise pas l'espèce humaine ; je suis modeste, et je crois en Dieu. Banalités d'un homme qui, pourtant, a traversé les flammes et parfois souhaité mourir, pour que ça s'arrête. Je nomadise désormais sur cette ligne de crête d'où j'écris.

À la fin, papa voulait mourir pour que ça s'arrête. Le cancer le torturait partout. On l'a un peu aidé. Il a réussi, il est parti... pas tout à fait comme il le voulait. Il voulait mourir debout, il essayait. S'adressant à l'ombre de lui-même, il hurlait : « Debout, paresseux ! » et la femme qui l'assistait dans ses derniers instants lui disait : « Ah ça, on a dû vous le dire souvent quand vous étiez petit ! » Papa ne répondait pas. Je ne sais pas si la dame avait raison, si papa répétait ce qui avait été dit et redit dans son enfance. Je sais seulement que la vie de papa avait été dure et qu'il voulait mourir debout, de la façon dont il avait essayé de vivre sans l'aide de personne. Pour mourir, on l'a aidé aussi bien que possible, c'est-à-dire bien mal. Il était trop faible alors même que la mort venait enfin le prendre pour ce voyage dont on dit que l'on ne revient pas.

J'écris pour dire le savoir que j'ai rapporté de mon double voyage : celui que j'ai fait lorsque papa me parlait, et celui qu'il m'a fallu faire seul. C'est un savoir simple et, comme on dit, « sans prétention ». La haine fut la plus grande force de l'histoire du vingtième siècle. Elle a fait toutes nos guerres, où celui qui attaque est celui qui hait le

plus, car la haine protège de la peur. La première attaque est celle des mots, après, c'est la routine de la logique des conflits. D'où vient la haine ? Même si la peur y a sa part, elle est la colère des faibles qui surgit d'une vie inaccomplie, d'un manque que la haine vient combler. Il y a donc quelque chose d'honorable aux origines de la haine. C'est une situation presque banale, connue ; dans une vie ordinaire, la haine est le plus souvent transitoire, elle est oubliée sitôt qu'un événement nouveau, heureux ou non, vient à combler le vide. Cela devient dangereux lorsqu'une idéologie, un prêt-à-penser, donne une légitimité à la haine, et dit au faible que, parce qu'il est faible, il est fort du nombre des faibles (« Groupons-nous zet de-main l'Inter-nationaaaleu... »), ou qu'il est fort de la protection d'un dieu qui, par cette faiblesse, le met à l'épreuve. Si l'on est nombreux et que l'on a, en plus, Dieu avec soi, c'est parfait ! La tuerie peut commencer.

En temps normal, nous haïssons par épisodes brefs, car nous, les êtres humains, nous luttons contre cette aptitude dont nous connaissons les dangers. Mais cette lutte, comme une sagesse instinctive de *l'homo sapiens sapiens*, devient inégale lorsqu'une idéologie permet de passer du moi au nous et de pétrifier le manque, d'arrêter le processus de la vie qui nous pousse en avant, loin de la haine primitive. Alors, un nom est donné au responsable du manque : c'est le Juif, le communiste, le franc-maçon ; c'est le bourgeois, le koulak, le propriétaire terrien ; c'est le colon ; c'est l'infidèle. Pour reprendre les termes haineux des idéologies meurtrières de notre temps. Le pire, c'est peut-être que Jean-Paul Sartre ait pu faire l'apologie de ce processus de déshumanisation des « autres ». Dans sa préface au livre de Franz Fanon "Les damnés de la terre" (1961), l'uléma de la pensée de gauche écrit : « Abattre un Européen, c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre. » Je reste confondu devant une telle capacité idéologique de corruption des valeurs. Elle a empoisonné l'intelligence française.

Si papa n'a jamais été un idéologue, il a connu ces haines, il les a survolées. Quand il combattait les Allemands, il tirait sur eux, mais un jour il m'a dit qu'il espérait n'en avoir touché aucun. Il répugnait à tuer, selon Sartre papa ne voulait pas être libre. Après, comme parachutiste avec Bigeard, il avait une solide réputation de bagarreur... mais il a quitté l'armée avant l'Algérie. Un accident lors d'un saut en parachute lui a évité Diên Biên Phu ; puis Alger s'il eût survécu à l'Indochine. Certes, il a toujours voté communiste, sans jamais adhérer au parti, il n'aimait pas leurs idées, et comme je lui demandais pourquoi votait-il quand même pour eux, il me disait : « Même s'ils le font pour de mauvaises raisons, ce sont les seuls qui défendent les pauvres. Je ne peux quand même pas voter pour les riches ! » Quelques mois avant de mourir, par procuration il a voté Mélançon. Une douce sottise. Et moi, sans enthousiasme, pour Sarkozy le jeune déclassé de Neuilly, qui avait une revanche à prendre sur la vie, un ressentiment qui l'a perdu, le perdra encore, peut-être nous avec. Papa m'a dit qu'un jour, colère et haine l'avaient quitté, comme ça d'un coup. Je lui ai demandé pourquoi, et comment. « Ni pourquoi ni comment, c'est arrivé tout seul lorsque je l'ai voulu. Comme quand j'ai cessé de boire. Je pense que c'est la même chose avec ceux qui arrêtent de fumer. » Papa était un homme simple et pratique, ni intellectuel ni idéologue.

Moi, je sais par expérience que l'idéologie qui permet à la haine sa libre expression se combine avec une « identité meurtrière ». Ceux qui baignent dans l'idéologie meurtrière forment un groupe uni par la même haine qui métamorphose leur faiblesse

en force. Dans ce groupe, la violence exercée contre le groupe désigné comme ennemi sert à cristalliser l'unité physique et idéologique du groupe qui est passé à l'offensive. Plus il exerce sa violence, plus il donne consistance à son unité qui lui permet d'exercer une violence encore plus grande. Jusqu'à la catastrophe finale. Ceux qui sont dans la logique de la haine sont, toujours, à la fin du processus ses dernières victimes. Les dernières avant le prochain tour...

On connaît les grandes idéologies de la haine de notre temps. Ces grandes idéologies, le nazisme, le communisme, l'islam sont connues. Leurs effets meurtriers le sont aussi. On peut avoir des idéologies mêlées les unes aux autres. Chez les Khmers rouges, le racisme (la pureté du sang khmer portée par « le peuple ancien ») se combinait avec la version maoïste du communisme : la révolution culturelle, l'utilisation des jeunes gens pour tuer plus vite. Ce qui fit au Cambodge un million deux cent mille morts, et en Chine plusieurs millions. Il arrive aussi que l'idéologie qui permet de cristalliser le manque soit très sommaire. Je pense aux nazis, je pense aux Hutus du Rwanda, dont le message idéologique mobilisateur était la peur d'un retour fantasmagorique de la monarchie tutsi, le Mwami (avec pour résultat paradoxal la mise en place d'un régime qui, aujourd'hui, ressemble de plus en plus au Mwami d'autrefois). Je pense au nationalisme mystique et mafieux de Milosevic, qui, s'appuyant sur la pègre, transforma tant de Serbes en monstres. Je pense au RUF de Fodé Senko, en Sierra Léone, qui coupait les mains des paysans sierra-léonais pour les empêcher de voter. Le président Kaba qui appelait aux suffrages avait dit aux Sierra-Léonais « Prenez votre destin dans vos mains : votez ! », donc, pas de mains, pas de vote, pas de destin. Les SS avaient aussi, de temps en temps, des traits d'humour de cette eau-là. Il y a longtemps, dans un caniveau, j'ai trouvé à Phnom Penh, le rapport du « 17^e congrès du parti communiste du Kampuchéa », un tissu de haines sur le thème de « la lutte des classes » devenue celle du « peuple ancien contre le peuple nouveau » : le « peuple issu de la forêt » contre celui issu des villes.

Il y a donc toujours une idéologie, aussi sommaire soit-elle. Mais l'idéologie, seule, n'est pas grand-chose sans le passage à l'acte qui se fait en son nom. L'idéologie donne aux actes monstrueux une légitimité qui assure au tueur des biens et du prestige ici-bas, voire une récompense éternelle dans l'au-delà, avant que lui et les siens ne soient emportés et noyés dans le fleuve de sang qu'ils ont répandu. On les voit alors, s'ils survivent, hébétés, menteurs et sincères, comme innocents des meurtres qu'ils reconnaissent, ou ne reconnaissent pas avoir commis... mais, si l'on suit leur logique : c'est toujours la faute aux victimes, comme le disait Goering à Nuremberg, ou Milosevic à La Haye.

De cela je vous parle, ce bagage lourd que je voudrais porter avec légèreté.

Chapitre I

Il neige sur le Vercors. Marc marche dans la nuit. Il est parti de Rumilly à quatre heures du matin, « heure allemande », celle imposée par le vainqueur alors qu'il est trois heures « à l'heure française ». Dans un moment, il sera au col Vert. Il a senti la neige venir, il pensait qu'elle tomberait plus tôt. Avec la neige, il fait moins froid, mais la marche est plus difficile, lourde. La neige et la nuit rendent la visibilité sous la lune presque nulle, mais depuis trois mois qu'il est le courrier de Franc-Tireur, il a fait le voyage dix fois, au moins. Avant que la France n'ait perdu la guerre, papa, qui n'est pas encore mon papa, parcourait déjà la montagne de Rumilly, quand il avait perdu une vache. À présent, il pourrait faire le trajet les yeux clos. Il déteste la neige, et surtout le froid. Il a eu de la chance, la neige n'est pas venue trop tôt. La couche fraîche qui s'accumule avec lenteur n'est pas profonde, la sous-couche gelée tient bien, il ne s'enfonce pas trop. Quand Marc a quitté Rumilly-le-bas, le village était dans la nuit. Comme le jour précédent un chapeau de bise couvrait le ciel, il intensifiait le glacé de l'air, la neige crissait doucement sous ses pas, triste chanson du froid. Au sommet des piquets, le long des barrières, des bobichons coiffaient de blanc le bois que le temps avait noirci (en Dauphiné-Savoie, on appelle « bobichons » ces coussins de neige déposés sur de petits obstacles). Marc se sentait si seul que le mot « solitude » lui eût semblé un luxe, un accompagnement, papa a toujours manqué de mots. Penser ce mot l'eût rendu moins seul. Dans cinq heures il entrera « au Villard » on disait comme cela à l'époque lorsqu'on parlait de Villard-de-Lans. Villardiens et Villardiennes le disent encore. Papa doit aller à l'hôtel Edelweiss où il déposera le contenu de son sac à dos : un luger avec deux boîtes de balles ; des jumelles allemandes, de marque Zeiss Ikon, dont l'usine est à Dresde ; cinquante cartouches de fusil Lebel ; une trentaine de lettres ; cinquante copies du dernier numéro du journal *Le Franc-Tireur*. Le papier est plus lourd que le pistolet et les munitions, les mots sont des armes. Un jour, beaucoup plus tard papa me lira avec la lenteur de celui qui déchiffre les mots, de sa voix traînante qu'accentuait son accent dauphinois, cette longue phrase tirée du livre de Joseph Kessel :

« Jamais la France n'a fait guerre plus haute et plus belle que celle des caves où s'impriment ses journaux libres, des terrains nocturnes et des criques secrètes où elle reçoit ses amis libres et d'où partent ses enfants libres, des cellules de tortures où malgré les tenailles, les épingle rougies au feu et les os broyés, des Français meurent en hommes libres. »

Quand papa me racontait cette histoire, surtout après qu'il m'eut lu ses passages préférés de « L'armée des ombres », je comprenais que dans son sac à dos, dans la neige et dans le froid, il transportait bien plus qu'un épisode de sa vie. Il portait l'Histoire. Il ne le savait pas. Alors j'ai voulu avec lui mener une enquête, parfois livresque et savante, parfois imaginative, où j'ajouterai du sens au sens et au non-sens qu'il donnait à son histoire.

Moi, je suis son fils, héritier temporaire de cette marche commencée dans la nuit, et qui aura sa pause après que l'aube eut rosi le plateau du Vercors, ce 5 février 1942.

Dans la soirée de ce même jour, Victor Klemperer, qui, à Dresde, depuis 1933 écrit au jour le jour la chronique de la persécution des Juifs par les nazis, note* : « En Afrique Rommel reprend la Cyrénaïque, à l'Est, les Russes ne progressent pas - la guerre peut encore durer des années ».

À Châteldon, Pierre Laval ronge son frein. Il pense que Darlan ne réussit pas à convaincre les Allemands de la volonté de collaboration de l'équipe de Pétain. Il se trompe. Il y a quelque temps, au cours d'une soirée à l'Obersalzberg, Hitler a dit à son ministre des Affaires étrangères, von Ribbentrop : « Laval, il était poli-courbettes, mais quand je lui demandais la poule, il me donnait des œufs ; Darlan, il fait l'important dans son uniforme, mais, lui, il me donne la poule ! » Quelques mois plus tard, Hitler changera d'avis, et comme dans une république bananière il imposera le retour de Laval aux affaires françaises.

Le moins que je puisse dire, c'est que papa n'aimait pas Laval, « un salaud ! » disait-il. Je n'ai pas vécu sous la France de Vichy, même s'il me faut vivre avec les conséquences de cet épisode d'une certaine médiocrité française. Alors je regarde Laval avec moins de passion que mon père. Je vois Laval comme un jeune homme pauvre et intelligent, fier d'avoir réussi dans une France paysanne et réaliste qu'il aimait. Dans l'état d'évolution où se trouve l'espèce humaine, il y a deux sortes de réalistes, ceux qui disent « Les choses étant ce qu'elles sont, il faut s'y adapter » ou, pire encore : « Quand on ne peut pas avoir ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a ! » et ceux qui disent « Les choses étant ce qu'elles sont, changeons-les ! » Laval appartenait à la première catégorie, de Gaulle à la seconde. Les premiers sont excellents tant que tout va plus ou moins bien et que les fondamentaux s'appliquent sans drames. Les seconds sont nécessaires quand viennent les orages.

En fin de matinée, Laval et sa fille ont visité les propriétés de Châteldon, lui, le fils du cafetier du bourg, le voilà châtelain ! Ils ont visité les écuries, ils ont vu les cochons ; et les sources thermales dont Pierre Laval est fier, il en a inventé les slogans publicitaires, « La plus pure des eaux de régime » pour la source « La Sergentale », « l'amie de l'estomac et du rein » pour la source Vécou. Les eaux minérales de Laval, on les servait jusqu'en août 1939 sur les tables du paquebot « Le Normandie », autre symbole du prestige de la France qu'un incendie, il est accidentel, vient de détruire dans le port de New York.

Une fois de plus, Laval explique à sa fille, Josée de Chambrun, ce qu'il considère comme la mission de sa vie :

— L'Allemagne a gagné. C'est un fait ! Il ne me plaît pas plus qu'à toi ! Mais la République des médiocres a perdu la guerre. Moi, j'ai tout fait pour éviter la guerre, et j'ai presque réussi, mais en trente-six ce faux-cul d'Herriot, puis Blum, ont tout foutu en l'air. Ils m'ont écarté. Ils ont forcé Mussolini à se joindre à Hitler ; et puis, ni les Anglais ni Herriot n'ont voulu d'une alliance militaire sérieuse avec les Russes, et Staline a fait son pacte avec Hitler. Moi, si j'étais resté au pouvoir, j'aurais évité ça ! Maintenant, c'est fini ! Si la France ne s'insère pas dans le nouvel ordre européen, elle est en danger de mort !

« Le nouvel ordre européen », on oublie qu'avant de devenir la respectable et complexe organisation que l'on sait, l'Europe fut un slogan nazi et collabo. Il faut

toutefois reconnaître que l'idée européenne fut aussi un grand thème développé par certains cadres de la Résistance.

Laval avait le teint olivâtre, comme Casanova, mais en moche. Mais là ! devant sa fille, dans la cour du château, emporté par sa passion son visage avait pris un teint brun-orangé, et ses lèvres charnues viraient au noir. Oui, Laval n'avait rien d'un Aryen, d'ailleurs en raison de son apparence physique, certains dignitaires nazis le suspectaient d'avoir du sang juif. Et le patriote fourvoyé reprenait de plus belle :

-Ils ont repris l'Alsace et la Lorraine, ils nous ont divisés en trois zones, ils administrent directement celle du nord-est où nous n'avons même pas le droit d'aller, ils veulent à l'avenir nous transformer en deux petites Suisses, une de langue d'oc, l'autre de langue d'oïl.

Josée a fait la moue de celle qui entend le même argument depuis longtemps, et n'en considère plus le sens, mais seulement la répétition.

-Ha ! Tu ne me crois pas ! Comme ta mère tu crois que je radote ! Mais j'ai mes renseignements, nous avons des régionalistes haineux, aux petits pieds et aux grandes ambitions, qui vont nous ressusciter l'occitan, le bas-breton, et tutti quanti pour aider les Allemands à dépecer la Nation. Je suis le seul, oui, le seul ! qui puisse éviter ça ! Il faut collaborer, mais au compte-gouttes, donnant donnant ! Tout en évitant de déclarer la guerre à l'Angleterre, si on peut l'éviter, et si on ne le peut pas... C'est tant pis ! On rejoindra le camp des vainqueurs, comme l'Italie. Mais, pour le moment, ils me demandent la poule et je leur donne des œufs... Il faut rétablir l'État, sur tout le territoire qui nous reste, et garder la flotte et l'empire. Et cette potiche de Pétain qui m'a écarté... Foutu 13 décembre 1940 ! Un vendredi en plus ! (Josée sait que son père a toujours été superstitieux) alors que j'étais sur le point d'obtenir le retour de nos prisonniers de guerre (là, elle pense que son père affabule mais elle n'ose pas le lui dire).

Il y avait près de deux millions de prisonniers français en Allemagne. Les Allemands en usent comme aujourd'hui les terroristes, à plus petite échelle, se servent de leurs otages. Le jeudi 22 mai 1941, au cabaret de l'Alhambra, Josée de Chambrun a entendu Édith Piaf chanter « Où sont-ils tous mes copains ? », où le thème de l'espoir et du retour a bouleversé la salle. Il y a aussi la chanson interprétée par Éva Busch « Le clocher de mon cœur », créée le 24 octobre 1940, le même jour que l'entrevue de Montoir-sur-le-Loir où Pétain a rencontré Hitler. Un triomphe pour Pierre Laval qui ainsi avait réussi à réintroduire le chef de l'État français dans le jeu politique d'Hitler. D'ailleurs, dès le 30 octobre, à la radio, Pétain avait donné tout son poids à la politique de Laval lorsque le vieillard avait déclaré : « J'entre dans la voie de la collaboration dans le cadre d'une activité constructive du nouvel ordre européen ». C'était un début, mais à présent c'est foutu, et Laval explique à sa fille que les médiocres et le Maréchal croient de plus en plus en leur propagande. Il est vrai que depuis qu'à Lyon, le 20 novembre 1940, Jean Nohain a fait chanter par « Les enfants qui chantent » **Maréchal, nous voilà !** à la Radiodiffusion nationale, ils croient tous qu'ils peuvent se passer de Laval : « Alors, le Maréchal, qui me doit tout, m'a licencié comme un malpropre ! » Ha ! Il s'en souviendra de la nuit du **vendredi 13** décembre 1940, il a même cru que les Groupes de Protection, les GP, la garde prétorienne du régime, allaient le *chouriner*. Mais... sans Laval, il n'y aurait pas de

Maréchal, car c'est lui qui a convaincu ce crétin de Lebrun, et Pétain lui-même, de rester en France, de ne pas embarquer sur le Massilia, pour aller créer un gouvernement en exil, en Algérie ou au Maroc. Qui aurait alors administré la métropole ? Qui aurait assuré la continuité de la France dans l'Histoire, Laval le sait, Hitler aurait nommé Heydrich, le chef des SS, ou un autre de ses fanatiques dont lui, Laval, protège la France.

Josée vient de s'apercevoir que, depuis un mois ou deux, elle n'entend plus la chanson d'Éva Busch sur Radio Paris. Elle ne sait pas que la Gestapo l'a arrêtée. Ils croient qu'elle est juive, elle ne l'est pas. Les Juifs font partie de ces œufs que son père va livrer aux Allemands pour faire l'omelette de la collaboration, l'Europe nouvelle, et tout ça... Juif et communiste, le mari d'Éva Busch, elle en est séparée, a fait la guerre d'Espagne. Éva Busch a été renvoyée en Allemagne, dans un KZ, un camp de concentration. Sa mère, une cantatrice connue, Allemande de souche, l'en fera sortir quelques mois avant la fin de la guerre. Quant à son ex-mari, il deviendra un jour une figure de proue de la République Démocratique Allemande, comme Victor Klemperer. Josée de Chambrun n'aime pas l'obsession politique de son père, elle pense qu'il devrait rester chez lui à Châteldon, gérer la ferme, le château, les sources thermales, et ses affaires. Depuis 1936, la politique ne lui vaut rien. Sa mère est du même avis, mais son père est un Auvergnat têtue, il dit qu'il a pour mission de sauver la France. On ne se méfie jamais assez des sauveurs. Ils commencent mal, par définition puisqu'il y a quelque chose à sauver. Puis ils sauvent et créent de l'enthousiasme... pour le plus souvent conduire les peuples à la catastrophe. Que Dieu nous protège des sauveurs !

À Londres, ce 5 février 1942, Charles de Gaulle se sent seul une fois de plus. Alors, pour tenir, pour ne pas tout abandonner, son orgueil, une fois de plus, se confond avec l'idée qu'il se fait de la France : une terre, une nation, un État, une aventure spirituelle totalement incompatible avec l'Allemagne nazie. Le « **non** » de Charles de Gaulle à la défaite était pour lui une évidence. Comme celui de Churchill. Quelques jours avant la demande d'armistice du 17 juin 1940, le général Weygand a dit à de Gaulle : « Lorsque j'aurai été battu ici, l'Angleterre n'attendra pas huit jours pour négocier avec le Reich ! » À cet instant précis de Gaulle a su que l'Allemagne allait perdre. Intuition, connaissance de l'histoire européenne, et question de temps et de moyens. Malheureusement, il y a les Français, ils ne sont pas à la mesure de l'idée que Charles de Gaulle se fait de la France. Évidemment, il y a les hommes d'exception, Jean Moulin, André Dewavrin, Gilbert Renault, René Cassin... ce sont, souvent, des marginaux de la France d'avant-guerre comme cet Emmanuel d'Astier de La Vigerie que de Gaulle doit rencontrer bientôt. Un ci-devant dandy qui avant-guerre fumait l'opium et menait une vie de patachon... des comme ça, il en a beaucoup, de toutes les familles politiques de la France d'avant-guerre, de droite, du centre, de gauche, chrétiens, athées, francs-maçons, mais finalement beaucoup de têtes brûlées d'extrême droite. Il a aussi pas mal de Juifs, qui se retrouvent au coude à coude avec des antisémites de tradition. De Gaulle est parfois émerveillé, toujours surpris, mais profondément déçu par son entourage. Il avait espéré que les élites traditionnelles de la France, ceux qu'il considérait comme les « gens comme il faut » allaient naturellement le suivre... nombreux ! puisqu'il était La France. Et puis, il y a dans le gros de ses maigres soutiens les anonymes, ceux de la Résistance, mais ceux-là, dans leur anonymat, ils sont l'idée de la France, pas des Français réels, ceux qui crient « Vive Pétain ! », et qui, un jour, car la victoire viendra, crieront « Vive de Gaulle ! »

s'il a résisté jusque-là. Résisté aux Allemands, cela va de soi ! Mais ils ont déjà perdu la guerre, même s'ils sont les seuls, ou presque, à ne pas le savoir. Alors, il faut aussi résister à tous les autres et jouer les uns contre les autres. Oui ! résister aux Allemands, aux Anglais, aux Américains, aux Russes, qui tous, et chacun à sa façon, veulent l'abaissement de la France. Elle s'est tant abaissée elle-même, il est vrai. La France a été trahie par ses élites. C'est toujours ainsi que les peuples roulent dans l'abîme.

Charles de Gaulle a tout fait pour changer le cours des choses. Dès l'école de guerre, en 1922, il contrait les idées de Chauvineau sur le « front continu ». Des idées, on était passé à la ligne Maginot, un front continu de fortifications qui devait rendre la percée ennemie impossible. Le général Chauvineau avait rendu publique la conception militaire française dans un livre qui exposait clairement la théorie du front continu. Le titre de l'ouvrage, publié en 1938, annonçait dans son ingénuité la catastrophe imminente : « Une invasion est-elle encore possible ? » Dans une longue préface le maréchal Pétain prophétisait : « Ce sera le rare mérite du général Chauvineau d'avoir montré que le front continu est à la fois fondé sur les leçons de l'histoire et sur les propriétés techniques des armes et de la fortification » Ben voyons ! D'abord, avec les Ardennes belges, on a vu que le front n'était pas continu ; ensuite, les manœuvres russes des années trente avaient montré qu'un front continu formé de fortifications fixes pouvait être neutralisé par une attaque de troupes aéroportées attaquant par le revers. C'est ce que les Allemands ont fait ou feront en Belgique, en Crète, et dans le Vercors ; et les Alliés en Birmanie, en Normandie, et aux Pays-Bas. Sauf aux Pays-Bas, ces opérations aéroportées ont toujours été victorieuses.

Telle quelle la doctrine française n'était pas absurde. Malheureusement, elle n'était pas une pensée rationnelle dont on débat et que l'on adapte aux réalités (par exemple une formidable base arrière servant d'appui à une offensive en territoire ennemi). Elle était devenue une idéologie quasi religieuse à laquelle adhérait le grand prêtre Pétain et sa clique. En 1934, de Gaulle avait porté le débat dans la classe politique en publiant chez Berger-Levrault (celui qui avait édité Chauvineau) « Vers l'Armée de métier ». Le livre s'était vendu à quelque trois cents exemplaires en France ; en URSS, il avait été traduit et tiré à cinq mille exemplaires sur ordre du Maréchal Toukhatchevski (Toukhatchevski avait connu de Gaulle en Allemagne au fort IX de la forteresse d'Ingolstadt, en 1916, alors qu'ensemble ils étaient prisonniers). La légende gaulliste dit que le livre s'est vendu à quelques milliers d'exemplaires en Allemagne, mais rien n'est sûr, on sait seulement que le général Guderian, qui dirigea l'offensive des chars allemands à travers les Ardennes, avait lu le livre. En janvier 1940, Charles de Gaulle fit une dernière tentative pour changer la stratégie militaire du haut commandement. Il adressa à quatre-vingts personnalités civiles et militaires un mémorandum : « L'avènement de la force mécanique », qui reprenait les idées qu'il avait toujours défendues. C'était trop tard pour que Gamelin, Weygand et Pétain puissent changer grand-chose, mais de Gaulle prenait date face à l'Histoire et au désastre à venir.

Ce mémorandum fit couler beaucoup de fiel parmi les officiers français de hauts rangs où de Gaulle était parfois admiré, mais le plus souvent détesté. Dans un corps dont le principal défaut, celui qui perdit la France, était l'arrogance, Charles de Gaulle cherchait à s'imposer par un surcroît d'arrogance. C'était chez lui l'effet combiné

d'un phénomène de caste propre aux élites françaises, d'un trait de caractère, et la conséquence d'une supériorité intellectuelle que sa mémoire spectaculaire mettait en évidence. Il n'est finalement pas étonnant que le 10 mai 1940, alors que la défaite est en marche, en dépit de son mémorandum critique de janvier l'état-major ait confié au colonel de Gaulle le commandement de la 4^e division cuirassée en voie de formation, à Metz. Le colonel de Gaulle avait là une charge exceptionnelle pour son grade. Comme si, par un procédé bureaucratique courant, l'état-major s'était dit : « Tu veux faire mieux que les autres, et bien vas-y, et casse-toi la gueule ! ».

Il se retrouve alors auprès d'un homme qu'il connaît bien, et l'un des rares qui l'apprécient : le général Delestraint, qui, de fait, exerce le commandement sur les régiments de chars français. Auprès de ses hommes, Charles de Gaulle était surnommé « le colonel motor ». Lorsque le colonel lançait l'ordre de mise en marche de sa colonne, il criait : « Moteur ! » De Gaulle a toujours eu du mal à placer sa voix, trop basse ou trop aiguë, pour cette raison les hommes n'entendaient pas « Moteur », mais « Motor ». En raison de son caractère hautain, de sa froideur, et, je le crois de la crainte qu'il inspirait, de Gaulle a toujours été un attrape surnom, comme pour l'humaniser par une moquerie ambiguë : dans sa jeunesse, à l'École de Guerre c'était « le Connétable » ; à Londres on dira bientôt « le général Micro » ; puis, en presque affectueux, il y aura « le grand Charles » ; et encore « Badinguet » ; et pour les Pieds noirs d'Algérie, haineux, car trahis, on dira « la grande Zita ».

Par ses hommes de Gaulle était respecté. Il n'était pas aimé. Aucun de ceux qui servirent sous ses ordres pendant la bataille de France ne le rejoignit à Londres. En mai 1940, de Gaulle attaquera les *panzers* de Guderian sur l'axe de Montcornet et sur les ponts de la Serre, il retardera leur avance de quelques jours, fait d'armes remarquable dans une guerre désastreusement menée. Quelques jours plus tard, de Gaulle renouvellera son exploit devant Abbeville où jusqu'au 30 mai il tentera de briser l'offensive allemande. Cela lui vaudra une citation signée par Weygand, puis de devenir général à titre temporaire, puis secrétaire d'État à la défense dans le gouvernement de Paul Reynaud. Tout se passe comme si, dans un mélange de hargne et de panique, l'état-major exaspéré par de Gaulle dont les critiques, dans les faits, commençaient à porter, avait décidé de mettre l'impertinent en position de se perdre. Les faits d'armes de Charles de Gaulle ne changèrent rien au cours de la campagne de France, mais ils montrèrent qu'il avait raison. Alors la haine redoubla, ajoutant ainsi du malheur au malheur. Si le « colonel motor » avait échoué comme les autres, les officiers supérieurs n'auraient eu aucune raison de détestation. On peut imaginer Pétain, et même Weygand, tous deux cathos en diable, saluant le retour du fils prodigue. Alternativement, si de Gaulle avait été un général de haut rang, opposé à la ligne officielle, ses succès auraient entraîné un courant de sympathie servile envers sa personne. Les élites de la France étant alors ce qu'elles étaient et Charles de Gaulle ayant le style qui était le leur et le sien, les succès du colonel motor, et son style personnel, ont provoqué un torrent de haine qui, à de rares exceptions, dressa contre de Gaulle, pour commencer et pour longtemps, la majorité des hauts gradés de l'armée française.

Ce que Pétain appelait de façon méprisante, « les idées de De Gaulle », n'était pourtant pas si original que ça. Sur les chars, c'était les idées du général Estienne, celui qui avait inventé la stratégie des chars en 1917, et qui, en 1920, lors d'une conférence à Bruxelles avait dit : « Imaginez, Messieurs, au formidable avantage

stratégique et tactique que prendrait sur les lourdes armées du plus récent passé, cent mille hommes capables de couvrir quatre-vingts kilomètres en une seule nuit avec armes et bagages dans une direction et à tout moment. Il suffirait pour cela de huit mille camions ou tracteurs automobiles et de quatre mille chars à chenilles et montés par une troupe de choc de vingt mille hommes. » C'était définir, avec vingt ans d'avance, la tactique allemande qui allait briser la France et l'Europe. Et même si l'Angleterre eut aussi des théoriciens lucides de l'utilisation des tanks, toutes ces idées intelligentes ne servirent à rien : l'aveuglement idéologique général était trop grand. Pourtant de Gaulle n'était pas sans soutien, même dans l'armée, le Général Delestraint, adjoint au directeur de l'école des chars de Versailles, disciple, lui aussi de Jean-Baptiste Estienne, partageait ses idées ; les généraux Dufieux, de La Porte du Theil, etc., aussi.

De Gaulle avait poursuivi sa croisade pour la création de divisions de chars lourds, utilisables dans une stratégie offensive, et non en seul appui à l'infanterie. Il avait convaincu quelques hommes politiques, comme Paul Reynaud, grâce à qui, le 2 février 1937, un projet de loi portant création de divisions de chars lourds avait été présenté à l'Assemblée Nationale (le char B existait déjà, en quelques exemplaires comme une concession aux « idées de De Gaulle »). Le projet de Paul Reynaud avait été repoussé à la majorité ; pourtant, il y avait eu 124 voix pour, d'où peut-être le livre de Chauvineau en 1938. Malheureusement, tout l'état-major mangeait dans la main de Pétain, et dans tout cela de Gaulle n'avait fait que gagner la réputation d'être un officier dévoré par l'ambition personnelle, et dangereux pour ses supérieurs. Ça, c'était un coup qu'il devait à Pétain, qui, dit-on, ne lui aurait pas pardonné d'avoir modifié sa courte préface au livre « La France et son Armée », que de Gaulle avait publié en 1938. De Gaulle n'avait pas aimé le texte de préface rédigé par Pétain, il l'avait modifié sans demander l'avis de l'auteur. Le livre avait été publié par Berger-Levrault. Cet éditeur était un ex-détenu d'Ingolstadt où il avait bien connu le capitaine de Gaulle. Avant cette affaire de la préface corrigée, de Gaulle admirait Pétain, qui, en retour, appréciait le conservatisme non conformiste d'un jeune homme dont il avait protégé la carrière avec constance.

C'est le général Philippe Pétain qui avait signé la citation décernée à de Gaulle lors de son action et de sa capture, blessé, à Douaumont en mars 1916 : « Haute valeur intellectuelle et morale... officier hors pair à tout égard. » Mais petit à petit, « les choses étant ce qu'elles sont » et de Gaulle étant ce qu'il est : son admiration pour Pétain était devenue mépris. L'indulgence et l'estime du Maréchal étaient devenues suspicion. Alors, en 1938, à la veille de la guerre, dans sa préface au livre du général Chauvineau « Une invasion est-elle encore possible ? », Pétain avait écrit : « Les grandes unités cuirassées appartiennent au domaine des rêves » Philippe Pétain savait que de Gaulle aimait citer le poète Charles Baudelaire... « ... l'action n'est pas la sœur du rêve... » Alors, il s'était servi de l'intimité de son savoir, pour faire mal.

Il n'y a pas de rapport obligé entre l'intelligence d'un homme et sa capacité d'aveuglement idéologique, ainsi le général Chauvineau avait-il brillamment contribué à la création de la doctrine du « front continu », qu'avaient adoptée de nombreux pays européens, y compris l'Angleterre. Le général Chauvineau n'était pas un sot, et pourtant, dans « Une invasion est-elle encore possible ? » il écrivait : « Juif errant obligé de marcher sans arrêt, le char ne saurait être un engin redoutable ». Juif errant, affaire Dreyfus, idéologie quand tu nous tiens ! Et Pétain dans sa préface au

livre de Chauvineau d'en rajouter : « Les vues du général Chauvineau sur le début des opérations terrestres sont pleines de sagesse ». Une invasion était donc encore possible.

On trouve des manifestations de l'antisémitisme de ces temps dans les endroits les plus surprenants. Il y a quelques années, un ami spéléologue a exploré la grotte aux fées, dans les falaises au-dessus de Saint-Agnan dans le Vercors : au fond de la grotte, il a photographié ce graffiti, non signé, mais daté de 1898 :

À bas les juifs
Dreyfus est juif
Dreyfus est coupable

C'est à l'obscurité d'une grotte qui servit de refuge aux résistants traqués que cet auteur-ci avait confié son syllogisme antidreyfusard et antisémite. Un autre passant a confié au roc un message énigmatique : *Trotsky 1934*. La date correspond à celle d'un passage et d'un séjour de Léon Trotsky dans la région de Grenoble : le futur assassiné du Mexique, chasseur d'ours, d'hommes et de tous gibiers a-t-il exploré la grotte aux fées ? Partout, dans ses profondeurs l'Europe fait tourner et ressasse son histoire.

Charles de Gaulle pense qu'avec la défaite des hommes nouveaux sont entrés en résistance. Ils écrivent une nouvelle histoire de France. Ils font leur devoir. Pourtant, ils ne peuvent suffire. De mémoire, le général se récite la Jeanne d'Arc de Charles Péguy qu'il connaît par coeur : « Il n'y a que des capitaines : ils sont bons à conduire des bandes ; ils savent leur métier de capitaine ; ils sont braves ; mais ils ne sont pas des chefs d'armée, ils ne sont pas des chefs de guerre ; il n'y a pas un seul chef de guerre ». Cette certitude le soutient dans ses découragements. S'il n'avait pas, comme Jeanne d'Arc, décidé de rompre avec tout, sauf avec la France et avec son honneur, rien n'aurait été fait par personne, et s'il abandonnait maintenant, tout s'écroulerait.

J'ai toujours pensé, papa, qu'il y avait en Charles de Gaulle une dimension monstrueuse. Toi, tu l'as simplement trouvé froid et distant lorsqu'il est venu passer en revue ton régiment de l'Armée des Alpes, en octobre 1944. Il t'a demandé ton nom et ton âge. Pour le nom, tu as hésité entre le vrai et celui que tu avais dans la Résistance. Tu as donné le vrai, car le bruit courrait que de Gaulle n'aimait pas les gens qui faisaient étalage de leur appartenance à la Résistance. Sauf pour les gaullistes de la première heure, les Compagnons de la Libération, et encore, on avait l'impression que de Gaulle considérait la Résistance comme un épisode, pas très glorieux, de l'histoire de la France éternelle. À l'énoncé de ton nom italien, de Gaulle est resté de marbre ; puis il t'a demandé ton âge : « 19 ans, mon Général ! » « C'est bien mon petit » et il est passé au suivant plus âgé, auquel il n'a rien demandé. Le général de Lattre de Tassigny accompagnait de Gaulle, lui aussi s'est intéressé à toi, il voulait te voir, tu n'es pas allé le voir. Toute l'Armée savait qu'il aimait les garçons. Papa a toujours été un beau garçon, maman et d'autres femmes y furent sensibles... Quand j'ai retrouvé papa, quarante ans plus tard, il ressemblait à Georges Brassens, c'est ce que disait tout le monde. Moi, je trouvais qu'il avait l'air du Moïse de Michel Ange... enfin, quelque chose comme ça. Après sa mort le cadavre de papa ne ressemblait plus à papa.

Le jour s'est levé sur le Vercors, Marc n'en a pas perçu la splendeur, il avait trop froid, il venait de passer le col Vert. Devant lui, la pente de ce versant était blanche d'une neige poudreuse qui rendait la marche difficile, c'est aujourd'hui une piste de ski que l'on dévale en oubliant tous les pas effacés par le temps.

Papa avait hâte d'atteindre la forêt, où il retrouverait le sentier protégé de la neige par la densité des sapins. Vivement le printemps, ou plutôt vivement l'été ! Sur le plateau, le printemps est souvent pluvieux, alors que les étés sont secs et chauds, le ciel d'un bleu limpide et les nuits si fraîches que certains citadins de Grenoble prennent le tramway jusqu'à Saint-Nizier ou Villard-de-Lans pour fuir la chaleur de la vallée. Le seul problème de l'été dans la montagne, c'est l'eau. Il y a peu de sources dans le Vercors, l'eau s'infiltré dans les calcaires, elle se fait souterraine. À la fin du mois de juillet 1944, lorsque les Résistants du plateau seront écrasés par les troupes allemandes, tu t'apercevras, papa, que les Allemands connaissent aussi bien que vous les points d'eau où ils se postent en embuscade.

Papa m'a toujours dit que des traîtres avaient conduit les Allemands aux points d'eau et qu'il y avait eu un complot généralisé pour perdre les combattants du Vercors. C'était son opinion. Moi, je pense que la vérité de l'Histoire n'est pas celle de ceux qui l'ont vécue. De là venait la tendance de mon père à voir des complots un peu partout et à ne faire confiance aux hommes qu'après les avoir jaugés. De là aussi sa conviction qu'il ne fallait pas faire confiance aux systèmes, aux puissants, aux Églises, à toutes les choses officielles, à l'exception de l'Armée. Papa disait souvent que le métier de soldat était le plus beau du monde. Je crois qu'il en aimait la simplicité, l'innocence et la générosité.

Marc a passé la ferme Périat, un des meilleurs éleveurs de villardes. La villarde est une vache locale à la belle robe de blé mûr, robuste pour les petits labours, résistante au froid et bonne laitière. Périat est un attentiste qui n'aide personne, ni le Maréchal ni la résistance. En ce temps-là les gens du plateau ont cette image : ils aiment le Maréchal, sans aimer son régime, mais ils évitent d'aider la résistance. Ils n'aiment pas que l'on s'occupe de leurs affaires, ils ne s'occupent pas de celles des autres. Cette image arrange tout le monde. Les collabos de Grenoble laissent en paix les paysans du Vercors, ces « nationalistes de clochers » jaloux les uns des autres dont l'irréductibilisme régional inoffensif confirme les thèmes du retour à la terre dont le Maréchal agrémenté ses discours : « La terre, elle, ne ment pas ! » La formule est due à Emmanuel Berl, un intellectuel pacifiste, qui, brièvement, s'égarait auprès du maréchal, puis, durablement se fixa auprès d'une chanteuse, « Mireille ». Ils composèrent ensemble de belles chansons, comme « Couchés dans le foin ». Les nouvelles pièces de monnaie frappées de la devise de l'État Français : « Travail, Famille, Patrie » sont, elles aussi bucoliques : il y a des épis de blé un peu partout. Ces symboles ne sont pas innocents, ils sont en accord avec le programme allemand de désindustrialisation de la France, un peu comme aujourd'hui où, dans un programme à long terme, l'Allemagne mène une politique rusée pour désindustrialiser ses deux anciens ennemis : l'Angleterre et la France. Il y a aussi la francisque, un autre symbole de l'ordre nouveau, elle fut l'arme des Francs, elle revient en force un peu partout : sur les timbres-poste, les tampons officiels, la monnaie, une décoration ... sans doute pour signaler aux Germains que les Francs étaient aussi des Aryens. Cette orgie anthropologique et archéologique fait partie des imbécillités identitaires qui aujourd'hui font rire quand il s'agit des aventures d'Astérix. En ce temps-là, la

gauloiserie était sérieuse, et l'humour puni de la peine de mort par Pétain-Astérix, qui avait yeux bleus, moustache blanche et protectrix, et voulait faire croire qu'il avait la potion magique.

On ne peut comprendre, aujourd'hui, après le passage en force des mythes pétainistes, gaullistes et communistes, ce que fut l'engouement pour Pétain et son extraordinaire popularité dans certains milieux, à la fois avant et après la défaite de la France. Toutefois **après** c'est plus ambigu, on a même l'impression que ça change d'un jour à l'autre. Par exemple à la fin de l'année 1940, le facteur de Saint-Martin d'Ardèche propose les calendriers PTT 1941 au peintre surréaliste Max Ernst : comme d'habitude, on a le choix entre les petits chats, les chiens de chasse, un paysage, et, nouveauté, un portrait de Pétain. Ernst choisit le paysage. Alors le facteur ennuyé : « Monsieur Max, prenez le Maréchal Pétain. Personne ne veut de lui ! »

Rien n'est jamais simple puisqu'entre 1940 et 1945, grâce aux efforts subséquents du facteur de Saint-Martin d'Ardèche, douze millions de photos et effigies de Pétain se vendirent en France. Effets de propagande, certes, mais pas seulement. D'ailleurs, avant la défaite, au-dessus du lit du fils de Charles de Gaulle (Philippe de Gaulle), une photo dédicacée de Philippe Pétain était exposée. La photo dédicacée du Maréchal Pétain, c'était, à l'époque, l'équivalent de la photo dédicacée de la vedette du *show-business* ou du footballeur aujourd'hui. Chaque époque a les vedettes qu'elle peut et doit en subir les conséquences.

Avant le 11 novembre 1942, les Allemands sont rares dans la région dauphinoise occupée par des troupes italiennes. Sans être sympathiques, elles ne sont pas féroces, ni très nombreuses. Le commandant de la division alpine *Pusteria* qui occupe Grenoble et sa région, de Castiglioni, a annulé les mesures d'arrestation des Juifs que le préfet maréchaliste avait prises. Le préfet Raoul Didkowski, fils d'émigrés polonais, voulait faire du zèle dans la politique antisémite de Vichy. De nombreuses familles juives de la zone occupée se sont réfugiées dans la région. Les Juifs seront encore plus nombreux après août 1942, lorsque les rafles auront commencé dans la zone occupée, à Paris... Le Dauphiné y gagnera le surnom de « petite Palestine ». Marianne Cohn du Mouvement de Jeunesse Sioniste travaillera à Grenoble, où elle animera un réseau de soutien et d'évasion d'enfants juifs vers la Suisse. Tu n'as pas pu me dire, papa, si elle avait connu l'abbé Pierre. Mais tu sais qu'elle avait vingt-deux ans lorsqu'elle est morte, le 8 août 1944, après avoir été torturée à l'hôtel Pax, à Annemasse, à deux pas de la frontière suisse où elle avait été arrêtée avec un groupe de 28 enfants qu'elle convoyait. Dans la nuit du 7 au 8 juillet 1944, la Gestapo de Lyon a envoyé une équipe de tueurs à Annemasse, ils ont torturé puis assassiné Marianne et cinq autres prisonniers, dont les cadavres brisés ont été retrouvés dans une forêt, près d'Annemasse. Dans sa prison, Marianne a écrit un poème, le seul poème que papa connaissait par cœur :

Je trahirai demain, pas aujourd'hui
 Aujourd'hui, arrachez-moi les ongles
 Je ne trahirai pas !
 Vous ne savez pas le bout de mon courage.
 Moi, je sais.
 Vous êtes cinq mains dures avec des bagues.
 Vous avez aux pieds des chaussures avec des clous.

Je trahirai demain. Pas aujourd'hui,
 Demain.
 Il me faut la nuit pour me résoudre.
 Il ne me faut pas moins d'une nuit
 Pour renier, pour abjurer, pour trahir.
 Pour renier mes amis,
 Pour abjurer le pain et le vin,
 Pour trahir la vie,
 Pour mourir.
 Je trahirai demain. Pas aujourd'hui.
 La lime est sous le carreau,
 La lime n'est pas pour le bourreau,
 La lime n'est pas pour le barreau,
 La lime est pour mon poignet.
 Aujourd'hui, je n'ai rien à dire.
 Je trahirai demain.

À la fin tu pleurais, tes yeux brillaient sans larmes, tu as toujours caché tes larmes toi qui avais tant de mal à prononcer les mots. Sur les mots de Marianne, tu posais son sourire, celui qu'elle te donnait dans le secret des souffrances futures. Moi, un peu sot, je t'ai demandé pourquoi elle ne cessait de répéter « Je trahirai demain, pas aujourd'hui. » Ma question sembla chasser ton chagrin. Tu m'as regardé avec l'innocence de celui qui sait ce que les temps ont effacé : « C'était les ordres, nous devons tenir 24 heures sous la torture. Pour que les autres aient le temps de se mettre à l'abri. »

Tu n'avais rencontré Marianne que quelques fois, pour lui remettre des courriers. Tu la trouvais belle, simple et directe comme son sourire. Pourtant, sans être élégante et malgré ses lunettes aux verres épais qui lui donnaient un air d'écolière, elle était distinguée, elle t'impressionnait. Elle était savante, elle parlait allemand, elle était allemande, mais tu ne le savais pas, son français était plus raffiné que le tien. C'était une grande, tu n'avais pas encore dix-huit ans. De cet amour qui ne fut pas, tu as gardé en toi la poésie du manque, et le deuil de cette jeune fille qui n'était pas faite pour mourir, comme toutes les autres. Comme Léa Blain, belle comme le jour... sa voix naturellement douce, d'un timbre argentin que tu n'as plus jamais entendu, et jamais oublié. Elle avait toujours un mot gentil pour toi lorsqu'au printemps 1944 tu lui apportais le courrier du capitaine Goderville. À ce moment-là, personne ne savait qu'il était l'écrivain et journaliste Jean Prévost.

Dans le Vercors, depuis l'exode, des familles juives et non juives mais toutes fortunées vivent à l'hôtel Edelweiss, à l'hôtel de Paris, ou dans des chalets cossus. Leurs revenus stimulent l'économie des villages du plateau et de Villard-de-Lans, un accord tacite permet à tous ces gens de vivre sans crainte de dénonciations ; soit parce qu'ils sont connus : ils venaient avant-guerre passer leurs vacances dans la région ; soit parce qu'ils payent, soit parce qu'ils payent et qu'ils sont connus, on ne leur pose pas de questions. À l'isolement géographique du plateau s'ajoute un isolement politique que Pierre Dalloz a transformé en concept militaire : faire du Vercors « un porte-avions fixe, une île, un cheval de Troie pour commandos aéroportés » qu'au nez et à la barbe de l'ennemi la résistance intérieure remplira de troupes entraînées et bien armées, qui, au jour J du débarquement de Provence, attaqueront les arrières de

l'envahisseur allemand. Ce concept deviendra le plan « Les montagnards », il aura le soutien de Jean Moulin et du général Delestraint.

Pierre Dalloz est un alpiniste connu, éditorialiste de la revue du Club alpin français, il est également architecte, sa femme, Henriette Gröll, est artiste-peintre. À Paris, elle a racheté l'atelier de Gustave Courbet, le communard banni par Thiers, mort près de Genève, dans le canton de Vaud, dans une aisance relative et un désespoir profond en peignant des natures mortes, des truites tragiques. Quel contraste avec « L'origine du monde », peint quelque dix ans plus tôt ! Les Dalloz sont des gens de gauche, pas la gauche caviar, elle n'existe pas encore, elle n'aurait pas permis l'amitié avec Jean Prévost. Dalloz est diplômé de l'Institut polytechnique de Grenoble, il est ingénieur, il a complété sa formation d'architecte avec Auguste Perret, un célèbre architecte de l'époque : les frères Perret, issus d'une famille de communards, réfugiés à Bruxelles. Il possède une culture littéraire solide ; à Sassenage, pour passer le temps, il traduit du latin le *Traité de la considération* de saint Bernard. Il connaît les milieux littéraires : Jean Giraudoux, André Gide, Saint-Exupéry et Jean Prévost sont de ses amis.

Jean Prévost est un intellectuel français atypique. Il joint à une culture extraordinaire, celle d'un élève de Normale Sup, un sens instinctif de l'engagement physique. Il pratique de nombreux sports, dont la boxe. Il fit un combat amical avec Ernest Hemingway, à Paris, à la fin des années vingt, dans la librairie Adrienne Monnier, où il avait rencontré sa première épouse, Marcelle Auclair, créatrice du magazine « Marie-Claire ». Jean Prévost est romancier et journaliste. Comme beaucoup de journalistes qui ne veulent pas travailler pour les Allemands, il a quitté Paris et vient de s'installer à Lyon, devenue une sorte de capitale intellectuelle de la France non occupée, et où plusieurs journaux d'avant-guerre ont reconstitué leurs équipes. Grand ami de Saint-Exupéry : ils s'étaient retrouvés en 1938 à New York où, une fois de plus, Saint-Ex était fauché. Prévost était en reportage, il conseilla à son ami d'écrire des articles, il força Saint-Exupéry à les retravailler pour donner « Terre des hommes ». C'est sa thèse de doctorat es lettres, elle porte sur Stendhal, qui a mené Jean Prévost à Grenoble où il consulte les archives d'Henri Beyle (Stendhal) dont la ville a hérité. Lors de ses passages, il loge chez les Dalloz, dans la ferme dépendance de la « Grande Vigne », aux Côtes-de-Sassenage, aux portes du Vercors, dans la banlieue de la ville de Grenoble.

Marc vient d'arriver à l'hôtel Edelweiss. Quelques instants avant qu'il n'entre dans Villard, huit heures ont sonné au clocher du village. Le mari de la pharmacienne de Villard, le docteur Samuel-Ravalec, est là, dans un des salons rustiques de l'hôtel. Il a trois visiteurs. Tous sont vêtus comme Marc : gros brodequins, pantalons de velours marron, chandails d'où dépassent des cols de chemises usés ; vestes canadiennes et bérets sont pendus à un portemanteau : tenue des paysans de la région.

— Messieurs, je vous présente Cabane le jeune, un de nos courriers. Il vient de l'autre côté de la montagne, de Rumilly-le-bas, il a passé le col Vert, à cinq heures ce matin.

Marc acquiesce, par complaisance, car il ne sait pas à quelle heure il a passé le col, d'ailleurs il s'en fout. Il dit un timide « Bonjour » à la ronde, dont la faiblesse est due tant au froid enduré qu'à sa timidité d'adolescent. Cabane, c'est ton nom dans la Résistance, ce n'est pas toi qui l'as choisi, mais ton frère Benito. Dans la famille, on

dit Bénite, pour masquer l'évidente ressemblance avec l'autre Benito, en Italie. Cabane, c'est Bénite, ton aîné de trois ans. Le jour où le docteur Samuel a demandé à Marc le nom qu'il voulait prendre, sa timidité devant un Monsieur l'a empêché de trouver un nom original, alors il a dit Cabane, comme son frère, comme la cabane qu'ils avaient construite quand ils étaient enfants. Le docteur avait dit qu'il y avait déjà un « Cabane »... Marc s'est senti si bête qu'il a insisté pour garder ce nom-là. Alors le docteur Samuel t'a regardé, il a dit : « le Cabane, c'est ton frère, vous avez la même tête, si tu y tiens garde-le, ça brouillera les pistes, et entre nous on t'appellera Cabane le jeune, comme Caton le jeune ! ». Ton frère Bénite ne t'avait jamais parlé de ce Caton le jeune. Il n'était sûrement pas de la région.

Chapitre II

Ce même 5 février 1942, Jean Moulin fait du ski en Savoie au col de l'Yseran avec Antoinette Sachs. Moulin vient de rentrer de Londres où il a présenté à Charles de Gaulle le rapport qu'il avait rédigé après ses enquêtes de 1940-1941, à Paris, mais surtout en zone sud non occupée par l'armée allemande. Son « Rapport sur l'activité, les projets et les besoins des groupements constitués en France en vue de la libération du territoire national » a changé l'histoire de la France. Peut-être pas celle du monde, car la France n'est pas encore sortie du trou où elle était tombée. Le rapport de Jean Moulin, alias Mercier, Rex, Max, Régis, Guillaume, et Jacques Martel selon ses faux papiers... n'est pas le premier qu'à Londres la France Libre reçoit d'un agent venant de la France vaincue. Mais il est le premier rédigé par un fonctionnaire de haut rang, dont la stature personnelle garantit la crédibilité : celle des faits et de l'analyse, celle du plan d'action et de son exécution. Et puis, pour de Gaulle, qui souffre de n'avoir rallié que des marginaux, Jean Moulin est un homme « comme il faut », un préfet, de surcroît fils de notable, ces notables qui le rejettent. La façon dont Charles de Gaulle portait en lui à la fois un conformisme social d'une grande platitude et un non-conformisme hardi de la pensée est un des mystères de l'Histoire de France. Il faut dire qu'en tant que notable Jean Moulin avait aussi son grain de folie. Il était un artiste, un peintre et un dessinateur plus ou moins talentueux doublés d'un virtuose de l'organisation bureaucratique. Tout le génie de la France est dans ses contradictions tant bien que mal harmonisées. C'est ainsi qu'en octobre 1941, deux forces se sont rencontrées et se sont unies à Londres : une force qui est capable de s'imposer aux alliés, celle de Charles de Gaulle que Staline vient de reconnaître le 26 septembre 1941 ; et une armée des ombres, sans laquelle cette force ne compterait pas.

Le plan d'action que Jean Moulin a remis à de Gaulle va permettre à la Résistance de rompre son isolement par rapport à la logique mondiale de la guerre contre l'Allemagne. C'est en cela que, pour la Résistance intérieure, le général de Gaulle est l'incontournable acteur vis-à-vis de l'extérieur, il en est la voix et le symbole. Pour de Gaulle, ce plan d'action va éviter à la France Libre de ne devenir qu'une dissidence établie à l'étranger, sans grand prestige parmi ces gouvernements légitimes, mais en exil, qui à Londres représentent les pays vaincus de l'Europe occupée et nazifiée. Pour conforter sa position lentement renforcée par l'adhésion de quelques territoires en Afrique, et dans la logique de son plan d'action, la France Libre va bientôt se donner le nom de France Combattante.

Hier, en soirée, Jean Moulin a montré à Antoinette la lettre que Charles de Gaulle lui a remise avant son départ de Londres, et que Jean Moulin montre à tous les chefs de la Résistance. Il y a quelques jours, il l'a montrée à Henri Frenay, il a vu son émotion, alors que Frenay, toujours un peu raide dans son maintien, lisait à haute voix, comme pour mémoriser :

« Mes chers amis,

Rien ne peut plus diviser les Français. Ils n'ont qu'une volonté : sauver leur pays par la victoire. Rien ne compte pour eux, sinon la haine de l'ennemi ; la fidélité envers leurs alliés, la fraternité nationale. Je sais ce que vous faites. Je sais ce que vous

voulez. Je connais votre grand courage et vos immenses difficultés. En dépit de tout, il faut poursuivre et vous étendre. Nous qui avons la chance de pouvoir encore combattre par les armes, nous avons besoin de vous pour le présent et pour l'avenir.

Soyons fiers et confiants ! La France gagnera la guerre et elle nous enterrera tous.
De tout cœur. » Charles de Gaulle

Frenay avait relevé la tête, regardé Moulin droit dans les yeux : « Il se trompe, je ne hais pas les Allemands, je hais les nazis, c'est différent... enfin... il se contente de dire « l'ennemi »... votre de Gaulle, c'est un malin... un politicien... Pour le reste, chapeau ! De Gaulle nous a compris ! »

Antoinette et Jean ont skié une partie de la matinée jusqu'en début d'après-midi. Ils sont revenus à l'hôtel, ont déjeuné d'une fondue savoyarde, vidé une bouteille de Roussette de Savoie, puis, ils ont fait l'amour dans la joie de leurs corps rassasiés d'exercice, de nourriture, et de l'euphorie que provoquent le vin et l'excès de lumière sur la neige. Antoinette coiffe ses cheveux bouclés devant la coiffeuse de la chambre :

- Alors, ils n'avaient pas compris grand-chose, ceux de Londres ?
- Non. Ils voulaient faire un mouvement... « gaulliste »... je suppose qu'ils l'auraient appelé comme ça, puisqu'on dit pétainiste.
- Gaulliste, ça sonne bien, pourquoi pas ?
- S'ils avaient fait ça, c'était foutu !
- ?
- Foutu ! De Gaulle devenait un prétendant de plus... comme le général de La Laurencie, l'ex-ambassadeur de Pétain à Paris, qui s'imagine qu'il rassemble les militaires vichystes, et qu'il va les faire entrer en résistance contre l'Allemagne, contre de Gaulle qu'il a fait condamner à mort, contre les communistes, les ex-alliés d'Hitler avant qu'il n'attaque l'URSS... Et tout ça, il veut le faire avec les Anglo-américains. Tu imagines ça : des « La laurencistes » à présent ! Remarque, ça ne sonne pas très bien ! La, la, la, plus on a de sauveurs et plus on est dans la merde ! Il faut arrêter ce La Laurencie au plus vite, sinon il risque de diviser le mouvement, créer de la confusion, comme si tout n'était pas assez confus ! L'idée de faire tomber l'armée de Vichy du côté de la résistance est d'une sottise effarante ! Je connais ces gens, hormis quelques individus, ils ne se décideront jamais en masse, ils resteront le cul entre deux chaises jusqu'à la fin de la guerre. Encore heureux s'ils ne nous combattent pas, nous et les alliés.
- Je vois mal la France déclarer la guerre à ses alliés d'hier...
- Tout est possible dans la médiocrité... heureusement Hitler n'en voudra pas, il veut Pétain à sa botte, pas comme allié. Quel paradoxe, c'est Hitler qui les empêche de tomber plus bas. Remarque... La Laurencie a du panache, il n'est pas médiocre. Mais même s'il est anglophile, sa prétention à entraîner tous les militaires dans la Résistance, contre de Gaulle et contre l'Allemagne à la fois, ne peut tourner qu'au bénéfice de l'Allemagne. Il s'imagine que Pétain joue un double jeu : courbettes aux Allemands le jour, aide aux Alliés la nuit. Remarque, ils sont des millions en France à croire cela. Je crois que Roosevelt le pense aussi, et même Churchill, enfin... peut-être. Mais il leur faudra changer d'avis, et vite ! Pétain est inconsistant, il est vieux, il est incapable d'une telle prouesse, qui requerrait de l'intelligence, du courage, et surtout une détermination qu'il n'a jamais eue. De deux choses l'une : ou bien La Laurencie est absolument sincère, ce que je crois, car il a eu le courage de faire arrêter Déat ...

Jean Moulin avait cessé de parler, son regard semblait perdu dans le vide, celui qu'il ressentait en songeant au national-socialisme à la française dont Marcel Déat était un des plus violents propagandistes. Si violent qu'il dénonçait la tiédeur collaborationniste du gouvernement Pétain. Les Allemands en profitaient pour faire pression sur Pétain, qui cédait ou ne cédait pas, ce qui confortait chez les Français l'image de Pétain comme homme modéré qui menait une politique de moindre mal... Moulin avait repris la parole. Antoinette avait l'impression qu'il reprenait des arguments longtemps médités, et qu'il s'adressait tout autant à elle qu'à lui-même...

- À mon avis, Pétain, sur l'ordre des Allemands, le fera arrêter sitôt qu'ils verront que nous ne nous divisons pas suite à l'appel de La Laurencie. Le seul danger, si l'affaire traîne, elle peut provoquer des défections dans nos rangs, et de la confusion... encore plus de confusion ! Dans ce cas, La Laurencie comprendra qu'il fait le jeu de l'ennemi, il se retirera sur ses terres, ou il quittera la France...
- Quitter la France, et pour aller où ?
- En Algérie, au Maroc... Les alliés cherchent un général respectable pour couper l'herbe sous les pieds de De Gaulle qui les emmerde...
- Jean !

En effet, Antoinette avait été doublement surprise. Jean Moulin n'avait jamais un parler vulgaire. De plus, elle était surprise d'entendre que de Gaulle, l'inconnu qui à la BBC exaltait le rôle de la France combattante au côté des Alliés, en fait, les emmerdait ! Moulin avait ignoré l'interruption :

- Ce La Laurencie a pourtant un point commun avec de Gaulle : il est convaincu que les Alliés gagneront la guerre. Pour le reste, il vit au XIXe siècle, celui qui s'est arrêté en 1914 ; il n'a aucun sens politique, et il en est fier. En politique, c'est un sot courageux ! On en a beaucoup des comme ça dans l'Armée française.
- Comme le Capitaine Frenay alors !
- Ha non ! Pas du tout. Frenay n'a pas la tête politique, mais ce n'est pas un sot ! De plus, il comprend parfaitement le monde où nous sommes, en partie grâce à sa maîtresse, Bertie Albrech, une femme merveilleuse, presque aussi belle que toi, Antoinette ! Elle fut mariée à un banquier hollandais qui était en affaires avec l'Allemagne. Elle connaît bien l'Allemagne.
- J'ai connu Bertie avant-guerre à Paris, aux Droits de l'Homme, pour nous c'était plutôt ceux de la femme... Où est le problème avec Frenay ?
- Frenay, c'est le chevalier Bayard qui aurait lu Maurras ! Il croit qu'il suffit d'être sincère, courageux et droit pour que tout le monde le devienne. C'est un romantique de droite ! La vie ne va pas comme ça. C'est parfait pour rallier à soi des gens qui lui ressemblent, leur inspirer un dévouement sans bornes, les diriger... les éclairer... il est admirable. Mais, sitôt qu'il sort de son monde, il est perdu. Il s'énerve, essaye de passer en force, met tout le monde contre lui. Pourtant, je le considère comme un des principaux inventeurs de la Résistance française. C'est lui qui a le mieux structuré son mouvement entre ses services ROP (Recrutement, Organisation, Propagande) ; renseignement ; action armée, qu'il appelle « les groupes choc ». Il y a quelques jours, Frenay m'a dit qu'il allait regrouper ses groupes choc dans une armée secrète. Cela m'inquiète, avec de Gaulle nous avons décidé de créer une Armée Secrète sous le contrôle du Conseil National de la Résistance que je vais créer, et qui recevra ses ordres d'un état-major de la France combattante à Londres. De cette façon notre

action armée sera coordonnée avec la stratégie alliée. L'armée secrète de Frenay va créer de la confusion avec la nôtre. Frenay va vouloir tout commander, ça va faire des tensions avec les autres mouvements.

- Jean, c'est normal qu'il veuille diriger. Frenay a été le premier à entrer en résistance...

Moulin est resté silencieux un moment. Visiblement, il était mal à l'aise, il tournait dans la chambre en marchant tête en avant, cela lui donnait une démarche comique, comme une balle de ping-pong qui fait quelques rebonds avant de rouler vers un obstacle. Sa pensée naviguait entre son futur Conseil National de la Résistance et l'état-major de Londres... puis il reprit le fil de la conversation avec Antoinette.

- Si Frenay fut le premier... je ne sais pas... un parmi les premiers, ça, surement. La Résistance est un esprit avant que d'entraîner des actes... impossible de dire qui a commencé... Peut-être un écolier qui gravait sur le bois de son pupitre « Dehors les boches » ou l'instituteur républicain qui a poncé et repeint le pupitre avant la visite d'un inspecteur d'Académie pétainiste, va savoir !

- Jean, tu sais comment Frenay a commencé à Marseille ?

- Frenay, au début, son mouvement s'appelait « Les petites ailes de la France », c'était un journal en fait. Puis, le journal est devenu « Vérités », et Frenay a décidé d'appeler son organisation le « Mouvement de Libération Nationale » puis le « Mouvement de Libération Française », il a rapidement absorbé plusieurs petits groupes à Marseille et à Lyon. Il a absorbé ou fusionné avec « Liberté », un mouvement important créé par François de Menthon, je veux dire Tertius. Je l'ai un peu connu à Annecy, quand j'étais sous-préfet à Albertville, il était très à droite, un peu agité... Ils ont décidé de fusionner lors d'une réunion dans l'appartement de Marie Reynoard, en novembre 1941, à Grenoble. Ils avaient invité « Libération », je te parle d'Emmanuel d'Astier, mais Merlin a refusé de se joindre à eux.

- Et pourquoi ?

- Merlin a un côté *prima donna*, et puis, ses gens sont plutôt de gauche, alors que ceux de Lifra sont plutôt de droite. En tout cas, Frenay et Tertius ont décidé d'appeler leur mouvement uni « France Liberté », qu'en verlan j'appelle Lifra, et ils ont baptisé leur nouveau journal « Combat ». (Jean Moulin parlait en verlan - à l'envers - avec Antoinette, comme on le faisait dans le milieu artistique de Montparnasse dans les années trente) Combat tire à plus de cent mille exemplaires. Finalement, le journal a donné son nom à l'organisation. Antoinette, as-tu lu le dernier « Combat » ?

- Il m'arrive de le lire ! Quand je le trouve... Ils font du bon travail... De temps en temps, je trouve qu'ils y vont un peu fort dans leurs critiques des dernières années de la République, on dirait du Maurras ...

- Oui, c'est leur côté « Camelot du roi », maurrassien, pas le Maurras qui soutient Pétain, celui qui dès 1916 prévoyait la revanche allemande si les Alliés d'alors ne démembraient pas le royaume de Guillaume II. Sur ce point, Maurras n'avait pas tort... Mais quelle incohérence à droite ! Les maurrassiens ne savent plus où aller ! Ceux qui suivent Maurras dans sa germanophobie nous rejoignent, et ceux qui le suivent dans sa haine de la République et son antisémitisme rejoignent Pétain ! Et quelle incohérence à gauche... au centre... Tous les idéologues sont groggy ! Alors moi je dis « Bravo Frenay ! » Mais Frenay fait peur aux autres, qui ne veulent pas se faire absorber, comme d'autres l'ont été. On peut comprendre... on peut comprendre ... mais quel temps perdu à rabibocher ces chefs gaulois qui se querellent comme lors de l'invasion de la Gaule par Jules César ! Et puis il y a les communistes ! Un sacré

morceau maintenant qu'ils résistent. Eux, leur idéologie est intacte ! Malheureusement on ne peut pas refaire la France sans eux. Mais je les ai à l'œil, j'ai vu leurs méthodes pendant la guerre d'Espagne : le noyautage et l'assassinat ! On ne va pas les laisser faire. Là encore, j'ai besoin de Frenay et de Tertius.

- Pourtant, tu m'as dit qu'ils croyaient au maréchal ! On raconte à Paris et à Lyon que Frenay est en contact avec le ministre de l'Intérieur de Pétain : Pucheu ! Les communistes en font toute une histoire, on les comprend, non ?

- Pour l'affaire Pucheu, je sais. Frenay m'en a parlé à Marseille. La police française a arrêté beaucoup de gens de Combat. Frenay connaît du monde dans tous les milieux, il se sert de ses contacts pour sauver ses gens. Mais il sait jusqu'où il peut aller. Jusqu'en janvier 41 il travaillait au Deuxième Bureau, il est capable de faire du recrutement et de la manipulation, il ne sera pas recruté et manipulé. J'ai confiance en lui. Pour les communistes, normal, ils utilisent cela contre Frenay, c'est une façon d'affaiblir un mouvement puissant de la Résistance et qui n'a aucune sympathie pour eux. Cela fait aussi partie de leurs techniques de manipulation pour faire oublier leur politique pro allemande jusqu'en mai juin 1941. Si tu veux mon avis, Frenay est pour eux un danger politique majeur, ils ne le lâcheront jamais !

Jean a eu son sourire de gamin espiègle avant d'ajouter :

-C'est peut-être la chance de la France, je peux me servir de l'un pour neutraliser l'autre et vice versa... Quel mélémélo ! Maintenant... c'est vrai, Frenay croit – mais de moins en moins – au maréchal. Que veux-tu Antoinette, c'est ça la France aujourd'hui ! Avec la défaite tout est parti en morceaux : je recolle les morceaux qui résistent, Vichy colle ceux qui collaborent, et nous nous battons pour rassembler ceux qui ne savent pas où se coller !

Antoinette comprenait. Dans le chaos présent, il fallait aller à l'essentiel : organiser tout ce qui voulait combattre les Allemands et leurs collaborateurs. Le reste pouvait attendre des jours meilleurs, où les nuances multiples de la France pourraient reparaitre dans un pays à nouveau structuré par la République. D'une certaine façon, cet esprit nouveau d'union de tous contre l'ennemi la réjouissait, elle voyait des gens que tout opposait dans l'avant-guerre découvrir dans l'action la joie de travailler ensemble. Alors que ce qu'ils appelaient « leurs idées » les opposait. C'est que l'urgence et la mort si présente les forçaient à mettre au jour l'essentiel d'eux-mêmes : le courage, la liberté, l'amour et le respect de soi mis au service du pays. Antoinette avait demandé à Jean s'il savait pourquoi Frenay était un homme si contradictoire. Avec Jean, elle n'avait jamais évoqué les conversations qu'elle avait eues autrefois à Paris avec Bertie Albrech, qui lui parlait de son amant, qu'elle adorait, mais qu'elle trouvait bien compliqué. Jean Moulin n'avait pas la subtilité psychologique des femmes amoureuses, il se limitait à évoquer ce qu'il savait du passé d'Henri Frenay :

- Son attitude est aussi une question de tradition. Il est un officier d'état-major, issu d'une famille de militaires, il a été élevé seul, par sa mère, il est en mal de père. Les militaires, Antoinette, c'est plus fort qu'eux, il faut qu'ils obéissent à quelqu'un. Dans son étrange fidélité, il y a aussi une sorte de droiture. À l'état-major, il a connu Pétain, il l'admire, même s'il n'est pas aveugle. Il appartient à cette France de droite qui, en 34, voulait renverser la République, et qui avec la défaite s'est scindée en deux : ceux qui collaborent avec l'Allemagne, et ceux qui veulent continuer à la combattre. À mon avis, ce qui l'unit encore à Pétain, et Tertius aussi, c'est l'idée que la défaite peut être

utilisée pour faire une révolution nationale qui rendra à la France son esprit et sa force. Un peu comme la Prusse s'est rebâtie après la défaite d'Iéna, en 1806. C'est ce que Pétain considère comme sa mission. Tu parles d'une mission ! Pétain veut avancer en regardant en arrière. Antoinette, tu connais ce proverbe chinois qui dit « L'expérience est une lanterne que l'on porte dans son dos » Pétain, c'est ça ! En plus, chaque jour montre un peu plus qu'il est un joujou méprisé entre les mains d'Hitler. C'est un pleurnichard ! Tu sais, les Allemands sont en train de dissoudre la Légion des Volontaires Français qui combat avec eux sur le front russe, ils n'en veulent pas ! Ils absorbent nos crétiens volontaires dans l'armée allemande. Ils ne veulent surtout pas associer la France à leurs victoires, ils veulent faire de nous un peuple humilié à leur botte. Et ça ! Frenay le sait et le voit. Je crois te l'avoir dit, il parle allemand couramment. Il a lu *Mein Kampf*, comme moi, mais lui dans l'édition originale.

- On dit qu'il est très curé et bondieuseries...

Là, Antoinette faisait de la provocation. Elle savait que Frenay n'était pas un bien-pensant conventionnel. Avant-guerre elle avait connu Bertie Albrech du temps où elles militaient pour la condition féminine à la « Ligue pour les Droits de l'Homme » à Paris. Elle savait que cette marseillaise de vieille famille protestante, une belle femme au regard intense et bleu, était la maîtresse du Capitaine Frenay. Une liaison qui ressemble à la sienne avec Jean. En plus stable et régulier... d'où l'avantage pour une femme amoureuse de choisir un militaire de droite plutôt qu'un fonctionnaire de gauche. Plus volage. À dire vrai, Jean n'est pas vraiment de gauche... mais il n'est pas militaire.

- Frenay crapaud de bénitier ? Tu plaisantes ! Chrétien de choc... peut-être... Comme certains membres de « La confrérie Notre Dame ». Comme un chevalier du Moyen Âge il croit au Christ. Au fond, Frenay c'est Maurras plus Péguy ! J'aime parler avec Frenay, sont côté extrême droite atypique me plaît. Il a des idées sur tout : après la guerre, il veut créer une fédération européenne avec l'Allemagne vaincue, pour éviter une nouvelle guerre en Europe. Tertius est un professeur d'économie politique, il va mettre au point avec des experts, nos intellectuels du « Cercle de Montpellier », un plan de réorganisation du pays et de l'Europe après la victoire. L'intelligence de Frenay et de Tertius dans l'action est extraordinaire. En plus, je crois Frenay un peu mystique.

- Qu'est-ce que c'est que cette « Confrérie Notre Dame » ?

- Un réseau extraordinaire, parmi les premiers...

- Des mystiques en résistance... Pas comme toi, pauvre pécheur, le péché de la chair... le meilleur !

Au rappel de l'amour qu'ils venaient de faire, Antoinette avait eu un air canaille où sa sensualité espiègle s'était donnée libre cours. Jean avait pensé qu'elle était un trop « bon coup » pour qu'il ne la quitte jamais ; en plus, elle savait parfaitement cacher leur liaison. Pour rester dans le ton, d'une façon théâtrale qui ne lui allait pas, il avait dit :

- Pour le péché, merci Antoinette ! Que serait ma vie sans toi et sans péché ? Pour le reste... Je ne suis peut-être pas un catholique classique, mais je crois en Dieu. Mon ami Max Jacob m'a presque converti lorsque j'étais en Bretagne (Jean Moulin avait eu ce sourire mystérieux et doux, genre Rudolf Valentino. Un sourire de gamin

affectueux et facétieux qui chavire le cœur d'Antoinette). D'ailleurs, comment pourrais-je être un catholique classique alors que la conférence des évêques de France, il y a quelques mois, a appelé les catholiques de France à soutenir Pétain ! Résultat, un grand nombre de prêtres qui s'interrogeaient sont maintenant pétainistes, sous prétexte que, selon les évêques, Pétain va faire comme Franco : soutenir l'Église de Pie XII dans son combat contre les libres-penseurs, les francs-maçons, les communistes... bref, la revanche des clercs contre Voltaire et Diderot. Remarque, on a quand même des curés et quelques évêques résistants.

- As-tu des nouvelles de Max Jacob ?

- Non, je sais seulement qu'il est toujours à Saint-Benoît-sur-Loire, où il sert la messe tous les matins.

- Je suppose que de temps en temps il se sert aussi des enfants de chœur !

- Antoinette ! Que je sache, Max n'est pas un pédophile. Il aime les jeunes hommes, voilà tout ! Ce sont des choses qui arrivent. Au XIXe nos aristocrates appelaient ça « le petit défaut ». Dans ses mémoires Saint-Simon parle de « goût italien ». Chez Napoléon ça devient « être de mœurs allemandes » ! Chacun se renvoie la balle, comme pour la vérole : « le mal français », « napolitain », « italien » ; « polonais », selon les Russes ; « chrétien », selon les Turcs... Ces affaires de mœurs sont secondaires, j'ai quelques résistants exemplaires qui ont le « petit défaut ».

Cette allusion à l'homosexualité de Max avait peiné Jean Moulin. Pour finir, il eut un sourire léger : « Que veux-tu Antoinette, nous avons tous nos petits défauts ». Elle pense : « Toi aussi, Jean, tu as tes petits défauts ; le moindre, c'est que tu ne m'épouseras jamais ; mon pire défaut, c'est que je t'aime, même si tu me trompes avec d'autres, et avec ta bourgeoise distinguée. » Mais elle ne lui dit rien de tel, elle lui parle du portrait de Max Jacob peint en 1916 par Modigliani. C'est le portrait d'un dandy mystérieux, comme Jean, avec ses costumes d'alpaga et ses pochettes de soie, quand il était sous-préfet de Bretagne, c'est là que Jean a rencontré Max, au cours d'une des soirées un peu décadentes qu'organisait le couturier Poiret avec sa femme Denise... On y croisait Drieu la Rochelle, Paul Eluard... et toute « la bande à Poiret ». Aujourd'hui, dans la Résistance, Jean s'appelle souvent Max.

Jean Moulin s'est accordé quelques jours de vacances avant de replonger dans la grande aventure. Demain sera leur dernier jour de vacances. En fin de matinée, la neige a cessé de tomber ; si le temps reste nuageux, le soleil, de temps en temps, perce les nuages et fait resplendir la montagne illuminée par la neige fraîche. Jean Moulin est bon skieur, il a découvert le ski en 1926, peu après les premiers jeux Olympiques d'hiver de Chamonix, alors qu'il était sous-préfet à Albertville, c'est d'ailleurs à l'Yseran qu'il a descendu ses premières pentes. En ce temps-là, c'était la paix dans la France victorieuse. Il était le plus jeune sous-préfet de France, tout était parfait, sauf son mariage. Il venait d'épouser une soprano qui à Paris chantait Offenbach et dont il aimait dessiner les seins ; enfin, pas seulement les dessiner. Malheureusement, elle était stérile. De plus, cette Parisienne bonne vivante et mondaine s'ennuyait en province, elle vivait à Paris, lui dans sa sous-préfecture, alors il partait au ski, et il la trompait. Le divorce s'est fait comme le mariage s'était défait, dans une amicale tiédeur. Antoinette était différente, elle était artiste-peintre, une vocation qu'avant-guerre le sous-préfet Moulin menait sous le pseudonyme de Romanin, et qu'il n'abandonna jamais, même face à son tortionnaire de Lyon, Barbie, le chef de la Gestapo dont il dessina le portrait sur la feuille de papier où Moulin devait écrire des noms qu'il n'écrivit jamais. Antoinette, passionnée dans ses goûts, était aussi

indépendante que lui dans son style de vie. Juive selon les Allemands et les idéologues de Vichy, mais, en fait, indifférente à ce que les imbéciles considéraient comme sa race. Elle se sentait Française, et libre dans une France vaincue dont elle avait quitté la zone occupée. Jean Moulin la connaissait depuis près de dix ans, ils étaient amants chaque fois qu'ils se rencontraient. Il trouvait qu'elle faisait l'amour comme une marquise libertine de la Régence. La douce mélancolie de Watteau et la précision explicite du désir chez Boucher. S'il n'y avait pas eu Madame M***, Jean Moulin aurait épousé Antoinette. Malheureusement, M*** était l'amour de sa vie, un amour fou, irrationnel, impossible à maîtriser, impossible à satisfaire. Il voyait M*** chaque fois qu'il allait à Paris. Il l'avait rencontré la même année où sa liaison avec Antoinette avait commencé. Avec ses certitudes et ses incertitudes amoureuses, M*** mettait son cœur à feu et à sang. Antoinette était sa joie, sa consolation, et sa stabilité amoureuse. Il y avait aussi la jeune Colette. Vingt et un ans, il en avait quarante-trois. Une amie d'amis, politiquement sûre, mais sans aucun lien avec la Résistance, il vient de l'engager pour gérer sa couverture : marchand de tableaux, la Galerie Romanin qu'il va créer à Nice, 22 rue de France. Elle, c'était différent, elle était à son goût et il la voulait. Elle le trouvait trop vieux, ça le chagrinait, mais avec le temps... peut-être. Heureusement il avait Antoinette, son assurance tous risques en amour.

On peut être un héros et aimer les femmes. Il savait qu'il était un héros, un de ceux dont Homère dit qu'ils ont préféré l'intensité de la vie brève à la sage tiédeur de la vie longue (mais rien ne vaut l'intensité de la vie longue). Il le savait depuis la nuit du 17 juin 1940. Des officiers de la Wehrmacht avaient arrêté le préfet de l'Eure, lui, afin de le contraindre à signer une déclaration où nos troupes coloniales, des Sénégalais, étaient accusées d'avoir massacré des femmes et des civils de son département, à Saint-Georges sur Eure. Il avait refusé de signer. Les massacres de civils par des troupes allemandes n'étaient pas fortuits, ils faisaient partie des techniques de guerre de l'armée allemande. Outre les mitraillages de la *Luftwaffe*, un corps de SS était spécialisé dans ces actions qui avaient pour but de créer la terreur parmi les populations civiles. Les gens fuyaient alors en masse sur des routes devenues de ce fait impraticables aux véhicules de l'armée française qui auraient tenté de venir à la rencontre de l'ennemi. De plus, en vidant les villages les troupes d'invasion s'assuraient de l'absence d'éléments hostiles sur leurs arrières. À Saint-Georges sur Eure, Moulin savait que les tueurs étaient des pilotes de la *Luftwaffe*, qui, selon une technique mise au point pendant la guerre d'Espagne, avaient bombardé et mitraillé la population civile qui fuyait sur toutes les routes de France. L'affaire était plus politique qu'elle ne le semblait de prime abord : il s'agissait d'un coup tordu des services secrets allemands destiné à ruiner le crédit de la France vis-à-vis de ses troupes coloniales et de son empire africain. Depuis 14-18, les troupes coloniales de la France étaient une des obsessions du racisme allemand. Les pressions étaient devenues des coups pendant lesquels on disait au préfet que la France était « un pays dégénéré, un pays de juifs et de nègres ». Puis, il avait été mis au cachot dans une cave avec un prisonnier sénégalais, un de ceux qui avaient héroïquement défendu Chartres. Ses tortionnaires avaient invité Jean Moulin à passer la nuit avec lui « puisqu'il aimait les nègres ». Alors, pour ne pas céder aux prochaines tortures allemandes, avec un éclat de verre trouvé dans la cave, il s'était ouvert la gorge. Ainsi était-il entré en résistance, spontanément, parce qu'agir comme le voulait l'ennemi eût été pire que la mort. La sentinelle l'avait trouvé baignant dans son sang. Transporté aux urgences, il avait été hospitalisé plus d'une semaine. Après ça, les Allemands avaient laissé le préfet de l'Eure tranquille. C'est Vichy qui l'a révoqué le 2 novembre

1940, on dit qu'ils ont hésité, car sa réputation d'organisateur et d'administrateur était grande, mais Vichy n'aimait pas les amis de Pierre Cot, un radical de gauche qui, comme ministre de la Défense, avait fait partie du gouvernement Blum, en 1936. Sous ses ordres, Jean Moulin qui était alors son chef de cabinet avait organisé en secret l'aide militaire de la France aux républicains espagnols. Cette expérience de la guerre secrète va bientôt servir la résistance. Signe de ces temps terribles, la torture et la révocation ont fait de Jean Moulin un homme libre. Si sa volonté spontanée de résistance lui a semblé naturelle, son courage sous la torture et face à la mort lui fut une révélation. Rien dans sa vie passée (une vie de « fils à papa » un peu playboy, dont les études étaient loin d'avoir été brillantes, mais dont le père était influent et franc-maçon, quoique sans fortune) ne lui permettait de savoir qu'il était capable de résister à la torture. Dès le 16 novembre 1940, Moulin a pris ses premiers contacts à Paris ; quelques jours plus tard, ce fut le départ pour la zone sud, non occupée, afin d'y prendre la mesure des mouvements de résistance.

Pendant la guerre d'Espagne, alors qu'il était le chef de cabinet de Pierre Cot, Moulin a lu « Mon combat », le livre d'Adolf Hitler. Il sait que le nazisme est plus qu'une idéologie homicide, comme le franquisme, le fascisme, ou même le communisme. Il est un mal absolu qui réduit la splendeur et la complexité du monde à quelques idées fixes : un darwinisme simplifié appliqué à la vie des hommes : « la survie et la reproduction des meilleurs », selon une vision raciale qui se réclame de la science, comme le fait en France un prix Nobel de médecine, le Docteur Alexis Carrel ; une codification du pur et de l'impur qui puise dans les vieilles psychoses des religions primitives ; le droit à une violence sans bornes pour que la race dominante impose sa domination au monde. On ne négocie pas avec ça ! C'est l'erreur de Laval, qui croit traiter avec des gens difficiles, certes, mais des politiciens que l'on peut séduire et convaincre dans un face à face entre gens réalistes. Dans le contexte de la III^e République, toute sa vie Laval a pratiqué ce réalisme et cette séduction du pouvoir. Il ne comprend pas que les règles du jeu ont changé du tout au tout, et que son réalisme est devenu une folie ; et s'il comprend que les temps ont changé, il ne sait y répondre que par les pauvres ruses du passé. Pétain, c'est un cas plus compliqué, plus vicieux : il veut se servir de la défaite pour imposer à la France un fascisme respectable, où l'Église reprendrait en main la société française corrompue par les idées maçonniques, républicaines, et socialo-communistes. Moulin le sait, Pétain veut appliquer à la France ce que Franco applique à l'Espagne, son idéal serait de déclarer la guerre à l'Angleterre sitôt que sa défaite sera patente, mais, en attendant, de rester neutre dans le conflit, tout en participant au festin de l'ogre Hitler, tout en donnant quelques gages à Roosevelt qui n'a pas rompu les liens diplomatiques des États-Unis avec la France. Pétain est même prêt à négocier en secret avec Churchill, pour donner le change. Comme Laval, Pétain, à sa façon, est réaliste, il se contenterait de quelques miettes ramassées de-ci de-là. Pour Hitler, il n'en est pas question, même de miettes, et toutes les offres de Pétain et de Laval pour faire entrer la France dans ce que les nazis appellent « l'Europe nouvelle » ont été rejetées. Fin 1942, lorsque les victoires russes inquiéteront l'Allemagne, les Allemands redonneront vigueur aux thèmes de « l'Europe civilisée contre le bolchevisme barbare ». Je ne suis pas certain que les Européens se soient remis du fait que, pendant quelques années, leur civilisation eut pour porte-parole l'Allemagne nazie. Il faudrait s'en réjouir si cela avait pu nous rendre déterminés et modestes ; et non, pour l'instant au moins, timorés face aux nouvelles invasions barbares.

Moulin n'était plus aux affaires lorsqu'en 1939 le gouvernement Daladier a nommé Pétain, qui avait alors le titre prestigieux de Maréchal de France, ambassadeur à Madrid, avec mission de s'assurer de la neutralité de Franco en cas de guerre entre la France et l'Allemagne. Sur ce point, Pétain a réussi. Il s'est très bien entendu avec le caudillo espagnol, d'ailleurs c'est Franco qui a servi d'intermédiaire à Pétain lorsque le 17 juin 1940 il a proposé l'armistice à Hitler. Ce choix, déjà, annonçait l'avenir : Pétain aurait pu choisir comme intermédiaire les USA, une démocratie, et non l'Espagne fasciste... Mais Pétain est trop vieux, selon Foch et Clemenceau, il a toujours manqué de caractère. Comme chef d'État, il ne manque pas de mégalomanie, mais d'envergure. Ses discours sont d'une irrémédiable médiocrité, un mélange père Fouettard, curé réactionnaire, papa gâteau, papa gâteaux. Dans leur désespoir, les Français ne voient que les symboles : le prestige du vainqueur de Verdun, la moustache paternelle, et les yeux bleus (Papa : certaines vieilles dames me parlent toujours « des yeux bleus du Maréchal ! ») ; dictature des apparences qui masque la vraie : celle des Allemands, celle de l'auteur de « Mon combat » qui s'exprime soit directement, soit dans les décrets de Vichy et les violences de sa milice. Moulin pense que face au mal absolu, il n'y a que quatre réponses : s'en écarter en devenant un saint ; accepter le déshonneur de la neutralité ; devenir l'allié du mal en collaborant ; combattre. Il a choisi.

Au Villard, Marc a pris le car Huillier de huit heures pour Grenoble. Les cars Huillier font la navette entre Villard-de-Lans, plusieurs villages du nord du Vercors, et Grenoble ; leurs propriétaires, Victor Huillier et ses frères, sont membres du groupe Franc Tireur. Pour « économiser les forces motrices » comme on disait alors, il n'y a que deux services tous les deux jours. Marc transporte des lettres pour les familles. Elles auraient pu être confiées à la poste, mais avec lui, ce sera plus rapide et plus sûr, il les postera à la gare de Grenoble. Une seule lettre, un message codé, doit être déposée dans une boîte du réseau Franc Tireur, chez un coiffeur de Sassenage, où Marc en profite pour se faire couper les cheveux à l'oeil. Puis, il repart pour la gare où il prend le train pour Rumilly. Toute la famille vit dans la même ferme, son père est métayer, mais la ferme est plus un logement qu'une exploitation agricole, car les émigrés n'ont pas le droit de posséder ou même de louer des terres agricoles de France, il n'y a qu'un jardin : de quoi faire pousser des légumes, élever de la volaille et des lapins qui payent en nature une part du loyer, cela assure nourriture et petits revenus. Par ces temps de guerre, ce n'est pas rien, ça évite la misère. En plus, Marc et Bénite travaillent aux ciments Vicat. C'est une institution dans la vallée, un peu comme les usines Michelin à Clermont-Ferrand.

On est communiste dans la famille, sauf Marc, sauf leur mère, la belle Lisa, Vénitienne avant tout, et rusée. Marc a trop soif de justice pour être communiste, ou autre chose. Il n'a pas compris pourquoi le Parti, antifasciste et antinazi jusqu'au 24 août 1939, est soudain devenu neutre et compréhensif pour les nazis après le pacte germano-soviétique. Avant le 24 août 1939, la justice était de combattre les nazis, après, elle commandait de respecter le grand peuple allemand allié de l'URSS. Et ça avait continué ! en novembre 1940, Molotov, le ministre des Affaires étrangères de Staline, avait fait une visite officielle en Allemagne, faut voir comme il avait été reçu, et toutes les fleurs qu'ils s'étaient envoyées, ces salauds. Et après la défaite de juin 1940, le PC, interdit d'activité en France depuis le 26 septembre 1939, avait obtenu la permission non officielle des forces d'occupation allemandes pour faire reparaître son journal. Ce à quoi le gouvernement de Vichy s'était opposé dans la foulée des lois et

décrets de septembre 1939. Il y avait aussi la condamnation à mort prononcée par le tribunal militaire d'Amiens, le 25 novembre 1939, contre un des chefs du Parti Communiste Français, Maurice Thorez, qui, mobilisé, avait déserté son unité et s'était réfugié en URSS d'où il appelait sur « Radio Moscou » les Français à s'opposer à la guerre contre l'Allemagne qu'il appelait « la guerre impérialiste ». Tout cela, étrangement, faisait du Parti Communiste un allié des Allemands, et, bizarrement, un opposant à Vichy qui collaborait avec l'Allemagne nazie. Ce statut d'opposant à Vichy, le Parti s'en servira sans vergogne pour brouiller les cartes après la guerre, et faire oublier son flirt poussé avec les hitlériens entre 1939 et juin 1941. Sur ce point, l'huma du 4 juillet 1940 ne faisait pas dans le détail : « Travailleurs français et soldats allemands ! Il est particulièrement réconfortant, en ces temps de malheur, de voir de nombreux travailleurs parisiens s'entretenir amicalement avec des soldats allemands, soit dans la rue, soit au bistrot du coin. Bravo, camarades, continuez, même si cela ne plaît pas à certains bourgeois aussi stupides que malfaisants ». C'était déjà : « À chacun son boche ! », mais pour lui faire des papouilles. L'Humanité du 1^{er} mai 1941 (Bénite conservait pieusement les numéros de l'huma dans la cave, sauf celui du 4 juillet 1940) : « Quand les propagandistes anglais présentent le mouvement gaulliste comme un mouvement démocratique, ils mentent effrontément ; ce général à particule veut non pas la liberté de notre pays, mais il veut le triomphe des intérêts impérialistes auxquels il a lié son sort ». Marc avait dit à Bénite :

- Alors, quand tu faisais des manifs en 38, tu soutenais les intérêts impérialistes. T'as pas honte ?

Bénite avait réponse à tout et disait à Marc qu'il ne comprenait rien à la *dialectique*. C'était vrai, ce mot, papa ne le connaissait pas, et il n'avait pas envie d'en apprendre le sens à l'école du Parti, où Bénite allait une fois par semaine. Il était délégué du personnel à l'usine des ciments Vicat. Elle avait bon dos la *dialectique*, dans l'huma du 22 juin 1941, qui titrait sur l'invasion de l'URSS par les Allemands, la *dialectique* ordonnait : « Dessinez la faucille et le marteau au centre des V (Victoire) afin d'affirmer l'union des gaullistes et des communistes, et de tous les patriotes, au Front National pour l'indépendance de la France ». Marc avait dit à son frère qu'il pensait que sa *dialectique* était le comble de l'hypocrisie dans l'injustice : elle faisait admettre l'invasion de la France par les nazis, mais pas celle de la Russie par les mêmes. Bénite lui avait répondu que pour comprendre cela il fallait savoir que la Russie était la patrie du socialisme qui allait répandre la justice sur le monde entier, ce qui méritait quelques sacrifices. Marc n'y avait rien compris, mais il avait été heureux de voir que son frère, *dialectique* ou pas, était mieux dans sa peau depuis que son parti était entré dans la guerre contre l'Allemagne et ses boches, comme ils disaient, **maintenant**, comme Charles Maurras. Quelques semaines plus tard, Bénite avait présenté Marc à un contremaître de l'usine, un type qui avait été au Parti, mais l'avait quitté après le pacte germano-soviétique. C'est comme cela, presque par hasard, que Marc était devenu un courrier de Franc-Tireur, on disait en verlan « Tirf » à l'époque. Ce n'est pas par patriotisme que Marc avait accepté, il était imperméable aux grandes idées systématiques ; avant la défaite, il ne se sentait pas particulièrement Français. D'ailleurs, dans la région, ils étaient considérés comme des émigrés italiens, et on ne leur faisait pas de cadeaux : ritals, macaroni, mètèques étaient des épithètes qui leur étaient attribuées sitôt que le ton montait. Quand quelque chose n'allait pas dans le village, c'était à cause des ritals. Une fois, on avait accusé les deux frères d'avoir cassé des lampes aux lampadaires municipaux. Ils n'y étaient pour rien. Ils ont pris

une raclée de leur père, au ceinturon, pas de quartier. Leur père, il était pour l'intégration à tout prix. Alors, raclée pour raclée, ils sont allés casser à coups de pierres toutes les lampes qu'ils ont trouvées sur leur chemin.

Au fond, c'est la défaite qui a fait de Marc une sorte de patriote. Ces Français, qui les méprisaient, qui les accusaient de manger leur pain et tout ça ; ces gens arrogants, qui devaient gagner la guerre parce qu'ils étaient les plus forts, que les Allemands n'avaient pas de stratégie d'ensemble, que le front continu de la ligne Maginot était imprenable, qu'« avec notre vieille ferraille nous forgerons l'acier victorieux » ... et autres fariboles, voilà qu'ils roulaient dans l'abîme, que les plus arrogants devenaient lèche-bottes et lèche-cul des Allemands. D'autres, quelques-uns, restaient dignes dans ce malheur sans nom. C'est avec eux que Marc voulait vivre sa jeunesse, dans une aventure dont il pressentait la grandeur, celle d'une nation qui tient tête aux malheurs du temps.

Chapitre III

On l'a entendu à la BBC dans la soirée du 8 novembre 1942 : les alliés ont débarqué en Afrique du Nord ! Informé dans la nuit alors que l'opération est en cours, de Gaulle, furieux de n'avoir pas été mis dans le secret par les alliés, a souhaité que cette invasion du sol français échoue. Il faut dire que sa propre tentative de débarquement à Dakar en septembre 1940 avait lamentablement échoué. Et puis, réaliste, de Gaulle a ravalé son humiliation - pour lui elle se confond avec celle de la France - il a vivement soutenu sur la BBC cette opération anglo-américaine baptisée *Torch*. Elle avait été préparée par un extraordinaire espion polonais, le commandant Mieczyslaw Zygfryd Slowikowski, alias Rygor, qui dirigeait un réseau de Français d'Afrique du Nord. Des oubliés de l'Histoire, injustement oubliés puisque l'espionnage polonais a joué un rôle essentiel pendant toute la guerre.

Les gens de Vichy ont d'abord dit qu'ils combattraient cette invasion anglo-américaine du sol français ! Puis, le 13 novembre, Pétain a dit que « « l'amiral » Darlan est un traître ! » Il ne faut pas prendre ces points d'exclamation à la légère, ni d'ailleurs les guillemets. La presse de la collaboration, à l'image des journaux allemands, est truffée de ces signes de ponctuation qui sont les auxiliaires habituels des métalangages totalitaires. Une langue couramment parlée par le philosophe Heidegger et que le latiniste Victor Klemperer appelle *Lingua Tertii Imperii* (la Langue du Troisième Reich). Dans cette langue germanique, les guillemets jouent le rôle des lettres de délation : ils dénoncent un mot qui n'est pas ce qu'il semble être. Prenons l'exemple du cas de « l'amiral » Darlan. Dès son accord de novembre 1942 avec les Américains à Alger, il n'est plus amiral, bien qu'il le soit encore... Vous voyez, c'est compliqué ! Avec Vichy sont apparus des mots à guillemets automatiques. Les classiques de la République : liberté, égalité, fraternité ne peuvent s'employer qu'avec des guillemets accusateurs de l'obscurantisme de ce que Pétain dans ses discours appelle « l'ancien régime » ; la devise de la République a été remplacée par une nouvelle trilogie : travail, famille, patrie ; démocratie ne s'emploie qu'avec guillemets ; on trouve aussi « alliés », « Entente », « général » - dans certaines expressions, comme « ex-général » de Gaulle - et puis tant d'autres que l'on voudrait faire disparaître, mais pour lesquels des remplaçants n'ont pas été trouvés. D'où l'importance du point d'exclamation. Il est le bras armé de la sentence, son exécution sans appel, le fanatisme tout cru. Du point de vue de la ponctuation, il n'y a pas de différence entre les écrits du déconstructivisme contemporain et ceux de la presse de la collaboration et du parti communiste. Évidemment, Bénite n'aime pas entendre ça ! Mais, toi, papa, tu t'en fous ! Tu as décidé de ne pas avoir d'idées. Tu as décidé d'essayer de penser sans utiliser la boîte à « idées pour ne pas penser » qui fournit le trop-plein d'idées de ton temps. C'est ainsi que nous travaillons ensemble.

L'été 1942 fut un été terrible. Il a fait très chaud, et le travail dans la chaleur des fours de la cimenterie Vicat était épuisant. C'est dans cette chaleur débilitante que les mauvaises nouvelles se sont accumulées. La plus dure, la plus irrémédiable, ce fut la mort de ton premier amour, Isabelle Vales, une réfugiée espagnole. En 1936, les républicains espagnols ont gagné les élections. Alors en 1938, la famille Vales dont le père travaillait à la cimenterie a décidé de rentrer en Espagne, à Barcelone. Au passage du Perthuis, à la frontière, leur train a été attaqué par une escadrille italienne,

ils ont bombardé et mitraillé le train, Isabelle est morte avec tous les autres, il n'y a pas eu de survivant dans la famille. Les journaux avaient parlé de ce bombardement aérien effectué par les bombardiers Savoia-Marchetti envoyés par Mussolini pour soutenir Franco. De ces bombardiers, ainsi que des modèles allemands, les peintres futuristes italiens faisaient des « aérotableaux », et les poètes de la même école des « aéro-poèmes ». C'était l'avant-garde artistique de l'époque, des gens qui criaient « Vive la guerre et la vitesse ! » De leur côté, les intellectuels français du temps se partageaient entre les totalitarismes de droite et de gauche. Pauvres intellectuels ! Spécialistes de tout et responsables de rien, condamnés en France par un système pervers aux commentaires à vie des actions d'autrui. Et ne jamais accéder aux joies de l'action ! Ce système provoque l'irresponsabilité de l'intelligence. Et les voici, frustrés d'action, poussés à chercher aux extrêmes un substitut à l'action dont ils laissent le dur labeur et les incertitudes aux autres.

Papa a longtemps cru que sa copine s'en était tirée, la jeunesse ne croit pas à la mort. Marc ne sait pas s'il a eu raison pendant la pause casse-croûte de demander à un réfugié espagnol, un nouveau qui venait d'être embauché, s'il connaissait les Vales de Barcelone. En 1939, les républicains espagnols avaient perdu la guerre, une nouvelle vague de réfugiés avait passé les Pyrénées. À la pause, elle durait trente minutes, chacun apportait sa gamelle. Famille Vales, il connaissait. Il était avec le détachement envoyé par le gouvernement républicain pour secourir les blessés et enterrer les morts du Perthus : « Vales, quatre personnes, père, mère, deux *niños*, un garçon, une fille, elle avait treize quatorze ans la fille. Plus jeune le garçon. Ils avaient pris le train à Grenoble. C'est ça ? » « Ouais, de Grenoble. La fille onze ans, le garçon huit » « Ouais, c'est ça. La *madre* avait les billets et les *papel*, ils étaient tous ensemble, sont morts ensemble, enterrés ensemble. Voilà ! » « Voilà ! » Marc, a pris sa gamelle, il l'a refermée, il n'avait plus faim. Il est allé derrière un hangar, il n'y avait qu'à pleurer. Quand je pense à tes larmes de jeunesse, papa, j'ai le regret absurde de n'avoir pas été là pour te consoler. L'autre, l'Espagnol, en fait il était Catalan, il s'y connaissait en explosifs, il rejoindrait bientôt ses copains dans le Vercors où il se spécialiserait dans le lancer des grenades « Gamon » : un petit pain de plastic dans lequel, avant le jet, le lanceur plante un détonateur. Pour l'instant, il continuait à manger sa soupe. Sa gamelle était presque pleine, il avait perdu du temps en mauvais souvenirs, et en conversation.

Les autres mauvaises nouvelles de l'été ne t'ont pas fait pleurer. Elles étaient collectives, la tristesse en était comme diluée, elle était d'un autre ordre. Les Allemands avançaient sur tous les fronts. En Russie ils avaient déjà investi Stalingrad, ils étaient près de Moscou, ils avançaient dans le Caucase, vers le pétrole de Grozny et de la péninsule d'Absheron, à Bakou. D'ailleurs, le 22 avril 1942, le gâteau d'anniversaire offert à Hitler avait la forme de la mer Caspienne, avec Bakou inscrit avec de la crème, en gothique, et un petit derrick en massepain. En Méditerranée orientale, c'était la même chose : Rommel avançait vers l'Égypte. Après l'Égypte, il aurait le pétrole du Proche Orient, car en Irak un certain Rashid Ali al-Gaylani avait fait un coup d'État contre le gouvernement pro britannique. Alors Hitler a annoncé dans sa directive militaire numéro 30 : « Le mouvement arabe de libération nationale au Moyen Orient est notre allié naturel contre l'Angleterre ». Avant d'être vaincus par les Anglais, les partisans de Rashid Ali al-Gaylani massacrèrent plus d'une centaine de Juifs de Bagdad pour montrer à Hitler qu'ils étaient du bon côté et les Juifs du mauvais. Sadam Hussein s'en souviendra. De la Syrie, que la France de Pétain

administrait alors, les autorités de Vichy avaient envoyé des armes à Rashid Ali al-Gaylani, et Darlan avait permis aux avions de la *Luftwaffe*, dès le 9 mai 1941, d'utiliser les aérodromes de Syrie pour lancer des attaques contre les forces anglaises en Iraq qui combattaient les troupes de Rashid Ali (1). En règle générale, les nationalistes arabes, tout comme le grand mufti de Jérusalem, Haj Amin al-Husayni, trouvaient les régimes nazis et mussoliniens très séduisants, ils devaient d'ailleurs les imiter sitôt l'indépendance acquise.

La presse de la collaboration et radio Paris annonçaient qu'entre janvier et août 1942, les U-Boats allemands avaient coulé 485 navires US dans les eaux de la côte ouest. Selon Vichy cette guerre sous-marine menée par l'Allemagne dans l'Atlantique était en train de briser l'Angleterre, de l'empêcher à jamais d'organiser un débarquement en Europe pour y créer un deuxième front, à l'Ouest. C'était peut-être du « bourrage de crâne » ; pourtant, le fait était là : partout les Allemands avançaient, leurs alliés japonais aussi, et partout les nôtres reculaient. Même Bénite, toujours certain de la victoire finale du communisme, avait des doutes sur l'avenir immédiat. Par le Parti, il savait qu'en juin 1942, du côté de Mourmansk, un important convoi de navires alliés qui allait ravitailler l'armée rouge en matériel de guerre avait été presque anéanti par l'aviation et les sous-marins allemands. Bénite pensait que c'était dû à une trahison, c'était son truc à Bénite, la trahison. Il est vrai qu'en Russie, depuis quelques années, le camarade Staline passait son temps à découvrir des traîtres. Il les faisait torturer pour qu'ils dénoncent d'autres traîtres, traîtres ou non, les gens parlaient... Dans les milieux de la GPU (la police politique soviétique) où le sens de l'humour était particulier, on racontait alors à Moscou l'histoire imaginaire de l'interrogatoire d'un jeune homme auquel ses tortionnaires demandaient s'il avait écrit « Guerre et Paix ». Le jeune homme niait. Quelques jours plus tard, un des bourreaux va voir les parents du jeune homme : « Félicitations ! Votre fils a écrit « Guerre et Paix ». Cette histoire faisait rire Staline aux éclats lorsqu'il la racontait lors des soirées arrosées du Kremlin. Par ces procédés brutaux, l'URSS avait perdu 35.000 de ses meilleurs officiers, l'un d'eux était le maréchal Toukachevski. Pendant l'été 1941, c'est une armée privée de cadres militaires expérimentés que l'opération allemande « Barberousse » a vaincue.

Alors les réalistes disaient que l'Allemagne avait gagné : entre l'été 41 et l'été 42, elle avait mis hors de combat plus de 4 millions de soldats russes. Le 22 juin 1942, Laval, sur toutes les ondes de la collaboration : « Je souhaite la victoire de l'Allemagne, car sans elle le bolchévisme... ». Tu l'as entendu à la radio, papa, et comme tout le monde tu as oublié ce que Laval disait du bolchévisme. Ce que tu ne sais pas, c'est qu'à la fin du mois d'avril 1942, dans un rapport à Henry-Haye, son ambassadeur à Washington, Pierre Laval écrivait : « Ma politique est fondée sur une réconciliation avec l'Allemagne sans laquelle je ne puis envisager la moindre possibilité de paix, que ce soit en Europe, en France ou dans le monde. Je suis certain que l'Allemagne sera victorieuse. » (2). Deux phrases. La première prouve l'intelligence politique de Laval, c'est le pari sur la victoire de l'Allemagne qui fait problème. Mais ce qui me surprend le plus, c'est la facilité avec laquelle Laval, un politicien français qui avait toujours été un démocrate, dans un système qui lui avait permis de parvenir aux plus hautes fonctions, a pu si facilement cesser de croire en la démocratie, et ne voir pour l'Europe que deux possibles : le nazisme ou le communisme. Aujourd'hui encore ce mystère est inquiétant, car ils semblent de plus

en plus nombreux les membres d'une élite bien-pensante qui nous expliquent que les frères musulmans sont des modérés avec lesquels on peut collaborer.

Les grands choix de la vie ne sont jamais rationnels. Ils sont, au sens le plus essentiel du terme, des choix spirituels : le souffle de l'esprit soufflant où il veut sur qui il veut. Chaque être accepte ou refuse le message reçu. Te souviens-tu, papa, de cette nuit de septembre 1940, tu ne savais que faire, mais tu décidas de refuser de ne rien faire. Tu pris la décision de combattre l'occupant. Tu me l'as dit, c'est la voix d'Adolphe Hitler qui t'entraîna dans le combat. Cette langue folle, tu ne savais pas ce qu'elle disait, mais tu savais que cette voix devait se taire, et que seule la violence parviendrait à l'éteindre. Il n'y avait là rien de rationnel, ou d'irrationnel, cela se passait hors des catégories routinières de la raison. C'était l'instant béni de la liberté, où il faut dire oui ou il faut dire non. L'instant où l'on invente son destin avec celles et ceux qui font le même choix. Tous les gens raisonnables de cette époque se sont trompés. Être raisonnable, c'était comme Laval, voir dans les faits immédiats l'évidence de la victoire d'Hitler. Et, comme on le disait alors dans les bonnes familles : « Ceux qui rejoignent de Gaulle sont ceux qui ont échoué au baccalauréat ! » Tu n'avais pas ce problème, papa, c'est tout juste si tu étais allé à l'école, jusqu'à sept ans seulement, et pas régulièrement, il fallait travailler, trop de bouches à nourrir dans la famille, et puis ton père voulait faire de vous tous des prolétaires de choc, prêts pour la révolution : il était communiste en Italie. À Venise les fascistes lui avaient fait boire l'huile de ricin : très douloureux, provoque des coliques irrépressibles, on peut en mourir. Au village, il buvait, on disait que c'était pour oublier l'huile de ricin... et autre chose... comme tous ceux qui avaient fait la guerre de 14 dans les tranchées. C'est en gardant les vaches que tu as appris à lire, pas couramment, mais assez pour déchiffrer les panneaux sur les routes, dans les gares, les titres des journaux, lire certains articles dans le français simple et correct de l'huma ; assez pour faire semblant, ce dont tu as toujours eu honte. C'est un bocacio qui t'a enseigné le peu qu'il savait. Un bocacio, c'était un enfant de la maison Bocacio, « une maison de correction » comme on disait alors, elle recevait les petits délinquants, les voleurs de pommes et de bicyclettes ; ils y passaient quelques années, certains y apprenaient à lire, écrire et compter. Ton bocacio, il avait appris à lire et à compter, écrire aurait demandé un peu plus de temps : après seize ans, les bocacio étaient placés à la campagne, comme valets de ferme, comme toi. Les services sociaux suivaient le slogan de l'époque : « L'agriculture manque de bras ». Ton bocacio, il gardait les vaches dans un champ voisin du tien, mais il savait lire. Tu regrettais de n'avoir pas eu la chance d'être un bocacio. En ce temps-là, dans les années trente, les reportages anciens d'Albert Londres (1923 et 1924) puis ceux plus récents de Marius Larique dans « Détective » avaient fait connaître les bagnes français que dans ses reportages Albert Londres décrivait comme « des usines à malheur ». La France les abolira en 1938, au moment où l'Allemagne multipliait ses « usines à malheur ». À cause de Victor Hugo que Bénite vénérât, « Les Misérables », vous parliez des bagnes et des bagnards la nuit dans votre chambre. Bénite te racontait la vie de Jean Valjean comme s'il avait été quelqu'un de la famille. Toi, tu demandais à ton aîné si la vie des bagnards à Cayenne et en Afrique du Nord était pire que la vôtre. Bénite pensait que oui... il n'en était pas sûr.

Par l'effet d'une idéologie du réalisme qui est aveugle au réel, une constante des politiciens français est de sous-estimer l'idéologie des autres comme force historique : Laval ne négociait pas avec le chef du gouvernement de l'Allemagne, mais avec

l'inventeur du nazisme ; de Gaulle fera de même avec les maîtres du Kremlin, dans lesquels il ne verra guère des communistes, mais des représentants de la Russie éternelle ; aujourd'hui, c'est l'idéologie musulmane que nous sous-estimons. Je sais que le mot idéologie n'est pas connu de toi, papa, mais je te suis infiniment reconnaissant de n'avoir jamais été un réaliste ou un idéologue. Des idéologues, il y en avait un peu partout. Quant aux réalistes, ils étaient parmi les « légionnaires de la France et de l'empire », ce vivier d'anciens combattants fidèles au maréchal auxquels le 4 septembre 1942 Pétain s'adressait à Clermont-Ferrand : « Je n'admets ni le doute ni la surenchère ; ni les murmures... d'où qu'ils viennent ! » Combien parmi ces légionnaires sont, ce jour-là, en réponse à la médiocrité du discours passés à la Résistance ? Ceux qui refusaient l'intolérable, je suppose. Cet intolérable que Pétain leur demandait de tolérer dans ce lâche abandon qui se parait de vertu, et même de spiritualité. Je le sais, tu es athée, et tu n'as pas écouté les vœux que Pétain adressait aux Français le 31 décembre 1942 : « La Providence a ses desseins. Français, méditez vos malheurs, la méditation ne vous abaissera pas, elle vous élèvera. Comprenez ce que vous avez été, ce que vous êtes, ce qu'il faut que vous deveniez... » La béance créée par une spiritualité chrétienne mise au service d'une action politique infâme devait en ce temps-là faire de tout homme sensé un anticlérical. Tu l'étais déjà. Anticlérical, c'est sûr, mais je ne suis plus certain de ton athéisme puisqu'une fois tu m'as dit « Il y a peut-être quelque chose ». En tout cas, et là tu as insisté : pas de curé pour ton enterrement ! Pas de croix sur ton cercueil ! Jusqu'au bout tu voulais rester communiste de cœur, mais pas de tête. Pour la cérémonie, je voulais mettre une cravate rouge, moi qui suis de droite, une cravate rouge pour rendre un hommage navré à tes espérances. On m'a dit que ça la foutrait mal dans le village, que je devais penser à ceux de la famille qui y vivaient en permanence, ne pas faire jaser. J'ai mis une cravate noire... ça tombait bien, tu étais finalement un anarchiste, à la Mélanchon, ton dernier bulletin de vote, mais en moins gai et plus modéré. « Ni Dieu ni maître ! » simple à première vue et ça te va bien, encore que ce soit un peu trop simple.

C'est toi qui m'as dit qu'à Grenoble l'abbé Pierre avait été un grand résistant. C'est encore toi qui m'as dit que le préfet Didkowski, celui qui voulait arrêter les Juifs pour les remettre aux Allemands, alors que l'abbé Pierre, lui, les faisait évader, avait fini par rejoindre la Résistance. Tu as vécu en un temps où rien n'était simple, car tout un peuple avait été abandonné à l'abjection. J'ai trouvé dans un inédit d'Emmanuel Lévinas (« Éros ou triste opulence ») l'expression de ce désarroi inouï où tomba le pays et que mon père manquant de mots avait du mal à exprimer : « Il y eut un instant de vide total entre la disparition de la France et la réapparition de la France, un instant de défaite où rien ne se refaisait encore – un vide vertigineux, un interrègne, un hiatus, l'intervalle absolu. Tout devait se décider à ce moment-là où l'enchaînement des causes morales s'est interrompu, où les institutions n'avancent plus aucune signification, où chacun se trouvait dans la situation de Jeanne d'Arc se demandant où était le Roi. » Pétain a saisi ce moment de vide pour le remplir avec la *Collaboration*, et tout prouve qu'il avait préparé son moment de longue main. De Gaulle a saisi le moment initié par Pétain pour remplir le vide avec l'option contraire : la *Résistance*. Si les Français n'étaient pas un grand peuple, la *Résistance* n'eût pas été possible, la veulerie des élites eût tout emporté. Mais, au fil des mois, en dépit des pertes et des tortures, de plus en plus d'hommes et de femmes, de toutes origines, ci-devant ou bien manants, ont refusé la honte de ne plus être un peuple libre. On a même entendu un baron action française entré dans la Résistance avec des communistes dire : « Je

préfère une France rouge à une France qui rougisse ! » Dieu sait à quel point cet homme était anticommuniste !

Résistance est l’emblème de ce temps qui fut celui de mon père. Parce que rien n’était simple, il fallait aller à l’essence de l’être, trouver le bien... comme aujourd’hui, et comme toujours, ce ne pouvait être que le combat contre la haine. Il fallait donc détruire ceux qui haïssaient le plus, les autres se calmeraient d’eux-mêmes, ou presque.

Chaque fois que tu me dis que tu es content d’avoir réussi à ne pas haïr les Allemands, je suis à la fois étonné, et fier de toi. Tu m’as raconté que pendant la brève République du Vercors, vous aviez fait un prisonnier allemand. Vous l’aviez forcé à se déshabiller, pas pour l’humilier, mais pour voir s’il avait son groupe sanguin et la croix gammée tatoués, en général sous l’aisselle gauche, cela signalait les SS, et les membres du parti nazi. Ceux-là, vous les fusilliez sur l’heure : ils avaient voulu la guerre, ils en payaient le prix. En ce temps-là, l’idéologie « droit de l’homme » n’avait pas encore créé ses confusions. Il l’avait. Il a expliqué qu’il était polonais et que les SS l’avaient tatoué de force. Vous saviez que c’était parfois vrai, vous l’aviez vu sur des jeunes Alsaciens, les SS pensaient ainsi prévenir les désertions. Une technique plus ignoble consistait à leur faire commettre des atrocités. Il y avait des Polonais parmi vous, des professeurs et des élèves du Lycée polonais de Villard-de-Lans. Ils ont interrogé le gars, un blondinet, un jeune, comme vous. Les Polonais ont dit qu’ils ne pensaient pas que le type était polonais. Mais va savoir avec les frontières de la Pologne qui changeaient trois fois par siècle. Quand il a fallu constituer le peloton d’exécution, tu es parti te cacher pour ne pas être sélectionné. Tu avais des doutes. Papa ! J’ai aimé tes doutes plus que toute certitude.

Les Polonais du Lycée ils étaient là depuis 1940, depuis que les Allemands qui occupaient la Pologne avaient interdit l’enseignement secondaire et universitaire aux Polonais. La République française avait alors permis l’ouverture de ce Lycée polonais en France, à Paris d’abord, puis à Villard-de-Lans. Vichy ne le fermera pas après la défaite. Pétain, qui, cédant sur l’essentiel, se montrait ferme et discret sur des points que les Allemands considéraient comme secondaires, y voyait la preuve de son indépendance vis-à-vis du *Reich* allemand. Le lycée Cyprien Norwid, il formait en moyenne 200 élèves par an, a traversé intact toute la guerre en dépit de la déportation de deux de ses directeurs. En juin 1946, sous la pression du gouvernement communiste de la Pologne, et avec la complicité du gouvernement du général de Gaulle, il a fermé ses portes pour rouvrir à Paris sous un nom neutre « Lycée polonais ». Cyprien Norwid était alors considéré comme un nationaliste réactionnaire. Plusieurs professeurs et élèves du Lycée Cyprien Norwid ont rejoint la résistance, le nom de ceux qui sont morts au combat dans le Vercors est inscrit à la station numéro sept du chemin de croix qui va de Villard-de-Lans à Valchevrière. Le monument est érigé avec discrétion dans un beau paysage ouvert sur les gorges de la Bourne, où forêts et montagnes sont en harmonie. Il est sur la gauche de la route forestière, quand on va vers Valchevrière, tout près du départ de la piste de ski de fond. L’hiver, les skieurs le dépassent en soufflant dans l’air froid.

Pendant ma vie préparatoire à mon entrée en littérature, au Népal, autrefois, j’ai interviewé un moine bouddhiste qui venait de passer la frontière afin de fuir le Tibet. La répression chinoise y battait son plein. Je lui ai demandé pourquoi il avait fui son

pays. Il m'a donné une réponse qui ressemble à papa. Il m'a dit qu'il avait fui pour ne pas haïr les Chinois. Je me souviens encore de ses mots : « Je suis un moine bouddhiste, je n'ai pas le droit de haïr ; mais les Chinois nous font tellement souffrir que si je reste plus longtemps, je vais haïr les Chinois, et j'aurai perdu ma vie de moine. Pour éviter cela, je suis parti ». Je t'admire, papa, je t'admire, car tu es sans religion, et que tu as pu me dire, à ta façon, ce qu'un moine bouddhiste m'avait dit, à sa façon.

Je ne crois pas que certains êtres soient nés avec la haine, et que d'autres, comme par miracle, en seraient exemptés. Quelles que soient les raisons pour lesquelles la haine nous vient, lutter contre elle est notre combat à tous. Je crois que chaque être mène le sien, et je te suis infiniment reconnaissant d'avoir mené le tien. C'est le combat le plus difficile, il est mené contre un ennemi à la fois réel et imaginaire, qui cherche à nous déshumaniser. Pour tuer, il faut sacrifier la meilleure part de soi ; d'où le sacrifice de certains Français combattants de l'ombre qui ont sacrifié une part d'eux-mêmes au devoir de tuer l'ennemi ; d'où l'innocence du soldat ; d'où chez l'ennemi le recours à un dogme pour légitimer l'ignominie des actes. La victoire de la haine est toujours notre défaite : un grand bond en arrière, un suicide de l'âme. Car quoi de plus normal que de haïr qui nous fait du mal, et quoi de plus difficile que de renoncer à la haine ? C'est si difficile que sitôt que se présente un bon alibi pour cesser de combattre cet ennemi suprême, nous risquons de tout lui abandonner. Adolf Hitler, ce SDF entré en politique sur le cheval de l'antisémitisme, a abandonné ce combat pour se livrer tout entier à la haine, à laquelle il a donné l'image du Juif. La folie meurtrière d'un seul est devenue la pensée active de tout un peuple. Ce que l'on appelle le « réveil de l'islam » est en train de créer un danger comparable où « les juifs et les croisés » jouent le rôle de l'ennemi absolu. Celui contre lequel tout est permis, comme ce Palestinien, Nezar Hindawi, qui en 1986 cacha une bombe dans les bagages de sa fiancée irlandaise enceinte, qu'il faisait voyager dans un avion de ligne israélien, Londres-Tel-Aviv, officiellement pour qu'elle fasse connaissance avec les parents du fiancé, en Jordanie.

C'est pendant l'hiver 1942 que les choses ont commencé à changer. À la recherche du moindre indice qui pouvait apporter un peu d'espoir au couple mixte, selon la classification nazie, qu'il formait avec sa femme allemande non juive, Victor Klemperer écrivait dans la soirée du jeudi 26 novembre 1942* : « ...Hier à la Communauté, j'ai lu dans le journal : d'abord les Américains avaient fait Darlan prisonnier, puis ils ont faussé sa signature sous des décrets, Darlan est maintenant « l'amiral traître » qui se met aux ordres de l'Afrique de l'Ouest française, et Pétain appelle à la résistance contre lui à la radio, et la situation en France est « problématique ». En Russie, on signale une « percée » des Russes au sud de Stalingrad. Peut-être qu'on approche tout de même de la fin ». Avant cela, le 5 septembre 1942, il y avait eu la victoire anglaise d'Alam Halfa, la presse allemande n'en avait pas plus parlé que celle de Vichy.

Avant Alam Halfa, quelques succès initiaux contre les armées italiennes et allemandes, en 1941 ; mais depuis janvier 1942, les Anglais connaissent défaite sur défaite en Libye, on disait aussi la Cyrénaïque. Ce pays était alors une colonie italienne, le noyau d'un futur empire méditerranéen et moyen-oriental du fascisme italien. L'empire nazi aurait englobé la totalité de l'Europe continentale, plus l'Amérique latine. Le Japon, lui, aurait contrôlé l'Asie, y inclus l'Australie et la

Nouvelle-Zélande, plus l'Alaska et une partie du Canada (l'importance de la défaite japonaise de Midway, le 4 juin 1942, ne sera connue en Europe que des mois après l'événement). Telle était la vision du futur selon Hitler, en 1942. C'est la raison pour laquelle il ne signa jamais le moindre accord formel avec les nationalistes arabes. En dépit des efforts de Pétain et de Laval, il n'y avait aucune place pour la France dans cette vision allemande du monde. Pas de place pour l'Angleterre non plus, ni pour l'Amérique du Nord considérée comme une nation métissée, et donc méprisée, et racialement condamnée par l'idéologie nazie dont Charles Lindbergh et sa femme s'étaient fait, heureusement sans grand succès, les porte-parole aux États-Unis. Un peu comme l'avait fait une autre Américaine, Bessie Wallis Warfield, la future duchesse de Windsor, dans le lit du roi Édouard VIII d'Angleterre. Nazisme mondial qui toucha également le père du futur président Kennedy, et qui n'épargna ni la France ni l'Angleterre, ni le reste de l'Europe. En France, Pétain, glorieux, solitaire et prudent, n'en faisait pas officiellement partie, mais c'est dans ce milieu qu'il trouvera celles et ceux qui seront les soutiens actifs de sa politique de collaboration.

Au début du mois de juillet 1942, il y eut un « Mercredi des cendres » au Caire. Un ciel irrespirable et obscurci : les autorités britanniques brûlaient tous les plans et documents qui ne devaient pas tomber entre les mains des Allemands. Un plan d'évacuation de toute la région était hâtivement préparé. Le maréchal Rommel, totalement dévoué à Hitler et au national-socialisme, était à moins de cent kilomètres du Nil. Certains de ses agents avaient déjà pris contact avec les dévots du grand mufti de Jérusalem en prévision du nettoyage de la région et de la Palestine de ses Juifs. En Égypte, les espions allemands recrutaient ceux qui, plus tard, deviendraient les officiers libres du nationalisme égyptien ; Nasser, Sadate...(en prison, Sadate serait devenu franc-maçon). Dans ce désastre, il y avait eu un fait d'armes des Forces Françaises Libres. À Bir Hakeim, dans le désert, à l'extrême sud des lignes alliées les 3700 hommes du général Koenig avaient tenu leur position du 26 mai au 11 juin 1942. L'importance des pertes, 1100 tués, blessés, prisonniers et disparus, donne une idée de la violence des combats. Pour la première fois, les soldats français blessés et prisonniers seront traités selon les lois de la guerre, et non exécutés comme terroristes. La France combattante reprenait pied dans l'histoire des nations de son temps. Dans la nuit du 10 au 11 juin, le général Koenig avait réussi à exfiltrer les survivants de sa brigade qui, ainsi, pourra reprendre le combat. Les Alliés étaient en mal de victoires, ce fait d'armes sera salué par la presse britannique, la BBC en parlera sur les ondes. Tu m'as dit, papa, qu'après la guerre tu avais vu chez des amis un tract qu'avait en son temps lancé un avion de la RAF et qui disait : « Bir Hakeim Victoire Française ». Tout cela participait aussi de la propagande de guerre que l'Angleterre menait contre le régime de Vichy. En montant en épingle ce fait d'armes, on espérait encourager les officiers de l'armée contrôlée par Pétain à faire défection et rejoindre le combat mené par les Alliés. Puisque Koenig était sous les ordres de De Gaulle, rien de plus normal à ce que la radio des gaullistes ne s'emparât à sa façon des événements de Bir Hakeim. Le 5 juin 1942, Maurice Schumann, la voix de « la France parle aux Français » : « Retenez le nom de cette bourgade désertique. Répétez-le. Écrivez-le partout. Bir Hakeim : c'est beaucoup plus qu'une bataille terrible, et qui n'est pas finie, dans un enfer de mitraille et de chaleur, c'est la preuve que l'âme de la France réelle est invincible ».

La France essayait de sortir des catacombes en combattant et en créant de nouveaux mythes ; celui des gaullistes était le plus fort ; celui des communistes,

depuis le 22 juin 1941, était en train de se construire. Il n'y a pas de mythe sans réalité, comme pour une sorte de « mentir vrai ». Mais toi, papa, tu n'as pas supporté le mensonge. En 1947, tu es allé à quelques réunions qu'organisait le Parti Communiste au nom du Front National qu'il avait créé en juin 1941 pour regrouper tous les opposants à la domination allemande. Dans ces réunions d'après-guerre il y avait beaucoup de monde, et même d'authentiques héros et héroïnes communistes qui prenaient la parole. Tu rencontrais des gens qui avaient été ici ou bien là. Sitôt que tu leur demandais des détails sur ce qu'ils avaient fait, quand et avec qui, car tu espérais retrouver des amis que tu ne connaissais que sous leur nom de guerre, ils changeaient de sujet. Tu as fini par comprendre que ces gens étaient envoyés par le Parti pour faire nombre et créer le mythe du Parti des 75.000 fusillés. Tu n'as plus assisté aux réunions où les hommes tissaient leur mensonge.

La vérité de Bir Hakeim, c'est que pour la première fois, sur un front qui n'était pas le front russe, la tactique allemande des *panzerdivisionen* avait échoué. La résistance de la brigade française avait permis à l'essentiel de l'armée alliée (sauf 28.000 soldats de la VIIIe armée britannique capturés à Tobrouk) de se retirer à temps derrière la ligne Auchinleck. Avant, comme sur la ligne de Gazala, puis à Tobrouk, à la mi-juin 1942, les Allemands avaient utilisé la tactique qui leur avait assuré des victoires rapides en Pologne, en France, et en Russie.

Comme l'on sait, la pensée militaire du temps était dominée par le concept du « front continu » du général Chauvineau. Toute l'Europe, y compris l'Allemagne, s'était dotée de systèmes de fortifications, équivalant à la ligne Maginot, derrière lesquels l'infanterie était sûre de repousser l'assaillant. Dans la mesure où ce « front continu » était continu, il était théoriquement invincible, à moins, on l'a vu, qu'une armée parachutée derrière le front ne l'attaque à revers.

Sauf sur la ligne Auchinleck, les vastes étendues du désert ne favorisaient pas la tactique du front continu, il était tout simplement impossible d'avoir un front continu allant du rivage méditerranéen aux confins du Sahara. Résultat, les *panzerdivisionen* de Rommel contournaient systématiquement les lignes de front de la VIIIe armée pour l'attaquer à revers, encercler ceux qui ne fuyaient pas à temps, faire des milliers de prisonniers, et s'emparer des stocks de carburant, de vivres et de munitions abandonnés. Peu après avoir visité l'Égypte au début du mois d'août 1942, Winston Churchill changera le haut commandement de la région. Alexander remplaça Auchinleck qui commandait en Égypte, et Montgomery prit la direction de la VIIIe armée.

Au niveau d'Alam Halfa la ligne Auchinleck rencontrait la dépression de Quattara, qui s'enfonce à plus de 150 mètres au-dessous du niveau de la mer, cet effondrement géologique a créé un relief accidenté qui, à l'inverse de celui des Ardennes, rend le passage de tanks impossible. Du rivage méditerranéen jusqu'à Alam Halfa, la distance est d'environ soixante kilomètres, la ligne Auchinleck était donc relativement facile à transformer en « front continu ». Avant même l'arrivée de Montgomery, Claude Auchinleck avait ainsi réussi à stopper l'offensive de Rommel. C'est donc derrière la ligne Auchinleck que Montgomery va masser la VIIIe armée, son artillerie, et ses tanks. Jusqu'alors, et comme les autres chefs militaires de l'Europe vaincue, les Britanniques utilisaient les tanks en appui à l'infanterie, par petites unités réparties entre les différents régiments d'infanterie. Ils étaient aussi utilisés pour charger un

ennemi en déroute, selon la tactique d'utilisation de la cavalerie pendant les guerres napoléoniennes. La tactique allemande, face au « front continu », consistait à chercher le point le plus faible de ce front pour y lancer les chars, qui traversaient le front et prenaient l'adversaire à revers. Tout allait alors très vite, la victoire pour les Allemands, la défaite pour les autres. La *blitzkrieg* était doublement mécanique, elle se fondait sur l'emploi massif des unités mécanisées appuyées par l'aviation, et une fois que celles-ci avaient trouvé le point faible du front continu, leur puissance de feu et de mouvement avait un effet mécanique de destruction de l'adversaire.

Avec une sous-estimation du rôle de l'aviation, ceci avait été analysé par Charles de Gaulle dans son livre « Vers l'armée de métier », paru en 1934 chez Berger-Levrault. Cela avait été parfaitement mis en oeuvre par les Allemands pour briser la France en juin 40. Pour arrêter la mécanique de destruction, il fallait opposer des chars aux chars, des avions aux avions, et des avions aux chars, plus tout un arsenal d'engins antichars et antiaériens. C'est ce que fit Montgomery à Alam Halfa : sitôt que ses services secrets lui eurent acquis la certitude que Rommel allait porter l'attaque sur un point de la ligne, il groupa ses chars pour faire face aux *panzerdivisionen*. Surprises, les colonnes mobiles de Rommel ne purent franchir la ligne, puis Montgomery fit donner son artillerie, puis la RAF attaqua les colonnes allemandes qui durent reculer et créer leur propre ligne défensive, où les armées allemandes et italiennes s'établirent jusqu'au 23 octobre 1942. La bataille engagée par Rommel le 30 août 1942 dura jusqu'au 5 septembre, elle fut perdue alors même qu'allait commencer l'offensive russe sur Stalingrad, le 15 septembre 1942, à l'Est. À Alam Halfa, que ce soit en tanks ou en hommes, les deux camps étaient de force égale (environ 200.000 hommes et 500 tanks), même si le calibre des canons des tanks allemands était supérieur à celui des chars anglais (les tankistes britanniques appelaient leurs tanks : « des lanceurs de petits pois »). Toutefois, bien appuyés par son artillerie, ses services de renseignements, et par la RAF, la VIII^e armée et ses chars réussirent à briser l'assaut de Rommel. La RAF était dotée d'un avion chasseur de tanks efficace, le *Hurricane*, que les soldats de la VIII^e armée avaient surnommé le « *Can-opener* », l'ouvre-boîtes.

Le second effet mécanique des tanks et des avions était leur nombre. Pour avoir des tanks et des avions en nombre, il fallait les produire et les acheminer sur les théâtres opérationnels. Par-delà les questions de stratégie militaire, ce problème de nombres fit de la Deuxième Guerre mondiale une guerre des industries mécaniques et des carburants qui les font tourner. Cette guerre fut perdue par l'Allemagne sitôt que les industries des États-Unis d'Amérique, de l'Angleterre et de la Russie eurent été engagées dans le combat contre l'industrie allemande.

Pour les États-Unis et l'Angleterre, on connaît ; mais on oublie toujours la Russie, l'URSS de Lénine et de Staline. Sur ce point Bénite a raison, la révolution industrielle menée par les communistes fut un grand succès. Malheureusement, la brutalité avec laquelle ce résultat fut acquis fit des millions de morts et décima la paysannerie russe. Cette brutalité s'inscrit dans une longue malédiction, elle a marqué à jamais l'âme russe qui perpétuellement oscille entre tendresse et cruauté. Néanmoins, les Russes peuvent se dire que grâce à leur malheur, entre 1941 et 1945 leurs industries produisirent 55.000 tanks et véhicules blindés. Le char russe qui gagna la guerre, le T 34, dont il y eut plusieurs versions, pouvait se mesurer aux meilleurs *panzers*

allemands, et les vaincre. Ce qu'ils firent en juillet août 1943 lors de la plus grande bataille de chars de toute la guerre : Koursk.

Pour les Allemands, Koursk, c'est l'opération « Citadelle », qui, selon Hitler (il vient de subir la défaite de Stalingrad en février 1943), devait « donner une leçon au monde entier ». Les effectifs engagés de part et d'autre sont considérables : près d'un million d'Allemands, plus des Italiens, des Roumains... environ 2000 avions et 2700 tanks et canons mobiles montés sur chenilles, le tout nouveau char Tigre participe aux combats ; en face, plus d'un million de Russes, 2000 avions, 3700 tanks. Les armées allemandes lancent leurs offensives le 5 juillet 1943. À la fin du mois, elles sont vaincues, elles ont définitivement perdu l'initiative sur le front russe. Simultanément, l'armée de von Arnim capitule en Tunisie, et le 10 juillet les Alliés débarquent en Sicile, les contingents français de cette armée alliée étant placés sous le commandement du général Juin, un pied-noir d'Algérie.

Dans son journal, à la date du 21 juillet 1943, Victor Klemperer nous donne un écho de ces grands événements en Allemagne* : « La situation militaire - j'entends à nouveau la radio ° - semble très mauvaise pour l'Allemagne, et voici que de plus belle la campagne antijuive reprend du poil de la bête. Feder est arrivé très *down* au travail. Dans la Wiener Strasse, a-t-il dit, il y a une nouvelle affiche, un Juif du *Stürmer* portant l'étoile, légende : « Qui est coupable de la guerre ? - C'est lui ! »

Le *Stürmer* est un hebdomadaire nazi, très antisémite, fondé en 1923, il est connu pour ses dessins de femmes nues et ses caricatures de Juifs.

Lorsque j'ai lu ce passage de Victor Klemperer, cela m'a rappelé l'Algérie où je travaillais dans les pétroles à la fin des années soixante. Chaque fois qu'il y avait une crise de pénurie quelconque : viande, sucre, semoule, huile ... dans les quelques jours qui suivaient, on voyait apparaître dans *El Moudjahid* (le journal du FLN) un article annonçant la découverte d'un nouveau charnier de l'armée française rempli de cadavres d'Algériens : la France, c'est le Juif du FLN. Il n'y a pas lieu de nier les massacres commis par l'armée française en Algérie : mentir comme le font systématiquement tous les systèmes totalitaires, c'est leur accorder une victoire qu'ils ne méritent pas. À force de découvrir tous ces charniers qui servaient de terreau à de nouveaux articles accusant la France d'avoir planifié le génocide des Algériens, alors qu'en 130 ans de colonisation la population autochtone de l'Algérie a été multipliée par trois - sous la colonisation turque elle avait au mieux stagné - j'en venais à penser que certains de ces charniers devaient contenir des Harkis, ces Algériens profrançais, quelque deux millions de personnes, dont 60.000 à 80.000 furent ignoblement massacrés par les gens du FLN après les accords d'Évian. Tous les systèmes totalitaires se reconnaissent à leur extraordinaire perfidie : ils accusent systématiquement les « autres », c'est-à-dire les démocraties des crimes qu'ils commettent, ou qu'ils ont l'intention de commettre. L'Algérie d'aujourd'hui expie ses crimes dans de nouveaux mensonges qui engendrent de nouveaux crimes, comme si

°Note : les Juifs allemands n'ont pas le droit d'acheter des journaux, d'avoir une radio et d'écouter la radio, d'acheter des fleurs, d'aller au cinéma, au théâtre, d'aller danser, de louer ou acheter des livres, d'avoir un animal domestique, d'avoir des relations sexuelles avec une Allemande aryenne ou un Allemand aryen, etc., etc.)

ce malheureux pays, qui va de génération sacrifiée en génération sacrifiée, était soumis à une malédiction qui rend ses habitants tristes et cruels.

Dans la guerre contre le nazisme, Bénite a raison d'accorder à l'URSS son dû. Ce que Bénite ne sait pas, c'est que jusqu'à l'attaque-surprise d'Hitler contre l'URSS, le 22 juin 1941, Staline a cru en la bonne foi de son complice en tyrannie. Quelques mois avant l'attaque allemande contre la Russie, le ministre des Affaires étrangères de Staline, Molotov, offrait à celui de l'Allemagne nazie, von Ribbentrop, l'adhésion de l'URSS au Pacte tripartite, qui, depuis le 27 septembre 1940, liait Allemagne, Italie et Japon ; puis, Slovaquie, Hongrie, Roumanie, Bulgarie, Croatie. La réponse d'Hitler à l'offre soviétique vint le 22 juin 1941, ce fut l'attaque généralisée de l'Allemagne contre l'URSS. Pourtant, jusque dans les derniers jours précédant l'offensive allemande, dans le cadre de l'accord commercial et financier du 19 août 1939, et du pacte germano-soviétique du 24 août, Staline multiplia les gestes de bonne volonté : livraisons de tonnes de nourriture (beaucoup de blé de l'Ukraine), livraisons de métaux rares pour l'industrie de l'armement, livraisons de pétrole ; plus d'importantes concessions politiques : sur le tracé des frontières dans le partage de la Pologne ; sur la Finlande que Staline eût voulu absorber ; sur la destruction du parti communiste allemand dont les survivants étaient mis en camps de concentration. Les camps de concentration étaient un domaine relativement nouveau de l'histoire européenne (même si, en 1900, les Anglais en avaient créé lors de la guerre des Boers, en Afrique du Sud), les communistes russes y avaient une plus longue expérience que les Allemands nazis. Avant même la signature du pacte d'août 39, on avait échangé des missions d'experts. De plus, pour tourner les conditions de l'armistice du 11 novembre 1918 ainsi que les conventions de contrôle des armements signées à Genève dans le cadre de la Société des Nations, des détachements de l'armée allemande s'étaient entraînés pendant plus d'un an sur le territoire de l'URSS.

Les communistes russes n'avaient pas compris ce qu'était le nazisme, ils l'avaient perçu au travers des verres déformants de l'idéologie marxiste. Idéologie, quand tu nous tiens ! Selon les idéologues savants du marxisme-léninisme, le nazisme n'était que le stade suprême du capitalisme : Hitler était la voix et le bras armé des grands trusts du capitalisme allemand qui s'opposaient à leurs homologues anglo-saxons. D'où les slogans des partis communistes de l'époque : « Non à la guerre impérialiste ! » Lénine avait écrit un livre qui disait tout ce qu'il fallait savoir sur le sujet : « L'impérialisme, stade suprême du capitalisme », Bénite l'avait étudié à l'école du parti, cela lui permettait de comprendre à quel point la politique du camarade Staline était **correcte**. Pour préserver l'URSS de la guerre, tout en développant une puissante industrie de guerre, il suffisait de livrer au capitalisme allemand ce dont il avait besoin pour engranger ses profits, et de n'être pas trop regardant sur les retards de paiement systématiques avec lesquels les capitalistes payaient leurs dettes à l'URSS (souvent en nature : des machines-outils allemandes qui permettaient de fabriquer des tanks). Satisfaits par leurs profits, les capitalistes dont Hitler était le pantin n'avaient aucune raison de se lancer dans une guerre coûteuse contre l'URSS. Pendant ce temps-là, en se battant entre eux (la guerre impérialiste, c'était ça disait Bénite), les capitalistes accéléraient la fin du capitalisme, et œuvraient pour la victoire du communisme, comme l'avait si justement prédit Lénine, et Karl Marx. Pendant la bataille d'Angleterre, les Anglais comptaient dans une colonne leurs avions abattus, ceux des Allemands dans une autre, à la fin, ce décompte leur montra qu'ils avaient gagné. Pour l'ambassadeur de l'URSS à Londres,

Ivan Maisky, le décompte était plus facile : il mettait tous les avions abattus ensemble, c'était tout bénéfique pour l'avenir des communistes qui cherchaient à appliquer en Europe et dans le monde le mot d'ordre de Lénine en 1917 « Transformer la guerre impérialiste en guerre civile ». Ce mot d'ordre ressemble à celui des islamistes « Transformer les crises économiques et politiques en prise de pouvoir du parti de Dieu ».

Les Allemands ne comprenaient rien aux Soviétiques. L'idéologie nazie avait, elle aussi, toutes les questions et toutes les réponses. Elles étaient encore plus frustes que celles des communistes, mais la mise en acte des réponses se faisait avec la même brutale férocité. La race des seigneurs avait besoin de territoires d'expansion, Hitler les avait choisis selon la tradition allemande d'expansion vers l'Est, au détriment des Slaves, peuples racialement inférieurs aux Aryens. Les Aryens, ce peuple indo-européen à la fois réel et mythique, dont, selon les philosophes Fichte, Nietzsche, et Heidegger, les Allemands étaient les descendants les plus purs. Élocutions d'abord mises en musique par Wagner puis en actes par Hitler. Les défaites polonaises et françaises avaient conforté cette vision du monde. Les Polonais étaient des Slaves. Les Français, dans l'appréciation nazie, étaient un peuple abâtardi par les mélanges raciaux : selon Fichte cela avait commencé avec la conquête romaine de la Gaule, dont les Allemands avaient su se préserver. Pourtant, la France était l'ennemi traditionnel de l'Allemagne unifiée, son armée avait été victorieuse lors de la Première Guerre mondiale : elle était censée être la première du monde. Par-delà la supériorité stratégique, tactique et industrielle des Allemands, pour les nazis, leur victoire éclair sur la France démontrait leur supériorité raciale telle que l'exprimait le nazisme. Dans ces conditions, l'armée allemande ne ferait qu'une bouchée des Russes qu'elle avait déjà battus en 1917, que la petite Finlande venait de mettre à mal, et dont l'infériorité raciale était renforcée par une idéologie, le communisme, dont le principal théoricien était un Juif du nom de Karl Marx. D'ailleurs, les cadres dirigeants du mouvement communiste étaient souvent des Juifs. Selon l'idéologie nazie, faire la guerre aux Russes c'était déjà la gagner.

Le fait qu'une mission d'experts allemands ait visité les usines de construction d'avions de l'URSS quelques semaines avant le déclenchement de l'attaque allemande, et que ces experts allemands se soient déclarés très impressionnés par la qualité des avions et par le potentiel de production russe, ne changea rien à l'affaire. La réalité n'était pas idéologiquement correcte, on préféra sacrifier la réalité. Comme d'habitude, et comme Staline, qui, à la même époque, ne croyait pas aux rapports de ses agents secrets, notamment Victor Sorgue un Russe natif de Bakou alors en poste à Tokyo, qui lui annonçaient l'imminence de l'attaque allemande. Les Anglais et les Américains, alimentés par le 2e Bureau polonais, transmettaient à Staline la même information. À la fin, et pour tout le monde, c'est le réel qui gagne. Le réel n'est pas simple, il est plus mystérieux que toutes les idéologies qui prétendent le connaître.

Dès le 5 septembre 1942, après l'offensive repoussée de Rommel à Alam Halfa, le réel préparait sa revanche. À ce moment-là, Marc ne savait pas où était le réel. Bénite parlait sans cesse « de l'héroïque résistance du peuple russe sous la direction du génial camarade Staline, qui à Stalingrad... » Papa ne croyait pas beaucoup au camarade Staline, ni au général de Gaulle. On ne se battait pas en France, il n'y avait plus de front. Pour Hitler, la bataille ne se menait que sur un seul front terrestre, celui de l'Est. En septembre 1942, il semblait encore que ce front serait bientôt enfoncé.

L'Angleterre avait beau mener une guerre aérienne contre l'Allemagne, il ne semblait pas que ces raids aériens constituassent une gêne sérieuse pour les Allemands. Marc allait peu au cinéma, la police y faisait souvent des contrôles. Mais une fois, aux actualités papa avait vu les villes allemandes. Les militaires et les civils allemands étaient bien habillés et bien nourris, tous, alors qu'en France, seuls les riches et les collabos avaient bonne mine ; et encore, pas tous les riches : dans ses mémoires la mécène milliardaire américaine Peggy Guggenheim, qui vivait alors en France et quitta la France occupée pendant l'été 1941, raconte qu'elle avait perdu cinq kilos du fait des restrictions alimentaires. Bien sûr, les actualités de « France Actualités » n'étaient que de la propagande allemande, mais tout de même, aussi malins soient-ils, ils ne pouvaient pas engraisser les populations de plusieurs villes allemandes le temps d'une séquence de propagande. Une fois encore, Bénite avait raison : c'est la France, la Pologne et l'Ukraine occupées qui nourrissaient l'Allemagne en affamant leurs populations. En France, depuis le 29 février 1940, la nourriture était rationnée. La population était divisée en huit catégories, selon l'âge et le type de travail : C pour cultivateur ; T pour travailleur de force ; E pour enfant ; J1, J2, J3 pour les jeunes de 3 à 21 ans ; etc. Chaque catégorie avait une carte de rationnement qui donnait droit à une quantité journalière, hebdomadaire ou mensuelle de denrées de base. La catégorie des J3, les jeunes de 13 à 21 ans, était la moins mal nourrie, par exemple et selon le décret du journal officiel de l'État français du 27 janvier 1944 annonçant les rations pour le mois de février 1944 : 375 grammes de pains par jour, 120 grammes de viande par semaine, 750 grammes de sucre par mois ; c'était déjà insuffisant pour des jeunes en pleine croissance. Ce fut une époque où il n'y avait presque plus de gros. Il arrivait que les rations elles-mêmes ne puissent être fournies en raison de pénuries. L'Allemagne se nourrissait en affamant le reste de l'Europe. Papa m'a dit que c'était un peu comme aujourd'hui où l'Allemagne s'industrialise de plus en plus en désindustrialisant le reste de l'Europe. Aujourd'hui, les Allemands appliquent tranquillement le plan Morgenthau à l'envers. Henri Morgenthau, ministre du Trésor de Franklin Roosevelt, était le promoteur d'un plan, qui, après la victoire sur l'Allemagne nazie et afin d'éviter que pour une troisième fois les Allemands fassent la guerre au reste du monde, devait « éliminer les industries de guerre dans la Ruhr et la Sarre s'efforçant de convertir l'Allemagne en un pays principalement agricole et pastoral dans son caractère. » C'est ce qui est en train d'arriver à la Grèce. Pour la Grande-Bretagne, c'est déjà fait, le pays pionnier de l'aventure industrielle, celui qui a vaincu l'Allemagne, n'a plus beaucoup d'industries.

Bénite disait que le devoir des patriotes était de provoquer un soulèvement général en France, comme pendant la Commune de Paris, pour ouvrir un front terrestre en France, forcer les Alliés à intervenir et contraindre les Allemands à combattre sur deux fronts pour soulager les camarades soviétiques. Les camarades, c'était les communistes du monde entier, avec un plus pour les bolchéviques ; les patriotes, c'était tous ceux qui voulaient résister. Marc était un patriote, ses amis de Franc-Tireur aussi. Le parti communiste voulait rassembler les camarades et les patriotes dans un mouvement unique, le Front National ; les gaullistes voulaient faire la même chose dans ce qu'ils appelaient les Mouvements Unis de la Résistance, les M.U.R. Une victoire décisive de Jean Moulin avant sa mort fut de réussir à regrouper tous les mouvements de la résistance, y compris le Front National et le Parti Communiste, dans le Conseil National de la Résistance qui lors de sa première réunion, le 27 mai 1943, apporta son soutien au général de Gaulle.

Un des principaux débats de la guerre fut celui du deuxième front terrestre, un débat que la défaite française avait ouvert. L'ironie, c'est que si la France fut vaincue à l'ouest, elle dut sa défaite, pour une part, au pacte germano-soviétique qui libéra Hitler de tout danger d'un deuxième front, à l'est. Une fois la France vaincue, il n'y avait plus de front terrestre à l'ouest, d'où l'importance de la guerre sous-marine menée par les *U-boats* allemands dans l'Atlantique, elle avait pour but d'empêcher la création d'une force terrestre de reconquête à l'ouest. Grâce à cette guerre sous-marine, pour un temps, la politique nazie de conquête d'un espace vitale pour la race supérieure put sans entraves se déployer sur les territoires qui, depuis les exploits des Chevaliers teutoniques contre les païens au Moyen Âge, constituaient le terrain de chasse habituel des Allemands : l'Est. L'Est où vivaient d'importantes minorités allemandes acquises au nazisme (il y avait là l'équivalent des minorités musulmanes aujourd'hui). De plus, en s'attaquant au communisme, Hitler avait l'espoir de séduire certaines élites anglaises et américaines, et par ce biais, dès 1943 parvenir à une paix de compromis avec l'Angleterre. En Angleterre, Hitler disposait d'un Pétain potentiel en la personne de l'ex-roi Georges VIII ; devenu le duc de Windsor ; reçu par Adolf Hitler au Berghof avec Bessie Wallis, en 1937, peu après le mariage célébré en France, au château de Candé. Le duc et la duchesse furent exilés par Churchill aux Bahamas pendant toute la durée de la guerre. Puis, ils revinrent en France, menant une vie super bling-bling pour tabloïdes et recevant les nazis mondains qui avaient survécu à la guerre. Hitler avait un Laval possible en la personne de Lloyd George, et un embryon de parti nazi avec la *British Union of Fascists* d'Oswald Mosley, dont le fils, Max, maintient aujourd'hui une certaine tradition en s'adonnant à des pratiques sexuelles sadomasochistes. À la différence de ce qui s'est passé en France, ces alliés potentiels des nazis n'ont eu en Angleterre aucun pouvoir.

En l'absence d'un front terrestre à l'ouest, la politique nazie était réaliste, à sa façon Staline l'avait acceptée, à revers. À l'inverse des élites de la France d'alors, celles du Royaume-Uni et des États-Unis d'Amérique n'étaient pas réalistes, elles ont sauvé la liberté. Le plus grand héros du XXe siècle fut, peut-être, le franc-maçon Winston Churchill.

Pour leur part, les Américains voulaient débarquer dans le nord de l'Europe : en France, en Belgique ou aux Pays-Bas, et détruire l'armée allemande aussi rapidement que possible. L'Angleterre, rendue prudente par la défaite française de juin 1940, et l'évacuation dramatique de son armée à Dunkerque, voulait mener une guerre périphérique, pour affaiblir l'Allemagne grâce à la supériorité de la marine anglaise, qui permettait un blocus continental. Grâce également à la supériorité relative de son aviation, la R.A.F., qui pouvait frapper l'Allemagne, bombarder ses usines, ses infrastructures, son réseau de transport, et, après le raid de la *Luftwaffe* sur Coventry le 14 novembre 1940 et du *blitz* sur Londres, bombarder la population civile des villes allemandes. La mode est aujourd'hui de verser des larmes sur la destruction de Dresde en février 1945 lors d'un bombardement mené par la R.A.F.. Évidemment, nul ne peut se réjouir ni de tant de morts (40.000) ni des circonstances. Toutefois, ce que l'on sait moins, c'est qu'après la destruction de Coventry en novembre 40, la propagande allemande avait formé le verbe *coventrieren* pour décrire une technique de bombardement destinée à terroriser les populations citadines. On trouve aussi le terme dans une déclaration du général Adolf Galland de la *Luftwaffe*. Adolf Galland était un pilote de la légion Condor, celle qui soutenait Franco et bombarder la ville de Guernica le 26 avril 1937 pendant la guerre d'Espagne. Ce bombardement est considéré comme

la première application technique du verbe *coventrieren* avant Varsovie, Rotterdam et Coventry. Ceux qui sèment la terreur sont toujours étonnés lorsqu'elle leur revient en face.

Roosevelt pensait que la stratégie anglaise périphérique était une perte de temps, et que Churchill la mettait en œuvre pour maintenir un maximum de ses soldats au service de la protection de l'Empire colonial britannique, que Roosevelt voulait démanteler, tout comme celui de la France, après la guerre. Un compromis fut trouvé entre ces deux stratégies. Le débarquement en Afrique du Nord, comme préparation à l'invasion du territoire de l'allié le plus faible de l'Allemagne : l'Italie.

Ce compromis fut favorisé par le fait que ce débarquement, éloigné des rivages nord de l'Europe, éloignait les troupes allemandes de la zone dite du « mur de l'Atlantique » où, que ce soit en France, en Belgique ou aux Pays-Bas, les alliés savaient qu'ils devraient débarquer pour envahir l'Allemagne. Pour une part, cette stratégie explique le refus des alliés d'envoyer un armement trop conséquent à la Résistance française, car une Résistance française dotée d'un armement adéquat aurait attiré en France des régiments allemands supplémentaires vite disponibles pour repousser le débarquement allié en Normandie. C'est ainsi que la BBC, jusqu'aux jours précédents le débarquement, conseilla toujours à la Résistance la modération dans sa lutte armée. Cette politique, jugée « attentiste » par le PCF, allait à l'encontre d'un de ses objectifs : attirer en France un maximum de troupes allemandes pour soulager l'URSS. L'autre objectif du Parti Communiste était, si possible, de prendre le pouvoir. De facto, le débarquement en Afrique du Nord créa un deuxième front terrestre. Il soulagea le front russe, pas suffisamment au goût de Staline, qui, jusqu'à l'été 1943, fit peser sur ses alliés la menace d'un nouvel accord avec l'Allemagne. C'est une vieille tentation allemande et russe chaque fois que ces deux pays se sentent isolés.

En juin 1944, peu après le débarquement en Normandie, Rommel, qui commandait l'armée du mur de l'Atlantique, adjura Hitler de faire la paix avec les Russes, afin de permettre à l'Allemagne de porter tout son effort sur les Alliés débarqués en Normandie. Laval présenta la même requête. Hitler n'en fit rien, il força Rommel au suicide : pour preuve de sa fidélité au serment qu'il avait prêté au *führer* ; comme condition pour qu'il gardât tous ses titres ; et que sa famille ne soit pas inquiétée. La légende, qui fait de Rommel un élément de la conspiration de von Stauffenberg pour tuer Hitler, est un mythe. Rommel est mort en nazi ; courageux, intelligent, humain avec ses soldats, sans cruauté à l'encontre de ses adversaires prisonniers, mais nazi ; et vaincu à Al Alamein par Montgomery. Ce monde est plein d'une sublime ironie : auprès de certains de ses officiers et de l'intelligentsia britannique, Montgomery était tenu pour un fasciste en raison de ses idées que l'on qualifierait aujourd'hui d'extrême droite. Lors de ses charges verbales, seule parvenait à le modérer la belle Lady Churchill, l'épouse du premier ministre de Sa Majesté.

Papa avait raison de me dire qu'Al Alamein est véritablement le tournant de la guerre, à l'Ouest. L'équivalent, en plus modeste quant aux nombres, de ce que furent les défaites allemandes de Stalingrad et de Koursk, à l'Est. L'opération russe « Uranus » commence le 19 novembre 1942, le débarquement en Afrique du Nord commencé le 8 novembre ; quant à l'offensive de Montgomery à Al Alamein elle avait commencé le 23 octobre de la même année. Les troupes allemandes qui avaient

été envoyées en Afrique du Nord pour soutenir Rommel manqueront à l'Est pour contrer les offensives russes. De même, les offensives russes empêcheront Hitler de continuer à renforcer Rommel, puis von Arnim, en Afrique du Nord.

Chapitre IV

Après son échec d'Alam Halfa, Rommel a établi sa ligne de défense face à celle conçue par Claude Auchinleck. Entre le 5 septembre et le 23 octobre 1942, il n'y eut pas de grande opération, chaque camp s'efforçant de se renforcer en hommes et en armements. De ce point de vue, la partie est déjà inégale. En Afrique du Nord, deux fronts s'opposent aux armées italiennes et allemandes. Même si, à l'est, l'*Afrikakorps* semble conserver l'initiative jusqu'au 23 octobre 1942 : dès le débarquement au Maroc et en Algérie, le 8 novembre 1942, l'armée de Rommel est potentiellement menacée sur ses arrières à l'ouest. Hitler, qui jusqu'alors laissait la Méditerranée sous le contrôle du *duce*, a perçu dans le débarquement allié en Afrique du Nord une menace d'invasion du sud de l'Europe à travers l'Italie, ou la Provence. D'où l'invasion allemande de la « zone sud » de la France, en principe sous le contrôle exclusif de l'État français de Pétain. Cette invasion contraire aux accords d'armistice de juin 40 prouve qu'Hitler faisait autant confiance à Pétain que Roosevelt à de Gaulle. Pour éviter l'ouverture d'un front au sud-ouest de l'Europe, Hitler envoie 50.000 hommes en Tunisie en novembre et décembre 1942, Mussolini en enverra 18.000. Si la Tunisie avait rejoint le camp des alliés, ces hommes n'auraient jamais pu débarquer. C'eût été logique puisque l'Allemagne venait de violer la convention d'armistice. Or ils débarqueront, et bien plus facilement que ne le feront les 65.000 Anglo-américains au Maroc et en Algérie. Dans les mois suivants, 100.000 Allemands et 10.000 Italiens seront ajoutés aux premiers renforts. Envoyée à Tunis, la nouvelle armée allemande est commandée par le général von Arnim. Général, soldats et équipements sont prélevés sur le front de l'est européen. La bataille d'Al Alamein se prépare, elle commencera le 23 octobre, après que Montgomery eut reçu un renfort de 200.000 hommes et plus de 1000 tanks, dont des Sherman américains armés d'un canon de 75. Les tanks furent reçus à temps parce que Roosevelt avait pris la décision de leur envoi dès l'annonce des désastres britanniques de l'été 42. La magnifique, quoique difficile, entente anglo-américaine pendant la Seconde Guerre mondiale rend pathétique la multiplication des querelles franco-françaises, franco-anglaises, franco-américaines où la grandeur, parfois, se mêle à la médiocrité, souvent. La grande blessure française est aussi là !

Novembre 1942 fut un mois rempli d'événements déterminants pour l'avenir de la France et de l'Europe. Le 3 novembre Montgomery a battu Rommel à El Alamein, environ 7000 soldats des Forces Françaises Libres ont participé aux combats. Le 11 novembre, où l'on commémore en France la victoire française de 1918, Hitler a envahi la zone sud dite « non occupée » en réponse au débarquement allié en Afrique du Nord. Confronté à cette violation de la convention d'armistice, Pétain n'a rien fait. Les cent mille soldats de l'État français n'ont pas combattu, à l'exception de quelques tentatives, dont celle du général de Lattre de Tassigny qui voulut créer un maquis dans les Corbières. Mis aux arrêts, il sera condamné à dix ans de prison. Pourtant, du 8 au 10 novembre, en Afrique du Nord, l'armée française a combattu, mais contre les Alliés. Il y eut plusieurs centaines de morts de part et d'autre, au total plus de mille morts et autant de blessés. Puis, dès le 19 novembre, l'armée française reprendra le combat, avec les Alliés et contre les Allemands, aux frontières de la Tunisie et de l'Algérie. Ces combats seront acharnés et déterminants pour la suite du conflit. Les

troupes françaises encore mal équipées y joueront un rôle plus important que ce que les Alliés et Charles de Gaulle en ont dit. Sans doute parce qu'à ce moment-là, de Gaulle n'avait pas d'influence sur l'armée d'Afrique et que pendant quelques semaines l'armée américaine fut dans une situation critique. Le 23 novembre 1942, le gouverneur de l'Afrique Occidentale Française, Pierre Boisson, annoncera son ralliement au camp des Alliés. Ce ralliement est d'autant plus spectaculaire qu'en septembre 1940, ce même gouverneur avait fait ouvrir le feu sur les envoyés de Charles de Gaulle à Dakar et contre l'escadre franco-anglaise, où se trouvait le général de Gaulle qui sommait le gouverneur Boisson de se rallier aux Français Libres. Tous ces ralliements représentent quelque 75.000 soldats, qui rapidement pourront se joindre à l'effort des Alliés. Un peu plus tard, en 1944, cette armée d'Afrique comptera 350.000 hommes, dont plus de la moitié sont des indigènes de l'empire, ralliés au général Giraud, équipés par les États-Unis. Roosevelt fera remarquer à Churchill que c'est beaucoup plus que ce que « son » de Gaulle a réussi à faire en deux ans. Ces troupes d'Afrique du Nord prendront part avec courage à la bataille du *Monte Cassino* en Italie. Elles se distingueront aussi, hélas, par une série de meurtres et de viols commis contre la population civile italienne. Il est resté de leur passage l'adjectif *marocchinata (e)*, qui en italien signifie « violée (s) ». En 1957, Alberto Moravia a raconté un moment de ces violences dans un roman : *La Ciocciara*, dont Vittorio de Sica a fait un grand film dans lequel Sophia Loren a montré son exceptionnel talent d'actrice.

Novembre 1942 marque un moment où la confusion française est à son comble. On voit alors la France se diviser en quatre entités rivales : la France de Pétain, qui souhaite la victoire de l'Allemagne, reçoit ses soldats en Tunisie, combat les Alliés en Algérie et au Maroc, mais dont la crédibilité vient d'être anéantie par l'invasion allemande de la zone dite libre ; la France de Charles de Gaulle à Londres et à Brazzaville, qui exaspère Churchill, et ennuie Roosevelt ; la France de l'amiral Darlan à Alger, qui se réclame de Pétain, que Pétain dénonce comme traître, mais qui rassemble la majorité des gouverneurs et officiers de l'empire ; la France du général Giraud à Alger soutenue par Roosevelt, et qui rallie un grand nombre d'officiers de l'armée française, que ce soit en France ou en Afrique.

On se souvient que Jean Moulin se demandait avec Antoinette si de La Laurencie allait rejoindre les Américains. Sur ordre des Allemands Pétain l'a fait arrêter, il n'est plus disponible pour contrer de Gaulle. Les Américains ont jeté leur dévolu sur le général Giraud. Quant à la flotte amarrée à Toulon, elle n'obéira pas aux ordres de l'amiral Darlan qui lui demande de venir le rejoindre à Alger. À l'exception d'un sous-marin portant presque un nom de film « Casabianca », qui arrivera à Alger le 29 novembre 1942. La flotte de l'amiral Darlan se sabordera le 27 novembre 1942. La France, avec sa flotte, descendra encore plus bas. Pour couronner le tout, début novembre, le gouverneur de la Tunisie, l'amiral Esteva, qui déteste Darlan, n'a pas combattu l'invasion italo-allemande de son territoire, il a suivi les ordres de Pétain. Or, la clé, tant d'un débarquement en Italie que d'une destruction de l'armée de Rommel, était la Tunisie. La décision de l'amiral Esteva fera perdre aux Alliés six mois dans leur plan d'invasion de l'Italie, elle aurait même pu faire échouer toute l'affaire. Face à une telle confusion des élites, je suis plein d'admiration et de reconnaissance pour ceux, comme toi papa, qui, jusqu'au bout ont tenu et combattu avec constance, avec courage alors que vous ne saviez plus en qui espérer, sinon en vous-même, un groupe solidaire uni dans le même choix. Un choix peut-être

informulable... celui de la splendeur de l'être que, dans son histoire singulière, la France permettait de contempler.

La Tunisie faisait partie de l'empire colonial français. Une des deux raisons pour lesquelles les Allemands avaient laissé non occupée une fraction du territoire de la France, la zone sud dirigée par l'État français de Vichy, et maintenu une fiction de légitimité au gouvernement de Pétain, était le maintien de l'empire colonial français en dehors de la guerre contre l'Allemagne. La seconde raison était la crainte des Allemands de voir la flotte de guerre française, la seconde dans le monde, quitter ses ports et rejoindre la *Royal Navy*, la flotte la plus puissante du monde, mais qui sera vite dépassée par celle des États-Unis d'Amérique. De leur côté, les Alliés avaient une crainte semblable : que la flotte et l'empire se joignent à l'effort de guerre de l'Allemagne, d'où la prudence qui, jusqu'au 11 novembre 42, caractérisa les politiques anglaise et américaine vis-à-vis de la France de Pétain avec laquelle les relations diplomatiques ne furent que tardivement rompues. Si le choix prudent des Alliés était rationnel, il exaspérait de Gaulle qui par tempérament et par système voulait au plus vite forcer l'issue : faire clairement tomber Vichy du côté où le régime penchait, côté allemand. Peut-être était-il dans la nature de la situation que ni Vichy ni de Gaulle ne réussissent totalement : la flotte n'a rallié ni l'Angleterre ni l'Allemagne, elle s'est suicidée ; à l'exception des navires coulés par la marine anglaise à Mers El Kébir, de ceux qui furent saisis dans des ports anglais, et de ceux qui se rallièrent à la France libre par décision individuelle de leur commandant, ou mutinerie de l'équipage. Quant à l'empire, il est parti en morceaux : quelques colonies à de Gaulle, quelques autres à Pétain, quelques-unes sont restées comme neutres avant que de passer sous contrôle allié, ou japonais. On le voit, face à l'Allemagne, la France, en dépit de sa défaite, n'était pas aussi désarmée que l'on peut spontanément le croire. Les deux cartes qui restaient en jeu, la flotte et l'empire, ont mal été jouées. Pourquoi ?

Évidemment, la défaite de juin 1940 fut un cataclysme de dimension mondiale qui plongea les Français dans un état de stupeur effroyable dont, aujourd'hui encore, nous sentons les effets sitôt que l'on va sous la surface lisse ou rugueuse des temps présents. Pourtant, un pays dont les racines ont poussé si loin dans l'histoire ne peut pas disparaître d'un jour à l'autre, aussi terrible soit la défaite subie. Toutes les parties dans la guerre ont fait ce double constat, pour en tirer des conclusions pratiques totalement différentes.

Roosevelt fut atterré, mais peu surpris. Depuis quelques années les ambassadeurs américains en poste avaient des doutes sur les capacités militaires de la France. Pour Roosevelt, et jusqu'à preuve du contraire : la France n'est plus une puissance. Roosevelt connaissait mieux la France que ce que l'on en dit : la famille Roosevelt avait souvent pris des vacances en France et Roosevelt parlait un français presque convenable. Il détestait l'arrogance et le cynisme des militaires français. Arrogance et cynisme qu'il retrouve, jusqu'à la caricature, dans la prétention de l'homme qui se présente comme l'incarnation d'une sorte de France éternelle. Pour Roosevelt, de Gaulle ajoute aux défauts traditionnels des officiers français le ridicule, car, jusqu'à présent, personne ou presque ne suit de Gaulle. La politique du président des États-Unis d'Amérique est donc de ne pas reconnaître et renforcer ce général qui a échoué devant Dakar en 1940 ; a compliqué la stratégie anglaise en Syrie et en Irak ; a créé des complications inutiles lors du débarquement à Madagascar ; a entrepris un

débarquement ridicule à Saint Pierre et Miquelon ; et dont Churchill n'arrête pas de se plaindre, allant jusqu'à dire que de Gaulle fait la guerre à l'Angleterre plus qu'à l'Allemagne. Le plus simple pour la stratégie mondiale des USA qui font la guerre en Europe, en Afrique et en Asie, car cela n'implique pas l'envoi de troupes contre un nouvel adversaire, est de conforter Pétain dans sa faible neutralité ; ou, si possible, de récupérer Vichy du côté allié. Telle est la politique bifide d'une Amérique profondément déçue par la défaite de la France. Cette déception est toujours là, je suis surpris et blessé de voir que dans presque tous les films hollywoodiens qui portent depuis quelques années sur la Seconde Guerre Mondiale, qu'ils soient de pure fiction ou qu'ils aient une prétention historique, le rôle et le courage des Français qui restèrent debout dans ces circonstances atroces est au mieux minoré, au pire oublié. Par contagion, cet esprit a gagné les quelques récents films d'Hollywood qui traitent de la Première Guerre Mondiale, où la France n'est plus qu'un théâtre d'opérations pour le soldat américain, et accessoirement britannique. Il n'y a qu'une vieille chanson écrite à Londres par le chef du mouvement résistant « Libération », Emmanuel d'Astier de La Vigerie « La complainte du partisan » qui, dans un modeste succès populaire international dit autre chose :

« Les Allemands étaient chez moi
On m'a dit « résigne-toi »
Mais je n'ai pas pu.
Et j'ai repris mon arme... »

Comme celle du quasi officiel « Chant des Partisans » écrit par Joseph Kessel et Maurice Druon, la musique de cette chanson est d'Anna Marly (Anna Yurievna Betulinskaya, née à Saint-Pétersbourg en 1917). Quelque peu oublié, le titre a repris des forces avec les interprétations de Leonard Cohen en 1969, puis Joan Baez, etc. Il a été repris beaucoup plus tard par le groupe de rockeuses anglaises *Electrelane* (2005), et le groupe américain *Other Lives* en 2009. C'est peu. C'est presque rien si l'on considère que la Résistance française est un grand moment de l'histoire universelle. Je ne connais pas d'autre exemple où un peuple civilisé, vaincu, humilié, abandonné par ses élites officielles se révolte et lutte sans espoir de succès alors même qu'une analyse rationnelle de la situation montre que la lutte déterminante qui promet la victoire est menée par d'autres. Il suffisait d'attendre... le caractère en apparence inutile de tant de sacrifices dit avec une sublime discrétion la grandeur du peuple français. En ces temps d'arrogance vide que nous vivons aujourd'hui, cette discrétion sublime a poussé la grandeur française dans l'oubli.

Tel n'était pas le cas de Winston Churchill, ce géant de l'Histoire que la guerre a magnifié. Churchill fut atterré et surpris, il avait en mémoire la détermination des Français pendant la Première Guerre mondiale. Seul parmi les alliés, il avait un amour romantique de la France qu'il cultivait par des visites d'agrément, un goût certain pour les grands crus et une pratique du français que soutenait une connaissance passable de notre langue et de notre Histoire : une de ses formules favorites face à de Gaulle était : « Ne m'obstaclez pas ! ». En 1940, il résolut de soutenir un partisan de la poursuite de la guerre contre l'Allemagne, et chargea le général Spears, son envoyé spécial en France, de lui en ramener un : ce fut Charles de Gaulle, le tout nouveau secrétaire d'État à la Défense du gouvernement Paul Reynaud. La Croix de Lorraine fut pour Churchill un véritable Golgotha.

De Staline, il n'y a rien à dire : la France ne l'intéressait pas. D'ailleurs, à la fin du mois de novembre 1944, Staline a fait poireauter de Gaulle pendant plusieurs jours à Bakou, en attendant le train qui devait le conduire à Moscou. Il reste de cette affaire sans gloire, le pacte franco-soviétique du 10 décembre 1944, l'abandon de la Pologne aux communistes et une plaque commémorative en azéri récemment apposée sur le bâtiment où logèrent les de Gaulle dans l'avenue Neftchtilar, face aux brumes de la Mer Caspienne.

En France, chez les idéologues communistes, vichystes ou gaullistes, il s'agissait de noircir au maximum la défaite, pour montrer la lumière radieuse de la solution idéologique correcte : le communisme, Pétain, de Gaulle. Pour ceux qui n'étaient pas des idéologues, les éclectiques ou les instinctifs qui prenaient une idée ici l'autre là, ou n'en prenaient pas, la défaite était comme l'épisode le plus douloureux d'une longue histoire. La défaite ne changeait pas la permanence de la France comme fait de civilisation opposé au nazisme. La France restait le cadre de vie de leur grande aventure, elle lui donnait une splendeur terrible. Cela pouvait conduire, au tout début, à une collaboration molle ou à la Résistance, selon les tempéraments, les exigences du moment, et les contingences. Une fois de plus, Emmanuel Lévinas, il fut prisonnier de guerre en Allemagne, a bien exprimé la tentation de l'abandon à l'instant de la défaite. Dans un roman inachevé dont il n'a laissé que des notes éparses, un de ses personnages, un soldat décrit comme « Français moyen » qui, comme Lévinas, sera bientôt prisonnier se livre à un long monologue dans lequel il exprime sa solitude, son désespoir et une anomie du chacun-pour-soi : « Que vivement les Allemands prennent possession et rétablissent une hiérarchie dans un monde brusquement aplati. Plus de France. Elle est partie en une nuit, comme une immense tente de cirque, laissant une clairière parsemée de quelques débris. » Quand on prend conscience de la profondeur du désespoir de ces temps-là, on peut comprendre la Collaboration. Comprendre... accepter c'est autre chose. Collaboration molle au début, puis délaissée pas à pas en raison de la veulerie vichyste et de la cruauté allemande qui indignent, et révoltent. Statistiquement, la collaboration molle l'a emporté ; politiquement, la résistance a gagné. Rien ne fut plus ambigu que la collaboration molle, son histoire restera secrète, à jamais. Dans l'univers glauque de nos images mentales, ou érection remplace raison, le mou n'a pas bonne réputation. On préfère le dur. C'est pourtant cette collaboration molle de plusieurs millions de personnes, qui, progressivement et pragmatiquement alliée à la Résistance en France, a permis au pays de soustraire à la déportation quatre-vingts pour cent des Juifs français, et, plus généralement, de résister au programme totalitaire des nazis. Aux Pays-Bas, la proportion est inversée, il n'y eut que vingt pour cent des Juifs néerlandais qui furent aidés et échappèrent à la déportation, les Résistants néerlandais n'en ont que plus de mérite. Bien sûr, les différences géographiques entre les deux pays expliquent, en partie, ces résultats : pas de montagnes et peu de forêts aux Pays-Bas. Mais la géographie n'explique pas tout.

Tu m'as souvent parlé des traîtres, papa ; assurément, il y en eut beaucoup, et nombreux sont ceux qui, sous la torture, ont parlé. Le 25 août 1944, lorsque vous avez pris la préfecture de Grenoble, tu m'as dit que vous aviez découvert tout l'organigramme des FFI de la région, jusqu'à ton nom et celui de Bénite qui étaient là, en queue de peloton, mais en clair pour vous envoyer au peloton d'exécution. Pour moi, qui regarde ce qui fut ton temps présent comme un temps passé, car de votre présent vous avez fait notre futur, grâce à vous j'ai le droit de connaître la suite, et je

ne suis pas étonné par le nombre des traîtres. Tragiques, mesquines ou ignobles leurs dénonciations sont dans l'ordre des choses. Je ne suis pas étonné que beaucoup aient parlé sous la torture, les corps brisés ne condamnent pas les torturés, ils accusent, pour l'éternité, les tortionnaires. Aujourd'hui, les islamistes filment les tortures qu'ils infligent à leurs victimes égorgées, noyées ou brûlées. Ils font de ces images d'horreur des instruments de propagande, distribués comme images pieuses dans les mosquées ou sur la grande mosquée qu'est devenu internet. Ce qui m'étonne, père, c'est le fait qu'il n'y ait pas eu davantage de traîtres, et que tant de torturés se soient tus. Ceux et celles qui étaient des amateurs dans le combat de la résistance face aux professionnels de la terreur : « Je trahirai demain... pas aujourd'hui ». Papa, c'est vous qui avez gagné, pas eux !

Est-ce un effet du temps ? Est-ce à cause de la vieillesse qu'aujourd'hui tu m'as dit que de la victoire tu ne conserves que l'amertume ? L'autre jour tu m'as lancé : « Fallait-il chasser la barbarie allemande de France, pour laisser entrer celle des Arabes ? » Je ne voyais pas le rapport. Tu as fait comme si tu n'étais pas content. Alors, j'ai insisté, et tu t'es lancé :

- Nous avons un problème grave avec les Arabes : un tiers veut devenir des Français comme les autres, comme moi j'ai fini par le devenir ; un tiers veut nous détruire ; un tiers ne sait pas ce qu'il veut, et beaucoup va dépendre de ce que ce dernier tiers décidera.

- Tu ne crois pas que tu exagères ? Tu vas voter Marine Le Pen ?

- C'est toi qui ne comprends pas, tu n'as pas connu la guerre, tu crois que tous les peuples sont gentils, et que tout le monde, comme toi, croie à tes droits de l'homme. Remarque, les droits de l'homme, c'est bien, je ne critique pas.

- Alors qu'est-ce qui ne va pas ?

- Ce qui ne va pas, c'est de t'imaginer que tout le monde pense comme toi ! Moi, j'ai vu comment Hitler a roulé tout le monde dans la farine, même les amis soviétiques de Bénite. Et bien, Hitler, avant de mourir, il nous a laissé une bombe à retardement qui pourrait détruire la France, et peut-être toute l'Europe.

- Et quoi donc ?

- Hitler nous a dégoûtés de la violence, ce qui en un sens est bien, mais il nous a rendus aveugles à l'utilité de la violence lorsque ça tourne mal et qu'il faut être violent pour détruire la violence des violents. Et ça, c'est mal.

- Mais, papa, regarde autour de toi, la violence est partout dans le monde, et même dans nos films et à la télévision.

- C'est bien ce que je dis, comme nous refusons de regarder la violence en face, elle nous revient en traître, dans les autres pays... pour commencer, et dans l'imagination des faiseurs de spectacles.

- Et ça nous mène où ?

- Ça nous mène aux Arabes qui, eux, n'ont pas renoncé à la violence. En plus, pendant la guerre même si certains ont combattu avec nous, aujourd'hui ils sont vieux, comme moi, et dans leur pays ils ne comptent plus, ils ont honte. Chez eux, aujourd'hui ce sont les fous qui ont le pouvoir. On m'a dit que leur religion recommande l'usage de la violence contre ceux qui ne croient pas en Dieu, ou en leur Dieu... enfin, moi, tu sais les bondieuseries... En tout cas, ça nous mène à une forme de guerre mondiale d'un genre totalement nouveau. Elle a commencé par cet attentat à New York, et même avant. Et puis... tôt ou tard nous aurons la guerre civile, il y a déjà eu des attentats en Europe et en France, il y a tous ces quartiers où on ne peut plus aller sans danger... Lis les journaux, regarde tous les endroits où les Arabes tuent, et tu verras apparaître la nouvelle bête contre laquelle il faut déjà combattre. Après « la peste brune » des nazis, voici venir « la peste verte » des musulmans. Nous allons vers des événements terribles, d'autant que ces gens sont d'une extraordinaire perfidie.

Je n'ai pas su quoi dire. As-tu découvert trop de charniers lorsque tu étais avec Costa de Beauregard dans l'armée des Alpes ? Une fois, une seule, tu m'as dit ton horreur en découvrant ces cadavres torturés aux orbites énucléées, ces femmes aux seins tenaillés aréoles coupées ou brûlées. Ton horreur en découvrant que les hommes, les Allemands en tout cas, étaient capables de faire ça. Il n'y a pas de consolation pour qui a découvert cela. Est-ce pour être avec toi, dans cette solitude de ceux qui **ont vu**, que j'ai choisi la tâche qui si longtemps fut mienne ? Je n'ai pas de réponse à ma question, mais j'ai vu.

Dans la plaine de Kompong Cham, j'ai vu les fosses communes, et les innombrables cadavres enterrés en surface. L'herbe était d'un vert plus tendre à l'entour des cadavres. Vus de la colline où se dressait un petit temple bouddhiste, ces morts ressemblaient à des ombres rampant sous l'herbe agitée par le vent. J'ai vu les cuisses de grès tendre des lions assis, ils gardaient le temple, devenues concaves à force d'avoir servi de pierres à affûter les armes blanches des Khmers rouges. J'ai remarqué que ces lions étaient sculptés dans un grès gris, et non rose, comme celui de la cathédrale de Strasbourg. J'ai descendu les marches du temple, par un bois clairsemé aux feuillages sombres elles menaient à la plaine devenue cimetièrre, là, à chaque pas, les pierres criaient et les arbres hissaient au ciel la terreur du silence. Père, j'aurais voulu mourir, simplement m'effacer parce que le ciel était trop beau, la lumière trop belle, et mon cœur trop doux pour un malheur trop grand. J'ai vu dans la forêt africaine des hommes aux mains coupées, d'autres au corps incisé, l'un d'eux la tête au tiers tranchée, et qui tous marchaient encore. Sur une chemise ensanglantée, un message accroché avec une épingle de nourrice m'était adressé : « Bientôt nous viendrons vous faire la même chose ». Là, je n'ai pas voulu mourir, j'ai agi. Mais, au fond, partout la tristesse était la même. Au Liban, en Yougoslavie, au Sri Lanka, en Arménie, Azerbaïdjan, Libye ... mais à quoi bon, « l'horreur qui s'est produite une fois sait à jamais se reproduire » (André Glucksmann). Elle se reproduira tant que nous n'aurons pas trouvé le secret de l'action juste.

Le secret de l'action juste, Charles de Gaulle l'a cherché comme un Graal. Il a fait comme s'il l'avait trouvé. C'est la raison pour laquelle, en dépit d'une distante admiration, je n'ai jamais aimé de Gaulle : je ne lui reproche pas d'avoir cherché le Graal, au contraire, je me sens en cela avec lui en humaine compagnie. Je lui reproche d'avoir fait semblant de le trouver. Du temps où j'étais étudiant, ce temps où je ne te

connaissais plus, j'avais Pierre Mendès France comme professeur. Il connaissait de Gaulle ; à Londres d'abord où Mendès France, comme aviateur, avait participé à la guerre contre l'Allemagne ; puis, à Alger, où il avait été membre du Comité français de la libération nationale ; enfin à Paris, où brièvement, Mendès (comme on disait alors) avait été ministre de l'Économie du gouvernement provisoire de Charles de Gaulle. Ils ne sont pas nombreux les hommes alliant intelligence et caractère qui se sont entendus longtemps avec Charles de Gaulle. Je ne vois que peu d'exceptions, dont André Malraux et François Mauriac, deux écrivains. Mendès reconnaissait qu'il lui était impossible de s'entendre avec de Gaulle, pourtant il disait que si de Gaulle avait eu meilleur caractère, pendant la guerre « il eut été balayé par l'Histoire ». Cela m'avait beaucoup impressionné. J'en avais déduit que pour jouer un rôle historique, il faut être un emmerdeur, ou une emmerderesse comme Margaret Thatcher. J'avais tort, emmerdeurs et emmerderesses ne sont qu'une catégorie parmi celles où se recrutent les agents de l'Histoire.

Le trait commun à ces personnages, c'est parfois le seul, est d'être briseurs d'harmonie. Ils ne donnent le meilleur d'eux-mêmes, ce qui peut mener au pire, que dans la tension, le conflit, la montée aux extrêmes. Si un climat d'harmonie s'instaure, ils doivent le briser afin de retrouver leur capacité de contrôle sur les choses et sur les gens. Si de tels personnages manquent d'intelligence, ils s'isolent naturellement, et ne font rien de remarquable. Toutefois, comme le courage physique fait partie de leur personnage, ils peuvent devenir des criminels. Dotés d'intelligence, et de qualités connexes : mémoire, intuition... les portes de l'Histoire leur sont ouvertes, au mieux pour un meilleur qui n'est jamais exempt du pire... ainsi va l'Histoire. En 1924, à l'École supérieure de guerre, le colonel Moyrand a bien jugé de Gaulle : « ...Gâte malheureusement d'incontestables qualités par son assurance excessive et son attitude de roi en exil ». Charles de Gaulle a passé le reste de sa vie à rendre ce jugement de plus en plus exact. Le général Spears qui, sur ordre de Churchill, ramena Charles de Gaulle à Londres, le 16 juin 1940, a souvent regretté son geste. Churchill aussi. Spears explique avec sagacité, comment, lors de son arrivée à Londres, de Gaulle inspirait de la sympathie à tout le monde, et qu'en raison de son caractère, cette sympathie lui semblait une insulte faite à son image. Son image que, comme Pétain, mais avec plus de capacités et de panache, il identifiait avec « une certaine idée de la France » dont il avait le monopole. Alors de Gaulle s'efforçait d'imposer à ses interlocuteurs un rapport psychologique de force où de façon systématique il était dominant, comme pour compenser l'infinie faiblesse de la France d'alors. De là, peut-être, ce jugement intelligent, cruel, et antipathique d'Alexis Léger sur le gaullisme : « Le produit, assez maladroit, de la défaite ». Rapidement, cette attitude gaullienne changeait les sympathies en antipathie, et parfois en haine. Chez des caractères moins trempés, cela donnait de la servilité. Dans l'entourage de Charles de Gaulle à Londres, un seul homme a eu le courage de lui dire et de lui écrire ses « quatre vérités », il s'appelait Pierre Brossolette. Les seules hautes personnalités britanniques qui ont, plus ou moins, conservé leur sympathie à de Gaulle tout au long de la guerre sont Anthony Eden, le ministre des Affaires étrangères de Churchill, et Harold Macmillan, ministre résident de Churchill auprès du quartier général allié à Alger. Des diplomates qui savaient que, de toute façon, la France ne pouvait pas être sortie de l'histoire de l'Europe et du Monde. Des Anglais, qui, par-delà leur sympathie, savaient que l'abaissement de la France était à long terme contraire aux intérêts de la Grande-Bretagne. Churchill était aussi un francophile et le fait qu'il ait choisi de Gaulle comme chef des Français libres, dès juin 1940, était dû à l'admiration qu'il éprouvait

pour de Gaulle et à son amour romantique de la France. Amour qui, en fin de compte, fut semble-t-il déçu.

En dépit de tout, Churchill a fait preuve d'une fidélité surprenante par rapport à son choix de juin 40. Il y a dans cette fidélité un trait de caractère propre à Churchill, mais aussi un mélange étonnant de compassion, d'admiration, de détestation, d'exaspération, d'affection peut-être, d'empathie généreuse, sûrement ; et de réalisme politique. Dans les milieux politiques anglais, la fidélité de Churchill en amitié était légendaire ; l'absence d'amitiés dans la vie de De Gaulle l'est aussi. Pourtant, ici ou là, Charles de Gaulle a rendu témoignage de sa dette, et celle de la France, à Churchill. Au tout début de l'aventure, cela fut même prêt à aller beaucoup plus loin : un projet d'Union franco-britannique.

Père, je vais te parler de ce projet que l'Histoire mentionne comme « en passant », et dont tu ne m'as jamais rien dit. Pour moi, il illustre la profondeur du désarroi des élites de l'époque, il illustre également le courage et l'imagination généreuse de certains héros oubliés.

Dans ses mémoires, vers 1954, de Gaulle (3) évoque le projet avec une sorte d'objectivité détachée, sur le ton de celui auquel on ne la fait pas, mais qui est prêt à tout tenter pour soutenir Paul Reynaud dans la guerre. Un peu perfide quand on sait par le témoignage de John Colville (4), alors secrétaire privé de Churchill, qu'à cette époque, de Gaulle n'hésitait pas à l'occasion d'exprimer en privé son dédain pour Paul Reynaud qu'il appelait « ce poisson gelé ». Il y a toujours eu chez de Gaulle quelque chose de malveillant vis-à-vis des figures d'autorité dont il dépendait. Plus tard, en 1964, dans une entrevue avec l'historien Henri Amouroux, de Gaulle ira jusqu'à exprimer du mépris vis-à-vis du projet et de son concepteur : « C'était un mythe inventé, comme d'autres mythes, par Jean Monnet ». John Colville attribue la paternité du projet, en effet, à Jean Monnet, mais mentionne également le rôle important joué par Horace Wilson, l'éminence grise du parti conservateur, et Robert Vansittart, conseiller diplomatique de Churchill. La même source anglaise mentionne de Gaulle comme un des plus ardents défenseurs du projet qui fut présenté au Cabinet du gouvernement anglais et adopté le 16 juin 1940. L'objectif de toute l'affaire était de renforcer le Président du Conseil, Paul Reynaud, au moment même où il allait affronter en conseil des ministres le clan de plus en plus puissant de ceux, dirigés par Pétain et Weygand, qui voulaient signer une paix séparée avec l'Allemagne. En mars 1940, un accord franco-britannique avait exclu cette lâche facilité pour les deux pays.

Dans la débâcle française, sauf dans les régions où la population avait fui, certaines institutions fonctionnaient toujours, par exemple les écoles, la poste, la police, et les écoutes téléphoniques. Elles ont enregistré les conversations de Charles de Gaulle depuis Londres avec Paul Reynaud, le 16 juin 1940 (5) :

- De Gaulle : Je viens de voir Churchill. Il y a quelque chose d'énorme en préparation au point de vue entité entre les deux pays. Churchill propose la constitution d'un gouvernement franco-britannique et vous, monsieur le président, pouvez être président du cabinet de guerre franco-britannique.

Il y a dans le ton de De Gaulle quelque chose d'obséquieux, il flatte le président du conseil pour faire passer son projet.

- Paul Reynaud : C'est la seule solution d'avenir. Mais il faut faire grand et très vite, surtout très vite. C'est une question de minutes. Il y a de l'agitation ici. Je vous donne une demi-heure. Ce serait magnifique.

Un peu plus tard, à 16.30, nouvel appel de De Gaulle :

- Voici le manifeste : « À cette heure si grave dans l'histoire du monde moderne, le gouvernement du Royaume-Uni et la République française se déclarent indissolublement unis et inébranlablement résolus à défendre en commun la justice et la liberté contre l'asservissement à un système qui réduit l'humanité à la condition des robots et des esclaves. Les deux gouvernements déclarent que la France et la Grande-Bretagne ne seront plus, à l'avenir, deux nations, mais une seule Union franco-britannique... Pendant le cours de la guerre, il n'y aura qu'un seul cabinet de guerre et toutes les forces de la Grande-Bretagne et de la France, soit sur terre, soit sur mer, et dans les airs, seront placées sous sa direction [...] Les deux Parlements fusionneront officiellement [...] L'Union fait appel aux États-Unis et leur demande de renforcer les ressources économiques des Alliés et d'apporter à la cause commune l'aide de leur puissant matériel. L'Union concentrera toutes ses énergies contre la puissance de l'ennemi, où que se livre la bataille. Et, ainsi, nous vaincrons. »

Il y a là l'ébauche de ce qui deviendra le concept de « Nations Unies » dans la guerre ; puis l'institution que l'on connaît. Mais, plus encore, il y a, en germe, la notion d'Union Européenne. De son côté, la propagande nazie utilisera abondamment le thème de *l'Europe nouvelle* et de la *défense de l'Europe contre le bolchevisme*, surtout après l'été 42.

Le projet fut mal reçu au conseil des ministres de la France en voie d'occupation. Ce conseil se tint le 16 juin 1940, vers 17.00, à Bordeaux. Plusieurs ministres y virent une ambition anglaise de faire de la France un dominion. Depuis plusieurs jours, Weygand annonçait que l'Allemagne allait tordre le cou à l'Angleterre « comme à un poulet » (lors de son procès, et dans ses mémoires, Weygand contestera ces propos). Comme l'Allemagne venait de tordre le cou au coq gaulois, la comparaison de l'Angleterre à un poulet devait passer un baume malsain aux élites défaitistes de la France vaincue. De son côté, Pétain déclara : « S'unir à l'Angleterre, c'est s'unir à un cadavre ». Le cœur n'était pas à cette Union, c'est le moins que l'on puisse dire, d'autant que la maîtresse de Paul Reynaud, madame de Portes, appartenait au clan des défaitistes, ce qui, dans ces heures dramatiques, ne fit rien pour briser la solitude du président du conseil. Sans demander un vote, où il aurait pu l'emporter, Paul Reynaud démissionna à la fin de la réunion ; et d'un seul coup, Paul Reynaud fit basculer la France dans ce qui, jusqu'à cet instant, n'était pas encore le destin. Albert Lebrun, président de la République, appela le maréchal Pétain à former un nouveau gouvernement. Dès le 17 juin 1940 c'était fini. De Gaulle reprit l'avion de Churchill qui l'avait ramené la veille de Londres à Bordeaux, il était avec le général Spears. Quelques jours plus tard, Jean Monnet, qui était encore à Londres, vint à Bordeaux pour défendre le projet devant le nouveau gouvernement Pétain, c'était peine perdue.

Avec le Plan Marshall qui réussira, lui ; ce projet d'union est un des quelques exemples dans l'Histoire où imagination, courage et générosité entrent en politique. Le fait que Jean Monnet ait été associé à ces deux projets met en avant la vie d'un de

ces modestes justes, qui sont le contraire des flamboyants emmerdeurs. À l'évidence, le de Gaulle qui défendit avec ardeur le projet d'Union n'était pas celui qui le regardait de haut dans ses mémoires, et qui le jugeait avec mépris en 1964. L'échec était passé par là. De plus, en 1964 ni l'opposition du Général à l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché Commun ni sa vision nationaliste de l'Europe et du monde ne cadraient avec ce projet d'Union franco-britannique. Charles de Gaulle fait œuvre d'historien dans la mesure où l'Histoire coïncide avec l'image souveraine qu'il veut donner de lui-même ; dans les cas contraires, il devient une sorte d'aquafortiste qui dissout dans l'acide de ses propos, ou de son silence, les traits qui le gênent. À son corps défendant, le projet était né, il est vrai, dans un contexte d'effacement dramatique de la France, alors qu'en 1964 Charles de Gaulle rêvait de faire de la France une puissance mondiale, orgueilleusement solitaire puisque, selon la philosophie politique du Général, telle est la règle des grandes nations et des grands hommes qui les dirigent. À ce rêve nietzschéen et chimérique, qui n'était pas sans liaisons dangereuses et intimes avec celui du maréchal Pétain, les étudiants français répondirent par un autre : celui de faire une révolution communiste qui apporterait de la liberté. 1968 fut très con, et dangereux, heureusement on n'a pas réussi, mais nous avons peut-être annoncé la mort des idéologies. Malheureusement, ni en 1968 ni après nous n'avons découvert le secret de l'action juste. C'est normal, ce secret est caché dans la liberté de chaque être.

La liberté de Charles de Gaulle, ce fut d'aller à Londres, et de créer une Légion française, qui, par la force de son caractère et de ses obsessions, deviendra LA FRANCE, tout simplement. Outre sa défaite, le drame de la France en ce temps-là fut de ne pouvoir être sauvée du désastre absolu que par un caractère de ce type. Le caractère, c'est le destin, la voie par laquelle passe la liberté, et ses limites. Triomphe et drame des hommes de pouvoir, leur caractère devient le destin des peuples. Parce qu'ils décident des choses humaines ? Parce que celles et ceux qui vivent dans leur entourage, dans le premier cercle du pouvoir, par mimétisme animal les imitent de la voix et du geste ? Oui da ! Mais aussi et plus encore dans le cas de Charles de Gaulle parce que les institutions et leur pratique ont fait de la Ve République une réplique de la geste de Charles de Gaulle : ce qu'elle avait eu de meilleur sans doute, mais le reste aussi ! Le meilleur, c'est d'avoir réconcilié les institutions de la République avec le socle monarchiste du pays. Grâce à Charles de Gaulle, les Français peuvent sans drame excessif guillotiner leur roi tous les sept ans - à présent tous les cinq ans. Hélas ! Le reste, c'est la façon dont dans ce système, à droite, on accède à la fonction suprême : détestation et trahison. De Gaulle commence sa vie dans l'ombre de Pétain, qui le protège, et il en a besoin ! Puis, de Gaulle déteste Pétain, puis il le trahit. Bien sûr, cette trahison est honorable, mais, ici, la question n'est pas là. De Gaulle aura un parcours semblable, bien que plus bref, avec Paul Reynaud. Voilà la geste gaulliste que ses successeurs à la présidence reproduiront : Giscard fera une double trahison : celle du gaullisme historique et celle qu'il accomplira par l'intermédiaire de Chirac ; Chirac trahira Chaban, puis Giscard ; Baladur trahira Chirac qui le vaincra ; et Sarkozy trahira Chirac. Ainsi va la chaîne de transmission du pouvoir dans le système créé par de Gaulle : il reproduit ce que fut sa propre tragédie. Le seul qui ait échappé à ce mépris et à cette trahison systémiques c'est Georges Pompidou, qui, lui, fut odieusement trahi par de Gaulle lors de l'affaire Marcovic. Georges Pompidou fut probablement un des hommes les plus admirables d'intelligence et d'humanité de son temps. Grâce à lui, et à quelques autres, mai soixante-huit ne tourna pas au bain de sang. De Gaulle quant à lui voulait donner de la gnôle aux gardes mobiles pour qu'ils

tirassent sur les étudiants. De la gnôle ! Comme en quatorze dans la tranchée avant l'assaut !

Toute sa vie, de Gaulle, qui se voulait un rassembleur, a beaucoup divisé. Il a peu divisé par ses idées, elles étaient, de façon mystérieuse, le domaine où se déployait avec majesté sa capacité de création de l'action juste, encore qu'il y ait souvent dans les grandes idées de De Gaulle un tour mégalomane. S'il a su, toujours, de sa vision juste tirer une action juste ? La réponse est non. Selon que l'on regarde les réussites ou les échecs, on jugera comme ceci ou comme cela. Ainsi, en mars 1969, le général Eisenhower sur son lit de mort a-t-il confié à Richard Nixon : « Nous n'avons pas eu assez d'égards pour de Gaulle pendant la guerre ». Malgré tout, ce qui demeure en toute clarté est le fait qu'il a divisé par son style, qui se résume en un mot : arrogance, « Les hommes ne sont pas tous également dignes de votre mépris » lui écrivait Pierre Brossolette, à Londres, avant de mourir à Paris.

La Résistance, la libération de Paris et de plusieurs autres villes, la reconstitution rapide de l'armée française, la création d'un état démocratique sans trop de heurts à la libération, l'absence de guerre civile ... prouvent que, dans les catacombes du régime de Vichy s'était maintenu une France opposée au nazisme et prête à montrer sa vitalité. En fin de compte, cette France des catacombes était plus vivante et plus forte que celle de la collaboration. Elle le montre sitôt que le système oppressif perd de son ambiguïté morale : que Pétain n'apparaît plus comme l'image d'une France en souffrance, mais comme un « despote non éclairé », un pantin manipulé par Hitler. Mais elle le montre à un moment où la répression est féroce et massive : les dix-huit mois qui précèdent la Libération sont ceux où l'ennemi et ses collaborateurs torturent et fusillent le plus. C'est ainsi que le mot de Malraux, selon lequel entre les communistes et les gaullistes il n'y avait personne, est faux ; entre les deux, il y avait les Français, courageux, conscients, nombreux. Un peuple d'une stupéfiante maturité dans la souffrance. 90.000 Français (chiffre donné par Henry Rousso), de souche ou pas de souche, seront déportés en camps de concentration et d'extermination.

Puisque ces hommes et ces femmes opposés au nazisme existaient, pourquoi sont-ils si peu nombreux ceux qui se rallient à la France libre en 1940 ? D'importants contingents de l'armée française sont encore en Angleterre à l'été 1940, mais tous, des dizaines de milliers, rentreront en France, sauf 1500 hommes en juillet 1940, et 3000 de plus en août, c'est moins que peu. Dans le lot, très peu d'officiers supérieurs, sauf deux généraux : Catroux et Legentilhomme, et un peu plus tard un amiral, Muselier. Les deux premiers resteront avec de Gaulle jusqu'au bout, non sans difficultés. Le 11 mars 1942, après une accumulation de tensions, Muselier rompra violemment avec de Gaulle en raison de ce qu'il appelle ses « attitudes dictatoriales ». La caste militaire française, à laquelle de Gaulle devait ses attitudes bravaches et son orgueil, ne pouvait pas sentir de Gaulle qui imposait sa supériorité avec une insolence glacée. En France même, un seul général rejoignit la Résistance gaulliste des premiers jours, le général Delestraint, homme exceptionnel qui avait été le supérieur de De Gaulle à Metz, en 1936. Tous les autres, ou presque, restèrent avec Vichy ou prirent une retraite anticipée. Puis, au fur et à mesure que la victoire de l'Allemagne s'avérait impossible, certains rejoignirent, via le général Giraud, l'effort de guerre anglo-américain. Comme si le mot d'ordre parmi les hauts gradés de l'armée française avait été : tout, plutôt que de Gaulle !

On peut penser que l'Armée, institution fondée sur l'obéissance au pouvoir légitime, devait obéissance à Pétain, Maréchal de France, qui avait accédé au pouvoir selon une procédure exceptionnelle, mais aussi légitime que les circonstances le permettaient. On peut penser que la haute hiérarchie militaire par une sorte de réflexe de caste ne pardonnait pas à celui qui, contre elle, avait eu raison. Le mythe gaulliste voudrait que ce ne fût que cela, et surtout le second point. Mais, dans ce cas, pourquoi les personnalités civiles, les ambassadeurs, les hauts fonctionnaires, les écrivains qui ne souhaitaient pas servir Vichy ont-ils refusé de se rallier à de Gaulle ? Le mythe gaulliste utilise sur ce point les Évangiles, et, en particulier l'épisode « du jeune homme riche », qui ne veut pas abandonner tous ses biens pour suivre le Christ (Mathieu 19.16 ; Marc 10.17 ; Luc 18.18). Cela ne manque pas de style et c'est sûrement en partie vrai. Pourtant, certains, et des plus éminents, s'étaient déjà réfugiés à Londres ou à New York, ils avaient donc abandonné leurs biens, ils étaient disponibles. En vérité, ces hommes de caractère et d'intelligence ne supportent pas l'arrogance de Charles de Gaulle qui joue les « je sais tout » devant des diplomates chevronnés comme Alexis Léger, Henri Corbin et Jean Monnet. Il en est de même avec Paul Morand (personnage intelligent et antipathique, il est vrai) ; de même André Maurois, Jacques Maritain, et surtout Saint-Exupéry, qui, dans sa correspondance et ses conversations, tant à New York qu'à Alger, ne cache pas son aversion pour les gaullistes. Dans une lettre du 30 juillet 1944, il les accuse d'être des « robots » qui créent autour d'eux « un bain de haine ». Robot, un mot alors à la mode : l'écrivain tchèque Karel Čapek l'avait inventé dans une pièce de théâtre, et repris dans un roman de science-fiction où le terme désignait des machines puissantes qui finissaient par en imposer aux nazis. Dans sa lettre, Saint-Exupéry exprime son exaspération à l'encontre des gaullistes : « Leurs phrases m'emmerdent, leur pompiérisme m'emmerde... et je ne comprends rien à leur vertu... la vertu, c'est de sauver le patrimoine spirituel français en demeurant conservateur de la bibliothèque de Carpentras... accepter d'être tué en simple charpentier. Ils sont le pays... pas moi. Je suis du pays ». En retour, les gaullistes interdiront ses livres en Afrique du Nord, et de Gaulle le laissera moisir à Alger, répandant le bruit qu'« il n'est bon qu'à faire des tours de cartes ». En raison de son caractère, Charles de Gaulle a éloigné de lui beaucoup d'hommes de qualité, et si la croix de Lorraine était à double montant, ce fut pour servir de perchoir à de nombreux perroquets, un oiseau au vol lourd. Les oiseaux de haut vol volaient ailleurs : à Naples, où Saint Ex. obtint du commandement américain une incorporation dans une escadrille de reconnaissance de l'armée française refaite par le général Giraud. La dernière lettre de Saint-Exupéry est une illustration magnifique de l'esprit de ces hommes qui firent leur devoir en dehors du gaullisme, et du communisme. Les modestes « charpentiers sains » comme toi papa - d'ailleurs ta seconde épouse s'appelait Myriam, comme l'épouse du charpentier Joseph. Ils étaient de ces hommes qui s'effacent de l'Histoire sitôt réplique donnée :

... « Moi, je fais la guerre le plus profondément possible. Je suis certes le doyen des pilotes de guerre du monde. La limite d'âge est de trente ans sur le type d'avion monoplace de chasse que je pilote. Et, l'autre jour, j'ai eu la panne d'un moteur, à dix mille mètres d'altitude, au-dessus d'Annecy, à l'heure même où j'avais quarante ans ! Tandis que je ramais sur les Alpes à vitesse de tortue, à la merci de toute la chasse allemande, je rigolais doucement en songeant aux superpatriotes qui interdisent mes livres en Afrique du Nord. C'est drôle !

J'ai tout connu depuis mon retour à l'escadrille (ce retour est un miracle). J'ai connu la panne, l'évanouissement par accident d'oxygène, la poursuite par les chasseurs, et

aussi l'incendie en vol. Je paie bien. Je ne me crois pas trop avare et je me sens charpentier sain. C'est ma seule satisfaction. Et aussi de me promener, seul avion et seul à bord, des heures durant, sur la France, à prendre des photographies. Ça, c'est étrange.

Ici on est loin du bain de haine, mais, malgré la gentillesse de l'escadrille, c'est tout de même un peu la misère humaine. Je n'ai personne, jamais, avec qui parler. C'est déjà quelque chose d'avoir avec qui vivre. Mais quelle solitude spirituelle !

Si je suis descendu, je ne regretterai absolument rien. La termitière future m'épouvante. Et je hais leur vertu de robots. Moi, j'étais fait pour être jardinier.

Je vous embrasse. » (6)

Cette dernière lettre a été écrite à Pietranera, près de Bastia, où se trouvait l'escadrille de reconnaissance où servait Saint-Exupéry. La lettre fut trouvée sur la table du pilote, le soir de sa disparition, le 31 juillet 1944. Elle était adressée à son ami Pierre Dalloz, l'inventeur du projet militaire du Vercors, qui la reçut quelques jours plus tard à Alger, alors qu'il venait d'apprendre l'écrasement du maquis du Vercors par les Allemands.

Papa, haut dans le ciel de juillet, as-tu vu un avion argenté qui le matin vers 11 heures volait vers le sud ? C'était Saint-Exupéry qui volait vers sa mort, aux commandes de l'avion le plus rapide de son temps : le bimoteur Lockheed P38 *Lightning*, qui volait à plus de 600 km/h, à des altitudes record. Panne de moteur, problème d'oxygène ? Un chasseur allemand allait l'abattre au-dessus de la mer, au large de Saint-Raphaël, vers midi, ce 31 juillet 1944. En juillet 1932, presque à la même heure, presque au même endroit, le prototype d'hydravion Latécoère qu'il testait s'était abîmé en mer, et Tonio, ainsi l'appelait sa femme Rosario et leurs amis les plus proches, avait joué à « Celui qui se noie quand change le monde sous le miroir dormant des eaux » (7). Depuis ce temps-là, 1932 ou 1944, nul ne sait, le poète n'est pas mort, « le Petit Prince » n'est que disparu, reparu, et disparu dans la baie des Anges.

Sur le plateau du Vercors, tu avais l'habitude de guetter les avions, il y avait les petits *Fisler Storch*, des avions de reconnaissance allemands, ils annonçaient l'arrivée prochaine des bombardiers et des chasseurs qui mitraillaient tout ce qu'ils voyaient ; il y avait les largueurs de containers anglais et américains. De l'avion de Saint-Exupéry, papa ne s'en souvient pas. Il volait trop haut. En août 1944, l'escadrille de reconnaissance de Saint-Exupéry prendra ses quartiers à l'aérodrome de Chabeuil près de Valence d'où l'aviation allemande faisait décoller ses avions qui avaient contribué à l'annihilation du Vercors. Les pilotes et les mécaniciens de l'escadrille de Saint-Ex. logeaient à l'Hôtel du Siècle à Valence où il t'arrivait de boire un café au lait. Un matin, ils sont venus te voir, on leur avait dit que tu avais été dans le Vercors, ils voulaient savoir si tu avais entendu parler de Saint-Exupéry, un pilote de l'escadrille de reconnaissance 2/33 de Corse, comme eux. Tu ne savais pas qui était Saint-Exupéry, mais tu as compris qu'il était un pilote et un homme important. Tu leur as dit que dans le ciel du Vercors, tu n'avais vu que des avions allemands de toutes sortes, et des largueurs de containers américains protégés par des petits chasseurs américains et anglais, mais pas d'avions aux couleurs de la France. À ce moment-là, tu venais de devenir soldat régulier de l'armée française, tu étais à Valence, vous veniez de libérer la ville avec les Américains qui remontaient la vallée du Rhône, il y en avait d'autres qui arrivaient par la route de Sisteron, ils étaient passés près de chez vous, à Rumilly.

Les Américains étaient contents, ils avaient compté trois mois de combats pour libérer la Provence et atteindre Lyon. Grâce à vous, ils l'avaient fait en moins de deux semaines.

Une chose t'a étonné chez les Américains, et de temps en temps tu m'en parles avec admiration. Papa, je te parle au présent, j'aime faire comme si tu n'étais pas tout à fait mort. Les officiers et les sous-officiers traitaient bien les soldats, pas d'insultes, pas de mépris, et même du respect : c'était vraiment une armée de libres citoyens, onze millions de libres citoyens avaient été mobilisés par les États-Unis d'Amérique pour gagner cette guerre mondiale. Dans le Vercors, lorsque les officiers de l'armée régulière avaient pris le commandement : le capitaine Thivollet qui défilait sur son cheval, le commandant Hervieux qui semblait tout regarder de haut, tu avais senti leur arrogance et leur mépris, comme si l'armée du Roy essayait de s'imposer à celle de la République. Alors que, la guerre, c'était eux, les officiers, qui l'avaient perdue, pas vous les jeunes. Pourtant, il n'y avait ni arrogance ni mépris chez ceux qui, comme Le Ray et Costa de Beauregard, s'étaient joints à vous dès le début, avec Senlis, Pétrequin, Vidal, Goderville et les autres. Ceux-là, c'était des grands bonshommes, ils avaient la supériorité modeste.

Aujourd'hui dans l'été encore paisible, je regarde le ciel de juillet, et je me demande si Jean Prévost, le capitaine Goderville, a vu l'avion de Tonio, le 31 juillet 1944, alors que le soleil allait atteindre son zénith. À l'heure où Saint-Exupéry survolait le Vercors pour rejoindre sa base en Corse libérée, son ami Jean Prévost marchait dans la forêt avec quelques survivants des combats du Vercors anéanti. La belle Léa Blain, dont tu aimais tant la voix douce était encore avec eux, elle allait bientôt quitter le groupe, ses pieds en sang ne lui permettaient pas de suivre le rythme des autres. Elle allait essayer d'aller à Villard-de-Lans avec Rémy Lifschitz qui avait décidé de ne pas la laisser seule. Ils allaient mourir tous les deux, les armes à la main, le 1^{er} août 1944, un peu plus tôt que ceux dont ils s'étaient séparés. Simon Nora fut le seul survivant. Ces combattants venaient de passer une semaine cachés dans la grotte aux fées, au pied des falaises de Saint-Agnan, à une heure de marche de la maison où Jean Prévost avait vécu avec sa femme Claude, combattant les Allemands, mettant la dernière main à son « Baudelaire », et écrivant des poèmes à la femme qu'il aimait :

Nous irons en Grèce, Claudie
Nager à Mykone, et, l'œil près des flots,
Voir le soleil se coucher sur Délos.
Voir brûler Delphé et sourire Olympie.

Nous cueillerons en Italie
Les raisins noirs trop lourds sous les ormeaux ;
Les grands palais, frais comme des tombeaux
Font regretter la ruine épanouie.

Tolède pure sur son roc,
L'Escorial, Cordoue et le Maroc
T'enseigneront leur paresse hautaine.

Quand nous aurons contemplé les Hauts Lieux,
Je pencherai ma tête sur la tienne :

Mon paysage est au fond de tes yeux.

Et plus tard des cheveux de neige
Riront sur tes yeux toujours chauds
Comme les glaciers sur les eaux
Dans les golfes de la Norvège.

Les soleils de Minuits du nord,
Les écharpes d'aurore au pôle,
Seront notre dernier symbole,
Amour lumière de la mort. (8)

Depuis des jours ils ne se nourrissaient que de baies qui bleuissaient leurs bouches. Près de Méaudre, une famille de résistants venait de les nourrir. Jean Prévost a peut-être pensé à sa thèse « La création chez Stendhal » qu'il avait dédicacée à son fils, Alain. Ils avaient combattu ensemble quelques jours plus tôt, à Saint-Nizier. Jean avait dit à son fils qu'il n'était pas courant pour un père d'avoir son fils comme frère d'armes, ils avaient ri. Jean savait Alain en sécurité, Claude, sa femme l'était aussi, cela l'apaisa et lui permit de penser à nouveau à Stendhal : du côté paternel, la famille de Henry Bayle, Stendhal, était originaire de Méaudre, où Prévost venait de prendre quelque nourriture. Ils sont repartis pour passer leur dernière nuit cachés dans les bois. Puis à l'aube, le 1^{er} août, ils se sont engagés sur la vieille route, en fait, un chemin forestier qui suit le torrent du Furon et conduit au pont Charvet, à quelques centaines de mètres de la maison des Dalloz, où Jean Prévost sait qu'il sera en sécurité, avec son fils, et avec Claude. C'est un chemin qu'il connaît, l'hiver dernier, il l'a suivi, à ski, avec son ami Pierre Dalloz. Sur ce chemin connu, ils viennent de rencontrer un homme, un collabo envoyé par les Allemands qui leur a dit que la voie était libre.

De l'autre côté du pont Charvet, balayant un passage étroit entre torrent et falaise, un petit détachement de soldats allemands ou autrichiens postés en embuscade les a abattus d'une seule rafale. C'était le premier août 1944, un jour après la mort de Saint-Exupéry, et presque à la même heure. Aujourd'hui, à l'initiative de Pierre Dalloz, une plaque signale l'événement au passant.

Jean Prévost, Jean Moulin, Jean Cavaillès, Marc Bloch, Antoine de Saint-Exupéry, Pierre Brossolette, Jacques Bingen, Charles Delestraint... Georges Groslier résistant antijaponais au Cambodge, mort sous la torture en 1945... Ceux qui ont payé de leur vie leur immortalité sont de ces hommes qui ne se remplacent pas. Ils sont de ces blessures dont on ne guérit pas. Ils ont manqué aux avènements possibles.

Chapitre V

En ce début de décembre 1942, Alger était une belle ville, tout y était ordonné et propre. Les Algérois d'aujourd'hui, auxquels on répète chaque jour que la colonisation c'était la barbarie, n'auraient pas reconnu cette ville où les services publics marchaient, où il n'y avait pas d'attentats, sauf un, à la fin du mois, contre l'amiral Darlan, qui en sera la seule victime. Alger ressemblait à une ville française de la Méditerranée, Marseille peut-être, en plus pimpant, en plus blanc, avec un je-ne-sais-quoi d'oriental qui n'était pas vraiment l'Orient. Peggy Guggenheim qui visita Alger vers 1927 écrit « Ce n'était en aucune façon la ville la plus intéressante d'Afrique du Nord, elle était trop européanisée ». À Alger, on reconnaissait les Américains à leurs uniformes, évidemment, mais presque plus encore à leur air décontracté et riche, il était évident qu'ils n'avaient jamais connu les restrictions alimentaires. Les Anglais avaient aussi l'air relax, mais moins riche ; chez eux, on rationnait depuis longtemps. Ni relax ni riches étaient les Français qui arrivaient de la métropole, pour rejoindre le général Giraud, ou de Gaulle, ou n'importe qui pour se battre contre les Allemands. Ceux-là, ils étaient maigres et tendus. En Algérie, il n'y avait pas eu de restrictions alimentaires jusqu'en 1942. Malgré tout, les trois départements se nourrissaient bien. Il faudra attendre l'indépendance et la « révolution agraire » de 1970 pour voir le temps des restrictions sur l'huile, la semoule, le sucre... et même les tomates qu'il faudra faire pousser sur le balcon de l'appartement volé aux colons.

En Algérie tout allait bien, au moins jusqu'au rappel de Weygand à la demande des Allemands. L'Algérie était pétainiste de fait, sans grande conviction, sauf chez les idéologues ou chez certains anciens combattants de 14-18 qui s'imaginaient que, comme à Verdun, Pétain allait tout remettre en ordre. C'était donc presque comme en France, car l'Algérie c'était la France... presque. Pétain avait nommé des hommes sûrs aux postes clefs : jusqu'en novembre 1941 Weygand a été le délégué général du gouvernement en Afrique française où, pour assurer le ravitaillement de l'Afrique du Nord, il a fait un accord avec les Américains : nourriture et pétrole de l'Amérique contre la neutralité des colonies françaises dans le conflit ; l'amiral Abrial, protégé de Darlan, gouverne l'Algérie ; un autre protégé de Darlan, l'amiral Estéva, qui d'ailleurs n'aime pas son protecteur, gouverne la Tunisie. Les sièges de la Légion française des Combattants, celui du commissariat régional des Chantiers de la Jeunesse dirigés par le général de La Porte du Theil, sont établis à Alger qui est devenue une étrange vitrine du vichysme colonial. Alors l'Algérie suit les lois de Vichy, mais en les adaptant à la situation locale. On avait aboli le décret Crémieux de 1870 qui faisait des 37.000 Juifs d'Algérie des Français à part entière. Les Juifs étaient bannis de l'armée. Dans le Sud algérien et au Maroc, il y avait des camps d'internement, on y envoyait des Juifs, des gaullistes, des communistes, des républicains espagnols et quelques francs-maçons. Pour le reste, il n'était pas question de livrer ces gens aux Allemands, ou à Franco. Les médecins juifs exerçaient toujours. Dans la fonction publique, sauf si la direction était aux mains d'un idéologue, on n'allait pas chercher très loin pour savoir qui était juif et qui ne l'était pas. Les

Français d'Algérie, on disait déjà « les Européens » par opposition aux « Arabes », aimaient trop la vie pour accorder beaucoup d'importance à la politique. En décembre 1942, Alger vivait l'hiver dans ses douceurs et ses orages méditerranéens. Alger attendait l'été, la plage, et les champs d'asphodèles dont les fleurs blanches rafraîchiraient les regards. Les uniformes blancs des marins américains faisaient rêver les filles qui, aux terrasses des cafés, les regardaient passer, et se disaient en gloussant, avec l'accent : « Po, po, po, dis, comme y sont beaux ! ». Les Pieds Noirs, peuple de pionniers, métissé dans ses idées et dans son sang, à la fois enjoué et courageux, ne savaient prendre au sérieux que la vie. Alors, de Gaulle, Darlan, Giraud... ces militaires arrogants qui faisaient les importants, ça ne comptait pas beaucoup. Comme d'habitude, on allait gagner la guerre contre les Allemands, avec les Anglais que l'on n'aimait pas trop, avec les Américains que l'on aimait bien, et avec Pétain qui faisait ce qu'il pouvait. Et comme d'habitude, ça serait difficile, mais on n'a rien sans rien, comme quand on plante la vigne et l'olivier.

Cette vision du monde à la fois dionysiaque et grave était à cent lieues de la France abstraite que Charles de Gaulle, coincé dans son armure de Connétable, défendait seul contre tous. Au bout du compte, lorsque l'intelligence n'est plus aux commandes, et celle de Charles de Gaulle est supérieure, il ne reste à de Gaulle pour gagner ou pour perdre que son style. Le style est le mystère de l'homme, et celui de Charles de Gaulle ne marche pas à tous coups. Pas à pas, ce style a créé un antagonisme avec les Anglais, et il continuera jusqu'à la fin du conflit, et au-delà.

On peut citer des exemples d'échecs du style gaulliste. Le 23 septembre 1940, de Gaulle a échoué devant Dakar où il fut chassé à coups de canon et de mitraille par l'armée et les navires du gouverneur général Boisson ; pourtant, deux ans plus tard, le 23 novembre 1942, Boisson se ralliera au général Giraud, et signera un accord avec les Américains. Dans la nuit du 23 décembre 1941, une petite flotte française débarque un groupe de soldats qui sous les ordres de l'amiral Muselier s'emparent des îlots français de Saint-Pierre-et-Miquelon, une population de 5000 personnes menacée de tomber sous le contrôle du Canada, de l'Angleterre ou des États-Unis, selon de Gaulle. Ce qui semble faux, puisque la politique de Roosevelt, qui est entré en guerre après Pearl Harbor, est de maintenir Pétain aussi éloigné que possible d'un accord avec l'Allemagne qui livrerait la flotte et l'empire aux forces nazies. L'invasion gaulliste de Saint-Pierre-et-Miquelon, en affrontant Vichy sur un objectif sans intérêt stratégique, entre en contradiction avec la politique des Alliés qui vise à maintenir Vichy dans sa relative neutralité par des moyens plus diplomatiques que militaires. Or, de Gaulle veut précipiter la montée aux extrêmes : collaboration ou résistance, il n'y a pas de place dans cette stratégie pour les entre-deux lâches ou subtils, sauf si de Gaulle en décide autrement. Le département d'État en déduira que de Gaulle n'est pas digne d'être un partenaire politique des États-Unis. D'autres frictions s'ensuivront. Ces oppositions, autant dues au caractère des hommes qu'à la réalité des choses, mais le caractère c'est aussi le réel, en s'accumulant et se conjuguant vont renforcer le camp informel de ceux qui à l'étranger tiennent de Gaulle pour un irresponsable autoritaire qui n'en fait qu'à sa tête : certains journalistes français importants à Londres ; bon nombre de militaires et de politiciens anglais ; le Département d'État, et plusieurs personnalités françaises et étrangères à New York et à Washington. Ce fut un malentendu, certes, mais de Gaulle en est largement responsable. Il y aura un prix à payer ; pour de Gaulle, ce sera de voir les Alliés, pratiquement jusqu'en 1945, chercher à lui imposer des structures qui pourraient le

contrôler. Il y a dans cela les ingrédients d'un quiproquo tragique qui prend la forme de ce que la langue anglaise appelle une « *self fulfilling prophecy* » (une prédiction auto accomplie) : les manœuvres des Américains pour mettre de Gaulle sur la touche sont par lui interprétées comme des preuves de la justesse de ses positions. Bien malin qui dira où est le vrai où est le faux dans cet imbroglio. Les Américains, et parfois les Anglais, chercheront des remplaçants à de Gaulle : de La Laurencie, Muselier, Catroux, Weygand, de Lattre de Tassigny, le général Georges, le général Giraud, et même Darlan. On lui fera aussi concurrence sur les ondes de la BBC avec « Radio Patrie » qui est sous l'influence d'André Girard, hostile à de Gaulle, proche du général Giraud et lié au *Special Operations Executive*, les services secrets britanniques. André Girard est le chef du réseau de résistance « Carte » qui opère sur la Côte d'Azur, son épouse et ses filles font partie du réseau. Une des filles d'André Girard est l'actrice Danièle Delorme.

Ces rivalités créeront un climat de discorde permanent, qui désorganisera les services, et dont la résistance devra payer le prix. Enfin, de Gaulle sera exclu de toutes les grandes décisions des Alliés : débarquement de Madagascar, débarquement en Afrique du Nord, débarquements de Normandie et de Provence. Le fait que de Gaulle et la France Combattante n'aient pas été informés de la date du débarquement en Provence est une des causes du désastre du Vercors. Le chef de la France combattante étant exclu du processus de prise de décisions, l'aigreur et l'arrogance gaullistes s'accroîtront, ce qui aura pour effet de justifier le processus d'exclusion : la France est systématiquement absente des grandes conférences des Alliés : Washington, Québec, Moscou, Yalta, Téhéran ... Ce qui amènera de Gaulle à jouer avec Staline un jeu assez misérable, d'où la France ne sortira pas grandie, mais accroîtra sa réputation d'allié peu sûr, avec lequel il faut moins compter sur une contribution positive que sur une capacité de nuisance. C'est aujourd'hui un héritage lourd à porter.

Pourtant, en cette fin de novembre 1942, Meursault est heureux. Il est libre ! Il s'est échappé du roman d'Albert Camus. Le nouveau gouverneur de l'Algérie l'a gracié. Sa peine de mort a été commuée en deux ans d'emprisonnement. Il avait fait un an de préventive en attendant son procès, sa deuxième année vient de s'achever. Il a retrouvé l'autre côté du monde, celui où l'on se déplace librement le long de la mer, celui où, si on le veut, on est au soleil tout le jour. Il a retrouvé Marie. Elle est venue le voir chez lui, dans l'appartement trop grand de maman. Elle portait une jolie robe, comme avant. Il avait été surpris. Après sa condamnation, elle n'était plus venue le voir à la prison. Il ne lui en avait pas voulu, ça ne sert à rien de venir voir un condamné à mort. On est triste, et on n'a rien à se dire. C'était mieux comme ça, il avait pu vivre de ses souvenirs avec elle, surtout lorsque le soir venait. Mais elle est revenue le voir, chez lui, dans sa chambre. Comme avant elle lui a demandé s'il l'aimait. Avant, il aurait répondu que poser ce genre de question ne servait à rien ; puis, il lui aurait dit qu'il pensait qu'il ne l'aimait pas. Depuis la prison et sa condamnation, il a changé. Il a répondu que ça ne servait à rien de lui demander ça, mais qu'il pensait que, oui, il l'aimait. Il avait failli pleurer, lorsqu'il lui avait ouvert sa porte, et l'avait vue devant lui, dans sa jolie robe qui laissait deviner ses seins durs. Elle ne l'avait pas oublié, lui qui n'avait jamais rien demandé à personne. Pendant le procès, on avait dit qu'elle était sa maîtresse, elle n'avait pas aimé cette façon de parler d'elle et de lui. D'ailleurs à l'époque, avant son crime, ils avaient décidé de se marier. Ils se sont mariés, le repas de noces a eu lieu dans le café-restaurant de Céleste, avec les amis. On ne parla pas du crime et du procès.

Les Américains avaient débarqué début novembre. À Alger, l'affaire avait été bien préparée par les résistants d'Alger, des gens d'un peu tous les horizons, mais plutôt à droite, et assez peu gaullistes. Presque toute la communauté juive était résistante. Céleste connaît les Carcassonne, les Abouker, Henri le père et José le fils, ils déjeunent parfois chez lui, avec les gaullistes de la Faculté de Droit : les Professeurs Capitan, Joxe et Viard. Le restaurant de Céleste reçoit du beau monde. Par exemple, Monsieur Rygor, il contrôle le marché des flocons d'avoine, le seul produit qui n'a pas été touché par les restrictions en France, Monsieur Rygor exporte. Ce que Céleste ne sait pas, c'est que M. Rygor, de son vrai nom Mieczyslaw Zygfryd Slovikowski, est le chef des services secrets polonais qui comptent plus d'une centaine d'agents en Afrique du Nord, en majorité des Français. Ce service est le seul qui soit en état de fournir des renseignements opérationnels aux Alliés, via *l'intelligence service* avec lequel il est lié par un accord. Le chef des services américains à Alger, Murphy, a fait croire qu'il était la source des informations américaines, alors qu'il n'était que la boîte aux lettres utilisée après décembre 1941 par le service polonais. Monsieur Rygor fait partie des grands oubliés de l'Histoire. Après la guerre, les Américains n'ont pas voulu reconnaître l'amateurisme de leurs services secrets naissants ; les Anglais n'ont pas voulu avoir de problèmes avec les Russes ; de Gaulle a reconnu le gouvernement communiste polonais mis en place par Staline. Tout le monde a été d'accord pour oublier Monsieur Rygor... sauf Céleste, sauf l'Histoire.

Céleste reçoit aussi des royalistes, ou tout comme : le directeur des huiles Lesieur, Lemaigre-Dubreuil ; un Henri d'Astier de La Vigerie ; un directeur de Banque, Monsieur Alfred Pose ; et même un curé qui s'agite tout le temps, l'abbé Cordier. Alger est une petite ville de 240.000 habitants, où les musulmans sont minoritaires, ils sont 79.000. C'est une ville de rumeurs : on dit que c'est chez Céleste que les royalistes, les militaires et les gaullistes se sont mis d'accord pour aider les Américains à débarquer. En tout cas, l'affaire fut rondement menée ; en une nuit, avec les Américains, ils avaient le contrôle de la ville. Ils ont même arrêté Darlan qui, bien renseigné, était là par hasard comme il disait. Il était venu voir à Alger son fils malade. À Oran, la Résistance n'était pas bien organisée, comme tout ce que font les Oranais, il y a eu de la bagarre, et sérieuse, comme au Maroc. Les Américains ont demandé à Darlan de les aider. Ce qu'il a fait. Là-dessus, les gaullistes et les royalistes n'ont plus été d'accord. En plus, parmi les royalistes et leurs alliés, il y en avait qui étaient pour le général Giraud, et d'autres pour faire du pétainisme sans Pétain, avec ou sans Giraud. Une belle pagaille ! où le chef des services américains, Murphy, essayait de tirer les ficelles. C'était plutôt les ficelles qui le tiraient à hue et à dia ! En tout cas, Darlan a fait cesser les combats dans toute l'Afrique du Nord. Dès le 11 novembre, c'était fini. Céleste y a perdu des clients gaullistes, mais il a gardé la clientèle des autres, et gagné celle des Américains. Des bons clients, et qui laissent des pourboires. Les Américains, ils cherchaient des interprètes, des Français qui parlent américain. Céleste l'a dit à Meursault, un jour où il déjeunait avec Marie. Meursault parle l'anglais, il l'a appris quand il était étudiant à Paris, ses seuls amis étaient alors des étrangers qui logeaient à la Cité universitaire internationale. Meursault a fait savoir à Céleste qu'anglais et américain, c'est presque pareil. Alors Céleste l'a présenté à son Américain, Monsieur Elliott, qui parlait français, et Meursault est devenu l'interprète des Américains, un bon boulot. Marie est heureuse.

Meursault a bien réussi avec les Américains qui le trouvent discret et poli. Quand il interprète, il n'en rajoute jamais, il s'en tient à la vérité, il ne se mêle pas de la conversation pour donner son avis en traduisant. C'était souvent un problème avec les Français à Alger, ils avaient tous leur avis, on n'arrivait plus à distinguer la traduction du commentaire de l'interprète. Meursault, lui, il traduit ce qui se dit, et rien d'autre. Il est même arrivé qu'il serve d'interprète à Eisenhower. C'est ainsi que Meursault a rencontré Darlan avec le général Giraud et tout le monde. Darlan, il contrôle tout, il promet tout : que Vichy le soutient, qu'il va rallier tout l'empire, ce n'est qu'une question de temps. Quand Eisenhower lui a parlé de la flotte de Toulon qui n'a pas obéi à ses ordres, et vient de couler, Darlan a fait la mine, et a lancé : « Vous auriez préféré qu'elle se livre aux Allemands ? » Puis, avec un sourire, il a dit que c'était son télégramme à l'amiral Michelier qui avait arrêté les combats au Maroc, et le général Noguès, qui n'avait pas suivi de Gaulle, il l'a suivi, lui ! Ses Goumiers arrivent par milliers pour renforcer le front tunisien. En quinze jours, il a beaucoup donné, et il va faire mieux. Avec le Conseil de l'Empire qu'il préside, il va rallier tout le monde, sauf de Gaulle. Après cela, Darlan a sorti négligemment d'une belle serviette en cuir une copie de l'accord Clark-Darlan du 22 novembre 1942, avec un sourire séduisant (Meursault a dit à Marie qu'à présent il comprenait la réputation de séducteur de Darlan), il a lancé : « Monsieur le Commandant en chef, puisque vous m'avez fait Haut-Commissaire pour l'Afrique Française, voyons nos affaires », et il a annoncé l'ordre du jour.

Pour tout ce qui est du domaine militaire, en principe, le général Giraud est en charge. Mais Darlan est d'un autre gabarit que Giraud. Si Giraud est un vrai militaire, jusqu'à la caricature, Darlan est un faux militaire et un vrai politique, un politique dangereux, car derrière sa grande habileté manœuvrière, il n'y a aucun principe : après s'être mis au service de Hitler, il est prêt à servir Roosevelt si cette servilité le maintient au pouvoir. Il a négocié avec tout le monde : Churchill, avant la défaite ; Hitler depuis la défaite ; l'amiral Leary, ami de Roosevelt, ambassadeur des États-Unis à Vichy ; il est connu partout en Europe, aux États-Unis, et même en Chine. Il était le successeur désigné de Pétain. Il a longuement lutté contre Laval. Il est un homme qui peut se permettre d'écrire au président Roosevelt (de Gaulle l'a fait en 1941, de Brazzaville, il n'a jamais reçu de réponse). Eisenhower a demandé à Meursault de lui traduire oralement la lettre que, le 2 décembre 1942, Darlan vient d'envoyer au Président américain :

Monsieur le Président,

Comme je l'écrivais il y a quelques jours à l'amiral Leary, avec qui j'ai toujours entretenu les relations les plus franches et les plus amicales, je vois l'intervention de la Providence dans la maladie de mon fils. Sans elle, je n'aurais pas été autorisé à quitter la France et je serais probablement aujourd'hui prisonnier des Allemands, car, ainsi que je l'ai toujours déclaré depuis juin 1940, la flotte devait rester française ou périr.

Grâce à Dieu, après avoir exécuté loyalement les ordres que j'avais reçus, j'ai fait cesser un combat meurtrier dont la prolongation eût été néfaste à l'amitié séculaire franco-américaine et à l'intérêt de l'Afrique du Nord. Un sang précieux aurait inutilement coulé et les forces armées de l'Afrique française ne combattraient pas aujourd'hui fraternellement aux côtés des forces alliées.

Ainsi que je l'ai écrit au commandant en chef américain en Afrique, je n'ai agi ni par calcul ni par ambition. J'ai pensé que désigné par le maréchal, alors qu'il était libre de ses décisions, pour le remplacer éventuellement et lui succéder, je devais agir pour sauvegarder en Afrique les intérêts de la France et reprendre la politique d'entente avec les alliés, politique que notre isolement depuis l'armistice et la menace allemande suspendue sur le pays avaient conduit le maréchal à remplacer par la politique « attentiste » (là, Meursault a eu une hésitation, puis il a traduit par *wait and see policy*) qu'il m'avait ordonné de suivre jusqu'au 16 avril 1942, date à laquelle, sous la pression allemande, j'ai quitté le gouvernement.

Je n'étais resté successeur désigné du chef de l'État et commandant en chef que sur la prière expresse du maréchal qui menaçait de se retirer si je parlais. Je n'ai aucune ambition personnelle. Mon seul désir est, une fois la victoire acquise, de rentrer dans la vie privée avec la satisfaction d'avoir fait mon devoir en servant mon pays de mon mieux. » (9)

Eisenhower a baissé la tête, puis il a regardé Meursault sans le voir, et murmuré entre ses dents *What a clever son of a bitch*, que Meursault n'a pas eu à traduire. Plus tard, pour Marie, il a rendu l'expression par « Quel malin fils de putain de sa mère ». Meursault voit bien que les Américains sont mal à l'aise, et que leur candidat Giraud a du mal à suivre des affaires trop compliquées pour sa tête de soldat.

Dans son café-restaurant, Céleste voyait arriver Noël avec plaisir. Il avait décoré le restaurant avec un petit cèdre des Aurès que lui avait apporté son cousin de Batna. Par là-bas, plus à l'est, les combats étaient durs contre les Allemands et contre les Italiens qui se retranchaient en Tunisie, ils avaient même lancé une offensive pour prendre l'Algérie. Les Américains et les Anglais ne s'en sortaient pas très bien. Heureusement, l'armée française tenait, mais tout juste. Ce soir de 21 décembre, il avait une grande table, c'était pour une réunion de famille, ils s'appelaient presque tous d'Astier de La Vigerie ; le plus vieux, François, était général, Céleste ne le connaissait pas. Il connaissait Henri, sa femme, leur fils Jean-Bernard. Par exception, les deux filles d'Astier étaient là ce soir. Un autre frère d'Astier, Emmanuel, dont le nom revenait dans la conversation, est un chef dans la Résistance en France, mais celui-là, s'il existe, Céleste ne l'a jamais reçu chez lui. Il y a aussi une sœur, Jacqueline, ils en parlent parfois entre eux, elle est en métropole.

Henri d'Astier de La Vigerie était un homme important à Alger, il avait organisé l'arrivée des Américains, il avait un poste clef au ministère de l'Intérieur de Darlan ; à table ce soir plusieurs amis d'Henri sont présents : Alfred Pose, celui de la Banque, qui vient d'être nommé ministre des Finances dans le gouvernement Darlan ; l'abbé Cordier, un autre ami des d'Astier, il est presque toujours avec Henri ; et le colonel van Hecke qui dirige les corps francs où sert Jean-Bernard, le fils d'Henri. Les corps francs, ils étaient plus de deux cents, avaient pris le contrôle d'Alger dans la nuit du 7 au 8 novembre, lors de l'arrivée des Américains, et des Anglais... pour les Anglais, d'accord ils étaient très bien, mais depuis que, le 3 juillet 1940, ils avaient coulé notre flotte à Mers El Kebir près d'Oran, Céleste n'aimait pas trop les voir, pas étonnant qu'à Oran le débarquement allié se soit mal passé. Après Mers El Kébir, Darlan voulait déclarer la guerre à l'Angleterre, il avait ordonné au général d'aviation François d'Astier de La Vigerie, celui qui est ce soir à table avec son frère et sa famille, d'envoyer ses bombardiers du Maroc faire un raid sur Gibraltar. D'Astier ne l'a pas fait. Déjà, à l'époque, François d'Astier considérait Darlan comme un traître,

et il avait de bonnes raisons : le 8 juin 1940, le général et l'amiral s'étaient mis d'accord pour continuer le combat en Afrique du Nord, où d'Astier voulait envoyer ses avions et Darlan sa flotte. Le 17 juin, François d'Astier de La Vigerie avait rappelé Darlan à sa promesse, tout l'odieux du personnage est dans sa réponse : « Hier, oui. Aujourd'hui, je suis ministre ! » Puis, il y avait eu l'infamante affaire antisémite montée contre Pierre Mendès France, que Vichy accusait d'avoir déserté. D'Astier avait défendu Mendès ; en représailles, Darlan avait laissé circuler des rapports de police où l'on appelait le général « d'Astier de La Juiverie ».

Les d'Astier de La Vigerie étaient heureux ce soir et leurs invités aussi. Comme on était à Alger et que l'on buvait un bon rosé de Sidi Brahīm, on disait un peu n'importe quoi, par exemple : Vive le roi ! Depuis le 10 décembre, c'était secret, mais tout le monde en parlait à Alger : le comte de Paris, l'héritier de la couronne de France, était à Alger. Il recevait beaucoup de monde, des militaires, des civils, des Anglais, même des Américains, et surtout les présidents des conseils généraux des trois départements d'Afrique du Nord. On disait qu'ils voulaient utiliser la loi de 1875 qui, en cas de guerre, si le gouvernement légitime est empêché d'exercer le pouvoir, donne autorité aux présidents des conseils généraux des départements français non occupés de nommer un nouveau gouvernement. Tout le monde était d'accord avec le plan des d'Astier : les présidents allaient demander un rendez-vous à Darlan, le forcer à signer une lettre de démission, puis les présidents nommeraient le comte de Paris chef de l'État, avec de Gaulle comme chef de gouvernement et Giraud chef des armées. Tout le monde serait content. Pas Darlan, qui, comme tout le monde, était au courant et refusait de recevoir les présidents des conseils généraux des départements. Darlan jouait le temps et ses contacts avec les Américains. Il se trompait, il avait trop de sang sur les mains. La résistance en France le vomissait. Les Américains et les Anglais avaient dû improviser pour éviter que leur débarquement ne tourne mal, mais ils considéraient Darlan comme un danger pour la suite de la guerre. Un accord durable avec lui aurait ouvert la porte à un accord avec Mussolini, et, pourquoi pas, avec Hitler ou un de ses sbires. Or, les alliés avaient pour objectif de guerre la capitulation de l'Allemagne. Ce que Roosevelt appelait « l'expédient Darlan » était une entorse à ce but que l'URSS avait de facto accepté en entrant, par force, dans la guerre au côté des alliés. Il y avait là un danger, car l'URSS, qui tenait le seul front terrestre contre l'Allemagne, avait montré dans le passé sa capacité d'entente avec l'Allemagne nazie. Avec Darlan, les Américains ouvraient une brèche, que Staline pouvait utiliser pour faire une paix séparée avec Hitler. La mort de Darlan aurait arrangé tout le monde. Par l'intermédiaire des frères d'Astier, de l'abbé Cordier, du comte de Paris et de beaucoup d'autres, bonne fille, la Providence invoquée par Darlan dans sa lettre à Roosevelt allait rendre service à tout le monde, sauf à Darlan et à son exécuteur.

Le lendemain, dans son restaurant Céleste avait vu l'abbé Cordier avec un jeune des corps francs, le petit Fernand Bonnier qui faisait partie d'un groupe de durs : qui portaient fines moustaches à la d'Artagnan, qui se donnaient l'air vache pour impressionner les filles. C'était dans l'air du temps, les jeunes voulaient tous avoir l'air d'Errol Flynn, décontracté et dur. Céleste connaissait le père du petit Bonnier, le journaliste d'Alger, Eugène Bonnier de la Chapelle, un client régulier. Céleste trouvait que le jeune Bonnier ressemblait à Meursault, lorsqu'il était plus jeune, avant son crime. La même naïveté, la même gentillesse qui attire la sympathie, le genre de gars auquel on s'adresse pour un service. L'abbé lui avait donné un papier, une sorte de plan. Puis ils avaient parlé, le jeune Bonnier avait l'air d'accord, pas par conviction

comme un exalté, ou un fanatique froid, mais pour faire plaisir, comme Meursault. Avant de quitter la table, celle qui est un peu à l'écart sous la glycine bleue, Céleste avait eu l'impression que l'abbé avait béni le jeune gars. Deux jours plus tard, le 24 décembre 1942, un peu après une heure, alors que le soleil est le plus doux en hiver, ils étaient tous là, Henri d'Astier, son fils Jean-Bernard, deux ou trois autres jeunes des corps francs dont il ne connaissait pas les noms, il y en avait un qu'ils appelaient Mario. Le jeune Bonnier était arrivé en retard. Il avait dit qu'il avait attendu au Palais d'été, mais « **II** n'est pas venu ». Ils avaient paru contrariés. Puis, vers trois heures, ils étaient tous repartis dans la Peugeot d'Henri. C'est vers six heures que Céleste avait entendu dire que Darlan venait d'être assassiné. Céleste avait tout de suite compris que le « **II** » dont avait parlé le petit Fernand, c'était Darlan.

Meursault ne connaissait le jeune Bonnier que de vue. C'est par les Américains qu'il avait appris qu'il venait de tuer Darlan. Quand il ne déjeune pas avec Marie, chez Céleste, ou chez un vendeur de brochettes-merguez à côté du vendeur de glaces, il mange à la cantine des Américains. Ce n'est pas bon, ce n'est pas cher, c'est nourrissant et propre, c'est de la nourriture américaine, même les pommes de terre viennent d'Amérique. Ce 26 décembre 1942, Meursault est de service. L'avant-veille, il a réveillé avec Marie et avec sa tante, il a pensé à Maman, c'est son troisième Noël sans elle. Dans la cantine, les guirlandes d'étoiles et le père Noël en carton viennent d'Amérique, comme les pommes de terre. Il n'y a pas beaucoup de monde à la cantine ce midi. Son ami Eliott est venu s'asseoir près de lui. Ils ont parlé de tout et de rien, comme d'habitude. Meursault a demandé à Eliott si sa famille ne lui avait pas manqué pour Noël. Eliott a dit que oui, mais qu'il va voir son père et son frère bientôt. Il a demandé à Meursault s'il a passé Noël en famille, Meursault a dit que Maman était morte depuis trois ans. Eliott a dit « Pardonnez-moi ! » Meursault a répondu qu'il n'y avait pas de mal, il ne pouvait pas savoir, que c'était avant la guerre ; là, il s'est dit que la guerre n'avait rien à y voir. Puis, Eliott a changé de sujet :

- Vous, les Français, je ne vous comprends pas. Votre histoire et vos valeurs ont marqué le monde, vos idées ont influencé notre Constitution, vous avez été nos alliés pendant notre guerre d'indépendance ; et pourtant, vous êtes cyniques et cruels. Ce matin votre tribunal militaire a fait fusiller le jeune Bonnier de la Chapelle qui avait tué Darlan, il y a deux jours seulement. Deux jours pour condamner un homme à mort et l'exécuter, c'est honteux ! Meursault, même Pétain et Laval n'ont pas fait ça ! Tu sais, le jeune Colette qui a tiré sur Laval en août 41, il a été condamné à mort, mais au mois d'octobre Pétain a commué sa peine en travaux forcés à perpétuité, à la demande de Laval, dit-on, lui qui, pourtant, avait été blessé dans l'attentat. Mais, Bonnier, vous l'avez condamné et exécuté en deux jours : c'est honteux !

Meursault n'avait pas suivi l'affaire, il en était resté à la mort de Darlan, si spectaculaire que le sort de Bonnier était passé au second plan, et puis il y avait les fêtes. Depuis son affaire, il n'aimait pas penser à la prison et à la peine de mort. Même l'affaire Paul Colette n'avait guère retenu son attention. Ce Colette, ce n'était qu'un engagé de la « Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme » qui avait attendu une cérémonie officielle à Versailles pour tirer sur Laval. Ils réglent leurs comptes entre eux. Mais, pour Bonnier, Eliott avait raison, deux jours, c'était dégueulasse. Lui, son procès avait duré un an complet, ils avaient pris leur temps, même s'ils n'avaient rien compris à son crime, lui non plus d'ailleurs. S'ils l'avaient jugé en deux jours, il serait mort depuis longtemps. Ils ne lui avaient laissé aucune

chance au jeune Bonnier. Tout ça, c'était à cause de la confusion et de la peur qui régnaient à Alger. Entre les royalistes, les giraudistes, les vichystes tendance Giraud, Pétain ou Darlan, les gaullistes, les communistes, les proaméricains, les anglophiles et les anglophobes, c'était une guerre dans la guerre. Alger était devenu un sac de haines. Meursault savait que la mort de Darlan arrangeait tout le monde, même Pétain qui l'avait dénoncé comme traître. Alors, pourquoi avoir lâchement exécuté le petit Bonnier, un assassinat légalement ordonné et perpétré en deux jours. C'est ça les militaires, si en plus on en fait des juges... « Silence dans les rangs, exécution ! ». Exécution des ordres, exécution capitale, pour les militaires, c'était tout pareil. D'accord, quand c'est la guerre, c'est la guerre ; mais même dans la guerre, tout n'est pas la guerre, il ne faut pas tout confondre. Évidemment, des militaires il en faut en temps de guerre, encore que les nôtres n'aient pas très bien mené leurs affaires contre les Allemands, mais ça peut arriver à tous les militaires de se tromper... mais, au moins, qu'ils aient l'honnêteté de l'avouer ! Les cons. Lui, son crime, il n'avait jamais songé à le nier, ou à s'inventer des excuses. Il avait accepté sa condamnation, même s'il aurait préféré ne pas mourir comme ça. Lui, il n'avait pas voulu tuer l'Arabe, mais ce jour-là, le soleil tapait trop fort, et puis ce jour-là sur la plage, l'Arabe, ou un autre, avec son couteau, il avait blessé son ami Raymond.

- Alors, Meursault, tu ne dis rien ?

Meursault pensa : « C'est ça mon problème, je ne dis jamais rien, je traduis les autres et l'air du temps ». Meursault fit un effort, il aimait bien Elliott. Il raconta son crime, son procès, sa condamnation, sa grâce inespérée accordée par le général Giraud ou par un autre, le même disait-on qui avait accepté la condamnation à mort du jeune Bonnier. Pour le crime et la condamnation de Meursault, Elliott savait. Avant de le recruter, ils s'étaient renseignés, mais ce qui comptait pour eux, ce n'était pas le passé de Meursault, mais le fait qu'il était un de leurs meilleurs interprètes.

Mais ce jour-là, Meursault parlait et ne savait plus s'arrêter, d'autant que dans les yeux d'Eliot il lisait de la sympathie. À un moment, il avait dit que la mort de Bonnier était d'autant plus absurde que tout le monde à Alger savait que le comte de Paris, les Anglais, les Français de Londres, les d'Astier avaient d'une façon ou d'une autre organisé l'exécution de Darlan, et que Darlan ne méritait pas mieux, lui, il était un vrai criminel. Le jeune Bonnier, ils auraient dû le décorer, pas le tuer.

-Oui, Meursault, c'est absurde.

Absurde, si l'on veut ! L'absurde n'était qu'une des conséquences de l'abîme où était tombée la France, et du chaos où se débattaient ses élites éclatées et écartelées entre de multiples centres de pouvoir qui essayaient de se bâtir sur les décombres du passé. Le sentiment de l'absurde était issu de ce chaos. Meursault demanda à Eliot ce qui, à son avis, allait arriver maintenant que Darlan était mort.

- C'est très bien pour nous, on va pouvoir continuer avec Giraud, et refaire l'armée française. Il y aura bientôt une grande conférence, au Sénégal, au Maroc ou en Algérie. Giraud y sera, de Gaulle aussi, on les forcera à s'entendre, et ça sera réglé. Pour nous, ce qui compte avant tout : c'est d'avoir le plus d'hommes possible pour battre les Allemands et les Japonais. L'avenir, c'est plus loin, mais on aimerait que la France redevienne une démocratie. Avec Giraud, ce n'est pas possible, il n'est qu'un

militaire, il méprise la politique, de ce côté-là, il est vide. On va lui envoyer l'organisateur des commandes d'armement des Anglais en Amérique, un Français qui s'appelle Jean Monnet. On fera encadrer Giraud par un conseil qui lui donnera des idées politiques démocratiques, et lui il fera ce qui l'intéresse et nous intéresse : la guerre. Après la victoire, ce conseil organisera des élections et la République sera restaurée, c'est tout simple. Mais pour vos colonies, si tu veux mon avis, c'est fini !

- Comment ça, fini ?

- Nous en Amérique, nous avons été une colonie des Anglais. Nous les avons combattus et nous sommes devenus indépendants, ça ne nous empêche pas de parler anglais et d'être alliés avec l'Angleterre. Tu comprends, je ne vois pas pourquoi la France, et même l'Angleterre, devraient continuer à considérer tant de pays du monde comme leurs colonies.

- Ma foi, pour le Maroc, la Tunisie, l'AOF et les autres, je ne sais pas. S'ils sont capables de se débrouiller tout seuls, pourquoi pas, mais sûrement pas l'Algérie, je suis ici chez moi, pas dans une colonie, je suis en France.

- Et les Arabes, tu crois qu'ils sont d'accord ?

- Regarde, ils s'engagent tous dans l'armée avec Giraud, comme en 14.

- Mais enfin, Meursault, c'est leur pays ici !

- C'est leur pays et c'est aussi le mien. J'y suis né. Regarde ma ville et le reste du pays, ce ne sont pas les Arabes qui ont fait les routes, les lignes électriques, les chemins de fer, les grands domaines agricoles, les ponts, les aqueducs, ... c'est nous. Mes ancêtres, eux aussi, étaient nés ici. Du côté de Maman, nous sommes venus en 1872, nous avons été déportés après la Commune de Paris. Du côté de mon père, je ne sais pas, je n'ai pas connu mon père, mais Maman disait qu'il était venu d'Alsace, chassé par les Prussiens. Si ça se trouve, nous sommes venus ici avant que tes parents n'arrivent en Amérique. Après tout, avant nous, ici, c'était une colonie turque. Et avant, c'était une colonie romaine qui a fini par se convertir au christianisme, comme le reste de l'Europe. Après tout, les Arabes ils ne sont venus ici que six siècles avant nous, et leur guerre contre les Kabyles et les Chaouiya a duré longtemps, ils ne voulaient pas se laisser convertir. Mais, de toutes les façons, le passé est le passé, le présent, ce sont eux et nous ensemble sur la même terre de nos ancêtres.

- Mais ils sont nombreux, presque dix fois plus que vous !

- Tu veux dire que nous comptons pour rien ? Dis donc, si nous avions fait avec les Arabes ce que vous avez fait avec les Indiens de chez vous, ils ne seraient plus nombreux les Arabes, ici. Mais nous, après tout, on s'entend avec les Arabes. D'accord, on se dispute, on peut se tuer un peu de temps en temps, mais ça arrive à tout le monde. Regarde, moi j'ai tué un Arabe, à cause de Raymond qui s'était disputé avec sa petite amie arabe, et on m'a condamné à mort. Ce n'est pas ce que vous avez fait avec vos Indiens, ni ce que vous faites avec vos noirs aujourd'hui.

- Mais on t'a gracié.

- Par chance, d'autres avant moi n'ont pas eu cette chance. J'espère que je la méritais cette grâce !

- Tu verras Meursault, toi et Marie, vous finirez par émigrer en Amérique.

Un planton vint vers leur table, il se mit au garde-à-vous et dit : « Lieutenant Roosevelt, le commandant veut vous voir ! ». Eliot lui dit « repos ! », puis Eliot s'excusa auprès de Meursault, lui dit de saluer Marie de sa part, et partit. Meursault remarqua, pour la première fois, qu'Eliot avait le même nom que le président des États-Unis.

En tout cas, Eliot était bien renseigné. Moins de vingt jours après leur discussion, Meursault se retrouvait dans un avion américain qui l'emmenait au Maroc pour une grande conférence, à Anfa. Le général Giraud n'était pas dans le même avion que lui, mais il allait venir, c'était certain. Staline aussi aurait dû venir, mais à Anfa on apprit qu'il ne viendrait pas, la grande offensive russe sur Stalingrad avait pour lui plus d'importance que cette rencontre. De Gaulle aussi devait venir, mais il n'arrivait pas, il ne voulait pas venir, il était au centre des conversations, elles n'étaient pas aimables à son encontre. À Anfa, dès le 17 janvier 1943, Giraud avait rencontré Roosevelt, Meursault n'était pas là pour interpréter, Roosevelt ne parlait pas très bien le français, mais il voulait faire plaisir à Giraud en s'exprimant dans sa langue. Et puis ça lui rappelait ses vacances en France, autrefois. Tout le monde disait du bien de Giraud : Eisenhower, Murphy, le général Marshall, et même Churchill que le refus de Charles de Gaulle de venir à Anfa exaspérait de plus en plus. En soirée, pendant un repas avec les militaires américains, Giraud avait reconnu dans le général Marshall le capitaine qui lui servait de liaison avec le corps d'armée US, en 1917. Depuis le 1^{er} septembre 1939, le général Marshall est le chef d'état-major de l'armée de terre US, en raison de son passé sur le front en France, de 1917 à 1918, il admire Pétain. À ce moment-là, si Giraud n'avait pas été qu'un militaire, il avait partie gagnée. D'autant qu'au cours d'une seconde entrevue avec Roosevelt, Giraud avait obtenu la signature du président sur un mémorandum en quatre points dont la portée aurait pu être considérable. Meursault en avait fait la traduction :

« I. L'intervention des troupes anglo-américaines le 8 novembre sur le territoire français d'Afrique, effectuée sur la demande des Français qui, dès 1940, entendaient reprendre la lutte contre l'Allemagne, a été le premier acte de la libération d'une nation opprimée, accompli par les troupes des nations unies.

II. La forme des relations entre la France et les puissances étrangères occupant momentanément une partie du territoire français, les conséquences pour l'après-guerre de l'association de la France et des États-Unis dans la lutte contre l'Allemagne, l'aide militaire, économique et financière apportée à la France, ont été définies dans les lettres échangées entre M. le conseiller Murphy, au nom du président Roosevelt, et le général Giraud, avant le débarquement. Elles demeurent en vigueur. On en excepte toutefois le paragraphe ayant trait à la question militaire et au commandement interallié. (là, Meursault avait appris qu'à l'origine Giraud avait voulu prendre le commandement des armées alliées en Afrique du Nord, mais que Roosevelt s'y était opposé)

III. La nation et le peuple français ayant seuls qualité pour fixer leur représentation et désigner leur gouvernement, la métropole française se trouvant actuellement dans l'impossibilité de se prononcer librement, la France ne possède, de ce fait, plus de gouvernement.

Dans l'intérêt du peuple français, pour la sauvegarde de son passé, de son présent et de son avenir, le gouvernement des États-Unis et le gouvernement de la Grande-Bretagne reconnaissent au commandant en chef français, siégeant à Alger, le droit et le devoir de préserver sur le plan militaire, économique, financier et moral, tous les intérêts français. Ils s'engagent à l'y aider par tous les moyens en leur pouvoir, jusqu'au jour où, en toute liberté, la nation et le peuple français auront pu désigner leur gouvernement régulier.

IV. Le général Eisenhower et le ministre Murphy régleront avec le général commandant en chef siégeant à Alger tout ce qui découlera des présentes stipulations. Ils tiendront compte pour ce faire des conversations échangées à Washington entre le

28 décembre 1942 et le 11 janvier 1943 par le représentant du général Giraud avec le State Department, et des décisions qui ont été prises par le président Roosevelt, M. Churchill et le général Giraud, dans les entrevues de Casablanca, du 17 au 24 janvier 1943. » (10)

Pas un mot sur de Gaulle dans tout le document ; de plus en disant que « la France ne possède plus de gouvernement », le président américain exprime son refus de reconnaître la moindre légitimité à la France combattante du général de Gaulle. Enfin, dans le premier paragraphe, le général Giraud réussit à capter l'héritage gaulliste en devenant un de ces Français qui « depuis 1940 entendaient reprendre la lutte contre l'Allemagne », comme si Giraud, prisonnier en Allemagne après sa défaite à Sedan, avait lancé l'appel du 18 juin en 1940 ! Toutefois, Meursault était heureux de lire dans ce document que les Américains reconnaissaient que son pays, l'Algérie, c'était la France, car ils disaient bel et bien que la libération de l'Algérie, c'était la libération d'une partie de la France.

Le 22 janvier 1943, de Gaulle est arrivé à Casablanca, la ville est située à deux pas du village touristique d'Anfa. La réputation de Charles de Gaulle est si mauvaise qu'il ne peut rien changer aux accords passés entre les alliés et Giraud. Il n'a d'ailleurs même pas évoqué le mémorandum de Giraud avec les Américains, pour lui, ce document est nul et non advenu. Plus tard il dira au général Catroux « C'est un torchecul ! ». La courtoisie de son entrevue avec Roosevelt, qui s'adresse à lui en français, ne change rien au fait que le président américain voit en lui un militaire français typique : chauvin, autoritaire, arrogant, sûrement pas un démocrate. Pendant une discussion assez détendue, mais loin des questions essentielles, en français, de Gaulle a comparé son rôle historique à ceux de Jeanne d'Arc et de Clemenceau. Roosevelt n'en a pas déduit que de Gaulle avait une connaissance profonde de l'histoire de France, mais qu'il était un fou mégalomane. Charles de Gaulle est venu à Anfa après que Churchill, sur les conseils de Roosevelt et du Département d'État, a menacé d'annuler l'accord financier du 7 août 1940 par lequel la Grande-Bretagne finance la France libre. C'est le général Catroux, un des quelques hommes sages et indépendants d'esprit de l'entourage gaulliste, qui, avec l'aide de Macmillan, a fini par convaincre de Gaulle que ne pas aller à Anfa serait une faute politique.

À Anfa, les alliés entendent que la France combattante s'unisse à celle de Giraud. Ce que naturellement de Gaulle refuse, d'abord en ne venant pas à Anfa où tout le monde l'attend. Cela donnera lieu à un télégramme amusé et méprisant de Roosevelt au Département d'État : « Nous avons préparé le marié. La jeune fiancée a trop de susceptibilité et refuse d'aller au lit. » Meursault, comme porteur de valises, était avec Giraud à l'aéroport lors de l'arrivée discrète du général de Gaulle, et, comme il se devait, ça avait tout de suite mal commencé. C'est de Gaulle qui avait parlé le premier, il semblait mécontent, de la tête et du doigt il montrait les plantons américains qui grouillaient autour d'eux, les voitures américaines, les drapeaux américains ... Meursault avait entendu Giraud s'exclamer : « Voyons, Gaulle ! », et « Gaulle » avait répliqué : « Dites : mon général ! ». Puis, alors que le général reprochait à l'autre d'être à la solde des Américains, Giraud avait répliqué : « Ah, oui ! Parce que vous, à Londres, vous mangez français ! ». Lors du repas du soir, ça avait recommencé après que Giraud eut raconté avec fierté son évvasion de la forteresse de Königstein, un exploit qu'il renouvelait, puisque prisonnier en 1915, il s'était déjà évadé d'Allemagne, alors que de Gaulle était resté prisonnier jusqu'à la fin

de la guerre. Ces évasions avaient fait de Giraud une légende dans l'armée française. Le récit de Giraud étant achevé, dans le silence général qui suivait cette narration épique, de Gaulle avait lancé : « Eh bien, maintenant, mon général, si vous nous racontiez comment vous avez été fait prisonnier le 18 mai, à Sedan. »

Entre les deux hommes le passé est lourd. En juillet 1937, le colonel de Gaulle avait été nommé par intérim chef du 505^e régiment de chars de combat de Montigny-les-Metz. Le Général Giraud était alors gouverneur militaire de Metz. Lors du défilé du 14 juillet de l'année suivante, de Gaulle devait défiler à la tête de ses chars. Alors que le cortège allait se mettre en route, le général Giraud, un cavalier toujours chaussé de leggings, montait en selle pour être en tête de ses troupes, à cheval. Par accident, de Gaulle fit partir le coup à blanc du canon de son char. Le cheval prit le galop, Giraud rétablit son assiette in extremis, beaucoup ont ri, pas Giraud. La même année, il y eut des grandes manœuvres dans l'est. Le général Giraud suivait la doctrine française selon laquelle, comme l'on sait, les chars n'étaient que des auxiliaires de l'infanterie, « des juifs errants »... Au cours des manœuvres, le général Giraud réprimanda le colonel de Gaulle d'avoir porté ses chars trop en avant pour qu'ils pussent protéger l'infanterie, selon la doctrine officielle. À ce reproche de Gaulle répondit : « Quand les chars seront passés, il ne restera plus rien ! » On discuta, le général de La Porte du Theil soutint le point de vue du colonel de Gaulle, alors Giraud, piqué au vif lança : « Vous, mon petit Gaulle, tant que je commanderai le corps d'armée... » Le reste demeura en suspens, Giraud se reprochait déjà d'avoir perdu son calme, et un nouveau développement de la manœuvre lui fournit l'occasion de changer de sujet. Mais, ni lui ni le « petit Gaulle » n'avaient oublié. Giraud appelait toujours Charles de Gaulle « Gaulle », il était courant, selon l'usage d'Ancien Régime, de ne pas donner du « de » aux gens dont le nom portait la particule. Ayant depuis longtemps perdu son titre de noblesse, la famille de Gaulle aurait dû, en principe, écrire son nom avec une majuscule roturière : De Gaulle. On ne peut pas exclure que, vis-à-vis de De Gaulle, Giraud ait mis de l'ironie dans sa façon de s'adresser au colonel ; le « mon petit » était du même tabac : ils étaient de tailles équivalentes. Même lorsqu'il ne le voulait pas, il semble qu'une sorte de fatalité de l'inconscient poussait de Gaulle à se mettre ses supérieurs à dos, que ce soit par inadvertance, ou pour se singulariser.

Indépendamment des anecdotes issues de leurs passés, il n'y avait aucune raison pour que les deux hommes pussent se mettre d'accord à Anfa. Le général Giraud représente pour de Gaulle l'armée de la défaite, celle qui a perdu la guerre en s'abandonnant en toute sottise aux conceptions dont il dénonçait l'inanité depuis des années. C'est une armée qui, comme Darlan vient de le montrer, veut faire du pétainisme sans Pétain, sur le thème dont usent tous les idéologues : la doctrine est bonne, ceux qui l'appliquent la trahissent. Bref, pour de Gaulle, Giraud, c'est Darlan, en moins habile, mais, pour l'Amérique, en plus acceptable sur le plan politique. De Gaulle ne dira pas sa pensée à Roosevelt, mais il ne la cachera pas à Churchill, à Macmillan, à Murphy et, un peu plus tard, à Eisenhower. Churchill qui a l'œil (il a déjà jugé Giraud) a dit à de Gaulle qu'en six mois il aurait supplanté Giraud.

Il est tendancieux de dire que Giraud c'est un peu Darlan. Giraud n'est pas un politique. Il est un militaire qui veut faire la guerre et la gagner, sans avoir à s'embarrasser de toutes les complications politiques que de Gaulle, ce simple colonel autrefois sous ses ordres, crée à plaisir. Cette pensée simple va, dans un premier temps, plaire aux Américains : aujourd'hui encore, ou pour le moins jusqu'à une date

récente, lorsque les situations sont complexes les Américains ont tendance à se choisir des alliés complaisants et peu légitimes, qui les mènent au désastre. En 1943, la pensée trop simple de Giraud finira par les lasser, car la guerre est politique, de Gaulle le sait, de Gaulle la fait. Pourtant, à Anfa, de Gaulle a dû comme un collégien turbulent serrer la main de Giraud devant les photographes, face à Roosevelt et Churchill posant en maîtres d'école amusés qui viennent de réconcilier deux écoliers bagarreurs. Puis, il a dû accepter un communiqué commun, qui ne dit pas grand-chose, si ce n'est que les deux hommes sont prêts à coopérer. Pour Giraud, l'affaire est réglée, il va garder les hommes que Darlan avait placés au Conseil de l'empire : les Peyroudon, les Boisson... il y ajoutera ici ou là des gaullistes, ça fera l'amalgame (c'est le grand mot de l'époque), et pour le reste, on verra après la libération. Pour définir le cadre de sa coopération avec Giraud, de Gaulle enverra le général Catroux à Alger. Un conseil national sera établi, les gaullistes y seront vite majoritaires, d'autant que certains conseillers de Giraud se lasseront de son esprit systématiquement militaire, et pour tout dire borné (il pensait qu'il n'y avait pas de problème social que deux batteries de mitrailleuses ne pouvaient résoudre...) Jean Monnet finira par soutenir les gaullistes, tout en restant opposé à de Gaulle qu'il suspecte de préparer un régime autoritaire. Appelé par Giraud à Alger, Maurice Couve de Murville, fraîchement débarqué de Vichy où il avait un poste de responsabilité, fera rapidement allégeance à de Gaulle, pour toute sa vie. Le Comité Français de Libération Nationale tiendra sa première réunion à Alger le 4 juin 1943, il sera coprésidé par de Gaulle et Giraud. Devançant la prédiction de Churchill à Anfa, il ne faudra que cinq mois au coprésident de Gaulle pour se débarrasser du coprésident Giraud et de tous les hommes qui ne lui plaisent pas : Boisson, Peyroudon... ce qui sera une nouvelle source de tension avec Churchill, qui soutenait Peyroudon. Pendant quelques mois encore, le général Giraud gardera son rôle de chef des armées, puis il sortira de l'histoire, non sans élégance, à sa façon. Il ne fait aucun doute que le premier artisan de la remise de l'armée française en ordre de bataille contre l'Allemagne nazie, ce fut Giraud, pas de Gaulle. Pendant plusieurs mois, à Alger, les hommes de Giraud, les militaires, tiendront la dragée haute à de Gaulle qui gardera rancune à ces hommes de l'armée d'Afrique, très intégrés aux Pieds-Noirs d'Algérie, nés, parfois, dans un des trois départements, comme le futur maréchal Juin, ou Raoul Salan. C'est pourquoi le séjour de De Gaulle à Alger lui fut pénible et difficile, et pas seulement en raison d'une chaleur qu'il supportait mal et d'une crise de paludisme qui le terrassa pendant plus d'une semaine. Quelque vingt ans plus tard, les Français d'Algérie, et près de deux millions de leurs compatriotes musulmans le payeront cher. Et c'est ainsi que Meursault deviendra un étranger une fois de plus. Pour ne pas être massacrés par le F.L.N. qui, en dépit des accords d'Évian, commençait sa politique de nettoyage ethnique ; en 1962, avec Marie, ils émigreront en Californie, dans la *Nappa Valley* où ils ont créé un vignoble fameux.

Chapitre VI

C'est un beau lundi que ce 5 avril 1943. Comme le dimanche précédent il fait beau sur toute l'Europe. À Dresde, Victor Klemperer* décrit dans son journal la guerre mise en spectacle de propagande par l'armée allemande : « Hier, *journée de la Wehrmacht*. Sur le champ de tir, tout près, les pétarades n'ont pas arrêté. *Prise d'assaut d'un village russe*, entrée payante, jusqu'à 2 h 50. N'est-ce pas indigne, alors que là-bas on monte vraiment à l'assaut et on meurt vraiment ? Éva° dit qu'en ville les affiches alternent avec celles des animaux dressés du cirque Sarrasani qui est en tournée ici »

°nota : la femme aryenne de Klemperer, elle ne porte pas l'étoile et peut circuler librement en ville.

À Grenoble, si le printemps n'est pas tout à fait là, il virevolte dans l'air frais qui caresse les bourgeons des lilas de la rue Revol. Des boulevards de la ville, des rues même, simplement en levant les yeux, on peut voir la chaîne de Belledonne blanche des neiges de l'hiver. Il faut longtemps aux nouveaux venus pour s'habituer au spectacle étonnant et changeant des jeux de la lumière sur les sommets enneigés. Les neiges demeurent jusqu'en début juillet, parfois au-delà, et quelques pointes de glaciers signalent toute l'année passages et retours de l'hiver. Pourtant, avec le temps, on oublie presque la splendeur des montagnes, on en fait des normalités invisibles. Celles et ceux qui sont nés ici en sont presque tous là, ils ne voient plus les montagnes, au grand étonnement des touristes. Papa est né dans la vallée, à Rumilly-le-bas, sous les montagnes du Vercors, qui, pour lui, en ce temps-là, évoquent le froid, la solitude, et les vaches. Marc n'a jamais vu les montagnes.

Il doit aller au café hôtel-restaurant des Côtes, aux Côtes de Sassenage, chez la mère Lesage. Mathieu lui a donné l'ordre d'y aller pour aider à recevoir un monsieur important, Monsieur Vidal (Mars, Chevalier, et Monsieur Duchêne selon ses fausses cartes d'identité). Marc appelle son chef Mathieu, parce que c'est son nom dans la Résistance, mais il sait, même s'il ne le devrait pas, que son vrai nom, c'est Aimé Pupin, il tient un café-bar le « Relais des Cheminots » rue du Polygone, près de la gare, un rendez-vous de cheminots, de socialistes et de francs-maçons. Il y a quelques semaines, début mars, la police française et les services italiens ont investi le café. La femme et le fils de Pupin ont été arrêtés, puis relâchés ; par chance Pupin n'était pas là, il était en mission d'inspection dans le Vercors dont il est le chef pour Franc-Tireur, il y était avec Pierre Dalloz, le père conceptuel du Vercors, et avec Yves Farge, un journaliste du Progrès de Lyon, ami et adjoint de Jean Moulin.

Depuis les arrestations du début du mois de mars 1943, Pupin ne vit plus à Grenoble ; il est à Villard-de-Lans, chez Jean Glaudas, « vins et charbon », un Auvergnat dont toute la famille est dans la résistance. De là, Pupin dirige le maquis. Dans les premiers jours de sa fuite, il a logé à Autrans, où il avait de la famille, mais ça n'était pas pratique pour son travail dans la Résistance, tous dans la famille n'avaient pas les mêmes idées, certains étaient pour le maréchal, d'autres contre. Le réseau socialiste, franc-maçon et Franc-Tireur s'est mobilisé pour lui trouver un point

de chute politiquement sûr afin de lui permettre de continuer à diriger le maquis. Le Vercors est considéré comme un élément de plus en plus important pour la résistance française, surtout après que Jean Moulin eut envoyé Yves Farge et son secrétaire personnel, Daniel Cordier, en mission aux Côtes de Sassenage, le 26 janvier 1943.

Dans trois mois, après les arrestations de juin 1943 qui vont décimer la Résistance, Yves Farge deviendra à Paris le chef du « Comité d'action contre la déportation ». Il ne s'agit pas alors de lutter contre ce que l'Histoire prochaine appellera « la déportation des Juifs », elle n'est pas encore reconnue dans toute son ampleur tragique ; il s'agit de lutter contre le recrutement forcé des jeunes ouvriers français pour les faire travailler en Allemagne, dans les industries allemandes, ce qui permet à Hitler de lever de nouveaux soldats allemands hier encore ouvriers allemands dans les usines du Reich.

C'est un vieux problème, depuis qu'en juin 1941 l'Allemagne a envahi la Russie qui a mieux résisté que prévu, elle a besoin de plus en plus de soldats sûrs, donc allemands, et de plus en plus d'ouvriers pour fabriquer les équipements de ses soldats. Dans un premier temps, le Reich a essayé de résoudre cette contradiction entre ouvriers au travail et soldats au combat en transformant ses millions de prisonniers de guerre en ouvriers ; succès limité, car si l'agriculture allemande se contente de bras, l'industrie d'armement a besoin d'ouvriers spécialisés et qualifiés. De plus, sitôt qu'ils avaient un congé, les prisonniers français transformés en ouvriers revenaient en France, et ne revenaient pas en Allemagne. Il y avait aussi les risques de sabotages, impitoyablement réprimés, mais pas toujours faciles à identifier sur les mécanismes les plus sophistiqués : c'est ainsi que le programme de lance-missiles de Werner von Braun perdra des mois précieux, et qu'un certain nombre d'obus de l'artillerie allemande n'exploseront pas. En France, les Allemands ont tenté la ruse de « La relève » : pour trois ouvriers envoyés en Allemagne, je te rends un prisonnier. On ignore encore les raisons pour lesquelles le futur secrétaire général du Parti Communiste Français, 1972-1994, est allé travailler en Allemagne alors que le parti communiste luttait contre cette politique. L'ensemble de ces techniques a permis d'envoyer 240.000 ouvriers français en Allemagne en 1942. L'accord Sauckel-Laval prévoyait d'en envoyer 350.000. Ce résultat était donc inférieur aux ambitions de Laval et de Fritz Sauckel, plénipotentiaire général de la main-d'œuvre du Reich dont le représentant en France, le Dr Ritter, sera exécuté par un commando communiste. Ces 240.000 ouvriers réquisitionnés ne permettaient pas de couvrir les besoins de l'Allemagne. Alors les Allemands ont tenté une solution dans l'esprit allemand : la force avec une dose de ruse, ou la ruse avec une dose de force. Par l'ordonnance du 27 janvier 1943, le gouvernement allemand a rendu obligatoire le travail en Allemagne de tous les ressortissants des pays européens occupés par le Reich : dans toute l'Europe, la force de travail ainsi mobilisée sera considérable, cinq millions d'esclaves sous le contrôle de la race supérieure, dont 500.000 originaires des Pays-Bas, presque autant de Tchécoslovaquie, plus d'un million originaires de l'URSS, et autant de France. Les Chantiers de Jeunesse du général de La Porte du Theil seront aussi mis à contribution : envoyés dans un chantier de jeunesse pour un scoutisme à la mode Vichy, les jeunes y seront directement recrutés pour le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire). Parfois, la mesure comporte, comme aux Pays-Bas et en France, une possibilité de demande d'exemption. C'est l'employeur qui rédige les demandes d'exemption où sont indiqués les noms, état civil, spécialisation et adresse de l'ouvrier. Ce que parfois l'esprit allemand peut recéler de sadisme intelligent est là :

en faisant une demande d'exemption pour le Service du Travail Obligatoire en Allemagne, l'employeur procède, du même coup, à l'enregistrement de l'ouvrier dans les registres allemands du Service du Travail Obligatoire, c'est ainsi que les demandes d'exemption, qu'elles soient accordées ou non, créent une réserve dans laquelle les Allemands pourront puiser le moment venu. Comme en France, les mouvements de Résistance belges et néerlandais mèneront plusieurs opérations de destruction des fichiers du S.T.O. Aujourd'hui, l'Allemagne draine vers ses industries les travailleurs formés des pays du sud de l'Europe dont les industries ont été détruites par la politique de l'euro fort impulsée par l'Allemagne.

De son côté, le gouvernement vichyste se voulant exemplaire dans sa collaboration a fait une ordonnance qui met la population française au service de l'Allemagne. Depuis cette ordonnance du 16 février 1943, tous les jeunes Français sont soumis au Service du Travail Obligatoire. Ils y sont appelés par tranche d'âge. Comme ailleurs en Europe, et jusqu'en Ukraine, la police multiplie les arrestations et les rafles dans les cinémas, les cafés, les salles de bal... partout où des jeunes peuvent se rassembler.

En France, ceux qui refusent de travailler en Allemagne et pour l'Allemagne sont appelés des réfractaires ; arrêtés par la police française, ils sont envoyés de force en Allemagne après un bref emprisonnement. Devant le nombre des réfractaires, et à l'insistance de Laval qui a compris que l'envoi des jeunes en Allemagne sert la Résistance, une circulaire du 8 octobre 1943 permet aux réfractaires de régulariser leur situation s'ils s'embauchent dans une entreprise en France qui travaille pour l'Allemagne : Renault, Citroën, Berliet, Peugeot (mais Peugeot est un des rares constructeurs à avoir fait acte de résistance, ce qui entraînera la déportation de quatre de ses directeurs)... on a le choix, car non seulement la France nourrit l'Allemagne, mais elle participe cahin-caha à son effort de guerre industrielle. Malgré tout, cette collaboration par la main-d'œuvre n'est pas suffisante pour permettre au Reich d'atteindre les niveaux de productions des industries de guerre de l'URSS, des États-Unis et de la Grande-Bretagne. Les conséquences politiques du STO seront désastreuses pour Vichy et pour l'Allemagne.

Lors de son procès, à Nuremberg en 1945, l'accusation demandera à Sauckel s'il est vrai que, lors d'une réunion du Comité de Planification Centrale, le 1er mars 1944 à Berlin, il avait dit : « Si la police française est incapable de prendre action, alors il faut fusiller un préfet ! » Sa réponse illustre ce qu'était l'attitude vis-à-vis du STO en France : « C'est l'exemple d'une de mes remarques vigoureuses devant le Comité qui n'a jamais été suivie d'effet, et que je n'ai jamais cherché à mettre en œuvre. C'était, simplement, que j'avais appris que dans plusieurs départements en France, les préfets ou les responsables soutenaient totalement le mouvement de résistance qui avait fait sauter des voies de chemin de fer et des ponts ».

Comme aux Pays-Bas et en Belgique, le STO va créer pour la résistance française une situation paradoxale : un afflux considérable de jeunes devenus hors la loi, que les mouvements auront beaucoup de difficultés à organiser, loger, nourrir, former et armer. La nature même de la Résistance en sera affectée. Avant le STO, la Résistance était un choix individuel qui s'exprimait le plus souvent à travers un réseau de gens qui se connaissaient avant la guerre : pour le Vercors, les pionniers ont été des socialistes, souvent membres d'une loge maçonnique. Après le STO, il y aura le meilleur et le pire. Parmi ces réfractaires au travail en Allemagne et pour l'Allemagne,

il y avait aussi des réfractaires à n'importe quel travail, ils entraient dans la Résistance parce que c'était un moindre mal (on disait alors « l'Allemagne ou la montagne ») et parce qu'il devenait de plus en plus évident que l'Allemagne allait perdre la guerre ; et que les avions alliés la bombardaient quotidiennement, ce qui rendait le STO dangereux. Cet afflux de recrues pour la Résistance va multiplier les occasions de luttes ouvertes entre le régime de Vichy, les Allemands et la Résistance : une lutte pour le contrôle de la jeunesse que Vichy veut envoyer travailler en Allemagne ; alors que la Résistance veut l'enrôler dans ses rangs, ou, au minimum, l'empêcher de travailler pour l'ennemi. L'action violente va se développer, notamment en raison du choix stratégique fait par le parti communiste : la lutte armée à outrance pour soulager l'URSS. Selon les communistes, la férocité de la répression accroît la haine des Français contre l'occupant et augmente le nombre des volontaires au combat. Ce sera bientôt le dilemme de toutes les guerres coloniales. En France, la lutte armée va devenir plus intense, et les trahisons plus nombreuses.

Marc n'a pas encore reçu sa convocation pour le STO, il n'aura dix-huit ans que dans quelques semaines, il n'est pas encore un réfractaire, ses papiers sont en règle, il peut circuler librement. Aux ciments Vicat, Monsieur Raymond, l'administrateur de la cimenterie, celui qui l'a recruté pour Franc-Tireur, lui a dit que lorsque viendrait sa convocation, le réseau serait averti par les agents du N.A.P. Il aura le temps, alors, de rejoindre ses amis du Vercors. Le NAP (Noyautage des Administrations Publiques) est une organisation créée par Combat, il est dirigé de Lyon par Claude Bourdet. Jean Moulin en finance l'action ; grâce à son expérience de préfet, il en a fait un réseau d'aide et de renseignement qui est au service de tous les mouvements de la Résistance.

Un des aspects du génie organisationnel de Jean Moulin fut de développer des centrales spécialisées dans un service qui était fourni à l'ensemble des réseaux, quelles que soient leurs orientations politiques ou leurs implantations géographiques. Il y avait ainsi une centrale qui gérait les transports clandestins vers l'Angleterre, et, plus tard, l'Algérie ; une autre spécialisée dans la fourniture des postes radio et l'envoi d'opérateurs, etc., etc. ; et un service d'études et de recherches conçu et dirigé par François de Menton, service de planification et de prospective qui, lors de la libération, permettra de maintenir l'unité du pays. Ce système de services stratégiquement essentiels contrôlés par un pouvoir central, qui parvient ainsi à fédérer des unités dynamiques, autonomes, mais anarchiques, est un modèle organisationnel dont je me suis servi, papa, pendant toute ma carrière professionnelle. Je peux garantir le génie et l'efficacité de ce modèle, mais aussi l'extraordinaire difficulté qu'il y a à maintenir ensemble sur un objectif commun une multitude de partenaires qui passent une partie de leur temps à l'œuvre commune, une autre à se combattre mutuellement, une autre à se réconcilier pour combattre l'organisation centralisatrice qui leur fournit subsides et soutiens techniques. Nous n'en aurons probablement jamais la preuve, mais je tiens pour certain que Delestraint et Jean Moulin ont été les victimes sacrifiées de ces luttes internes qui sont consubstantielles à ce type d'organisation. J'ai la conviction, papa, que dans les derniers mois de leurs vies ces deux hommes savaient que leurs destins seraient scellés ainsi. Ils ont continué jusqu'au bout. Il y a là une grandeur dont l'évocation provoque une douce tristesse qui m'est presque insoutenable.

Ce « système Jean Moulin », aujourd'hui encore sous-utilisé et sous-estimé, est une invention dans le domaine des organisations qui est appelée à révolutionner les systèmes d'action collective. J'ai même l'impression que Daniel Cohn-Bendit a peut-être redécouvert ce système pour lancer la coalition des Verts qui créa la surprise lors des élections européennes de 2009. De plus, internet permet aujourd'hui de créer avec facilité de telles coalitions dynamiques. Les musulmans l'ont bien compris. C'est une affaire à suivre...

Libre de la menace du STO, pour l'instant Marc est un des courriers qui font la liaison entre Grenoble et les six camps du Vercors. Chaque camp est doté d'un chef et d'un responsable. Le chef s'occupe de l'aspect militaire du camp : armement, instruction, combat. Le responsable est en charge des liaisons du camp avec le réseau Franc-Tireur, il administre et ravitaille le camp. Marc ne savait pas encore dans quel camp il irait s'établir le moment venu. Il aimait le C 2, dans les environs de Corrençon, il connaissait son chef, André. Il fait passer des messages entre lui et sa bonne amie, Odette, une jolie fille de Rumilly-le-haut. Il connaît aussi le responsable qui s'appelle Jo Beaudoin. Depuis le temps qu'il sert de courrier dans toute la zone, il a vu les camps se créer les uns après les autres. Leur numéro désigne leur ordre de création, il en connaît la liste par cœur :

Le C 1, dit la ferme d'Ambel, c'est le premier maquis de la région, et le second de France, juste après le maquis Surcouf créé par le tenancier d'un café épicerie du village de Saint-Etienne-l'Allier, en Haute-Normandie, en novembre 1942 : les cafetiers et les restaurateurs ont joué un rôle clef dans la résistance française, ce fait a été souligné avec humour dans le célèbre feuilleton télévisé de la BBC « Allo, Allo ! », dont le principal héros est René, le patron du bistro. Le C1 a été créé le 6 janvier 1943, pour mettre à l'abri des représailles les cheminots de la gare de Grenoble. C'est un chalet isolé dont le chef est Simon, frère du docteur Samuel de Villard-de-Lans, le responsable s'appelle Bourdeau ; le C 2 est près de Corrençon ; le C 3 est un camp-école, on s'y perfectionne dans l'apprentissage des armes et de la guerre, il est établi dans les environs de Méaudre, chef : Robert, responsable : Martin, c'est le boulanger de Méaudre, eux, ils mangent bien ; C 4, à Cournouze, chef : Akerman, responsable : Roche, originaire de Saint-Martin-en-Vercors ; C 5, il était d'abord au Rousset, mais les Italiens l'ont attaqué, il a été transféré dans la zone de Méaudre, chef : Feutrier, responsable : Charlier ; C 6 près de la Chapelle-en-Vercors, Marc a oublié le nom de son chef, le responsable s'appelle Malossane, c'est l'ancien maire de Saint-Jean-en-Royan. Dans chaque camp, il y a une cinquantaine de jeunes. Cet hiver, beaucoup n'ont pas tenu, il faisait trop froid dans la montagne, et ils manquaient de tout, ils avaient faim, certains sont retournés chez maman. Mais avec les beaux jours beaucoup reviennent, et il y a des nouveaux. Plus tard, en juillet 1944, lors de l'offensive générale des Allemands, il y aura une vingtaine de camps dans le Vercors, et environ quatre mille maquisards. Certains maquisards vivaient dans des camps fixes, d'autres « maquisaient » dans le maquis, « ils nomadisaient » selon les instructions de Le Ray, qui démissionna en décembre 1943, après les premiers parachutages d'armes sur Darbounouse, en raison d'un conflit avec son chef, Marcel Descour. Le Ray sera remplacé par celui que tu n'aimais pas beaucoup, le capitaine Narcisse Geyer, dit « la Thivollet », droit dans ses bottes et aussi raide que les pattes de son cheval. La Thivollet accroîtra les tensions entre civils et militaires au point qu'en mai 1944 il sera remplacé par le lieutenant-colonel Huet.

Pour le moment, et jusqu'au début de l'année 1944, conformément à la stratégie Delestraint-Le Ray, les ordres sont de rester discrets : pas d'attaques, on se forme et on attend les instructions. De toutes les façons, on manque d'armes, pas même un fusil-mitrailleur par camp pour l'instruction ; quelques mitraillettes sten, dangereuses, un rien déclenche le tir ou le bloque ; des mousquetons de la guerre de 14-18 ; des fusils Lebel. Lorsque ceux du C 3 ont reçu un bazooka, un cadeau du maquis de la Drome mieux ravitaillé et plus aguerri qu'eux, les gars des autres camps sont venus voir, comme des gosses qui admirent le vélo tout neuf du fils du voisin. C'est vrai que l'ambiance est bon enfant, un peu colonie de vacances. Plus tard dans l'été, Marc sera effaré lorsqu'il arrivera épuisé dans certains camps, après des heures de marche, pour trouver les gars en pleine « symphonie musulmane », tapant sur les casseroles et chantant « Ravadja la mouquère, trempe ton cul dans la soupière, tu m'diras si c'est chaud ... » Ils n'avaient vraiment pas l'air de faire la guerre. Pourtant, la guerre était là, tout autour, elle attendait son moment.

Il y a quelques jours, dans un des camps, ils avaient eu une sorte d'introduction aux cruautés de la guerre. Un cas particulier. Un type de Lyon, il se faisait appeler Donald comme le canard de Walt Disney, il était plus âgé que les autres, plus de vingt ans, bien mûr pour le STO, qu'il ne voulait pas faire... comme tout le monde, ou presque. Le chef de camp, un officier des chasseurs alpins, avait repéré que le gars avait mauvais genre, pas clair. Il jouait les durs, comme tout le monde, ou presque. Mais pas de façon sympathique, il cognait vite, et pour faire mal. Il se débrouillait toujours pour faire faire les corvées aux autres. Tout le contraire du « chic type » sur lequel on peut compter. Forcément, il en imposait aux plus jeunes et aux plus faibles. Il se vantait d'avoir déjà tué des types qui lui cherchaient des noises, il disait qu'à Lyon, il avait toutes les filles qu'il voulait, qu'il en avait qui travaillaient pour lui. « Sur l'trottoir ? » avait lancé un gars, sans y croire, pour se donner un genre, comme Mickey Rooney dans un film de gangsters américain d'avant-guerre. L'autre avait répondu : « Parfaitement ! Et j'vous invite tous à tirer un coup à l'oeil, sitôt qu'on s'tire d'ici ! » Tout le monde avait rigolé, et pour célébrer ça, un imbécile avait lancé la « symphonie musulmane » : « Ravadja la mouquère, etc., etc. » C'est à cause du chahut et de la chanson que le chef de camp avait appris les propos du type. Il avait pensé que ce petit gangster lyonnais, s'il n'était pas un espion envoyé par les boches ou les collabos, allait, de toute façon, comme une pomme pourrie lui gâter tout son panier. Il résolut d'avoir le type à l'œil. Les gangsters étaient à la mode, à cause du cinéma américain, le mot était assez neuf, les malfrats venaient de l'adopter. Germaine Tillon, une des fondatrices du « réseau du musée de l'homme », arrêtée le 13 août 1942 à Paris et transférée en octobre à la prison de Fresnes, trouva gravée sur l'armature de son lit : « Ici as dormit un ganstère ». Il avait braqué l'orthographe.

Quelques jours plus tard, le chef de camp avait envoyé trois de ses gars chercher un sac de farine qui leur avait été livré dans une ferme. Dans toute la région, la farine manquait, les usines des biscuits « Brun » à Grenoble leur en envoyaient, de temps en temps, cela compensait les tonnes de biscuits envoyées en Allemagne, et le pain fourni aux troupes d'occupation. Le maquereau lyonnais était dans le groupe parti chercher la farine. Au retour, les deux autres portaient le sac de cinquante kilos, le mac Donald avait l'air content de lui, les deux autres non. Le chef de camp appela Roussin, un jeune de Bourgoin-Jallieu, il lui ordonna de se mettre au garde-à-vous. « Roussin, qu'est-ce qui ne va pas ? Ben... rien... ça va Lieutenant ! Ne me prenez pas pour un imbécile ! Qu'est-ce qui ne va pas ? » Roussin avait l'air complètement dépassé par

les évènements, il répétait ses Ben...Ben idiots, qui étaient autant d'aveux qui n'avaient pas encore été faits. Le chef de camp le toisait en silence, cherchant en permanence à accrocher son regard qui fuyait. Enfin Roussin acheva son chapelet de « Ben ». « Ben, le Lyonnais, il a fait des choses avec la servante de la ferme en bas. Et vous, des choses vous en avez fait ? Ben, ben. C'était reparti. Ben non... elle voulait pas ! Et avec le Lyonnais, la fille, elle voulait ? Ben, Ben, pendant un bon moment elle a tellement crié que j'ai cru qu'elle était pas d'accord. Rompez ! Pas un mot aux autres ! Dites au Lyonnais de venir me voir. »

Il arriva, l'air du type qui a l'habitude de prendre les autres pour des cons, et auquel ça réussit. Le lieutenant décida de le prendre à son propre jeu. « On vous respecte ici, vous avez de l'influence sur les autres, pourquoi ? C'est que, mon lieutenant, j'suis un homme qui s'respecte, alors on m'respecte. Tiens donc, venez, je veux vous montrer un nouveau terrain de parachutage que l'on vient de m'indiquer. » Ils partirent. Le lieutenant avait décidé de procéder lui-même à l'exécution. Il était impossible de créer une cour martiale, il n'y avait pas assez d'officiers sur le plateau. En plus, il aurait fallu établir un acte d'accusation : viol d'une servante de ferme ? Pas très solide ; en plus, la servante, elle était un peu simple d'esprit et elle avait du mal à aligner trois mots cohérents : elle bégayait. Le lieutenant imagina la fille disant aux juges : « il m'a vi vi..., il m'a vi vi... ». Il ne put s'empêcher de rire. Au procès, même en huis clos, son récit risquait de faire rire la cour ! Un comble ! Avec sa roublardise de maquereau, le Lyonnais s'en tirerait haut la main, ce qui renforcerait son prestige, et sa capacité de corruption sur les hommes du camp. Pour le lieutenant, il y allait de l'honneur de son camp, et de ses hommes dont il était responsable. Ce petit crétin ne pouvait pas mettre en danger la vie de cinquante hommes qui, bientôt, allaient devoir combattre. Arrivé devant la clairière des pins, le lieutenant dit au Lyonnais Donald de s'asseoir ; lui, il resta debout, à quelques pas de l'autre, et lui dit que par ses attitudes et sa conduite il mettait la vie du maquis en danger, et qu'il allait mourir. La balle le toucha à l'œil et lui traversa le crâne, le haut de son corps partit en arrière ; en quelques secondes le corps de Donald s'était allongé parmi les aiguilles de pin. Du sang avait giclé jusque sur une grosse fourmilière provoquant une activité intense des grosses fourmis du Vercors, et quelques jets d'acide formique dont pendant une seconde l'odeur âcre se mêla à celle de la cordite dégagée par le canon de l'arme. Le lieutenant rentra au camp. Il convoqua les deux gars qui étaient avec le Lyonnais lors de la corvée de farine dans la ferme d'en bas. Il leur ordonna de prendre une échelle, une pelle et un pic dans la réserve, d'aller à la clairière des pins et d'y enterrer Donald, un trou de deux mètres de profondeur : « N'oubliez pas l'échelle » précisa-t-il.

C'était le début de l'après-midi. Les deux hommes trouvèrent sans difficulté le cadavre du Lyonnais. Sa mort avait annulé toute admiration qu'ils avaient pu avoir pour lui, avant. Au contraire, alors qu'ils creusaient, ils se souvenaient de sa violence, de son côté tire au flanc, menteur et hâbleur. Ils furent obligés de creuser deux fois, ils avaient creusé à un mètre de profondeur lorsqu'ils tombèrent sur une longue dalle de calcaire, jurant et pestant ils partirent dans la clairière à la recherche d'un coin où la terre serait plus profonde. Ils sondèrent le sol à coup de pic, trouvèrent un rectangle qui semblait convenable, et se mirent à l'ouvrage, cela prit quatre heures, il fallut quand même sortir quelques rocs. Par endroits, la terre était encore gelée. Puis, il fallut allonger le cadavre sur l'échelle et le porter jusqu'au nouveau trou qui avait une profondeur de près de deux mètres. C'était dégoûtant, le cadavre de Donald était couvert de fourmis, il avait la tête grouillante, et noire comme un hamburger trop cuit.

C'était épuisant, les deux hommes regrettaient de ne pas être avec les autres à l'exercice. Lorsque ce fut fini, Roussin dit à son copain : « ben finalement, le Lyonnais, il nous aura emmerdés jusqu'à sa mort, et même après. Ce à quoi l'autre répondit : mais maintenant, c'est bien fini ! » « Pas d'hommes, pas de problèmes » disait Staline.

L'affaire ne s'arrêta pas là. Le lendemain matin, comme toujours, il y eut la cérémonie aux couleurs. C'était la même chose sur les chantiers de jeunesse du maréchal, la journée commençait par une cérémonie au cours de laquelle le drapeau tricolore était hissé à un mât, et salué. Comme il n'y avait plus d'armée française digne de ce nom, il n'y avait plus de service militaire, et le régime craignait tous ces jeunes hommes qui pouvaient fomenter une révolution de plus dans l'histoire de la France ; alors l'État Français avait créé divers mouvements d'encadrement de la jeunesse, où des cadres sélectionnés diffusaient les valeurs du nouveau régime. Certains de ces mouvements étaient très collaborationnistes, comme celui des J.E.N. (Jeunes de l'Europe Nouvelle), d'autres étaient beaucoup plus perméables aux idées de la Résistance, comme l'École d'Uriage. Ces mouvements baignaient, comme l'ensemble du pays, dans la trouble ambiguïté du régime de Vichy.

Lors de la cérémonie aux couleurs, dans les camps de la Résistance du Vercors, si le responsable civil était présent, il donnait des informations sur l'intendance du camp, ou, parfois, sur des événements qui affectaient la Résistance, en France ou dans la région. Il y avait aussi des nouvelles de la guerre, sur tous les fronts. Si le responsable avait été là, il aurait en ce jour de mars 1943 donné de bonnes nouvelles : sur le front de l'Est, depuis leur victoire du 2 février 1943 à Stalingrad les Russes consolidaient leurs positions ; les Américains reprenaient aux Japonais les îles du Pacifique ; en Afrique du Nord, l'armée de Giraud se coordonnait avec les Anglo-américains pour briser l'armée de Rommel. Mais, ce jour-là, le responsable civil du camp n'était pas là, dans la nuit précédente, il était parti pour la cabane de la plaine de Darbounouse afin de participer au matin à une réunion de conciliation entre les chefs civils et les chefs militaires du Vercors. Certains, dans le camp, pensaient que le lieutenant était giraudiste, et pas gaulliste comme prétendaient l'être la majorité des jeunes des camps, qui se foutaient de la politique « comme de l'an quarante ».

Ce matin-là, à sept heures, le chef est seul pour diriger la cérémonie, il dit : « Hier, j'ai exécuté le Lyonnais Donald. Par sa conduite irresponsable, il nous mettait tous en danger. J'ai pris mes responsabilités de chef, et je suis le seul responsable de cette exécution. » Puis, il passa à l'ordre du jour, les corvées, les exercices... Personne ne moufta. En début d'après-midi, le fermier de la ferme d'en bas qui recevait leur ravitaillement monta jusqu'au camp. Sans préambule, il lança au lieutenant qui l'avait reçu (il avait un défaut de prononciation, les sons è, ai, lorsqu'ils étaient suivis d'un r, il les rendait par un simple a) : « Pourquoi, vous nous faites des misarres ; nous autres, on vous aide, on ne dit rien à parrsonne, et un de vos gars, il nous a fait des misarres. Ma Jeanne, il lui a fait du mal ! J'sais ben, elle est pas malin malin, raison de plus pour la respecter, et pas lui farre des misarres, bordeldediou ! Nous autres, en 14, on n'aurait jamais fait une chose aussi sale ! Maintenant, elle a tout le côté du visage dépaillé, c'est pas des façons ça ! Et si en plus elle nous faisait un p'tiot, bordeldediou, c'est pas des façons ! » Le lieutenant arrêta net le bonhomme en lui disant qu'hier il avait exécuté le coupable. « Voulez-vous voir sa tombe ? » Ça lui avait coupé le sifflet. D'abord il fit non de la tête, puis, il sembla pris entre deux ou

trois impulsions : la peur, la curiosité, la délectation morbide... finalement, il fit oui de la tête. Le lieutenant conduisit le fermier à la clairière des pins. Il lui montra la tombe. La terre fraîchement retournée et quelques grosses pierres blanches rencontrées en creusant marquaient l'emplacement. Pas de nom, inconnu, il s'était enregistré sous son surnom : Donald, le Lyonnais ; pas de croix, elle ne s'imposait pas ; et puis, une tombe plus visible aurait pu attirer l'attention d'une patrouille italienne, lorsqu'elles faisaient une incursion. Les patrouilles venaient de Grenoble, le réseau Franc-Tireur signalait par téléphone à la postière du Villard leur départ dès l'instant où les *Bersaglieri* prenaient la route. Sur tout le plateau, des observateurs les suivaient, les camps qui risquaient d'être repérés se dispersaient alors dans des cachettes prévues d'avance.

Après cette exécution, dans le camp, tout rentra dans l'ordre. Évidemment, ils ne purent pas se passer des symphonies musulmanes lorsque l'occasion s'en présentait, mais ils apprirent aussi « le chant des partisans » : « Ami entends-tu... » ça avait plus de style, ça venait des profondeurs, on était reconnaissant pour la musique à Anna Marly, et à Joseph Kessel et à Maurice Druon pour les paroles. Un nouveau venu leur apprit une nouvelle chanson populaire, elle se chantait un peu partout dans la région :

Pierre Laval tu peux t'la bomber
On s'cavale au lieu de travailler
Avec tes amis les Frigolins
Y perdront la guerre ça c'est certain
Pierre Laval tu passeras au poteau
Avec ton ami Philippe Herriot

C'était un peu primaire, mais efficace, et l'avenir devait prouver que ce n'était pas faux. Les gars développèrent une grande admiration pour leur chef. Le camp était exemplaire, on le faisait visiter aux Anglais et aux Américains envoyés de Londres ou bien d'Alger. Grâce à ce meurtre, le lieutenant avait réussi à former une excellente équipe. Selon l'idéologie « droit de l'homme » triomphante aujourd'hui, ce jeune lieutenant était un criminel coupable d'une exécution extrajudiciaire. Aboyant sa bien-pensance la meute des ONG de l'humanitaire aurait été lâchée à sa poursuite.

Il y a une éthique de la violence qui s'applique aux situations de violence. On ne peut appliquer à ces situations les impératifs de la moralité ordinaire qui ne va qu'aux situations de la vie que nous considérons comme paisibles. En juillet 1944, lorsque le Vercors fut attaqué par 15.000 soldats allemands aguerris, y compris un groupe aéroporté qui venait de Strasbourg, ces hommes se battirent comme des lions. Leur intelligence tactique et leur discipline permirent à la majorité d'entre eux de survivre. Le 23 juillet 1944, lorsque le colonel Huet ordonna l'évacuation du Vercors, ils parvinrent à s'exfiltrer dans la Drome, dans la forêt de Chambarand où ils rejoignirent un maquis local très actif, c'est avec lui qu'ils participèrent à la destruction du pont de Livron sur la nationale 7, avant Valence, ce qui ralentit considérablement la retraite de l'armée allemande par la vallée du Rhône ; ainsi, un des objectifs militaires originaux du maquis du Vercors fut-il, pour une part, rempli. Pendant l'évacuation du plateau devenu un piège mortel, le lieutenant et deux hommes s'étaient sacrifiés pour sauver les quarante-trois autres.

Aujourd'hui, les héritiers du fermier d'en bas ont vendu à une société une partie des terres qu'il avait rachetées après guerre. On dit que parmi les héritiers, il y avait la fille de la servante, née de père inconnu. Mais ça, personne n'y croit vraiment, c'est une de ces rumeurs que font circuler des voisins jaloux. Un golf a été créé. La clairière des pins est sur le parcours, encore que beaucoup de pins aient été coupés pour dégager la trajectoire des balles. La tombe du Lyonnais est à quelques mètres derrière le green du trou numéro sept. C'est à présent un gros buisson dense où les joueurs débutants perdent systématiquement leur balle. Roussin avait raison, le Lyonnais Donald, ben... y continue à emmerder les autres.

Marc attendait dans la salle du restaurant de la mère Lesage, elle lui avait servi un café au lait, pas avec du vrai café : il n'y en a presque plus depuis la défaite, et lorsqu'il en arrive des colonies d'Afrique, les Allemands le prennent. Pas un vrai café au lait, c'est de la chicorée mélangée avec de l'orge grillée, mais avec du vrai lait. Le Vercors et ses vaches laitières, les villardes, sont au-dessus des gorges d'Engins, dont l'entrée est à quelques kilomètres du village des Côtes de Sassenage.

Ce matin, le 5 avril 1943, un accident est arrivé. Depuis trois semaines que Mathieu est à Villard-de-Lans, un des nouveaux chefs de Marc, à Grenoble, s'appelle Senlis, beaucoup plus tard, Marc apprendra que son vrai nom est Dalloz, il habite aux Côtes, pas loin de chez la mère Lesage. Ce matin, il y avait eu un accident. Senlis-Dalloz était parti en vélomoteur pour aller accueillir Vidal à la gare de Grenoble. Dans Fontaine, alors qu'il allait prendre le pont du Drac qui mène à la gare par le cours Gambetta, son pneu avant s'était pris dans les rails du tramway ; en pleine vitesse il a fait une mauvaise chute, s'il n'avait pas eu son petit casque rond ridicule, il y serait peut-être resté. On l'a ramené chez lui vers dix heures, avec un médecin, il marchait, mais il avait sur la joue, juste en dessous de l'œil une grosse bosse violacée et rouge. Ce n'était pas beau à voir, mais il avait eu de la chance. À ce moment-là, Marc était dans le potager de la mère Lesage, il arrachait des pommes de terre nouvelles. La mère Lesage l'avait recruté comme marmiton dans ses cuisines, et serveur au restaurant pour la table spéciale qu'elle avait dressée dans une pièce séparée de la grande salle de la clientèle courante. Papa a l'humilité des pauvres, il lui suffit de se sentir utile pour être content. C'est aussi cela, la Résistance : un moment de liberté, d'égalité et de fraternité vécu par des hommes et des femmes de toutes conditions qui s'engagent librement afin d'être utiles à une grande cause. La France. Des hommes et des femmes qui acceptent les contraintes de la clandestinité et les ordres venus de chefs qu'ils ont choisis parmi eux, et qui n'espèrent rien de leur dévouement sinon la torture et la mort qui les menacent en cas d'arrestation. Dire qu'il y a encore des gens qui pensent que l'argent, le sexe, ou un mélange des deux, mène le monde.

Quitte à être arrêtés, les hommes préfèrent que ce soit par les Italiens, ils ne torturent pas systématiquement, sauf si l'on a le malheur de tomber sur un détachement de l'OVRA (Organisation de Vigilance et de Répression de l'Antifascisme) ; ils ne déportent pas en Allemagne, ils emprisonnent dans le fort de l'Esseillon, en Savoie, près de Modane, où en Italie. Les pires, ce sont les gens du KdS de Lyon (*Kommando der Sicherheitspolizei*), ainsi que leurs agents de la bande à Francis André qui naviguent entre PPF (Parti Populaire Français) et droits communs, et pour le compte des Allemands torturent et exécutent avec sadisme. Entre le 15 et le 29 novembre 1943, ce groupe, sous la constante supervision du *Hauptsturmführer SS* Walter et de son équipe, va torturer et exécuter onze personnes, dont tous les chefs

régionaux des principaux mouvements : Franc-Tireur, Combat, Libération, les réseaux « Alliance » et « Coty », celui de l'Armée Secrète, ainsi que le docteur Valois, responsable départemental des Mouvements Unis de la Résistance, les M.U.R. que Jean Moulin vient de créer. Ils procédèrent en outre à plus d'une vingtaine d'arrestations, qui entraînèrent une quinzaine de déportations, peu de ces déportés survécurent.

Lorsque tu m'as parlé de ces arrestations et exécutions, que l'on appela dans la ville : « la Saint-Barthélemy grenobloise », tu m'as dit que tu ne connaissais pas le docteur Valois, que l'on appelait Kléber. Tu connaissais un peu son adjoint « La Fayette », Jean Pain, un journaliste connu dans tous les cafés de Grenoble, il avait ses habitudes au Café du Tribunal (il faisait la chronique judiciaire pour les journaux), où tu lui avais porté un message. Il t'avait offert à boire, tu avais pris un café au lait, il avait été le premier à te dire qu'il fallait boire comme un homme, surtout quand on était dans la Résistance ! Il y avait du monde dans le café, n'importe qui pouvait l'entendre, le dénoncer et toi avec. Tu avais dit à Monsieur Raymond que ça te gênait de « vacharder » un compagnon de lutte, mais que même si ce La Fayette était sympathique, il était con et dangereux. Monsieur Raymond était ton nouveau chef : depuis fin mai 1942, traqués à la fois par la police française, Interpol, les services italiens et allemands, Senlis et Pétrequin avaient quitté Grenoble. Tu m'as dit que la tendance de La Fayette à dire n'importe quoi à n'importe qui était connue dans toute la ville, et que Kléber avait décidé d'écarter son adjoint au plus vite, et même par des moyens radicaux. Il n'en a pas eu le temps. Jean Pain fut le premier arrêté par la bande à Francis André, dit « gueule tordue ». Gueule tordue et sa bande ont été à l'école de ce que les Allemands appellent en *Lingua Tertii Imperii* « *verschärfte vernehmung* », ou traitement renforcé. Jean Pain parlera très vite, puis il sera assassiné. Arrestations et tortures se multiplieront entre le 25 et le 29 novembre 1942. L'effet combiné des imprudences et des bavardages de certains Résistants, du travail de renseignement des services italiens et allemands, et de la torture sera dévastateur pour la première vague de la Résistance grenobloise : peu nombreux sont les survivants de cette première vague qui était entrée en résistance entre 1940 et 1942. On a entendu un des hommes de la bande à Francis André dire à un copain, à la Taverne Savoyarde, avenue d'Alsace-Lorraine à Grenoble : « C'est facile de faire parler un terroriste, il te faut une petite cuillère et tu lui arraches un œil avec. Pour garder l'autre, il te raconte tout ce qu'il sait. Tu peux aussi le pendre par les couilles, ça marche très bien. Après, tu lui mets une balle dans la peau, et c'est réglé ! » Plus tard, pendant l'été 1944, lorsqu'il sera clair que l'Allemagne a perdu la guerre, il y aura des soldats de la *Wehrmacht* qui dans les Alpes pratiqueront la torture avec virtuosité. Il est vrai que dans leurs proclamations, les commandants d'unités de la *Wehrmacht* ne manquent jamais de rappeler au soldat allemand qu'il doit être le *Träger einer unerbittlichen völkischen idee*, ce qui dans le PPF (Parti Populaire Français) de Doriot devenait : « Le porteur d'un concept racial sans merci », et chez les musulmans (sourate 9, verset 29): « Combattez ceux qui ne croient point en Allah ni au Dernier Jour, ne déclarent pas illicite ce qu'Allah et son Apôtre ont déclaré illicite ... »

Monsieur Vidal est arrivé vers midi. Officiellement, Monsieur Vidal était un inspecteur des beaux-arts venu inspecter les chapelles du Vercors. À l'évidence, la mère Lesage n'y croyait pas, mais elle faisait comme si. Elle faisait partie de ce cercle où des centaines de milliers de Françaises et de Français non résistants protègent la

Résistance par leur silence, par un geste occasionnel qui masque une fuite, cachent spontanément un objet compromettant, ou encore se taisent sur la cachette d'une famille juive. La collaboration bénéficiait des services occasionnels d'un autre cercle, celui formé par celles et ceux qui écrivaient des lettres anonymes contre un voisin, résistant ou non, qui dénonçaient à une patrouille allemande un résistant en fuite : ainsi mourra Jacques Bingen, qui avait remplacé Jean Moulin après son arrestation à Caluire. Arrêté puis échappé, en fuite dans une rue de Clermont-Ferrand, Jacques Bingen est dénoncé à une patrouille allemande par une passante, Odette Courtial, employée de la Banque de France (11). Ce cercle occasionnel de la collaboration était moins important que celui de la Résistance. Toutefois, même s'il s'était encore apesantis depuis que les Allemands avaient commencé à perdre, il rendait la répression nazie très efficace.

À l'évidence, si Monsieur Vidal pratiquait les Arts, ils devaient être martiaux. Monsieur Vidal était de petite taille, un mètre soixante-sept, mais il se tenait droit et raide, comme se tiennent les militaires, surtout s'ils sont de petite taille ; pourtant, ses mouvements dégageaient une aisance et une autorité naturelles qui, de façon surprenante, s'alliaient à une douceur qui brouillait l'impression générale : celle du militaire de carrière. Comme le reste, la douceur qui illuminait le regard avait une origine. Alors qu'il servait à Monsieur Vidal son repas de midi (salade de pissenlit ramassée dans les champs, avec un œuf dur ; lapin chasseur avec des pommes de terre nouvelles : royal, pour l'époque !) Marc avait remarqué et la raideur et la bonté. Yves Farge qui déjeunait avec Monsieur Vidal avait présenté papa : « Le jeune Cabane, qui vous accompagnera demain pour vous montrer les camps. Depuis plus d'un an, il est un courrier de Franc-Tireur ». Monsieur Vidal était un vieux monsieur imposant malgré sa petite taille, comme Napoléon. Une bonté étonnante brillait dans son regard, elle s'était épanouie dans un sourire lorsqu'il avait dit : « Je vous remercie, mon petit, et je vous félicite de votre courage ». Papa, maintenant que tu es dans l'éternité, as-tu revu Monsieur Vidal et tous les autres : Léa, Marianne, Jean, Jacques ...

Le général Delestraint était sorti de Saint-Cyr en août 1900, né le 12 mars 1879 à Biache, près d'Arras, sa famille était de modestes origines. Les gens de la France du nord et du nord-est ont un patriotisme exigeant, il est probablement déterminé par les invasions et les occupations allemandes dont ils ont souffert depuis 1870. Au dernier trimestre de l'année 1900, cet homme du Nord était devenu membre du tiers ordre de Saint François d'Assise, dit aussi « Ordre de la pénitence », il fut créé au XIIe ou XIIIe siècle. Cet ordre recevait des laïcs, bien que le Curé d'Ars en eût fait partie : le Curé d'Ars fut une importante figure de la mystique chrétienne de la France du XIXe siècle et du début du XXe. Le tiers ordre de Saint François avait des congrégations dans de nombreuses villes de France, mais aussi dans de nombreux pays. Charles Delestraint était issu d'un milieu modeste de catholiques traditionnels où l'on connaissait Julia Maillot, la grand-mère maternelle de Charles de Gaulle, celle qui disait : « Le seigneur aurait tout de même pu trouver une solution plus élégante pour avoir des enfants ». Toute sa vie, et même dans la prison de Fresnes, dans les camps de concentration de Natzweiler en Alsace, puis de Dachau, Charles Delestraint assistera à la messe du matin, qu'il servira parfois. Cela peut, a priori, donner l'impression que cet homme est un pisse-froid triste ; et sinon une grenouille, un crapaud de bénitier. Papa, sans discuter ou offenser tes convictions anticléricales, je veux te dire que rien n'est plus beau qu'une foi chrétienne authentique, elle rend l'Homme hors normes, et immortel. Si je te parle de cet homme, c'est que je suis

convaincu qu'il est, à sa façon, immortel : il fait partie de ces justes dont la clarté éclaire le monde, à jamais. C'est ainsi que je l'ai vu en rêve, papa. Un rêve... d'accord, ce n'est pas grand-chose, mais c'est une expérience de la conscience qui éclaire le monde... ou l'obscurcit. Que veux-tu, le XXe siècle a été grâce à l'Allemagne et à Freud celui de la guerre et de l'inconscient. Pour mon rêve, à toi d'en juger. Une redoute, je voyais une redoute carrée dans le genre des constructions de Vauban, l'architecte militaire de Louis XIV. Je voyais la redoute de haut, comme en volant. Il était visible que ce bâtiment carré avait souffert d'un incendie. Puis, une voix a dit : « C'est un chrétien, on a essayé de le détruire par le feu, mais ce n'est pas possible, le feu ne peut pas détruire un chrétien ». Je me suis réveillé... je n'ai rien compris à ce rêve. Je me suis rendormi. Le rêve, le même, est revenu. Il s'est achevé sur les mêmes paroles. Puis, quelques secondes avant de me réveiller, j'ai entendu une aria de « La belle Hélène » d'Offenbach. Alors même que je m'éveillais, j'ai compris que la redoute et la parole me parlaient du général Delestraint.

Même s'il n'en faisait pas mystère, Charles Delestraint était discret sur son engagement religieux. Dans la vie militaire, où pourtant on se lève tôt, il passait pour matinal. S'il était à son poste avant tout le monde, c'est qu'il assistait à la première messe du matin, et n'en disait rien à personne. Sauf à ses filles qu'il forçait à se joindre à ses dévotions, ce qui les barbaît, ce que je trouve normal, moi qui ne vais pas à la messe. Il en faisait trop, c'est, hélas, le défaut courant du zèle religieux.

Parce qu'il était toujours matinal, certains officiers faisaient des remarques déplacées sur le fait que Delestraint avait passé une nuit blanche avec une cocotte. C'était l'humour militaire de l'époque, et la façon dont les militaires, y compris Charles de Gaulle, concevaient l'amour : « le repos du guerrier ». Depuis l'époque de la Renaissance en Europe on a peint une profusion de tableaux montrant les amours de Mars et de Vénus. Il en était ainsi, en principe, tant que le militaire n'était pas catholiquement marié. Ceux qui faisaient ce genre de remarque à Delestraint ne la faisaient pas deux fois, il arrive que la foi donne au croyant un regard qui commande silence et respect. Pourtant, rares étaient celles et ceux qui savaient que, dans un autre monde, le militaire était connu sous le nom de « Frère Delestraint », et qu'un de ses livres de chevet était « le cantique du soleil » de saint François. Auquel il faut joindre « le cantique des cantiques », depuis son mariage avec Raymonde Gillet, le 4 octobre 1910 à Saint-Amand-les-Eaux dans le Nord (leur dernier rendez-vous d'amoureux, quelques semaines avant l'arrestation au métro de la Muette, sera à Saint Amour dans le Jura). Se sont rencontrés à Saint Amand, se sont dit adieu à Saint Amour, comme dans une chanson de Francis Carco. Toute sa vie, Charles Delestraint sera amoureux de sa femme. Le couple aura deux enfants, deux filles : Odette et Bibiane.

Pendant la Première Guerre mondiale, comme Charles de Gaulle, Charles Delestraint sera fait prisonnier par les Allemands. Le premier en février 1916, le second en septembre 1914. En mars 1914, Delestraint était entré à l'École Supérieure de Guerre, études interrompues par la guerre et par la captivité ; elles seront reprises, et le 7 décembre 1920 il sortira breveté d'état-major. Il pratique trois langues étrangères: allemand, anglais, et russe.

Au début de l'année 1923, Delestraint demande à être affecté aux chars. En 1921, un corps de blindés a été créé par le général Estienne, le théoricien français des chars, dont Delestraint est une sorte de disciple. Mais, on le sait, les idées du général

Estienne, parti en retraite en 1926, ne seront jamais acceptées par l'État-major, qui, déjà, dans une instruction confidentielle du 29 mai 1922, écrivait : « L'emploi de grandes unités de chars semble aujourd'hui prématuré ». Pendant trois ans, Delestraint sert dans l'armée française du Rhin qui occupe une partie de l'Allemagne ; puis, le 22 mars 1927, il devient le commandant en second de l'École d'application des chars de combat, rue royale, à Versailles. Le commandant de l'école est alors le colonel Frère, qui, devenu général, présidera le tribunal militaire qui condamnera de Gaulle à mort par contumace le 2 août 1940 ; et un peu plus tard sera avec Delestraint emprisonné à Fresnes : le général Delestraint arrêté le 9 juin 1943, alors qu'il commande l'Armée Secrète ; le général Frère arrêté, ainsi que sa femme, quatre jours plus tard, le 13 juin 1943, comme chef de l'O.R.A. (Organisation de Résistance de l'Armée). Pourtant, avant le désastre de juin 40, à l'intérieur du système militaire français, Delestraint, ainsi que les généraux Martin, Bezu, Dufieux... s'efforcent de promouvoir la cause des chars de combat, et en 1929, les industries françaises mettent au point le premier char lourd européen digne de ce nom, le char B. Pourtant, en 1931, le général Matter qui dirige l'infanterie dira à Delestraint qui essaye de le convaincre : « Le char B ne m'intéresse pas ; ça n'est pas un char d'accompagnement d'infanterie ».

Entre 1922, où un mémorandum confidentiel dit de façon encore conservatoire le point de vue de la hiérarchie militaire, et 1931 où le général Matter prononce son ukase, la doctrine française a évolué vers le pire : la rigidité dogmatique, ce grand défaut de l'intelligence française. La marche au désastre est alors commencée. Certes, il y aura les avis publiquement favorables aux tanks, par exemple celui du général Doumenc en 1927 ; il y aura le livre de Charles de Gaulle, « Vers l'armée de métier » en 1934 ; il y aura les efforts plus diplomatiques de Delestraint et d'autres à l'intérieur du système, mais rien n'y fera. Au point où, à la lecture du livre de Chauvineau (1938) on se demande si derrière le choix stratégique du « front continu » certains hauts cadres militaires et civils n'avaient pas caché un choix politique : celui de favoriser l'Allemagne. Dans « Une invasion est-elle encore possible ? » le général Chauvineau ne se contentait pas de considérations sur les affaires militaires, il dénonçait le système des alliances bâti par la diplomatie républicaine depuis les années vingt et, selon lui, rendu caduc en raison de la supériorité de la stratégie du front continu. Si l'on suit sa pensée, et c'est à l'évidence celle d'une chapelle dirigeante de l'Armée, dont Pétain est probablement le grand prêtre caché, le France, invincible derrière son front continu, n'a plus à risquer la guerre, comme en 1914, pour défendre ses alliés. Elle n'a même plus besoin d'alliances, car aucune puissance ne saurait imposer « sa volonté à l'une de ces nations privilégiées auxquelles le front continu est accessible parce que cette nation sera bien trop sûre de son invulnérabilité pour se laisser influencer par une pression diplomatique ». Quant aux petits pays avec lesquels la France a conçu des alliances voici ce qu'en pense le général : « Possible dans le cadre d'un grand pays qui la protège et l'alimente, la vie d'une petite race peut très bien se révéler détestable si elle est livrée à elle-même... » Ces lignes sortent en 1938, l'année de Munich, l'année où l'Allemagne envahit l'Autriche, puis la Tchécoslovaquie : « ces petites races » qui, selon Chauvineau, ont besoin d'une grande pour les protéger. On voit que derrière le choix stratégique de l'état-major français se cachaient des choix idéologiques favorables aux systèmes totalitaires qui dominaient dans les pays voisins. Papa pense qu'il y eut complot généralisé des élites... il a toujours eu tendance à croire aux théories de la conspiration. Pas moi. Je penche pour une combinaison de facteurs, où les groupes pronazis n'ont pas nécessairement joué les premiers rôles, où les agents des services allemands ont

certainement joué un rôle, mais où la faillite intellectuelle de la classe dirigeante française a été le facteur déterminant : nous n'avons pas su penser le monde qui était devant nous, nous avons manqué d'enthousiasme réaliste face au réel, nous avons conçu des chimères, probablement en raison d'une arrogance intellectuelle, d'un manque de modestie qui est un de nos défauts. Là est la leçon à méditer encore et encore pour ne pas recommencer... afin que la Force atomique ne devienne pas un nouveau front continu alors que l'islam passe par les Ardennes de l'émigration pour envahir la France et l'Europe.

Pour ce qui concerne l'arrogance, que l'on en juge par ces quelques lignes du Maréchal Pétain prises dans sa préface au livre de Chauvineau (il parle des moyens de briser le front continu) : « Les moyens de briser le barrage existent : ce sont les chars et l'artillerie lourde. Chers, ils sont rares et relativement lents à mettre en place. La rareté de ces matériels restreint les fronts d'attaque. Le temps nécessaire au développement de leur action efficace peut être utilisé par le défenseur pour amener ses réserves, d'autant plus facilement que le front attaqué est plus étroit. » Bel exemple d'une intelligence qui manque son objet et se gargarise de concepts. Comme c'est intelligent et sage ! Comme c'est logique ! Comme c'est faux !

Le 7 mars 1936, le Conseil supérieur de la guerre avait rejeté la demande du général Gamelin de créer un grand corps blindé : à la suite de la réoccupation de la Ruhr par les corps francs allemands, Gamelin s'était temporairement inquiété ; puis, la ligne Maginot et son état-major l'avaient rassuré, hélas. Environ un an plus tard, une dernière tentative faite par Paul Reynaud sous l'impulsion de De Gaulle sera mise en minorité lors du vote à l'Assemblée Nationale. C'est ainsi que « le manuel du gradé d'infanterie » de 1938 écrit : « Les chars sont des moyens d'action supplémentaires, mis temporairement à la disposition de l'infanterie, dont ils renforcent considérablement l'action, mais qu'ils ne remplacent pas ». C'est fini, la pensée française est morte, comme le montre le livre du général Chauvineau paru la même année. Les haut gradés de l'armée de la France ont ouvert la voie aux *panzerdivisionen* de Guderian qui n'ont plus qu'à foncer à travers les Ardennes : dix divisions de chars, alors que la France n'en aura que quatre dispersées en petites unités de soutien « temporaire » aux régiments d'infanterie. Quatre contre dix, mais sans stratégie d'utilisation, et une des quatre en formation sous les ordres du colonel de Gaulle. Sous la direction du généralissime Gamelin, les stratèges français avaient prévu ce que la guerre **devait** être : l'épuisement de l'ennemi devant le front continu de la ligne Maginot. Les Allemands se sont servis de nos certitudes dogmatiques pour agir avec intelligence en s'appuyant sur une idéologie enthousiaste et folle, celle de leur supériorité raciale, qui, au bout du compte mortel, les perdra. On ne se méfie jamais assez de ses certitudes.

Les promotions de Delestraint sont lentes : la France républicaine et franc-maçonne se méfie des militaires qui vont à la messe, elle les met en fiches et freine leur avancement. Malgré tout, il commande à Vannes où, en février 1934, il marie sa fille Odette. Onze ans plus tard, Delestraint déporté sera assassiné, le maire de Vannes sera déporté pour fait de Résistance, et l'évêque, Monseigneur Treihon, qui dirigeait la cérémonie du mariage religieux, sera fusillé par les Allemands.

En mai 1936, Charles Delestraint reçoit le commandement de la 3^e brigade de chars de Metz où le 13 juillet 1937 le lieutenant-colonel de Gaulle est nommé par intérim

chef du 505^e régiment de chars de combat à Montigny-lès-Metz. Le Journal Officiel du 24 décembre 1936 avait annoncé l'élévation de Charles Delestraint au grade de Général de brigade, il était alors à trois ans de la retraite. Charles de Gaulle avance plus vite, il est nommé colonel au moment où Delestraint reçoit la dernière promotion de sa carrière d'active, « Gaulle » n'a que 46 ans. Les deux officiers sont sous le commandement du général Giraud, gouverneur militaire de Metz, il a 57 ans et a fait la plus grande partie de sa carrière au Maroc et en Algérie.

Comme tu le vois, papa, dans cette histoire tout le monde connaît tout le monde, et chacun y va de ses amitiés, de ses indifférences, amours et détestations. La défaite de juin 40 transformera ces habituelles comédies de la vie en drame, celui des peuples qui n'ont pas trouvé l'action juste, celle qui parfaitement répond aux nécessités de l'heure. Fait rare dans la vie de Charles de Gaulle, ses relations avec Delestraint seront faites d'amitié, de confiance, et de respect réciproque. Charles de Gaulle est le théoricien obstiné de la solitude du grand homme. Dans sa vie les amitiés sont peu nombreuses. Outre deux écrivains, se rencontrent quelques personnages : le colonel Mayer... Jean Moulin, peut-être ; et Charles Delestraint, sûrement. Émile Mayer est un homme étonnant, diplômé de l'X (comme Chauvineau), il est un homme de gauche (pas comme Chauvineau) qui le premier pensa le concept des « Forces de maintien de la paix des Nations Unies » (la SDN, à l'époque). Juif, mais de fait, agnostique, Émile Mayer était un intellectuel d'esprit universel qui tenait un salon où se rencontraient des penseurs de tous horizons, fascistes exclus. Charles de Gaulle fit un temps partie de ce cercle, qui l'introduira dans les milieux politiques et lui permettra de rencontrer Paul Reynaud et le général Gamelin. Émile Mayer et Charles Delestraint avaient en commun un mélange de modestie, de droiture, d'intelligence et de culture qui, peut-être, explique l'affection que de Gaulle éprouva pour ces deux hommes, qui, par ailleurs, ne se connaissaient pas. Le respect spontanément accordé à la haute culture est un des traits distinctifs du caractère français. De 1937 à 1939, dans la ville de garnison de Metz, les deux Charles se rencontreront souvent, et prendront plaisir à parler de la théorie et de la pratique des chars de combat, ils parleront politique, de l'histoire de la France, de l'Allemagne que Delestraint connaît mieux que de Gaulle. Sur tous les sujets, il y aura un accord profond entre les deux hommes, dont les familles catholiques du Nord se sont côtoyées à la messe et à l'école libre. Ils sont, l'un comme l'autre, des admirateurs de l'œuvre de Charles Péguy qu'ils sont capables de réciter par cœur, même si, et de loin, la mémoire de De Gaulle est plus étendue que celle de Delestraint. Encore que Delestraint soit doué d'une mémoire musicale étonnante, il joue du piano, et il chante avec plaisir des airs légers ou classiques, avec un goût prononcé pour les opérettes d'Offenbach qu'il chantait à tue-tête, même en déportation. On imagine mal de Gaulle chantant, joyeux, cet air de la Belle Hélène que l'on entendit le général Delestraint dans son habit de déporté chanter à Dachau, alors qu'il croise un autre prisonnier français qui, par manque de lames de rasoir, s'est laissé pousser la barbe :

Le roi bar-bu qui s'avance
 Bu qui s'avance, bu qui s'avance
 C'est Agamemnon, Aga Aga memnon
 Et ce nom seul lui dispense, seul lui dispense, seul lui dispense
 D'en dire plus long, d'en dire plus long....

De Gaulle, il est vrai, déclamaient parfois du Racine, tragédie, à un de ses compagnons qui lui donnait la réplique.

Je pense que celui que ses hommes appelaient alors « le colonel Motor » avait perçu l'intensité de la foi de Charles Delestraint, peut-être parlaient-ils parfois de religion, leur admiration de l'œuvre de Charles Péguy les y invitait. En tout cas, de Gaulle avait perçu la pureté de cet homme d'un autre âge, ou, peut-être hors du temps. Lors d'une de leurs dernières rencontres, à Londres, en mars 1943, Charles de Gaulle a dit à Delestraint : « Ce dont la France a besoin, c'est de pureté ». Ce mot « pureté » m'est toujours suspect, il couvre tant de crimes, mais je suppose que de Gaulle fait ici référence à l'impureté de cette « intelligence sans substance », le mot est de Saint-Exupéry, qui est un des plus puissants agents de décadence de l'intelligentsia française.

Ce n'est pas sa pureté qui a hissé Charles Delestraint au commandement de l'Armée Secrète, armée qui dès sa prise de fonction effective, fin 42, aurait compté 30.000 combattants, dont 5.000 en formation. C'est son titre de Général de division : ces trois étoiles qui lui permettent de parler d'égal à égal avec les généraux anglo-américains ; c'est aussi son passé sans compromissions avec le pétainisme : les préfets, les officiers, les hauts fonctionnaires, sur le modèle du « serment au *führer* » en Allemagne, prononcent un serment au maréchal Pétain. Delestraint n'a pas prononcé ce serment, Giraud l'a prononcé, puis, s'en est dédit par lettre au maréchal. Un autre facteur a joué en faveur du général Delestraint : il n'appartient à aucun des grands mouvements de la Résistance que Jean Moulin est en train de fédérer dans un système à la fois souple et contraignant. Les chefs de ces mouvements ne veulent confier le commandement de l'A.S. à aucun d'entre eux, qui, en assumant un pouvoir de commandement sur l'ensemble des groupes armés, pourrait assurer la prééminence de son mouvement sur tous les autres. Avec beaucoup d'habileté, Jean Moulin a usé de ces jalousies de chefs gaulois pour imposer à la tête de l'Armée Secrète un homme capable de maintenir les forces armées de la Résistance en dehors des luttes politiques locales et nationales ; mais également, un homme capable d'articuler l'Armée Secrète, via le général de Gaulle, à la stratégie d'ensemble des Alliés. Une des plus grandes difficultés est venue de Frenay, qui, en avance sur tous les autres mouvements dans la création des groupes armés, voulait prendre la direction de l'Armée Secrète et, ainsi, assurer à Combat une prééminence sur tous les autres mouvements. Moulin a dû, comme compromis, accorder à Frenay un titre de « commissaire aux affaires militaires » qui, de fait, donnera à Henry Frenay une capacité d'intervention dans les décisions du commandement de l'Armée Secrète. Il en usera pour essayer de marginaliser le général Delestraint. De plus, par la force des choses, l'expérience de Combat dans la lutte armée a conduit ce mouvement à avoir un grand nombre de ses cadres placés dans l'état-major du général Delestraint. Ces hommes ont des liens étroits avec l'armée secrète de Combat à laquelle ils appartiennent, ou ont appartenu. Cela va doter l'A.S. d'un encadrement de qualité, non sans créer des ambiguïtés, des collusions, et de terribles rivalités. Paradoxalement, cette structure, née des contraintes d'un moment exceptionnel de l'Histoire, a plutôt bien fonctionné dans son ensemble, elle a tenu le choc, et le choc fut terrible. On pourrait dire, de façon trop sommaire : succès de l'institution, destruction de ses serviteurs. En effet, si l'on considère les particularités des destins individuels, l'institution a engendré des drames. La guerre des chefs est une constante chez les mammifères, l'histoire de la Résistance est aussi celle d'une lente et épuisante querelle de chefs, Jean Moulin et le

général Delestraint en furent les victimes les plus célèbres. Là est, peut-être, la raison pour laquelle de Gaulle a battu froid la Résistance française lorsqu'il a rencontré ses chefs à l'Hôtel de ville de Paris, le 24 août 1944.

Jean Moulin est à Lyon. Le 4 avril 1943, il a vu Vidal au café le Touring, à l'angle de l'avenue Berthelot et du quai Claude Bernard. Vidal devait partir pour Grenoble le lendemain matin pour y rencontrer les gens du Vercors. Moulin (Mercier est son pseudonyme à ce moment-là) a remis 30.000 francs à Vidal pour financer le ravitaillement des maquis. Lorsqu'il l'a appris, Frenay a éclaté : « Comment, il donne tout ça au Vercors, alors que nous sommes obligés de mendier nos subsides ! » Mais depuis que la radio de Londres a passé le message « Les montagnards doivent continuer à gravir les cimes », le Vercors est un des grands projets financés par Moulin en tant que délégué du général de Gaulle en France.

Lors de son premier voyage à Londres, Rex-Moulin a compris qu'il avait autant besoin de De Gaulle que de Gaulle avait besoin de lui (Rex est le pseudonyme que lui a donné le BCRA de la France combattante : le Bureau Central de Renseignements et d'Action). De Gaulle, c'est le lien avec les Anglais et avec les éléments dans l'empire qui veulent continuer la lutte, c'est la possibilité de recevoir de Londres ce qui manque à la Résistance : de l'argent, des radios pour communiquer les renseignements recueillis en France, des armes, un plan pour inclure la France combattante dans la stratégie mondiale des Alliés. Moulin était tout à fait d'accord avec de Gaulle sur le fait que la guerre serait mondiale. L'attaque japonaise sur Pearl Harbor, le 7 décembre 1941 (ils l'avaient appris à Londres, ensemble, trois semaines avant le retour de Moulin en France) l'avait confirmé, un peu plus tôt que ce qu'ils pensaient, ce qui avait été une bonne surprise. Moulin a apporté à de Gaulle la Résistance dans son ensemble et dans sa diversité, et tôt ou tard les Anglais, et les Américains, devront reconnaître la légitimité de De Gaulle sur et par la Résistance qui, grâce à Jean Moulin, va reconnaître le Général comme son chef unique. Cette reconnaissance jouera un rôle appréciable pour renforcer de Gaulle lorsque sa rivalité avec le général Giraud se déchaînera à Alger.

La diversité des forces de la Résistance, tout le problème est là. Depuis qu'il s'était lancé dans cette aventure, Moulin comprenait mieux la féodalité du Moyen Âge : ce système surgit de la disparition de l'empire romain, et de son ordre impérial. Les plus forts, intelligents, et courageux se taillent des fiefs, rallient des hommes d'armes, et se font la guerre. Il y a de ça dans la Résistance, son seul ciment interne, mais il est puissant, c'est la lutte contre l'Allemand. Ça marche avec la base, qui, en plus, rêve après la guerre de créer une société plus juste, une République où l'économie n'exclurait pas la justice sociale : idéal assez puissant pour que les combattants soient tous pour l'unité dans la lutte. Mais au sommet rien ne va plus, Jean Moulin passe la moitié de son temps à arrêter des combats de chefs tribaux, ce qui de plus en plus souvent remet en question sa propre autorité, et celle de De Gaulle, surtout depuis que Frenay a noué des contacts avec les services américains qui ont un bureau en Suisse. Les Américains financent Frenay contre des renseignements fournis par les réseaux de Combat, ils veulent aussi contrer de Gaulle, qui, décidément, a le don d'exaspérer Roosevelt. Ce financement extérieur incontrôlable a fait perdre à Jean Moulin le monopole financier qui, à travers lui, était celui de la France Libre. Au début, la tâche du représentant de Charles de Gaulle était simple, il n'avait à combattre que les Allemands et le régime de Vichy. Il était Rex, ou Mercier, ou Max le père Noël, il

apportait ce qui manquait : l'argent, les radios et leurs opérateurs parachutés de Londres, les équipements, les armes, les voyages à Londres. Mais, avec le temps et le renforcement des mouvements, les directives données aux mouvements sont devenues de plus en plus claires, et contraignantes. Alors les tensions ont monté, la répression aussi. Depuis juillet 1941, l'arrivée des communistes dans la lutte a considérablement renforcé la Résistance, mais ils ont accru les tensions par leurs manipulations visant à prendre le contrôle du mouvement. Ils veulent prendre le pouvoir et faire la révolution après la guerre.

Lorsque, secrètement, il ravitaillait en armes les républicains espagnols, Jean Moulin a vu les techniques cyniques et brutales de prise de pouvoir des communistes sur les groupes et groupuscules qui s'étaient implantés au sein des armées républicaines espagnoles, il a suivi cette guerre civile dans la guerre civile, aujourd'hui il est résolu, comme de Gaulle, à tout faire, ruse et force, pour éviter cette nouvelle épreuve à la France. Lors de ses deux voyages à Londres, il a longuement parlé de cette question avec de Gaulle. Par ses contacts avec les Anglais, mais aussi ceux qu'il a établis avec les gouvernements en exil d'Europe central, de Gaulle sait comment la Résistance yougoslave est devenue une atroce guerre civile entre l'armée du général Draja Mihailovic, et celle du chef communiste Josip Broz Tito, sans oublier la lutte en Croatie contre les ustasha pronazis dirigés par Ante Pavelic dont les exactions, dans le camp d'extermination de Jasenovac, et ailleurs, sont atroces. La situation yougoslave est particulièrement complexe, car les Italiens ont annexé une partie du pays, il leur arrive de passer des accords ponctuels avec les mouvements yougoslaves de résistance, contre les Allemands et leur allié croate. En juillet 1943, lorsque l'Italie renversera son alliance avec l'Allemagne, l'armée italienne abandonnera à la Résistance titiste un armement important, qui sera immédiatement utilisé contre l'armée allemande. Tito, comme les autres dirigeants des partis communistes, n'était entré en lutte ouverte contre les Allemands qu'après l'invasion de l'URSS.

De Gaulle avait aussi parlé avec Jean Moulin des problèmes que posaient les communistes au gouvernement en exil de la Pologne, ainsi qu'à celui du Royaume de Grèce. Il n'était pas question de laisser la France suivre le même chemin. Et comment avait demandé Jean Moulin ? « C'est très simple avait répondu de Gaulle : Je suis la France, et je commande son armée, la vraie, celle qui combat les Allemands. Alors, vos chefs de clans, ils font comme ils veulent, sous votre supervision évidemment puisque vous avez les fonds. Ils font comme ils veulent pour tout ce qui concerne les affaires civiles, le recrutement, la propagande, **etc.** » De Gaulle avait laissé tomber **etc.** avec une moue de dédain presque comique, un homme qui n'aime pas les animaux, mais jette du pain aux canards. Puis, la moue avait été effacée d'un coup, et c'est le roi en exil qui avait ordonné : « Mais pour tout ce qui concerne les affaires militaires, c'est-à-dire la guerre, c'est-à-dire la politique, c'est moi qui décide. Alors, c'est simple, il n'y a qu'une seule armée de la France : je la commande ! » Il avait ajouté comme une concession bienveillante : « Bien sûr, vous allez me trouver quelqu'un de bien à qui je confierai le commandement de mon Armée Secrète, l'A.S. »

C'était clair, c'était simple, c'est exactement ce que Jean Moulin a fait. Lui seul savait combien cela avait été difficile, et maintenant que le général Delestraint avait été nommé commandant en chef de l'A.S. (le message envoyé par Londres avait

laconiquement dit : « Charles à Charles d'accord »), Moulin savait que les difficultés ne faisaient que commencer.

Puis, il y avait eu cette soirée de la fin février 1943, pendant le second séjour de Moulin à Londres. Moulin était venu à Londres avec le général Delestraint, un voyage difficile, qui avait dû être annulé à plusieurs reprises. Les rencontres du général Delestraint avec le haut commandement allié à Londres se passaient bien, Moulin sentait qu'ils avaient fait le bon choix : par son grade, son attitude passée, et son comportement, Charles Delestraint s'attirait le respect et la sympathie de ses interlocuteurs ; en plus, son anglais n'était pas mauvais. Delestraint avait dit à Moulin qu'il connaissait de Gaulle, et l'appréciait, pourtant Moulin avait été surpris de voir à quel point les deux hommes étaient liés. Il arrivait même que Charles de Gaulle donnât ouvertement des signes de respect et, presque, d'affection à Charles Delestraint. Pour les gens de Londres, du jamais vu.

C'est à cette époque-là que Charles de Gaulle avait, une fois de plus, reçu Moulin dans le bureau de la France Libre à Carlton Gardens, en fin d'après-midi, un vendredi. Tout était calme, seuls l'ordonnance du général et les hommes de garde étaient encore dans les locaux. Le général semblait détendu, il s'était assis dans un des trois fauteuils en cuir qui faisaient face à son bureau, il avait invité Moulin à prendre place à côté de lui. Il s'était levé, avait pris un paquet rouge écarlate de Craven A sur son bureau. Au centre du paquet, il y avait un cartouche elliptique de couleur blanche au centre duquel on voyait deux têtes de chats, un noir et un blanc. Des cigarettes anglaises, pensa Jean Moulin, qui, en France, n'avait jamais vu ce paquet dont il remarqua l'élégance en même temps que celle des mains du général : petites pour un si grand corps, fines et racées, y compris dans leurs mouvements qui avaient toujours une élégance sobre, alors que les mouvements du reste du corps étaient souvent gauches, comme mal adaptés à l'espace. De ce paquet, Charles de Gaulle, isolé dans son geste comme dans ses pensées, avait tiré une cigarette dont l'embout était fait d'une mince pellicule de liège brun, raffinement qui empêchait le papier à cigarette de coller à la lèvre du fumeur. Tendant le paquet ouvert, il avait demandé, avec un mélange d'amabilité sans façon et de formalisme étonnant : « Caporal Mercier, fumez-vous ? » Alors qu'à cette heure tardive ils étaient seuls dans le bureau de Carlton Gardens, Jean Moulin avait été surpris que de Gaulle lui donne son grade militaire et son pseudonyme du moment. Moulin avait dit simplement : « Je ne fume pas mon général », puis, comme pour maintenir un climat d'égalité dans leur face à face, il avait ajouté : « Mais, je vous en prie, faites ». De Gaulle avait esquissé un sourire alors qu'il était sur le point d'allumer sa cigarette avec un briquet à essence. Ce briquet ouvert, où luisait la répétition de l'étincelle, avait fait monter aux narines de Jean Moulin une odeur d'essence un peu écoeurante. Le général avait tiré quelques bouffées profondes en relevant la tête vers le plafond, la fumée avait parfumé la pièce de l'exhalaison du tabac blond à la fois âcre et douce, comme la sueur de certaines femmes dans l'amour. Jean Moulin avait soudain pensé à Antoinette, et à Madame M***. De façon furtive il s'était dit que sans cette guerre il aurait été un homme heureux : préfet, artiste-peintre peut-être, et comblé de l'amour de deux femmes. Ça, c'était moins sûr, Madame M*** n'aurait jamais accepté... Antoinette peut-être... la guerre lui évitait ce choix. Elle en imposait d'autres.

Après avoir fumé en silence pendant quelques instants, de Gaulle avait repris la parole. Il avait lâché sa bonde, il vidait son sac, tout y passait. Churchill qui, pour le

mettre au pas, l'empêchait de voyager ; les Américains qui le prenaient pour un rigolo ; ses collaborateurs de Londres, des arrivistes, des incapables ou des « arrangeurs ». Moulin avait compris que ceux que de Gaulle appelait les « arrangeurs », c'était ceux qui pensaient qu'on pouvait toujours s'entendre, qu'il y suffisait d'un peu de bonne volonté et autres fariboles, ceux qui n'avaient pas compris que l'Histoire était faite de situations inconciliables, où il fallait avoir la volonté de passer en force, ou de périr. Il parla du général Catroux qui voulait concilier tout le monde : de Gaulle, Giraud, les Américains, les Anglais... et pourquoi pas Vichy et les Boches tant qu'il y est ! Là, il sentit qu'il allait trop loin. Il arrêta sa diatribe, éteignit sa cigarette, pris le temps d'en allumer une autre, comme pour marquer son changement de registre :

- « Mercier, sans vous, je suis foutu ! Mercier, j'ai besoin de vous ! » « Mais, mon général... » « Oui, foutu ! Et ce qui est grave, c'est que, comme personne n'a voulu s'y coller, ni Reynaud qui a préféré rester dans les bras de la mère des Portes, ni Blum que certains attendaient ici, ni Noguère en Afrique du Nord auquel j'ai écrit... Personne ! Personne n'a voulu être la France, alors c'est moi qui suis venu sauver l'honneur de la France ! Moi ! et pas un autre, alors si je suis foutu, la France l'est aussi. Voilà le drame !
Mercier, j'ai besoin de vous ! »

Ce « Mercier, j'ai besoin de vous ! » ainsi que tout le reste, avait été prononcé sur un ton grave, mais d'une voix presque cassée, théâtrale, ce qui lui donnait une intonation finale qui avait quelque chose d'une voix féminine. Celle de Jeanne d'Arc vieillissant, pensa Jean Moulin, qui dans cet instant dramatique se refusait à perdre le sens de l'humour. Sa carrière préfectorale lui avait appris que les hommes politiques et les généraux pouvaient être de grands comédiens. Il se demanda si de Gaulle lui jouait la comédie. Il pensa qu'il était sincère, ou que s'il jouait la comédie, il s'était pris à son propre jeu.

Alors de Gaulle expliqua. Il parla de tout. De ses conflits avec Churchill à propos des affaires de Syrie, de Madagascar, du débarquement en Afrique du Nord, de Giraud que les Américains lui avaient lancé dans les pattes pour qu'il se casse la gueule (il avait bien dit « Ils veulent que je me casse la gueule »). Il parla de la volonté des Américains de briser le système colonial européen partout dans le monde. « Et par quoi vont-ils le remplacer ? Ils n'en savent rien, ils ne se posent même pas la question ! Ils croient que tout le monde veut se convertir à l'*american way of life* ». Moulin ne parlait pas l'anglais, il entendait cette expression nouvelle dans la bouche du général qui l'utilisait avec une ostentation ironique, en la prononçant à la façon de Maurice Chevalier, lequel, récemment revenu en France après un long séjour aux États-Unis, avait sur « radio Paris » lancé la chansonnette :

« Et tout ça, ça fait
« D'excellents Français
« Qui marchent au pas... »

Suivi d'une profession de foi maréchaliste. De Gaulle avait parlé d'Anfa, de sa rencontre avec Roosevelt que lui avait imposé Churchill, qui avait menacé de lui couper les vivres : plus un sou, plus de voyages, plus d'armes, plus d'émissions sur la BBC, plus rien. Il parla du « compromis » avec Giraud que lui avaient imposé

Roosevelt et Churchill. Il ne parla pas du mémorandum Giraud-Roosevelt. Avec Churchill, de Gaulle était sûr de pouvoir recoller les morceaux. Ils étaient condamnés à s'entendre pour l'avenir du continent européen, pour défendre leurs empires que les Américains voulaient mettre en pièces : « Et vous verrez, Mercier, à la fin, ces peuples abandonnés à leurs plus mauvais penchants créeront dans le monde un beau bordel. En tout cas, pas question qu'ils viennent foutre leur bordel chez nous ! » Puis il avait analysé la situation militaire : pour les puissances de l'axe c'était déjà perdu, c'est la raison pour laquelle il jugeait la stratégie de Giraud : « Tout pour la victoire » naïve et de courte vue ; évidemment, elle plaisait aux Américains qui s'imaginaient qu'ils pouvaient désormais écrire l'Histoire tout seuls. La victoire était déjà là, c'est l'après-victoire qu'il fallait préparer. Les Américains avaient déjà imprimé des billets de banque pour la France et mis sur pied un système d'administration (l'AMGOT : *American Military Government of Occupied Territories*) qui ferait passer le pays de la botte allemande aux rangers américains. C'était intolérable, il fallait que la France se libère elle-même, par elle-même et pour elle-même : « Et c'est vous Mercier qui allez mettre sur pied cette administration qui fera la libération ! ». Le général expliqua son plan à Moulin : il allait diviser les Alliés : d'abord jouer les Russes contre les autres, faire en sorte que les Russes reconnaissent la France combattante comme le gouvernement de la France ; faire pression sur les Américains en prenant l'opinion publique américaine à témoin contre son gouvernement : dans quelques mois Roosevelt serait en campagne électorale, ça pourrait aider. Avec les Anglais, il en avait maintenant l'habitude : il dirait non à tout puis il accepterait leurs concessions quand il n'aurait plus d'autre option. Seulement, pour réussir dans toutes ces affaires, il fallait que, lui, Mercier, le soutienne comme un seul homme, et que toute la Résistance intérieure (« Je dis bien *toute*, caporal Mercier ! ») se rallie derrière de Gaulle, son unique chef. Jean Moulin pensa que le moment était venu pour lui de présenter son propre plan :

« Mon général, vous avez eu raison l'été dernier de changer la devise de la France Combattante « Honneur et Patrie » qui est celle de notre Marine Nationale, de tradition peu républicaine, en celle de la République de toujours : « Liberté, Égalité, Fraternité ». Cela a considérablement facilité mon travail de rassemblement. Mais à présent, nous devons faire un pas de plus en avant ». Et Moulin expliqua ce qui l'opposait à Pierre Brossolette, à Henri Frenay, aux communistes, et à bien d'autres qui, finalement, comme Pétain, voulaient utiliser la défaite et la Résistance pour forger une France nouvelle, faire une révolution pour tout changer. Jean Moulin ajouta que certains, comme Brossolette, veulent faire une révolution « gaulliste ». Il expliqua que tous ces révolutionnaires allaient engager le pays sur la voie de la guerre d'Espagne, car tous ceux qui prêchaient la révolution la voulaient exclusivement sous leur drapeau : rouge pour les communistes, blanc pour les monarchistes de tous poils, tricolore pour beaucoup, qui, pourtant, étaient prêts à assassiner leurs dissidents. Or, la France et la République, c'était cela, cet ensemble de gens qui n'ont pas les mêmes idées, mais, dans la République laïque réussissent à vivre ensemble. Même les communistes, les plus douteux, les plus dangereux pour l'avenir de la démocratie, ils font partie de la France qui ne peut pas se faire et se refaire sans eux. Jean Moulin venait de citer Péguy qui avait-il dit résumait au mieux son objectif « La République une et indivisible, voilà notre royaume de France ! » Après la citation de Péguy, de Gaulle avait dit : Oui ! Et alors, que voulez-vous faire !

« Continuer ce que vous avez commencé. Il y a presque un an, vous avez reçu ici, le socialiste Christian Pineau de la CGT, je veux prendre contact avec tous les dirigeants des anciens partis, des syndicats, des associations qui ne se sont pas déshonorés ou compromis avec l'occupant et Vichy. Je veux les faire entrer dans le Conseil National de la Résistance, et je veux que ce Conseil vous reconnaisse comme seul chef, jusqu'à la libération du pays, et jusqu'à ce que votre gouvernement provisoire ait organisé des élections libres d'où devrait sortir une assemblée constituante qui donnera à la France une constitution nouvelle. Je veux aussi doter la Résistance d'un grand programme de justice sociale et économique ».

De Gaulle s'était levé devant Jean Moulin qui se mit debout pour lui faire face. Moulin n'était pas très grand, de Gaulle dut se pencher pour lui donner l'accolade, puis il dit d'une voix que l'émotion rendait plus grave que d'habitude : « Caporal Mercier, je vous ferai demain mon Compagnon de la Libération ! » après un temps de silence, alors que les deux hommes se regardaient avec des larmes dans les yeux, de Gaulle ajouta d'une façon mécanique la formule qu'il avait coutume d'employer : « ... avec tous les prolongements que comportent le mot et la chose ! » Je crois, papa, que Jean Moulin savait déjà qu'il allait mourir, Charles de Gaulle savait aussi que son compagnon ne survivrait pas, mais il espérait encore. Jean Moulin n'espérait plus.

Chapitre VII

Aux Côtes de Sassenage, les choses sérieuses commencèrent dans l'après-midi de ce lundi 5 avril 1943, alors que, les clients au travail, le café-restaurant de la mère Lesage était désert. La mère Lesage était une paysanne du Dauphiné, toute bonté et rondeurs, comme les saveurs de sa cuisine qu'elle mitonnait sur un gros poêle qui brûlait des rondins, et dont les quatre ouvertures rondes s'adaptaient au diamètre des casseroles et des poêles en manipulant des cercles de fer qui s'adaptaient les uns aux autres comme des puzzles métalliques.

Dans la vie, on rencontre des grosses et des gros très méchants, la mère Lesage aurait eu bien des raisons d'en vouloir à la vie et d'être méchante : elle était veuve de guerre depuis 1917 ; son fils unique, Albert Lesage, était mort en 1937 dans un banal accident de la route causé par un chauffard éthylique. Chez elle, les malheurs de la vie avaient accentué ses rondeurs et sa bonté. Son café-restaurant était toute sa vie, quelques clients étaient parfois ses amants, dans la bonne humeur et sans excès. Elle faisait la morale aux ivrognes, qui la respectaient et contrôlaient leur ivresse, en souvenir de son « pauvre Albert » - peut-être - mais surtout de peur d'être pris dans l'étau puissant de ses deux bras qui pressaient le malotru contre ses énormes seins jusqu'à quasi-suffocation du contrevenant. C'était humiliant, et personne ne s'y risquait deux fois. Sauf ses amants, mais leur situation était différente. Si la mère Lesage était née cinquante ans plus tard, elle aurait contrôlé son poids et elle aurait fait des études. Elle serait devenue une femme d'affaires très en vue, ou une grande avocate, car elle était d'une intelligence vive et sagace, tout en finesse dans son corps lourd. C'est un autre destin que lui avait proposé son temps.

Senlis s'était remis de sa chute en vélomoteur. Si la douleur était supportable, malgré des compresses d'eau d'arquebuse son coquard peu désenflé le faisait encore souffrir. Tôt le matin, avant son départ pour la gare, il avait retenu la salle privée du restaurant, celle qui servait aux mariages, aux repas d'enterrements, aux réunions d'anciens combattants, aux assemblées de la coopérative des fromagers qui fabriquent le « bleu de Sassenage et du Vercors ». Dans cette salle Marc avait servi à Vidal et à Farge leur repas de midi. Senlis aurait aimé recevoir ses visiteurs chez sa femme à la Grande Vigne, mais il y avait des pétainistes dans la famille. La maison où vivaient Senlis et son épouse était située à trois cents mètres du restaurant des Côtes, Marc vit son chef venir à pied, à travers champs. D'autres personnes étaient arrivées avant lui : des guetteurs qui signaleraient tout mouvement suspect. Il y avait cinq hommes et une femme, papa les connaissait tous de vue, sauf la femme, une jolie fille, qu'il voyait pour la première fois. Marc comprit qu'elle était de la famille de Senlis, la sœur de sa femme peut-être. Senlis présenta papa aux guetteurs. À l'exception de la fille qui avait un foulard, ils étaient tous coiffés d'un béret basque. Tous les paysans de la région en portaient, et même en ville le port du béret n'avait rien d'exceptionnel.

Senlis demanda à Marc de se poster dans un angle de la salle de réunion, d'où il pourrait voir chaque guetteur : s'il était nu-tête, rien à signaler ; s'il portait foulard ou béret, danger ! Senlis dit : « Tu donneras l'alerte et la réunion se dispersera ! » De la

fenêtre qui était dans l'angle de la salle, Marc vit que Senlis répartissait les guetteurs autour de la propriété. Aujourd'hui nous sommes loin de ce 5 avril 1943, on peut donner leurs noms, il y avait Max Chamson, Jean Lefort, Rémi Heidsiek, et les lieutenants de chasseurs alpins Costa de Beauregard et Régnier. Pour la fille, tu avais raison, papa, c'était la sœur de la femme de Dalloz, elle s'appelait Jacqueline Gröll.

Puis arriva le capitaine des chasseurs alpins Le Ray, c'est lui qui avait recruté Costa de Beauregard et Régnier, ainsi que le lieutenant Jeannest qui n'était pas là aujourd'hui. Depuis le 11 novembre 1942, lorsqu'en réponse au débarquement en Afrique du Nord Hitler avait ordonné l'invasion de la zone libre, la France de Vichy n'avait plus d'armée, elle avait été mise à pied par les Allemands. Cela avait favorisé le ralliement d'un grand nombre d'officiers à Giraud, à travers l'ORA (Organisation de Résistance de l'Armée) du général Frère. Au début, la résistance intérieure avait cru que les officiers sans emploi rejoindraient la résistance pour lui apporter ce qui lui manquait plus encore que des armes : des officiers pour l'instruction et l'encadrement des réfractaires au S.T.O, qui venaient à la résistance par milliers. Dans l'ensemble et à ce moment-là, seuls quelques militaires de carrière ont choisi la Résistance, certains sous-officiers, lieutenants et capitaines ; mais rares furent les officiers supérieurs contactés qui acceptèrent immédiatement de rejoindre la Résistance. La grande peur de l'époque, tant à Vichy qu'à Londres, c'est la guerre civile en France, comme lors de la défaite de 1870, qui a déclenché la Commune de Paris : tout grand mouvement populaire fait peur aux élites impopulaires. Une autre raison pour laquelle les officiers supérieurs ne voulaient pas se joindre à de Gaulle était le fait qu'il leur apparaissait comme le symbole d'une résistance dont la légitimité était confuse et qui, de surcroît, incluait les communistes : alliés d'hier d'Adolf Hitler, alliés de toujours de Staline. De plus, on a vu que la réputation de De Gaulle n'était pas bonne dans le milieu fermé des hauts gradés de l'armée française. Et puis, il faut le dire, une partie de la France et de son armée n'avait pas accepté la Révolution de 1789, il s'en détachait une faction qui trouvait dans Pétain une occasion de prendre sa revanche sur les Jacobins, les libres-penseurs, les francs-maçons, et les communistes que l'on mettait tous dans le même sac à bile. Dans leur propagande, les communistes ne s'y trompaient pas, ils invoquaient à tout propos la « Grande Révolution française », dont ils se présentaient comme les plus authentiques héritiers et dont ils espéraient une suite, une révolution sociale. De là à accuser de Gaulle ou Jean Moulin d'être communistes, il n'y avait qu'un pas que certains militaires n'hésiteront pas à franchir, d'autant que dans l'entourage de De Gaulle à Londres, le général Petit était un espion soviétique. Avec le temps, et l'amertume du temps perdu, Henri Frenay finira par se convaincre du procommunisme de Jean Moulin et de De Gaulle, il écrira sa rancœur et son triste ressentiment. Les qualités nécessaires pour faire un chef de bande ne sont peut-être pas compatibles avec celles qui sont nécessaires à un homme d'État.

C'est avec le temps que l'armée, grâce au général Giraud simultanément apolitique et réactionnaire, a progressivement glissé vers la Résistance, aidée en cela par ses propres organisations clandestines. La France résistante fut une réalité beaucoup plus complexe et diversifiée que les mythes gaullistes et communistes ont voulu le faire croire après la victoire. La résistance allait de conserve avec un changement progressif qui s'accélérait au rythme des défaites allemandes, de l'ineptie du gouvernement de Vichy, et des crimes de la collaboration. À l'exception des résistants des origines, des volontaires de la « France combattante » et des maquisards, toute la France a suivi ce rythme opportuniste et complexe. Les derniers officiers ont rejoint le mouvement pour

les défilés de la Libération, ce sont ceux que vous, les maquisards, appeliez « les naphthalisards » : ils étaient restés chez eux, pour se protéger des balles ; ils avaient conservé leurs uniformes dans la naphthaline, pour les protéger des mites. Ils les en ressortaient à la fin, pour défiler avec les maquisards, et resquiller une part de gloire. À la fin de la guerre, les militaires traditionnels étaient contents : ils étaient souvent vivants, le gouvernement du général de Gaulle avait plein pouvoir, il était en train de remettre l'armée française en ordre. Les militaires savaient enfin à qui ils devaient obéir.

En avril 43, on n'en était pas encore là, on en était loin. La seule certitude du moment était que sans l'action des gens de la Résistance, la libération, si elle venait, ne serait pas due à l'action des Français. Lorsqu'Yves Farge et le général Vidal arrivèrent dans la pièce où Senlis et Le Ray les attendaient, papa était dans la salle de réunion dans son coin près de la fenêtre. Senlis expliqua à Vidal le rôle que jouerait Marc dans la protection de la rencontre, Vidal fit à mon père un signe de reconnaissance de la main. Le Ray salua militairement le général. Par réflexe, et avec beaucoup d'élégance, Vidal rendit le salut. Comme ils étaient tous les deux en civil, et vu l'état dans lequel se trouvait l'armée française, ce formalisme d'un autre temps surprit papa qui n'avait pas encore fait son service militaire. Cette affectation dans le respect des formes d'un passé à la fois si proche et si lointain arracha un sourire à Senlis. Le sourire ironique qu'il avait eu à Paris rue de Rivoli, en 1938, lorsqu'il avait vu et entendu deux aristocrates russes, la cinquantaine élégante ; l'un, portier de l'hôtel Meurice était dans un uniforme de fantaisie qui faisait illusion en quelque sorte ; l'autre, chauffeur de taxi, simplement vêtu, mais avec une pochette de soie dans la poche supérieure de sa veste sombre. Dans un français persillé d'élégants archaïsmes, chacun donnait à l'autre des titres ronflants qui n'avaient cours que dans leurs souvenirs de cour, à Saint-Pétersbourg. Senlis en perdit son ironie. Il pensa que c'était pour que Vidal et Le Ray pussent à nouveau se saluer sans malice et sans honte qu'ils se battaient, lui et tous les autres. Ils ne se battaient pas pour la victoire, d'autres avaient le privilège de le faire avec l'efficacité nécessaire que donne un État dans la puissance de ses moyens et dans la force de sa légitimité. En vérité, ils se battaient en amateurs contre des professionnels. Leurs maladresses étaient un hommage à leur courage. Puisque les professionnels, les officiers supérieurs de l'armée française n'avaient pas été capables de vaincre, les maladresses des civils sauvaient l'honneur d'un pays qui avait donné au monde des penseurs, des savants, des chefs de guerre, et des artistes. Tous créateurs d'une aventure humaine qui avait rendu l'histoire des hommes plus riche que ce qu'elle eût été sans la France et sans eux. En juillet 1941, Senlis avait lu l'éditorial de Jean Cavailles, écrit pour le premier numéro du journal clandestin « Libération ». Ce philosophe et mathématicien que les Allemands allaient fusiller le 17 février 1944 à Arras avait écrit des mots d'une intelligence inoubliable, dans lesquels cet intellectuel homme d'action faisait ressurgir l'ombre de Blaise Pascal :

« En somme un dilemme : collaborer ou lutter. Or, collaborer c'est jouer la victoire allemande. On oublie que cet ordre allemand, fût-il instauré en Europe, le fût-il en Afrique, n'est qu'un ordre militaire et policier qui s'effondrera fatalement, que sa pierre d'achoppement soit l'Angleterre, l'Amérique ou la Russie... On nous a tellement seriné que nous n'avons plus rien, plus d'armée, plus d'armes, plus de moral, qu'on a réussi à nous cacher ce qui nous reste de puissance. Peu de choses, en vérité, mais bien assez pour que cela pèse lourdement dans la balance. Aujourd'hui,

par notre collaboration, notre lâcheté, nous retardons de quelques semaines, de quelques mois, la défaite allemande, alors que nous aurions pu, que nous pouvons encore, avec les restes de notre puissance, être l'un des agents de cette défaite. Un agent si capital qu'avant même qu'apparaissent les premiers signes de la décomposition germanique, cela nous permettrait d'exiger une place de choix à la table des vainqueurs, de forcer le respect de nos alliés et de leur poser nos conditions. Soyons certains de cette défaite, et soyons certains que si cette défaite ne vient « comme vient fatalement en son jour la fin de toute aberration humaine » que dans un, deux ou trois ans, les une, deux trois années passées à collaborer avec la peste ne seront guère plus heureuses, et combien plus sordides, que celles passées à résister VAINCUS INVAINCUS. De cela ce journal s'acharnera à vous apporter toutes les preuves. »

Il y a parfois des paroles de feu. Remplaçons allemand, allemande, germanique par musulman, musulmane et islamique et nous avons une image d'un futur de plus en plus possible.

Quelques instants après Le Ray, Marcel Pourchier arrivé de Nice la veille au soir était entré dans la pièce. On l'appelait le commandant Terville. Le Ray l'avait logé pour la nuit. Terville était venu à Sassenage en tram, puis il avait fait le dernier kilomètre à pied. Il était né à Breuil dans les Alpes Maritime, le 1er juin 1897. Il était de trois ans l'aîné de Senlis. Avant-guerre, il avait commandé l'École Militaire de Haute Montagne, il est le coauteur du meilleur manuel d'escalade de l'époque : « La technique de l'Alpinisme », qui allait paraître fin 43 chez Arthaud à Grenoble. Ses visites à l'éditeur dauphinois servaient de couverture à ses déplacements fréquents entre Nice et Grenoble. Dalloz Senlis avait connu Terville lors de courses en montagne. Il connaissait Le Ray, le benjamin du groupe, de réputation en raison de ses premières alpines avec les frères Boëll. Avant-guerre, en 1925, Senlis a tracé sur l'Aiguille verte dans le massif du Mont Blanc la voie qui aujourd'hui porte son nom, « la voie Dalloz ». Le Commandant Marcel Pourchier, Terville, était un officier des chasseurs alpins, comme le capitaine Le Ray. Il était un des chefs du réseau Alliance dans la région niçoise ; sans accorder toutefois grande importance à ces lointaines querelles, il préférait le général Giraud à de Gaulle. Les Allemands le fusillèrent le 4 septembre 1944 au KZ de Natzweiler-Struthof, en Alsace, en même temps qu'une centaine d'autres résistants.

Tout le monde était là. Marc voyait les cinq guetteurs, ils marchaient comme des promeneurs du dimanche, Jacqueline Gröll jouait les jardinières en amatrice. Tous étaient nu-tête : rien à signaler. Senlis fit une première introduction : il présenta Vidal, le chef de l'Armée Secrète ; puis il présenta d'un mot tous ceux qui étaient présents, le commandant Pourchier fut le dernier à être présenté, ce qui permit à Senlis de dire : « Il est notre expert en logistique. Il va nous parler des problèmes de ravitaillement du Vercors. Car si, au jour J, nous voulons être le porte-avions immobile d'une armée de parachutistes déjà sur place, nous devons nourrir nos hommes. Notre logistique doit être impeccable ». Senlis avait employé ce mot nouveau, « logistique », avec une gourmandise de lettré : c'est en 1936 que la presse avait popularisé ce terme lors de la guerre italo-éthiopienne. Auparavant, Senlis avait présenté le lieutenant de l'École nationale des eaux et forêts, le polytechnicien Bayle de Jessé, un homme important, qui fournissait les caches pour les armes et les explosifs, qui connaissait toutes les maisons cantonales, les fermes et les granges abandonnées où un camp pouvait être

créé. Ses attributions lui permettaient de disposer d'un petit parc automobile. Son véhicule de fonction était une Celtaquatre Renault à gazogène avec laquelle, sans ordre de mission, il pouvait circuler dans le département de l'Isère et dans les départements voisins. Son véhicule sera utilisé le lendemain pour permettre à Vidal de visiter les principaux sites du Vercors.

Vidal savait écouter. Il n'interrompt l'orateur qu'une seule fois : « Toutes ces ressources en lait, en viande, en pommes de terres, légumes et fruits, selon vous, combien d'hommes peuvent-elles nourrir pendant, disons, six à huit mois ? » Terville avait répondu : « Huit mille hommes, au moins ». Papa pensa que leur expert n'avait jamais crevé la dalle dans la montagne. Les paysans ne vendaient pas facilement leurs vaches, ni leurs patates, ni même leur lait. Il est vrai que l'expert avait expliqué qu'il faudrait faire des réquisitions et donner des bons aux paysans qui se les feraient rembourser à la libération. En entendant parler de libération d'une façon aussi concrète ; en tout cas, dans un plan qui donnait forme à l'avenir, Marc s'était senti ému, les autres aussi.

Senlis et Le Ray s'étaient partagé la présentation de la partie militaire du plan. Senlis l'avait fait d'une façon plus globale, et plus rapide que Le Ray. Senlis avait dit qu'au mois de janvier de cette année, après la mission de Farge et de Cordier, mais avant le voyage de Vidal à Londres, il était allé à Bourg-en-Bresse avec Farge présenter le plan à Vidal et à son état-major. Il y a quelques semaines, ils avaient entendu le message de la BBC du 25 février 1943: « Le chamois des Alpes doit continuer à gravir la pente ». À l'évidence ce message confirmait l'acceptation du plan par Londres. Vidal hocha la tête et sourit. Il revoyait de Gaulle après le long exposé qu'il lui avait fait sur le Vercors, Vidal avait demandé à ce qu'un message soit diffusé au plus tôt sur la BBC. Alors Senlis remercia pour les sommes déjà versées par le délégué de De Gaulle, pour celle reçue ce matin des mains de Vidal, puis, il ajouta : « Pour conclure, j'irai droit au but : nous voulons stocker dans le Vercors des troupes bien formées et aguerries, renforcées par des troupes parachutistes alliées qui, au jour J du débarquement dans le sud de la France, descendront dans la plaine de l'Isère et dans la vallée du Rhône pour couper toute retraite aux armées allemandes du Sud et du Sud-Ouest. L'ennemi sera ainsi échec et mat en deux coups : poursuivi par les Alliés venus du sud, bloqué par nous dans la vallée du Rhône. Il ne pourra pas se replier en Alsace ou sur la ligne Siegfried, et la fin de la guerre interviendra rapidement ».

Ce fut au tour de Le Ray d'entrer dans le détail. Si le Vercors était une forteresse naturelle, comme toute forteresse, elle a ses points faibles. Cette entrée en matière fit sourire tous ceux qui savaient que Le Ray s'était évadé de la forteresse de Coltiz en Allemagne, une prison aux murs et fossés soi-disant inviolables, que ses talents d'alpiniste lui avaient permis d'escalader. Il parla d'abord des « pas », Marc les connaissait presque tous : il s'agit de passages plus ou moins étroits dans les falaises qui permettent d'accéder au plateau : le pas de l'Essaure, le pas de L'Aiguille, de Chattons, de la Ville... des troupes de montagne pouvaient franchir ces passages naturels. Cependant, quelques hommes pourraient en rendre l'accès très coûteux à l'ennemi, à la condition qu'en plus de leurs armes légères, ils soient armés de mitrailleuses, de grenades, et surtout de mortiers sans lesquels le combat en montagne n'est pas possible (malheureusement, les troupes de montagne du général Pflaum, des Bavarois et des Autrichiens, avaient de bons alpinistes. Ils ont attaqué les pas en

passant par les sommets : attendus sur les passages du bas, ils ont attaqué par le haut. Manquant de mortiers et de mitrailleuses les maquisards n'ont pas résisté longtemps). Plus en évidence était la trouée de Saint-Nizier du Moucherotte, par où passaient la route et le tramway qui reliaient Grenoble au Villard via Lans en Vercors. Si l'ennemi voulait en masse investir le plateau, il passerait par là, les autres entrées étaient plus faciles à défendre. Le capitaine Le Ray déclara que depuis le contournement de la ligne Maginot par les chars allemands, il ne croyait plus aux lignes infranchissables, aux fronts continus de Chauvineau. Il y eut un murmure d'approbation dans la salle. Papa savait qui était Chauvineau. Ce général décoré par Pétain juste après la défaite pour sa « remarquable défense de Paris » était un sujet de plaisanteries amères parmi les résistants : « Napoléon décorait les vainqueurs, Pétain décore les vaincus ! ». Le Ray en vint à ce qu'il considérait comme l'essentiel : « Il ne faut surtout pas que le Vercors se transforme en zone libérée avant le reste de la France. Nous ne devons en aucun cas agir indépendamment, notre action doit impérativement être coordonnée avec le débarquement allié dans le sud de la France. Ce débarquement doit, pour nous, être le signal que nous devons quitter le Vercors pour attaquer l'ennemi sur ce qui, en raison du débarquement dans le Sud, sera devenu ses arrières. N'oublions pas que les avions allemands de la base de Charbeuil-la-Trésorerie près de Valence sont à moins de dix minutes de vol de nos camps, nous pouvons donc être facilement repérés et bombardés, ce qui serait terrible pour les villages du plateau, et pour nos camps de réfractaires ». Il se tourna vers le général Delestraint et dit : « Avant le débarquement dans le sud, il est essentiel que les Alliés détruisent par un bombardement aérien intense la base aérienne de Charbeuil-la-Trésorerie ! » Le Ray en avait fini. Senlis reprit la parole, pour remercier les orateurs et dire son approbation. Il parla à nouveau des paiements, ils avaient besoin de cet argent liquide pour payer les clandestins : certains civils, mais aussi les officiers, sous-officiers, et soldats des chasseurs alpins de l'Armée d'armistice que les Allemands venaient de dissoudre, et qui avaient rejoint la Résistance. Il expliqua que certains percevaient encore leur solde, mais que d'autres, une dizaine, déjà connus de l'ennemi, devaient entrer dans la clandestinité. En plus d'argent, ils avaient besoin de faux papiers. Or, avec le temps, de plus en plus de combattants seraient forcés d'entrer dans la clandestinité, ils auraient donc de plus en plus besoin d'argent, et de faux papiers. Il avait appris que dans l'Ain certains avaient attaqué une banque. Ici, pour l'instant, ils manquaient d'expérience dans ce domaine. Puis Senlis pria Vidal de commenter ce qui venait d'être dit et de leur parler de son récent voyage à Londres.

Vidal fit les remerciements d'usage : pour l'organisation de sa visite, pour la qualité et le professionnalisme des exposés ; à plusieurs reprises, il dit : « J'aime l'exactitude ! » Puis, il parla de ses rencontres à Londres avec le général de Gaulle et avec l'état-major allié. Il confirma que le plan « Montagnards » avait été accepté par de Gaulle et par les alliés. Vidal déclara : « Le général de Gaulle sait ce que vous faites, et il m'a chargé de vous dire son admiration ». Papa et tous les autres prirent conscience du fait qu'au-delà de leur vie quotidienne avec toutes ses servitudes, ils étaient en train d'écrire l'histoire de la France et du monde, ils se sentirent fiers d'être ces « Vaincus invaincus » dont parlait le journal « Libération ». De Gaulle avait acquis la force d'un symbole, celui de leur résistance, en entendant Vidal exprimer l'admiration de De Gaulle pour leur combat, ils n'avaient rien dit, un profond silence avait suivi la phrase de Vidal « Le général de Gaulle sait ce que vous faites, et il m'a chargé de vous dire son admiration ». Ce silence si riche était celui qui bientôt allait recouvrir le sacrifice de « l'Armée des ombres ».

Puis, Vidal revint aux choses concrètes qui tissent lentement l'action des hommes. Il expliqua que les sommes qui leur étaient allouées par le Conseil National de la Résistance leur seraient régulièrement payées, soit par Farge, soit par des courriers, ou même plus tard par containers parachutés. On lui demanda des armes. Il expliqua que les Anglais étaient, pour l'instant, les principaux fournisseurs, et qu'ils ravitaillaient leurs armées en priorité. Il avait demandé cent tonnes par mois, on lui en avait promis vingt-cinq. Puis, il parla de l'effet négatif de la récente affaire de Haute-Savoie, en mars 1943 où quelques centaines de maquisards avaient tenu la montagne pendant plusieurs semaines contre la Milice de Pétain et contre les troupes allemandes. Delestraint était alors à Londres, il avait appuyé de toutes ses forces les demandes des combattants qui demandaient des parachutages d'armes. Il avait fini par convaincre les Anglais qui avaient envoyé six avions Halifax. Malheureusement, il y avait eu une fuite, quelqu'un en France avait parlé, les avions anglais étaient attendus, les Allemands en avaient descendu trois. Une catastrophe. Le maquis était tombé quelques jours plus tard. La Résistance française avait perdu une part de sa crédibilité au moment même où un soulèvement général pour lutter contre le Service du Travail Obligatoire était à l'étude à Londres avec les Anglais. Delestraint avait dit que c'était une leçon pour nous tous. Il avait insisté sur sa totale adhésion à la stratégie présentée par le Capitaine Le Ray : ne pas lancer la lutte armée en France et dans le Vercors de façon prématurée et indépendante. Le Vercors devait s'insérer dans l'opération de débarquement de Provence. Dans le cas contraire, la forteresse Vercors risquait de se transformer en piège mortel pour les maquisards.

À propos du général de Gaulle, il dit son admiration, et même son amitié. Tous ceux qui étaient là furent surpris d'apprendre que de Gaulle avait servi sous les ordres de Vidal pendant la campagne de France. Les militaires comprirent que leur chef n'était pas un militaire ordinaire, car il fallait une conception du devoir hors du commun pour qu'un général acceptât de se mettre sous les ordres d'un officier d'un rang inférieur au sien. Vidal parla des chars, il dit qu'il était en train d'essayer de faire entrer dans l'Armée Secrète les meilleurs éléments parmi les hommes qu'il avait autrefois commandés, (il n'avait pas pleinement conscience du fait que le général Frère et ses officiers de l'O.R.A. étaient en train de faire de même pour le compte du général Giraud). Mais il insista sur le fait que le combat présent de l'A.S., que le général de Gaulle l'avait chargé de diriger, n'avait rien à voir avec les grandes batailles mécanisées que les Allemands étaient en train de perdre, que ce soit en Russie ou en Afrique du Nord. Vidal expliqua qu'en France, ils allaient devoir faire une guerre de guérilla, comme les Espagnoles en 1812 contre Napoléon. Il ajouta : « Ne nous y trompons pas, même si Pétain et Fabre-Luce viennent de faire venir en France les cendres de l'Aiglon, Napoléon n'a rien à voir avec Hitler. Napoléon amalgamait tous les peuples de l'Europe dans un grand rêve ; Hitler décompose l'Europe en races pour en faire un cauchemar. Avec Hitler, notre maréchal Murat porterait l'étoile jaune ! » (Papa ne savait pas que le Maréchal Murat était Juif... en fait, il ne l'était probablement pas).

Le Commandant Terville demanda si le débarquement en France aurait lieu cette année. C'était la première question que Vidal avait posée à l'état-major allié, à Londres. Il savait que tout le monde attendait le débarquement, avec une sorte de ferveur qui avait des allures messianiques. « Non, pas cette année, je le sais de source sûre. Très probablement l'année prochaine... c'est **presque** une certitude. C'est la

raison pour laquelle nous devons préparer nos hommes, et éviter les actions prématurées et anarchiques qui révéleraient les positions de nos maquis. La guérilla ! Pas les attaques frontales ! Et on ne s'accroche pas au terrain ! » En dépit de la « presque » certitude future, unanime fut leur soupir d'hommes à l'espérance déçue. Ils avaient déjà espéré, puis désespéré en août 1942 lorsqu'un régiment canadien avait débarqué à Dieppe. Le 19 août, les survivants canadiens avaient rembarqué, vaincus. La déception avait été immense, car quelques mois plus tôt, le 28 mars 1942, il y avait eu un raid de parachutistes anglais contre le port de Saint-Nazaire. Même si l'objectif de cette attaque était de détruire le dock du croiseur von Tirpiz, la résistance française avait cru, pendant quelques jours, qu'il s'agissait du début du débarquement. Et puis, dans la partie nord-est du pays, les gens voyaient passer de plus en plus d'escadrilles alliées qui partaient bombarder l'Allemagne. Même si la radio de Londres n'avait jusqu'à présent diffusé aucun message annonçant le débarquement ; depuis que, confusément, on sentait que l'Allemagne allait perdre la guerre, le débarquement était dans tous les rêves, comme une espérance que, de peur d'être déçu, on se refusait à cultiver, mais que pour rien au monde on ne voulait oublier.

La question sur le débarquement avait lancé la discussion, et de nouvelles questions fusaient d'un peu partout. Le Capitaine Le Ray demanda à Vidal ce qu'il pensait du général Giraud. La réponse vint, courtoise, mais incisive : « Il a été mon supérieur, dans l'Est, avant-guerre. C'est même lui qui a recommandé ma promotion au grade de général de brigade, en 36. Il a de la prestance, c'est un meneur d'hommes, il en a l'arrogance ; pourtant, à sa façon, il ne manque pas d'esprit de finesse ; mais c'est un militaire classique qui a dû faire face à une guerre qui ne l'est pas. Le voici à présent, du fait des Américains, confronté à une situation politique et militaire sans précédent dans notre histoire. Je l'ai revu après son évasion de Königstein : bel exploit, avec l'aide de nos services secrets établis à Vichy, qui, vous le savez sans doute, continuent à mener une guerre secrète à l'Allemagne et à l'Italie. Mais, franchement, et de vous à moi : il n'y a rien à attendre de ce général-là. Il aurait mieux valu que Giraud restât en prison ! L'avenir de la France, il est avec de Gaulle et avec Max, son représentant en France, pas avec ces officiers supérieurs dont l'arrogance et la bêtise nous ont précipités dans ce calvaire dont chaque jour nous suivons le chemin de croix ».

Cela jeta un froid, mais les hommes furent heureux de voir que Vidal était un homme droit et franc qui donnait son opinion sans ambiguïté. Et toi, papa, tu t'es dit que ce militaire ne parlait pas comme les autres militaires. La réunion touchait à sa fin. Vidal demanda à Senlis de lui présenter toute son équipe. Il voulait dire les guetteurs et peut-être d'autres gens qu'il n'avait pas encore vus. Senlis répondit que cela ferait une vingtaine de personnes. Vidal fut surpris d'être aussi protégé, c'était la première fois, dit-il, que la Résistance lui accordait une telle protection. Puis, il expliqua que tout au long de sa carrière, il avait toujours voulu connaître les hommes qui étaient sous son commandement, car « Par la grâce de Dieu, problèmes comme solutions, tout dépend des hommes ». Il s'empressa de préciser qu'il avait parfaitement conscience du fait qu'avec l'Armée Secrète, il avait pris en charge une mission totalement nouvelle, et qu'il lui était impossible de connaître tous ces hommes et toutes ces femmes qui avaient rejoint l'armée de la Résistance. Ne serait-ce que pour des raisons de sécurité. Mais, justement, parce que ce combat était pour lui nouveau, il voulait se faire une idée de celles et de ceux qui le menaient :

« Max n'était pas d'accord pour que je visite tous les maquis. Nous en avons parlé à plusieurs reprises, et même à Londres. Il me disait que ce serait trop dangereux, que j'accroîtrais indûment les risques d'être repéré par Vichy ou par la Gestapo, c'est, hélas, plus ou moins la même chose ! Et bien, je m'en fous, j'irai jusqu'au bout ! Vous le savez peut-être... le mois dernier, en mars, la police de Vichy a découvert les archives de Lifra... de *Combat*. Il y a quelques jours, sur ordre de René Bousquet, elles ont été transmises aux Allemands, nous en sommes certains. C'est très mauvais pour nous. Les Allemands vont faire l'organigramme de toute la Résistance. Ils l'ont peut-être déjà fait. 1943 sera pour nous une année difficile ». Vidal resta silencieux pendant quelques instants. Tour à tour il fixa Senlis, Farge, Terville, Le Ray et les guetteurs qui étaient maintenant dans la pièce. Le chef des Eaux et Forêts, Bayle de Jessè, était parti depuis un moment, il avait des obligations professionnelles. Il reviendrait le lendemain matin à sept heures tapantes pour conduire Delestraint et Dalloz dans le Vercors, avec toi, papa, comme guide puisque Delestraint voulait voir un camp.

« Mais, pour vous, Max a fait une première exception, parce que vous êtes le Vercors, et parce que vous appartenez à « Franc-Tireur ». Il n'a pas voulu que je commence mes visites par un groupe affilié à « Combat ». Il pense que cela pourrait compromettre l'image d'impartialité qui doit être celle du chef de l'Armée Secrète : les autres mouvements penseraient que je vais favoriser « Combat » dans mes arbitrages. Vous le savez peut-être, la création de l'Armée Secrète n'a pas été sans mal. Le chef de Combat, Charvet (Delestraint parle de Frenay), était contre ; Merlin, celui de Libération aussi (il parle d'Emmanuel d'Astier). Ils étaient convaincus que lutte armée et lutte politique ne devaient faire qu'un. Chez vous à Franc-Tireur, c'était plus facile, l'accord s'est fait tout de suite, votre chef, Gilles (Vidal parle de Jean-Pierre Lévy, dit aussi Monsieur Lenoir), est un des rares chefs de la Résistance qui n'a pas d'ambitions politiques. Charvet avait déjà créé « l'Armée Secrète de Combat » que j'essaye petit à petit d'amalgamer à l'ensemble de l'Armée Secrète. Remarquez, le chef de mon Deuxième Bureau est de Combat : militaire de carrière, un patriote et un chic type. C'est lui qui a proposé à Combat que je devienne le chef de l'A.S. (il parle du capitaine Gastaldo, que l'on appelait Galibier). Comme vous le voyez, rien n'est simple. Heureusement ! La Providence n'a pas abandonné la France. Remarquez... la Providence, dans cette affaire, c'est Rex qui l'incarne (sans s'en rendre compte, Vidal venait de donner le pseudonyme londonien de Jean Moulin). Quand les chefs historiques de la Résistance Sud ont enfin accepté le principe de création de l'Armée Secrète, unité combattante de tous les mouvements de la Résistance placée sous l'autorité du général de Gaulle, il a fallu trouver son chef. Charvet a posé sa candidature, alors Rex a montré son génie diplomatique. Il a lancé la discussion sur le portrait idéal du futur chef de l'A.S. Il ne m'a pas imposé. D'ailleurs Rex ne me connaissait pas plus que moi je ne le connaissais. Je ne connaissais pas Charvet non plus avant qu'il ne vienne me voir chez moi, avant ma nomination. Je l'avais peut-être croisé autrefois, à l'École de Guerre, mais je n'en ai pas gardé souvenir. C'est regrettable... ».

Les autres écoutaient Vidal. D'un côté, ils étaient heureux d'en savoir plus, et de voir que leur action faisait partie d'un ensemble qui incluait la France dans les grandes affaires du monde. D'un autre côté, ils auraient préféré tout ignorer de ces luttes internes nationales qui leur semblaient terriblement médiocres comparées à la généreuse simplicité de leur combat quotidien. Parmi les jeunes qui étaient venus à la

Résistance avant l'instauration du S.T.O, le sentiment dominant était une sorte d'urgence dans l'action : ne pas accepter, ne pas subir. Un jour, un jeune gars avait bien exprimé cela lorsqu'il avait raconté à Marc comment il avait volé la valise d'un sous-officier allemand, dans le train entre Grenoble et Lyon : « Lorsque tu peux faire quelque chose, fais-le immédiatement. Demain, tu seras peut-être pris, ou mort »

Cet état d'esprit permettait toutes les audaces, tous les succès ; mais aussi bien des imprudences et des échecs. Comme en mars 1944, lors des premières offensives allemandes contre les combattants du Vercors : souvent des amateurs face aux régiments autrichiens et bavarois qui menaient les combats comme ils l'avaient fait dans le Caucase russe. C'est lors des combats au pont Martinet, dans la zone de Pont-en-Royans que le jeune gars intrépide du train Grenoble Lyon s'était fait prendre. Les Allemands l'avaient remis à la Gestapo de Grenoble. Marc avait lu la dernière lettre qu'il avait écrite à ses parents, des émigrés italiens qui vivaient à Fontaine. Papa se souvient de certains passages qui sont restés gravés dans sa mémoire :

« Pour ne pas parler, il fallait ne rien savoir... Fils d'émigrés, je veux que mon sacrifice soit le témoignage de ma gratitude envers la France, le pays qui nous a nourris... Je ne sais si je vais mourir sous la torture, écrasé comme un rat, ou fusillé, mais je ne dirai pas le peu que je sais. En ce jour anniversaire de mes 19 ans, je veux quitter ce monde en soldat, avec fierté ». Le texte achevé, papa me disait : « Vois comme les temps ont changés, les jeunes émigrés d'aujourd'hui nous font une guerre sainte dont la cruauté le dispute à la bêtise ! »

Je ne savais pas quoi répondre... mais quand papa m'avait récité le texte de son jeune copain j'étais ému par sa force et par sa simplicité... alors pour ne pas trop céder à mon émotion je lisais à papa le testament de l'historien français Marc Bloch (1886-1944), résistant de la première heure, arrêté par la Gestapo de Lyon le 8 mars 1944, torturé à de nombreuses reprises, fusillé le 16 juin 1944. Dans son testament, qu'il avait rédigé le 18 mars 1941, il affirme simultanément son judaïsme, puisque les lois de Vichy ont fait de lui un Juif, et son rejet de tous les dogmatismes. Je suis ému aux larmes quand je lis la grandeur de cet autre Marc que papa ne connaissait pas :

« Dans un monde assailli par la plus atroce barbarie, la généreuse tradition des prophètes hébreux, que le christianisme, en ce qu'il a de plus pur, reprit pour l'élargir, ne demeure-t-elle pas une de nos meilleures raisons de vivre, de croire et de lutter ? Étranger à tout formalisme confessionnel comme à toute solidarité raciale, je me suis senti, durant ma vie entière, avant tout et très simplement français. Attaché à ma patrie par une tradition familiale déjà longue, nourri de son héritage spirituel et de son histoire, incapable, en vérité, d'en concevoir une autre où je puisse respirer à l'aise, je l'ai beaucoup aimée et servie de toutes mes forces. Je n'ai jamais éprouvé que ma qualité de juif mît à ces sentiments le moindre obstacle. Au cours des deux guerres, il ne m'a pas été donné de mourir pour la France. Du moins, puis-je, en toute sincérité, me rendre ce témoignage : je meurs, comme j'ai vécu, en bon français. »

Après ma lecture, papa me disait que si mon Marc Bloch était plus intelligent que son copain, au bout du compte, ils disaient la même chose... comme tous les autres. Et moi, je pensais à ce jeune gars qui agissait aussi vite que Marc Bloch à 57 ans, et qui pour toujours aura 19 ans, arrêté puis assassiné, comme tous les autres aux portes d'un futur sacrifié. Le sacrifice était parfois nécessaire et inéluctable, mais parfois, il

ne servait à rien de tangible : une mort pour rien. Quand tu me dis cela, papa, je fais le moraliste intelligent, je te dis que leur courage servait au moins à montrer au monde que les Français n'acceptaient pas la domination allemande et le cauchemar que leur imposaient les nazis. Et toi, tu me réponds :

« Oui ! Mais moi j'ai vécu la guerre, et je te dis que trop de jeunes sont atrocement morts pour rien. Vidal, lui, il était vieux et responsable de la défaite, comme tous ceux de sa génération. Remarque, à son âge, il aurait pu faire le mort pour rester vivant, comme tant d'autres l'on fait, mais non ! Il est venu avec nous, comme ton monsieur Bloch. Ce Vidal, c'était un grand bonhomme, même s'il était plein de bondieuseries, oui ! Un grand bonhomme. »

À plus de soixante ans, Delestraint n'était pas venu à la Résistance par hasard. Déjà, lorsqu'il avait pris le commandement des chars lors de la contre-offensive de Montcornet avec de Gaulle, le 17 mai 1940, il avait dit au colonel de Gaulle : « Nous sommes en train de vivre la revanche sur l'aberration officielle ». Revanche morale, surtout, et de courte durée. Toutefois, le général Delestraint ne se laissa pas emporter par la défaite, le discours qu'il tint à ses hommes lors de ses adieux dans la cour de la caserne de Caylus, le 8 juillet 1940, exprime son état d'esprit :

« La France s'écroule aujourd'hui dans un désastre effroyable. La veulerie générale en est la cause. Il dépend de nous, cependant, il dépend de vous surtout, les jeunes, que la France ne meure pas. De grands soucis, de durs sacrifices, dont nous ne mesurons pas encore toute la portée, nous attendent. Allons au-devant de ces nouvelles épreuves avec courage, avec énergie, avec confiance. Ainsi que nous le disait si bien l'Abbé, dimanche dernier, la Résurrection glorieuse de Pâques a suivi de près le sanglant et douloureux calvaire du Vendredi Saint. Si nous conservons la foi dans les destinées de notre pays ; si nous nous comportons en Français, et non avec une mentalité de chiens battus ou d'esclaves ; si nous savons vouloir, la France ressuscitera un jour, elle aussi du calvaire présent. En vous faisant les adieux je dis à tous Courage, je répète à tous, Confiance, Confiance encore, Confiance toujours. »

Les Allemands occupaient et administraient directement les zones côtières du Nord et n'y admettaient pas de mouvements de population. Delestraint ne pouvait donc pas revenir chez lui, à Saint-Amand-les-Eaux où, après sa retraite, il était devenu le directeur de l'établissement thermal qu'avait dirigé son beau-père. C'est au cours d'une cure dans cet établissement, en 1910, qu'il avait rencontré sa future femme, Raymonde Gillet, la fille du directeur des thermes. Il s'installa à Bourg-en-Bresse, avec sa famille, auprès d'un ami, le général Keller, un ancien « Inspecteur des chars », qui commandait cette région militaire de la France non occupée. Dès le début de son installation dans l'Ain, Delestraint a commencé à dire tout haut le bien qu'il pensait de De Gaulle et de la résistance locale, et le mal qu'il pensait de la politique de collaboration. Puis, il a créé une association grâce à laquelle il veut regrouper les anciens des régiments de chars dissous par l'occupant allemand. Il est revenu très déçu d'une première réunion qu'il avait organisée à Villars les Dombes, en novembre 1940. Au retour, il a dit à ses amis de Bourg-en-Bresse : « Incroyable, il n'y a pas dix pour cent de ces officiers qui ont le sens de l'honneur ». Puis, petit à petit, une ébauche de mouvement a commencé à cristalliser : le 16 février 1941 lors d'une réunion à Lyon ; le 20 février à Clermont-Ferrand, il a profité d'une cérémonie de

remise de la croix de guerre à une Américaine, Laura Corrigan, qui en 40 avait été ambulancière volontaire de la 2^e division cuirassée, pour étendre ses contacts, notamment avec le général de Lattre de Tassigny qui, lui aussi, finira par rejoindre de Gaulle. À Vichy même, le 30 mai 1941, faisant allusion à la future défaite allemande, Delestraint a fait applaudir de Gaulle par des ex-tankistes. Puis, en septembre de la même année, il a organisé à Bourg-en-Bresse une réunion des anciens « chars », ce jour-là il a réussi à regrouper des hommes de plusieurs départements. Dans la tradition de toutes les amicales, cela s'est achevé par un bon repas chez « Guy Martin », connu de tous les gastronomes d'une région à la riche gastronomie, même en ces temps de guerre. Au cours du repas, il y eut des discours, ils étaient aussi dans la tradition de ces rencontres d'anciens combattants, que Vichy encourageait y voyant des manifestations d'esprit maréchaliste. Delestraint n'y est pas allé de main morte : il a parlé de l'inéluctabilité de la victoire de l'Angleterre, même si cette victoire pouvait prendre du temps ; il a dit ouvertement que de Gaulle avait vu juste, pour conclure : « Il faut s'engager, bientôt on aura besoin de vous ! » En fait, Delestraint préparait les tankistes, dont tous les régiments avaient été dissouts, à reprendre le combat. Ce travail, ainsi que celui de l'O.R.A., l'Organisation de Résistance de l'Armée, joints à l'action de l'Armée d'Afrique explique la rapidité avec laquelle l'armée française se reformera après les débarquements en Afrique du Nord, en Normandie, puis en Provence.

Tout cela a valu au général en retraite Delestraint une lettre de remontrances des services du Maréchal Pétain. La lettre était datée du 27 février 1942 :

« Mon Général,

Le Maréchal a appris qu'au cours de conversations privées vous manifestiez ouvertement votre désapprobation de sa politique et de votre hostilité envers certains membres de son Gouvernement. Je suis chargé de vous prévenir que vos propos ont été rapportés et de vous inviter, ne serait-ce que dans votre intérêt, à apporter plus de prudence et de réserve dans l'expression de vos opinions. »

Cela n'empêcha ni le signataire ni le destinataire de continuer leurs routes. Après novembre 1942, comme plusieurs officiers vichystes le signataire rejoindra le général Giraud en Afrique du Nord pour combattre aux côtés des Alliés. À Lyon, le 16 avril 1942, le destinataire convia cinq cents personnes à fêter le vingt-cinquième anniversaire de l'attaque des chars français à Berry-au-Bac le 16 avril 1917. La cérémonie tourna au meeting gaulliste pendant lequel l'acteur Fernandel, un ancien des chars, exprima son enthousiasme. L'autre acteur célèbre qui participa aux combats de la France libre fut Jean Gabin. Beaucoup d'autres acteurs, les Jean Préjean, Pierre Fresnay, Suzie Delair, Danielle Darrieux... firent des voyages de promotion en Allemagne, où ils furent reçus par les dignitaires nazis. Le gros Herman Goering était boulimique en tout : il aimait les actrices, la bonne cuisine, le champagne, les pierres précieuses, les œuvres d'art, et le nazisme.

On le voit, Delestraint était entré en Résistance très tôt. Il avait spontanément accepté le général de Gaulle comme chef de la France Combattante. Il serait donc faux de faire débiter son entrée dans la Résistance avec sa nomination à la tête de l'Armée Secrète.

L'extraordinaire habileté de Jean Moulin avait été de laisser les chefs historiques en zone non occupée tracer par eux-mêmes, et au cours de laborieuses réunions

clandestines, le portrait-robot de celui qu'ils voulaient mettre à la tête de l'Armée Secrète, cela avait donné le portrait suivant :

- Être hostile à l'occupant, à la collaboration
- Être hostile au gouvernement de Vichy, et ne lui avoir donné aucun gage
- Être indépendant de tout mouvement de résistance
- Être un officier d'un grade élevé, afin de pouvoir se présenter comme un interlocuteur valable auprès de l'État-Major allié
- Avoir un passé militaire sinon prestigieux, tout au moins honorable.

Dans un premier temps, les points trois et quatre avaient suffi pour exclure le capitaine Frenay qui, fair-play, avait demandé aux gens de son réseau d'essayer de trouver « l'oiseau rare » remplissant les critères. Les gens de Frenay : Bourdet et Galibier, l'avaient trouvé à Bourg-en-Bresse. Mais le Capitaine Frenay était revenu à la charge après qu'il eut compris que le Général Delestraint n'était pas un homme qu'il parviendrait à contrôler, et qu'au contraire, de par ses liens anciens avec de Gaulle, il était l'homme du Général et de son représentant : Jean Moulin.

Les relations entre la Résistance intérieure et la France combattante avaient empiré après le séjour de Frenay à Londres du 17 septembre au 17 novembre 1942. Frenay était venu en Angleterre et en était reparti avec Emmanuel d'Astier de La Vigerie, le chef de Libération.

Frenay avait trouvé de Gaulle dénué de toute humanité, sans respect ni pour lui, Frenay, ni pour les résistants qui à chaque instant risquaient leur vie dans la France occupée. Pendant que, eux, ils risquaient plus que leur peau sous la torture, de Gaulle et sa clique faisaient, mal, de la représentation diplomatique. Mal, car dans ses contacts à Londres, tant avec les Anglais qu'avec les Américains, Frenay avait compris à quel point de Gaulle était fragile. Ce n'était pas cette fragilité qui exaspérait Frenay, au contraire, elle lui donnait envie de soutenir celui qui, de toute façon, était le symbole de la Résistance ; et de la France, du moins pour les étrangers. Mais il trouvait l'homme ignoble : plus il était fragile, plus sa froide inhumanité croissait. Frenay avait l'impression d'être en face d'une bouture française du surhomme allemand, il disait ouvertement que de Gaulle avait trop lu Nietzsche. Le de Gaulle réel n'avait rien à voir avec sa lettre modeste et chaleureuse que Moulin, qui venait de revenir de son premier voyage à Londres, avait fait lire à Frenay, à Marseille, début janvier 1942. C'est la lecture de cette lettre qui avait décidé Frenay à accepter de placer Combat sous le patronage gaulliste. À présent, il se sentait floué et dépouillé par les gaullistes de sa propre création, ce mouvement de résistance qu'avec ses amis, il avait créé de toutes pièces. D'autant plus floué qu'il avait accepté, convaincu par les gens du Conseil de la Résistance à Londres, d'écrire une lettre à Roosevelt dans laquelle il demandait au président américain de reconnaître de Gaulle comme le chef de la France Combattante. Pire encore, il s'était joint aux gens du Conseil de la Résistance pour convaincre d'Astier de faire comme lui. D'Astier avait rédigé sa lettre le 9 octobre 1942, deux jours après la sienne. Ces lettres n'étaient tout de même pas un mince renfort alors que la bataille entre de Gaulle et Giraud s'engageait. Cet affrontement commençait parmi les officiers de l'armée d'Afrique et en France, plus qu'à Londres où Giraud n'était pas très connu. Pourtant, Frenay avait compris qu'il ne pouvait pas se passer de De Gaulle, quelles que soient ses faiblesses sa position politique était trop forte. Ce de Gaulle était un vrai politique, rusé et sans scrupules,

comme les autres, comme ceux qui avaient perdu la France, et qui maintenant se regroupaient autour de ce général et de Jean Moulin pour reprendre le pouvoir. Pour empêcher cela, pour ne pas redonner le pouvoir à ceux qui avaient trahi le pays par intérêt, ou aux communistes qui avaient trahi par conviction, lui aussi il allait devoir ruser. Mais pour l'instant il n'avait pas le choix, il n'y avait que de Gaulle et Jean Moulin, que de Gaulle avait soutenu à fond lorsqu'Henri Frenay avait tenté avec d'Astier d'obtenir sa révocation. Alors Frenay avait ravalé sa colère, et son humiliation. Un soir à Londres alors qu'ils dînaient au Savoy, Frenay critiquait violemment Moulin, qui n'avait pas pu venir à Londres, lui reprochant sa vision étatique et centralisatrice de la Résistance, alors qu'il y voyait lui une union d'hommes et de femmes libres qui deviendraient les créateurs d'une France libérée de tous les politicards corrompus, y compris les communistes, qui avaient trahi. Le colonel Passy, un des rares invités à ce dîner, chef du BCRA (Bureau central de renseignements et d'action de la France Combattante), avait fait remarquer à Frenay que si l'on pouvait porter de nombreuses accusations contre les communistes, celle de corruption ne semblait pas pertinente. Frenay avait répliqué : « C'est vrai, ce sont des purs, aussi fanatiques que les nazis ! » Devant ses quatre invités, de Gaulle avait ironisé sur le romantisme de Frenay qui refusait de voir que la nature des choses, surtout en politique, n'est jamais en harmonie avec nos désirs. Piqué au vif, Frenay avait lancé : « Qu'advient-il si nous ne parvenons pas à nous mettre d'accord ? » La réplique était venue, glaciale : « Dans ce cas, la France choisira entre vous, et moi ! » Oui, Frenay ne pouvait pas se passer du Général, et il y avait du sadisme dans la façon dont de Gaulle enfonçait le clou de sa prééminence.

Delestraint avait cessé de parler des tensions internes de la Résistance, il avait senti que ce sujet mettait son auditoire mal à l'aise. Toutefois, cet épisode lui avait permis de comprendre ce que Jean Moulin lui avait dit à plusieurs reprises : « Vous n'aurez pas de problèmes avec les gens de la base, ils sont tous pour l'unité d'action. Ce sont les chefs qui posent problème ». Delestraint parla de stratégie mondiale, il expliqua que les défaites allemandes en Libye, en Tunisie, et en Russie signifiaient que les Allemands avaient perdu la guerre. Il en donna la raison : la guerre était une guerre industrielle. Sans parler des ressources en hommes, les ressources de l'Allemagne en métaux rares, en pétrole, et même en acier ne pouvaient pas suffire pour maintenir une guerre industrielle qui, maintenant, se menait sur trois fronts : en Russie, en Italie, et dans l'Atlantique. D'une voix forte, il expliquait :

- Sur le front atlantique les Allemands sont en train de perdre la bataille, nous coulons leurs sous-marins par centaines, leurs équipages sont de plus en plus jeunes et inexpérimentés. Ils manquent déjà d'acier et de carburant pour fabriquer tanks et avions pour les fronts russes et italiens. Ils ne pourront pas reconstituer leur flotte de sous-marins grâce à laquelle ils espéraient mettre l'Angleterre à genoux, et empêcher la création d'une armée qui débarquera à l'Ouest pour envahir l'Allemagne. Il n'y a pas de bon choix pour Hitler, ses ressources s'épuisent : il manque de soldats, ne lui en donnons pas en laissant partir nos jeunes travailler en Allemagne et permettre le départ au combat des jeunes ouvriers allemands ; il manque d'acier et de carburant, continuons notre travail de renseignement et de sabotage qui détruit ses réserves. Hitler veut gagner du temps, faisons en sorte que par nos actions il en perde ! Dans le silence, Jacqueline Gröll demanda :

- Si, comme vous le dites, les Allemands ont déjà perdu la guerre, alors à quoi servent notre combat et nos sacrifices ? Nous perdons des nôtres chaque jour...

- Mademoiselle, je viens de le dire : les Allemands ne peuvent perdre que si tout le monde continue son combat ! C'est évident. Si nous nous arrêtons, si les Anglais s'arrêtent, si les Américains et les Russes s'arrêtent aussi, les Allemands gagneront ! Notre combat fait partie du plan général des Alliés, et il nous appartient de tenir notre rôle. Il est complexe, il est subtil. Certains prônent un soulèvement général contre l'occupant, ils disent « action immédiate ». Nous en avons parlé à Londres, car le STO nous inquiète : les jeunes qu'il fournit à l'Allemagne pourraient vider la réserve où puise la Résistance. Mais en cas de soulèvement général, militairement, nous serions écrasés, et nous perdriions toute chance de nous relever un jour. De plus, ce soulèvement entraînerait l'arrivée en France de nouvelles divisions allemandes, car les Allemands renforceraient leur dispositif dans notre pays. En conséquence de ce renforcement de l'ennemi, les débarquements, celui du nord et celui du sud deviendraient hasardeux et plus meurtriers pour les alliés. Mon rôle est de coordonner nos actions avec nos alliés, afin que l'ennemi et ses collaborateurs soient maintenus dans l'incertitude par nos actions de guérilla ; que nos alliés reçoivent des informations sûres pour guider leurs attaques ; que nos actions de sabotage des dépôts militaires soient efficaces, que nos plans de désorganisation des systèmes de transport et de communication de l'armée allemande lors du débarquement puissent être mis en œuvre, le jour J, pour la victoire ! Le plus difficile, c'est le dosage de nos actions militaires, car il en faut ! Il en faut sans tomber dans le jusqu'au-boutisme de nos amis les communistes, qui veulent provoquer un soulèvement général pour soulager le front russe. Mais, comme je viens de le dire, si nous attirons plus de divisions allemandes en France, le soulagement que nous pourrions donner au front russe mettrait en danger la réussite des débarquements en France qui sont indispensables à la victoire.

Le colonel Terville parla de la rencontre qu'il avait organisée, il y a quelques jours, avec le général Laffargue qui dirigeait la région militaire des Alpes, il était allé le voir, un soir, discrètement place de Verdun à Grenoble avec Senlis et Farge. Ils lui avaient demandé de fournir à la Résistance des armes et des instructeurs. Laffargue n'était pas un collabo, il appartenait à l'O.R.A. (Organisation de Résistance de l'Armée). L'entrevue avait été décevante, Laffargue n'avait dit ni oui ni non. Dans son bureau, cartes à l'appui, il leur avait parlé du plan qu'il était en train de mettre au point en vue de remobiliser tous les régiments de sa région militaire que les Allemands venaient de dissoudre, de prendre possession de tous les dépôts d'armes, à commencer par le plus important, celui du polygone de Grenoble, et de chasser les Allemands des Alpes françaises. C'était grandiose, et totalement irréalisable. Senlis ajouta :

- À cause de son plan chimérique, dont les effectifs n'existent que dans ses fiches (Senlis avait laissé tomber le mot *fiches* avec dédain), il nous refuse les armes et les instructeurs dont pourtant il dispose. Alors que, nous, nous avons des effectifs réels, des hommes et des femmes prêts à combattre, mais sans armes et sans instructeurs.

Delestraint prit la parole dans le silence qui avait suivi le commentaire désabusé de Senlis :

- Les cadres supérieurs de l'armée française ne viendront pas à vous de façon massive. Oubliez-les ! Et surtout, et pour le moment, n'attendez pas grand-chose de l'armée française... ou de ce qu'il en reste. Il avait laissé ces derniers mots tomber avec

lourdeur. Puis, avec fougue : c'est un général trois étoiles de l'armée française qui vous parle ! Bien sûr, vous pouvez maintenir le contact avec eux, ce que je fais également avec des gens de l'O.C.M. (Organisation Civile et Militaire) et de l'O.R.A (Organisation de Résistance de l'Armée). Mais ceux qui viendront à vous seront des individus qui ont fait un choix personnel. La caste militaire, elle, ne vous rejoindra que lorsque les jeux seront faits.

Le Ray intervint : « Vous venez de nous dire que les jeux étaient faits ! Et Giraud dans tout cela ?

- Pour l'Allemagne, oui, les jeux sont faits ! Mais pour nous, en France, tout est encore à faire ! Je vous ai déjà dit ce que je pense de Giraud. Au fond, son rôle à Alger nous signale à la fois l'inéluctabilité de la défaite allemande et la grande difficulté où se trouve la France dans la guerre, face à ses alliés et face à son avenir dans une Europe libérée du danger allemand. Le seul qui ait des idées claires sur tout ça, c'est de Gaulle, pas Giraud ! Je vous l'ai dit, je connais les deux hommes. Je fais confiance à de Gaulle, pas à Giraud.

Depuis que Jean Moulin lui avait demandé de faire partie du premier état-major de l'Armée Secrète, Yves Farge (*alias* Grégoire, Bessonneau, Pétrequin, Dumaine, Lévy, Bonaventure) avait des contacts fréquents avec Delestraint. En dehors de leurs séances de travail au quartier général de l'A.S. à Lyon, 3 rue des alouettes, il le rencontrait souvent au parc de la Tête d'Or, ou au café le Touring, à l'angle de l'avenue Berthelot et du quai Claude Bernard. De temps en temps, ils se permettaient un repas gastronomique superbe « Chez Léon », 1 rue Pleney. Jusque-là, Farge Pétrequin était peu intervenu dans le débat. Mais, comme la discussion était très ouverte, et que Delestraint répondait avec franchise, il voulait poser une question qui lui brûlait la langue. Il l'avait d'ailleurs posée à Jean Moulin, qui lui avait répondu : « Ce que je sais, c'est que c'est un grand bonhomme – dans tous les sens du terme. Pour le reste, s'il est républicain de cœur et démocrate de conviction : je n'en sais rien, mais pour le moment, il faut être avec de Gaulle, après, on verra ! » Alors Pétrequin (Farge utilisait ce pseudonyme dans la région) avait dit à Delestraint :

- Vous connaissez de Gaulle depuis longtemps. Dans la Résistance, on ne le connaît pas. On ne connaît que sa voix, d'ailleurs certains l'appellent « Général micro », on dit qu'il est de grande taille ! On voudrait en savoir plus ! Beaucoup de celles et de ceux que je rencontre me demandent si, après tout, de Gaulle n'est pas un dictateur, qui, comme Pétain a profité de notre défaite pour prendre le pouvoir, veut profiter de notre victoire future pour nous imposer sa propre version de « l'État Français ». Alors, de Gaulle, un dictateur ?

- Certainement pas ! Mais un militaire, et un caractère ! Je confirme sa haute taille avait dit Delestraint en se haussant un peu, lui qui était plutôt petit, puis il avait enchaîné : À Saint-Cyr, son surnom était « le connétable ». Jusqu'au XVII^e siècle, c'était le titre que portait le commandant en chef des armées du roi, le dernier à porter ce titre était originaire de votre région : le duc de Lesdiguières ; d'ailleurs, il est enterré tout près d'ici, dans une chapelle de l'église de Sassenage. Le rêve de Charles de Gaulle était d'être un grand militaire au service d'une France gouvernée par un grand chef de gouvernement, comme Clemenceau ou Gambetta. Malheureusement, il n'y a plus de gouvernement de la France, plus d'état, et pas de chef, alors il s'y est

mis ! À mon avis, il n'a pas l'intention d'y rester. Sitôt que la France aura retrouvé sa place et son rang, il reprendra le cours de sa carrière militaire. D'ailleurs il fait rentrer au Conseil National de la Résistance des représentants des anciens partis politiques, les partis qui n'ont pas collaboré, évidemment. Quel dictateur ferait cela ! De Gaulle, c'est un militaire en colère, mais une colère rentrée, secrète. Elle éclate de temps en temps, d'où la réputation de mauvais caractère... En fait, dans les événements que nous venons de vivre, il a été déçu par la médiocrité des élites de la France. D'autant plus déçu qu'il avait une confiance naïve et conformiste dans les titres, grades et distinctions de notre pays : les ducs, les comtes, académiciens, diplômés de ceci ou cela et membres d'autre chose, très surprenant pour un homme dont la pensée est ouverte et libre ! En tout cas, à présent, il leur fait payer sa déception par son mépris, et son cynisme. Mais, n'en sommes-nous pas tous un peu là ? Sur ce point, ne nous ressemble-t-il pas ? Personnellement, sans ma foi catholique, je ferais encore pire que lui dans le cynisme. Dans les drames que nous vivons, la prière et la foi me sont d'un grand secours.

Senlis, Le Ray, Costa de Beauregard avaient la foi, les autres étaient agnostiques, toi, papa, tu étais athée. Pourtant, par sa remarque, Delestraint avait transformé l'atmosphère de la rencontre. Il venait d'y apporter une touche de légèreté qui n'était pas ordinaire, une légèreté métaphysique. Comme pour répondre à cette invitation à prendre de la hauteur, Senlis proposa d'aller voir le coucher de soleil sur la chaîne de Belledonne.

Ils étaient dans un champ, tout près du café-restaurant de la mère Lesage. Sur leur droite, le champ faisait place à une vieille vigne bien arrimée sur la pente. Elle était encore nue, le sol était labouré et proprement bêché autour des pieds aussi sombres que des statues de graphite. Elle avait été taillée avant les premières neiges, cela donnait une impression de travail préparatoire bien fait qui justifiait la confiance en une vendange lointaine. La ville était à leurs pieds, par l'effet conjugué de la hauteur et de la distance qui les en séparait, elle semblait lointaine ; pourtant, les quartiers, les places et même de nombreuses rues étaient parfaitement identifiables. Sur leur droite, à l'est, la chaîne de Belledonne recevait de face les éclats orangés du soleil couchant, cela donnait aux neiges sur les sommets et sur les pentes des reflets que l'œil percevait comme doux. Marc regardait avec les autres. Sans être insensible à la beauté du spectacle, il était surpris d'entendre Vidal s'extasier de la douceur des couleurs, et de voir que les autres, des montagnards pourtant, avaient l'air d'accord avec lui. L'heure où le soleil se couche et celle qui précède son lever sont les plus froides... et la montagne n'est jamais douce. Le Ray et Senlis expliquaient le paysage. Le long de la chaîne de Belledonne, à partir du mont du Taillefer et jusqu'au-delà d'Uriage, c'était le domaine du groupe Stéphane, une cinquantaine de maquisards, de plusieurs nationalités, mais intégrés et invisibles dans les Bourgs et villages de la vallée et des montagnes. Ils menaient la vie dure aux troupes d'occupation. Ils étaient de ceux qui avaient le mieux assimilé les techniques de la guerre de guérilla. Dans quelques mois, en octobre 1943, il y aura parmi eux un Croate de Yougoslavie, ancien SS. En garnison à Villefranche sur Rouergue, son bataillon SS, formée de Croates et de Bosniaques de Yougoslavie se révoltera, ils exécuteront leurs officiers allemands, et tiendront la ville pendant la journée du 17 septembre 1943. Puis, des unités sûres viendront anéantir les révoltés, trois - Eduard Matutinovic, Bozo Jelinek et un inconnu - échapperont au carnage, ils rejoindront la résistance française.

Le Massif de la Chartreuse servait de refuge à plusieurs maquis. Il était là, sombre, imposant devant eux, la façade ouest de la montagne de Chamechaude était couverte de neige, elle ressemblait à l'image qui précède les films de la Paramount. Senlis ne savait pas que le chef de l'A.S. appartenait au Tiers ordre de saint François, mais les déclarations de Vidal lui avaient montré l'importance de sa foi catholique. Comme traducteur des « Considérations » de saint Bernard, Senlis avait une véritable sensibilité spirituelle. Il parla donc du monastère de la Grande Chartreuse qui avait été établi en 1084 par saint Bruno, un Allemand de Cologne. « Comme quoi, l'interrompt Vidal, les Allemands ne nous ont pas toujours apporté que des ennuis. Pourtant, en dépit de toute mon admiration pour les cartusiens, je regrette beaucoup qu'ils doivent la restitution de leur monastère au second décret que signa Pétain, en 40 ... Vraiment, la Providence emprunte parfois des voies douteuses. » Il fit une grimace pour montrer sa désapprobation. Puis :

- Là-bas, dans le lointain, sur la gauche, à l'Ouest, je vois une succession de collines boisées et de forêts, y avons-nous aussi des maquis ?

Tous les présents acquiescèrent. Vidal montrait la forêt des Chambarands, elle accueillait plusieurs groupes armés, et depuis peu, ces groupes s'étaient renforcés de l'arrivée des soldats et des officiers dissidents des garnisons de Lyon expulsées de leurs casernes par les Allemands. Certains de ces militaires iront dans le Vercors ; puis, plus tard, fin juillet 1944, après l'écrasement du maquis, des survivants rejoindront cette zone de forêts. Alors qu'au cours de durs combats, les maquisards des Chambarands viennent, avec les troupes américaines, de libérer la région, une jeune fille de ce maquis a donné une des plus belles définitions de l'esprit de la jeunesse résistante. Elle s'appelait Marie-Jeanne Jacquier, elle combattait depuis les premiers jours de ce maquis. Étant donné que la région venait d'être libérée, le 31 août 1944 son colonel expliquait à la jeune fille qu'il était temps qu'elle retourne à la vie normale puisqu'elle avait déjà tant donné à la Résistance. Alors, elle, superbe : « Mon colonel, quand on n'a pas tout donné, on n'a rien donné ! » (12). Au même moment, Marie Reynoard, professeure de Lettres au lycée Stendhal, qui avait établi en 1941 le premier réseau de « Combat » à Grenoble, commençait sa longue et terrible agonie à Ravensbrück. Elle mourut en janvier 1945. Elle avait tout donné.

Le soleil couchant lançait ses derniers feux à travers un temps qui semblait immobile. Senlis fit remarquer que sur la droite, au-dessus de Seyssins, on pouvait voir « Le petit rocher en forme de trapèze dont parle Stendhal dans son autobiographie « Vie d'Henri Brulard » dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque de Grenoble que vous voyez face à nous. » La remarque, fruit des conversations de Senlis avec l'écrivain Jean Prévost, tomba à plat. On regardait le paysage sublime, puis, sur une réflexion de l'un ou de l'autre, de l'un à l'autre, on se mettait à parler des maquis de Savoie, de l'Oisans, et de la Matheysine : la ville de La Mure avec sa tradition minière était à la tête d'une région qui résistait, et grâce à laquelle les troupes américaines débarquées en Provence le 15 août 1944 atteignirent Grenoble en une semaine (et non en deux ou trois mois comme anticipé). Puis, les réflexions s'interrompaient lorsque la beauté du paysage les saisissait tous à nouveau ; puis, dialogues et conversations reprenaient. Senlis et Le Ray mentionnèrent qu'ils souhaitaient intégrer les maquis de l'Oisans et de la Matheysine dans l'opération de bouclage des troupes d'occupation. Les armées alliées après leur débarquement dans le sud de la France ne passeraient pas toutes par la vallée du Rhône, certaines feraient

comme Napoléon lors du retour de l'île d'Elbe : elles passeraient par la Haute Provence, Gap, Sisteron, La Mure et Vizille. « Retour triomphal et sans Waterloo à la fin ! » lança en riant le jeune lieutenant Costa de Beauregard.

En dépit de l'enthousiasme et de la joie qu'ils avaient à être ensemble, la morsure du froid devenait de plus en plus forte, Vidal frissonnait, Senlis s'en aperçut, il lui dit :

- Nous allons rentrer chez la mère Lesage mon Général. Mais avant... vous voyez, là-bas, au pied des premiers escarpements de la Grande Chartreuse, ce gros rocher, le Saint-Eynard, c'est un fort militaire, à ses pieds à la limite des bois, on distingue quelques maisons... c'est le village de Meylan, où vécu le premier amour d'Hector Berlioz qui, lui, était originaire de La Côte-Saint-André, que vous pouvez deviner là-bas, sur la droite du plateau de Chambarand. La belle s'appelait Estelle Duboeuf, Berlioz lui rendait visite lorsqu'il était de passage à Grenoble. De la maison de la jeune fille, on avait, comme d'ici, une vue magnifique sur la chaîne de Belledonne, alors Berlioz avait surnommé sa bien-aimée *Stella Montis*, l'étoile des montagnes.

- « *Stella Maris* était le nom que l'on donnait autrefois à la Vierge Marie... il était tout imprégné de catholicité notre musicien ! « Les Troyennes » quelle œuvre, quelle œuvre ! Elle est charmante votre histoire ! Et bien, puisque l'amour réchauffe la vie : rentrons ! », et il se mit à chanter :

« Étoile des neiges,
mon cœur amoureux
est pris au piège
de tes beaux yeux... »

Vidal avait une belle voix, on lui en fit compliment. Il dit que ses grands-parents étaient musiciens, comme on l'était souvent en ce temps-là dans le Nord. Il parla de sa femme qu'il avait rencontrée à Saint-Amand-les-Eaux, où elle chantait, divinement, dans les chœurs de l'église locale. Il dit son goût pour les opérettes d'Offenbach et leur humour certes un peu gras, mais si joyeux. Senlis fredonna un air connu de « La Périchole ». Il se trompa, chanta faux, on rit lorsque Vidal corrigeant texte et musique entonna avec bonheur :

Les femmes, les femmes, il n'y a qu'ça
Tant que le monde durera
Tant que la terre tournera
Les femmes, les femmes...

La mère Lesage, qui se doutait que cette réunion n'était pas ordinaire, avait ouvert deux bouteilles de champagne Moët et Chandon : « Aux frais de la maison ! » avait-elle annoncé avec fierté. Lorsqu'il vit les bouteilles, Delestraint se contenta de sourire sans rien dire. Puis, il leva son verre, regarda en transparence la fine écume qui pétillait dans le breuvage doré, et remerciant la mère Lesage qui rougissait sous le compliment, il déclara que ce champagne-là était meilleur que le Pommery et le Mumm réunis. Senlis, Farge et Le Ray comprirent l'allusion : le marquis Melchior de Polignac, directeur général de Pommery, était un collaborateur notoire. La maison Mumm était allemande. Cela se savait, car ces gens tenaient salon, et selon le colonel SS Helmut Knochen : « Les maisons des familles Mumm et de Polignac étaient les principaux salons où nous étions reçus et la plus haute société s'y côtoyait ». Le *Standartenführer* Knochen opérait à Paris, 72 avenue Foch, il ne rendait compte qu'au

SS *Obergruppenführer* Karl Oberg, qui dirigeait la Gestapo et les services secrets allemands en France. Oberg dépendait directement du *Reichsführer* Heinrich Himmler. Après le conflit, Knochen fut deux fois condamné à mort pour crimes de guerre, mais gracié. Avant que de décéder le 4 avril 2003, de la belle mort qu'il avait volée à ses victimes, le *Standartenführer* Knochen a bénéficié de l'indulgence des *Bienveillantes*, incarnées dans les présidents René Coty, en 1958, et Charles de Gaulle, en 1962. Il est coresponsable de l'arrestation, la torture, la déportation, l'exécution de milliers de personnes, dont Charles Delestraint, Marc Bloch et Jean Moulin. Vidal-Delestraint savait que « Madelin », en fait le comte Robert-Jean de Vogüé, avait mis les 28 kilomètres des caves Moët et Chandon au service de la Résistance. On y stockait armes, radios, munitions, et tout ce qu'il fallait soustraire à l'ennemi. Arrêté par la Gestapo en novembre 1943, condamné à mort en raison de son appartenance au mouvement « Ceux de la Libération », de Vogüé sera gracié, sur l'intervention du chef de la police française, un des grands responsables de la déportation des Juifs français : René Bousquet. René Bousquet avait été le préfet de la Marne jusqu'en 1941, il connaissait et appréciait le comte Robert-Jean de Vogüé. Déporté, le comte sera libéré à Rendsburg en 1945 par l'armée anglaise, et reprendra la direction de Moët et Chandon jusqu'en 1970. Son frère Jean, aux côtés du chef communiste Roger Ginsburger dit Pierre Villon, joua un rôle important lors de la libération de Paris. Delestraint aurait eu 92 ans en 1970, s'il n'avait pas été assassiné à Dachau, le 19 avril 1945.

C'est encore mon père qui servit le repas du soir. Tu n'étais pas très stylé papa (on sert à gauche, on désert à droite), d'ailleurs, ce n'était pas ton métier. Mais tu avais plaisir à te mêler à ce monde-là, à ces gens dont tu te sentais l'égal, au moins dans le choix que vous aviez fait et dans les risques encourus. Tu te disais que le vieux Vidal, ce militaire retraité, « cette vieille culotte de peau » comme le disaient parfois les gens de « Combat », il aurait pu rester tranquille en attendant que ça se passe, comme le faisaient tant d'autres, au lieu de se joindre à vous dans une aventure qui, il l'avait dit, était déjà gagnée, mais ne pouvait pas s'achever sans vous extorquer son impôt de souffrance et de mort. Pourtant, il était là, souriant, chantant, blaguant, t'invitant à la table, où tu te sentais mal à l'aise, pas dans ton assiette en quelque sorte. Le Ray avait raconté une histoire drôle, et vraie :

- C'était un soir à Coltiz, hiver 41, nous étions en cellules pour la nuit, plusieurs grandes cellules. Face à nous derrière nos barreaux des officiers allemands parlaient dans la grande salle de garde de la forteresse. Ils avaient au mur une grande carte de l'Europe, ils commentaient leurs victoires. Il y en avait un qui parlait le français. Soudain, il se tourne vers nous et nous dit : « Vous voyez, on a tout pris, tout ! *Alles !* ». Moi, je lui dis : « Non ! Vous n'avez pas encore tout pris. Vous n'avez pas encore pris la raclée ! » Le type me regarde, il regarde la carte, il cherche un instant,

° Cité par Jean-Pierre Husson : Le vin de champagne à l'épreuve de l'occupation allemande 1940-1944. Communication présentée au Colloque international « Le vin de champagne : histoire d'une politique économique des origines à nos jours ». Paris et Épernay, 24 et 25 septembre 2005.

parle en allemand à ses camarades, regarde la carte à nouveau, se retourne vers moi, et dans sa colère de boche en frappant les dalles avec sa botte, il me lance : « Nous

prendrons La Raclée ! ». Et ses camarades ont levé le bras en disant « Heil Hitler ! » On a rigolé pendant toute la nuit.

Chez la mère Lesage, ils ont bien rigolé aussi. Cela avait mis Vidal en verve :

- Moi aussi, mon histoire, elle est vraie... Un de nos libraires de Bourg-en-Bresse vendait le bouquin de propagande « Pétain », du général Laure, celui publié chez Berger-Lavrault, vous l'avez tous vu, je suppose. Il voulait attirer le chaland, et faire le lèche-cul, en montrant qu'il avait écoulé tout son stock. Alors, à côté du dernier exemplaire du bouquin, bien en évidence, il a mis une affichette où il a écrit : VENDU !

On commençait à rire dans la salle, on lançait des quolibets, du genre : « Ouais, vendu et pourri ! »

- Les « services collabo » sont venus le voir. Ils ont vu que le type était sans malice. Ils lui ont fait comprendre que, par les temps qui courent, son « vendu » pouvait être mal compris par des gens malveillants, comme vous et moi. Quelques jours plus tard, le livre était toujours là, avec la belle photo de couverture que vous connaissez. La nouvelle affichette disait : ÉPUISE !

Le rire secoua la salle. On entendit des « Non, c'est pas vrai », « Elle est trop bonne celle-là », « ... épuisé le vieux, ratatiné, bon pour l'hospice ».

Henriette, la femme de Dalloz, que Vidal appelle cérémonieusement « Madame Senlis », a demandé : « Et maintenant, votre libraire, il en est où ? »

- Toujours dans sa boutique ! Pour l'instant, seuls le livre et l'affichette ont disparu.

Cela provoqua un nouvel éclat de rire, moins heureux que le précédent : il portait le savoir de la mort de ceux qui n'étaient plus avec eux dans le combat, car depuis mars 43 la période des grandes arrestations avait commencé. Leurs sourires moqueurs et tristes s'adressaient à leur disparition future, ces noms ajoutés aux sombres colonnes de nos monuments aux morts.

Chapitre VIII

Dès quatre heures du matin, Vidal était allé libérer ses intestins pour toute la journée. Puis, il avait fait quelques mouvements de gymnastique suédoise. Enfin, il s'était lavé, rasé avec soin, et habillé de même. Sa tenue avait toujours été irréprochable. Il tenait ces habitudes de sa mère, sauf pour ce qui concerne la gymnastique apprise à Saint-Cyr. Sa mère avait fait de leur pauvreté et de leur propreté des signes distinctifs de leur dignité, où christianisme et patriotisme se mêlaient comme dans l'œuvre de Charles Péguy, qu'elle lisait avec passion. Ce matin, il savait qu'à défaut de messe, il pourrait aller prier dans la chapelle de Notre Dame des Vignes, une chapelle carolingienne du IXe siècle, autour de laquelle le petit cimetière des Côtes de Sassenage avait été bâti. La chapelle était aussi vieille que le christianisme dans cette région de France, mais pas aussi vieille que la culture de la vigne par les Allobroges, la tribu gauloise du coin alliée aux Romains, qui, quelques années ou quelques siècles avant Jésus Christ, avaient bâti un cippe surélevé, qui est aujourd'hui à quelques pas de la porte d'entrée de la chapelle, en retrait. Un cippe est un support taillé dans la pierre, une sorte de colonne tronquée qui sert de stèle funéraire, il est typique du bassin méditerranéen. On les voit en abondance dans les ruines de Carthage, de Rome ou de Byzance. Mais aux Côtes de Sassenage il y a ambiguïté, on ne discerne aucune gravure dans la pierre, c'est peut-être un court pilier votif dédié à un dieu, Epona, Bacchus, Isis peut-être, qui, autre fois, protégeait le vignoble qui couvrait toute la pente. La Vierge Marie avait remplacé Isis, ou le dieu gaulois, ou gallo-romain qui avait régné ici. Delestraint s'était discrètement renseigné la veille, il savait que la chapelle était ouverte, et qu'il pourrait y prier à cinq heures, ce matin.

Dehors, il faisait d'autant plus froid que le ciel d'avril était sans nuages. En raison du couvre-feu, il n'y avait pas de lumières et la ville apparaissait en bas, au loin, comme une masse grise. Les lumières étaient dans le ciel où la clarté des étoiles commençait à pâlir. Vidal hâta le pas, en dépit de ses exercices de gymnastique le froid avait réveillé ses vieilles douleurs aux jambes, il avait beau se hâter, il traînait un peu la patte. Heureusement, le cimetière et la chapelle n'étaient qu'à quelques centaines de mètres du café-restaurant, et hôtel occasionnel, de la mère Lesage. Il traversa un espace ouvert entre la rue et le cimetière, il s'appelle aujourd'hui « Place du Général Delestraint ». Quelques marches séparaient le cimetière de la rue, elles eurent le mérite d'assouplir ses jambes raides ; pour les gravir, il appuya sa main gauche à la murette qui bordait la chapelle. Ce muret porte à présent une inscription qui rappelle au passant le séjour de Vidal en ces lieux. Une courte allée bordait la chapelle et le cimetière, il fallait la suivre pour accéder à la porte d'entrée. Alors qu'il marchait entre le mur de la chapelle et l'alignement des tombes, Vidal prit conscience du fait que la chapelle était orientée, sa porte, et de ce fait son autel, indiquait le sud-est, direction de Rome et de Jérusalem.

Dans la chapelle déserte et sombre, où pointaient les lueurs rousses de l'aube, il lui sembla que la température était plus élevée qu'au-dehors. La différence était de trois degrés seulement, mais la marche brève aidant, c'était suffisant pour lui donner une impression de bien-être. Et puis, cet instant de prière, la messe chaque fois qu'il le pouvait, était un moment essentiel de sa journée. Il s'agenouilla en face de l'autel, et ouvrit son bréviaire pour y réciter laudes. Il avait marqué la page avec une petite

feuille de papier quadrillée sur laquelle il avait écrit la prière qu'il avait rédigée quelques jours après qu'il eut décidé d'accepter le poste de chef de l'Armée Secrète. Ce texte, après matines et laudes, était sa prière du matin (13) :

- I. Me désapproprier de moi-même
 Vivre intensément
 pour Dieu, à qui je confie ma famille,
 tous ceux qui me sont le plus chers.
 pour ma patrie,
 pour mes frères.
- II. Vivre libre et joyeux, patient,
 en dépit de la botte allemande
 et de l'étouffement français.
- III. Être exact.

J'ai mes raisons de croire en Dieu, papa, et ces raisons me conduisent naturellement à accepter le fait que, toi, tu n'y croyais pas, ou pas beaucoup. Maintenant que tu es mort, t'est-il possible de me faire savoir si tu as changé d'avis ? ... Même si tu devais rester silencieux, je pense que nous pouvons être d'accord pour dire que la prière de Delestraint est celle d'une « grande âme ». J'ai d'abord cru qu'il y avait contradiction entre la première injonction et la seconde. Or, c'est dans cette opposition apparente entre « me désapproprier de moi-même » et « vivre intensément... libre et joyeux » que se trouve le secret de cet homme extraordinaire : un homme sorti de ce monde, pour y revenir avec toute l'intensité de sa liberté. Il n'est point nécessaire d'aller chercher en Orient ce qui depuis longtemps éclaire l'Occident.

Après avoir lu son bréviaire et récité sa prière, Vidal pria avec intensité pour l'âme de ce jeune homme qu'il avait condamné à mort, quelques jours plus tôt. Il n'avait pas voulu connaître son nom, afin de ne pas perdre sa liberté d'action au cas où il aurait à prendre des décisions concernant d'autres membres de sa famille qui, eux, appartenaient à un réseau de résistance. C'était un jeune homme brillant, qui avait fait l'École Nationale des cadres d'Uriage (l'ancêtre directe de l'E.N.A), sise dans un château près de Grenoble. Le capitaine Le Ray avait participé aux activités de l'École quelques mois plus tôt. Peu de temps avant la défaite, le capitaine Le Ray avait épousé la fille de l'écrivain François Mauriac. Il y a quelques mois, par décret du 27 décembre 1942, Laval, revenu aux affaires par décision allemande depuis avril 1942, a supprimé l'école des cadres d'Uriage. Son directeur, le capitaine Pierre Dunoyer de Segonzac, qui croyait que Pétain serait l'artisan d'une rénovation de la France, va être remplacé par le SS français Joseph Darnand, qui veut nazifier la France. En 1941, Darnand avait créé le Service d'Ordre Légionnaire. Le S.O.L., reconnu par Pétain, dont les membres faisaient serment de « lutter contre la démocratie, la lèpre juive et la dissidence gaulliste ». Le 30 janvier 1943, le S.O.L. (« La terre, elle, ne ment pas ») était devenu la Milice. En février 1943, un nouveau décret avait fait du château d'Uriage (celui du Chevalier Bayard), l'école de formation des cadres de la milice : auxiliaires fanatiques des Allemands qui pourchassent, arrêtent, torturent et exécutent les résistants. Avant cela, Dunoyer de Segonzac, qui connaît bien Frenay, avait pris contact avec la Résistance. Un grand nombre de jeunes qui étaient passés par l'école ont rejoint la Résistance, certains sont déjà dans le Vercors. D'autres ont opté pour la

collaboration et sont devenus des agents actifs de l'ennemi. C'était le cas de ce jeune gars. Il s'était fait admettre dans une école des cadres de la Résistance, dans la Marne. Il avait donné pour référence le fait qu'il avait fait quelques mois plus tôt l'école d'Uriage, une attestation signée par Dunoyer de Segonzac le prouvait. Il n'était pas le premier à passer de l'école d'Uriage à la Résistance, et rien n'avait semblé suspect. Mais le gars était trop brillant, trop patriote, trop gaulliste, il avait attiré l'attention. Le chef de l'école de la Marne avait demandé aux services de Jean Moulin d'enquêter auprès d'autres élèves de l'école d'Uriage qui venaient de rejoindre la Résistance. Surprise ! On avait appris qu'à Uriage, le gars était connu comme un incondicional de Vichy et de « La Nouvelle Europe » des Allemands. Depuis que la guerre tournait mal à l'Est, les Allemands utilisaient le thème de l'Europe à toutes les sauces : défense de l'Europe contre la barbarie bolchevique ; défense de l'Europe contre l'inculture américaine, etc., etc. On avait surveillé le gars. Il avait été pris la main dans le sac lors d'un rendez-vous à Reims avec un agent français de la Gestapo. Le groupe de surveillance avait descendu le gestapiste, et arrêté l'élève. Il avait tout avoué, comme exalté par son martyre pour la cause nazie. On avait emprisonné le jeune traître dans un local gardé de l'école, le directeur avait demandé au commandant de l'Armée Secrète l'autorisation de l'exécuter. Vidal s'y était résolu, avec regret en raison de l'âge du jeune homme : 18 ans. Mais il n'avait pas le choix, l'école n'avait pas de prison, le prisonnier immobilisait trois hommes pour le garder, il y avait risque d'évasion. C'eût été une catastrophe pour l'école, ses cadres et les élèves qu'il aurait dénoncés. Il avait été fusillé. Il était mort en criant « *Heil Hitler, Vive Pétain* ». Cette façon de mourir dans la confusion et dans la certitude justifiait l'intensité de la prière de Vidal, qui, ce matin, à travers le cas de ce jeune homme, voulait prier pour tous ces jeunes gens, Français et Allemands, dont le courage, la générosité, l'esprit de sacrifice avaient été dévoyés au service d'une cause ignoble. Comme les jeunes beurs qui entrent en guerre sainte.

Alors que tu mettais la table pour le petit déjeuner : un faux café au vrai lait, avec des tartines de vrai beurre, et une confiture de prunes de la mère Lesage, Vidal revenait de la chapelle en traînant le pas. En entrant chez la mère Lesage, il trouva Pétrequin qui l'attendait pour lui dire au revoir avant de repartir à la gare où il allait prendre le train du matin pour Lyon : on disait alors le P.L.M, Marc prononçait « peu, leu, meu » pour Paris Lyon Marseille : l'acronyme désignait une compagnie privée, elle sera nationalisée à la Libération. Pétrequin Farge remarqua la démarche lourde de Vidal :

- Ça ne va pas, commandant ?
 - Mais ça va très bien, quelle question !
 - Vous semblez traîner la jambe, comme si quelque chose ne marchait pas.
- Vidal eut un sourire d'enfant qui sembla dissoudre son âge dans la clarté de ses yeux bleus.
- Pétrequin, ça marche comme vous verriez sans vos lunettes : avec difficultés !

Pétrequin lança un sourire et une question :

- Vieilles blessures de guerre ?
- Même pas... plutôt ridicule pour un militaire... de simples accidents : genou gauche, mauvaise réception au sol lors d'un exercice de gymnastique à Saint-Cyr, cela m'a fait

perdre un an d'études en 1898 ; genou droit, ruade d'un cheval pendant mon stage de cavalerie après Saint-Cyr, en 1910. Pas glorieux du tout !

Il ajouta en riant :

- C'est pour ça que j'ai choisi les chars plutôt que l'infanterie : pour éviter la marche à pied ! Remarquez, ces problèmes ont fini par tourner à mon avantage. En 1910, je suis allé en cure pour soigner mes genoux aux eaux de Saint-Amand, en Normandie. C'est là que j'ai rencontré ma femme. Vous êtes heureux en ménage Pétrequin ?

« Certes, certes... » Farge préféra éviter la question. Il n'aimait pas parler de sa vie privée, elle était trop compliquée, et la vie clandestine la rendait encore plus complexe. Farge était de ces hommes dont la générosité expansive ne résiste à aucune tentation. Y compris celle de bien faire et de pourfendre les mous, les vendus, les corrompus. Il finira par croire que sa soif de pureté politique pouvait être étanchée par les communistes, qui firent de lui un « compagnon de route » qu'ils placèrent à la tête du « Mouvement de la paix », en 1947. En ce temps de guerre froide, tout ce qui était groupement, comité, commission ... « pour la paix », par opposition à « l'agression américaine », était, en fait, instrument de propagande des communistes qui utilisaient des âmes pures naïvement porteuses d'une générosité instrumentalisée par un système totalitaire. L'URSS s'était emparée de la moitié de l'Europe. Lénine, le précurseur, appelait ces gens « des imbéciles utiles ». Les islamistes ont aujourd'hui les leurs, ils sont, au choix, appelés « ceux dont les cœurs sont ralliés », ou « les esclaves », les « débiteurs », ou, éventuellement : « les voyageurs ». Le verset 60 de la Sourate IX du Coran dans lequel Mohammed explique la façon dont il utilise ses ressources financières, permet la rétribution de ces gens-là : « Les aumônes sont seulement pour les Besogneux, les Pauvres, ceux oeuvrant pour elles, ceux dont les cœurs sont ralliés, ainsi que pour les esclaves, pour les débiteurs, pour la lutte dans le chemin d'Allah et pour le voyageur. Imposition d'Allah ! Allah est omniscient et sage. » Il faut le préciser : « Pour la lutte dans le chemin d'Allah » ce sont les dépenses afférant aux expéditions militaires, la guerre sainte. L'impôt rituel, le *Zakât*, que payent tous les musulmans sert donc, entre autres, à financer la guerre sainte.

Mais les purs sont parfois d'un maniement difficile. Lors d'un voyage organisé en URSS, alors que sur l'ordre de Beria qui les avait remplies, les prisons soviétiques viennent de s'ouvrir, Farge découvrira l'étendue du mensonge soviétique. Il dira tout haut ce qu'il en pense, lui, l'ancien journaliste du « Progrès de Lyon », résistant, politicien, peintre, écrivain, un homme connu, qui, comme autrefois André Gide, pouvait écrire un pamphlet « Retours d'URSS » qui porterait tort aux intérêts de la patrie du socialisme. Jusque-là, notamment dans un livre de 1948 « La guerre d'Hitler continue », Yves Farge avait, non sans habileté, défendu la ligne stalinienne : Roosevelt pour la paix, Truman égal Hitler. Alors, le 31 mars 1953, le M.V.D. (les services spéciaux du ministère de l'Intérieur soviétiques) lui arrangera un parfait accident de voiture à Tbilissi, en Géorgie, le pays de Staline et de Beria. Staline, qui avait perfectionné « le laboratoire des poisons » créé par Lénine, une officine d'assassinats politiques, venait de mourir le 5 mars 1953, Beria sera fusillé le 23 décembre de la même année. Pour parfaire l'histoire, Farge recevra le « prix Staline de la paix 1952 », c'était d'ailleurs un des buts de son voyage en URSS. Farge recevra son prix Staline à titre posthume, ce qu'il n'avait pas prévu. Il n'y a que Pierre Cot, autre lauréat du prix Staline de la paix 1953, qui ait survécu à tout cela, pour être oublié. Le prix Staline, lui-même, n'y a pas survécu : lors de la « déstalinisation », en 1956, il est devenu le prix Lénine. En 1990 il a disparu.

Vidal était de bonne humeur. Il venait de terminer son petit déjeuner. Il fredonnait un air dans lequel un mot étrange revenait souvent : « Pa lé tu vier » :

Je ne suis pas têtue sous les grands palétus
Viens sans sourciller
Allons gazouiller sous les palétuviers
Ah oui sous les pa, les papas, les papas, les tutus
.... sous les grands palais tu viens !

Ce sont ces sons que tu entendais, papa, un truc incompréhensible, un peu toqué, mais qui le mettait de bonne humeur, ou qui accompagnait sa bonne humeur. Ça ne faisait pas sérieux d'entendre ce vieux monsieur, normalement si digne, fredonner une chanson qui n'avait aucun sens. Vidal cessa son chant marmonné sitôt que Senlis vint le rejoindre. Ils t'invitèrent à leur table. Cela te gênait, tu parlais avec cet accent gras et traînant du Dauphiné et de la Savoie, un peu nasillard, un parler paysan, qui faisait sourire les gens des villes. Vidal et Senlis parlaient un peu pointu, ce qui leur donnait un accent distingué. Encore que... Vidal, il n'y avait pas que lorsqu'il chantait qu'il employait des mots que personne ne comprenait. En rentrant du cimetière, Vidal avait croisé Albertine, la bonne de la mère Lesage, qui passait la serpillière dans le café, il lui avait dit : « Eh bien Albertine, bonjour, vous la passez de bon matin votre wassingue ! ». Wassingue ! Il avait dit « wassingue », encore un de ses mots dingues !

Bayle de Jessé était arrivé à sept heures, comme convenu. Il n'avait pas arrêté le moteur de sa Celtaquatre ; en un instant, vous aviez pris la route. Toi, à l'avant, à côté du chauffeur, Senlis et Vidal sur la banquette arrière. C'était la première fois que tu faisais la route en voiture. C'était plus rapide qu'en car ou avec le tramway qui passait par l'autre côté : Seyssinet-Pariset, La Tour sans Venin et Saint-Nizier. Rien à voir non plus avec le chemin de la montagne, par le bois de Rumilly, en passant le col Vert où tu suais sang et eau pour acheminer des messages, des journaux et quelques armes et munitions. Pourtant, il y avait des gens qui faisaient cela comme un sport, un plaisir. Senlis était en train d'en parler avec Vidal. Il lui racontait comment il lui arrivait, cet hiver encore il l'avait fait, de remonter à pied et à ski les gorges du Furon pour skier à Lans-en-Vercors, et redescendre par les mêmes moyens sur la maison de la Grande Côte. Cet hiver, il l'avait fait deux fois avec son ami l'écrivain Jean Prévost. Senlis montrait les pentes sur la gauche :

- Nous montons par le pont Charvet ; nous grimpons jusqu'au Pas du Curé ; près de Saint-Nizier nous descendons à ski sur Lans en Vercors où nous serons bientôt ; puis nous redescendons jusqu'à chez nous par les gorges du Furon, que vous voyez, en bas. Si la neige est bonne, on fait le trajet en cinq heures.

- Votre ami, l'écrivain, il doit être un sacré sportif, lui aussi.

- Oui, il a d'ailleurs écrit un essai magnifique sur le sport, « Plaisir du sport », que je vous recommande.

- Avec mes jambes, c'est peut-être un peu tard pour moi... encore que, je fais un peu de gymnastique vous savez ! Mais... pourquoi pas après tout ! Après la victoire !

Votre ami, il pense comme nous ? Parce que Prévost, Prévost ... ça me dit quelque chose... J'ai lu son nom, autrefois...

- Il est un romancier et un journaliste connu...

- Oui, oui... Voilà ! « Pamphlet », l'hebdomadaire, nous y étions abonnés, en 33 ou 34, votre Prévost, il était fondateur de « Pamphlet » avec cet Alfred Fabre-Luce lié à la famille Giscard d'Estaing, des pétainistes... même s'il y a un jeune, Valérien ou Valéry, qui a rejoint de Gaulle. J'espère que votre ami a mieux tourné que Fabre-Luce, parce que, aujourd'hui, Fabre-Luce il joue Pétain gagnant !

- Avec les temps que nous vivons, s'il n'était pas avec nous, il ne serait pas mon ami. C'est un homme hors du commun, un homme d'action et de réflexion. Vous savez, il a fait Normal sup. À l'automne 41, c'est avec lui que j'ai pour la première fois parlé de faire un maquis offensif dans le Vercors. Il est à Lyon, vous le rencontrerez bientôt. Pendant la campagne de France, il était officier, lieutenant, il commandait un groupe de mitrailleurs.

- Les mitrailleuses, c'est bien ! Le moment venu votre écrivain mitrailleur sera très utile ici... Vous avez raison, votre ami est un penseur profond, il avait écrit un article sur les villes en Amérique qui m'avait frappé... Il vous faudra aussi de l'artillerie de montagne, au moins des mortiers, comme l'a dit le capitaine Le Ray. J'insisterai sur ce point avec Londres.

La voiture arrivait au carrefour d'Engins. Sur leur gauche, Bayle de Jessé signala le barrage du Furon dont le petit lac aux eaux vertes alimentait une centrale hydroélectrique qui fut une des premières au monde :

-Commandant, en 1888 la commune de Villard-de-Lans a été une des premières en France à recevoir l'électricité !

-C'est magnifique, quel pays magnifique !

Le carrefour d'Engins était aux portes de la partie la plus spectaculaire des gorges du Furon. Après les deux dernières fermes des Jaux, il y avait un virage brusque qui donnait sur un espace dégagé où coulait le Furon, on voyait sur la gauche les ruines à peine identifiables d'une ancienne scierie hydraulique, elle datait du Moyen Âge. Sur quelques centaines de mètres, les berges du torrent se transformaient en potagers que des murettes de pierres protégeaient des eaux. Puis, la forêt où dominaient les sapins remplaçait les cultures. La route était presque rectiligne, les falaises, parfois percées de grottes, se rapprochaient de plus en plus, jusqu'à donner l'impression qu'elles allaient se refermer sur la route qui, après un bref passage en forêt, semblait buter sur la roche bleu et gris. Là était le passage : un premier virage à gauche où l'on frôlait la falaise, immédiatement suivi d'un long virage à droite qui, même si le lieutenant des Eaux et Forêts conduisait lentement, fit crisser les pneus du véhicule. Lorsqu'ils débouchèrent sur le plateau de Villard-de-Lans, Vidal eut une expression de surprise émerveillée.

À partir de la montée de l'Olette, un hameau où les habitants ont tendance à s'appeler Second, on découvre la plaine de Villard qui s'étend au pied de la chaîne

montagneuse, avec ses pics, ses rochers, ses crêtes qui font un chemin imaginaire à quelque deux mille mètres d'altitude. Le plus haut sommet, la Grande Moucherolle, atteint 2285 mètres ; ce 5 mars 1943, sa masse se détachait dans le bleu du matin calme comme le mont Fuji sur une estampe de Hokusai. Jusqu'à 1800 mètres environ, la forêt bordait les sommets. Elle n'était pas sombre, car hêtres et chênes, déjà bourgeonnants aux altitudes les plus basses, se mêlaient aux sapins. Par endroits, les pentes étaient couvertes d'éboulis pierreux et de dalles de calcaire dont les couleurs claires variaient des bleus aux gris. Les sommets et les crêtes étaient enneigés.

Pour une fois, papa, tu te sentais gagné par l'émotion esthétique qui avait envahi l'espace clos du véhicule. Bayle de Jessé, en dépit de son métier, était heureux de n'avoir jamais perdu le plaisir qu'il avait à travailler dans des espaces dont la splendeur, découverte dans sa jeunesse, l'avait amené, après l'X, à intégrer l'École des Eaux et Forêts. Dalloz était un alpiniste chevronné, connu dans toute l'Europe pour ses escalades et son rôle de promotion des sports de montagne au Club Alpin Français. Il était très connu en Angleterre où, après le passage de Turner dans la région en 1802, lors de la brève « Paix d'Amiens », l'aristocratie anglaise, adepte du « Grand Tour », avait été la première à découvrir l'attrait esthétique, et bientôt sportif, des Alpes. Turner avait parlé à ses amis anglais de la splendeur des paysages alpins qu'il venait de découvrir. La richesse de ses carnets de croquis, de ses aquarelles, et de cinq ou six toiles du père des impressionnistes, avait fini par convaincre quelques jeunes intrépides titrés de faire le voyage alpin. Grâce à Turner, après la chute de Napoléon en 1814, le but des jeunes aristocrates anglais venu faire leur « Grand » ou « Petit Tour » sur le Continent ne fut plus simplement de franchir les Alpes pour accéder aux splendeurs italiennes et d'être présentés aux aristocrates du Continent mais de contempler enfin une nature perçue comme « romantique ». Ainsi naquit l'alpinisme, d'ailleurs les premières voies vers les sommets alpins portent souvent des noms anglais.

Vidal posait des questions sur les noms des villages et hameaux, il demandait les noms et l'altitude des sommets. C'était, selon les cas, Bayle de Jessé ou Senlis qui répondait. Mais, après chaque réponse, et pas toujours très à propos, Vidal disait : « C'est magnifique, magnifique ! ». Puis, il reprenait son questionnement : « Ce plateau, quelle est sa surface ? ». Le lieutenant des Eaux et Forêts répondit : « Environ 4000 km² : 80 km dans sa plus grande longueur, et 56 km dans sa plus grande largeur ». « C'est magnifique, magnifique ! »

Toi, papa, à l'avant, à côté de Bayle de Jessé qui conduisait, tu étais agacé. Pour trouver cela magnifique, il fallait ne pas être d'ici. Ne pas vivre toute sa vie dans ces montagnes aux pieds desquelles tu étais né, sans l'avoir demandé. Ta sœur aînée et Bénite sont nés à Venise, toi, tu es né ici, ton frère René aussi. Ta mère, la belle Lisa, n'a jamais oublié Venise. Chaque fois qu'elle le pouvait, elle allait y accoucher, dans l'espérance que la double nationalité des enfants leur permettrait, un jour, de revenir chez eux, et de quitter ce pays de paysans qui se permettaient de la mépriser. La mépriser ! Elle, une Vénitienne, une vraie, dont la famille avait donné à la République un doge, des sénateurs et des amiraux ! Et dont Véronèse avait fait le portrait ! Il y avait, certes, de la noblesse dans les sentiments qui poussaient Lisa à faire le voyage à Venise à chaque accouchement. Il y avait aussi un terre-à-terre appât du gain. Comme tous les systèmes de pensée primitifs et agressifs, le fascisme était nataliste : il fallait être plus nombreux que les autres pour les dominer. Depuis que Benito Mussolini était

au pouvoir, son régime accordait une prime de 1000 à 2000 liras (une somme appréciable à l'époque), à toutes les femmes italiennes qui participaient à l'expansion de la race. Logique guerrière : la somme était doublée si le nouveau-né était un mâle, et la prime était maximale si on lui donnait Benito pour prénom. Lisa n'était pas fasciste, elle était Vénitienne, elle pensait que si ce gobeur de mouches au menton haut lui offrait au moins mille liras par naissance, elle eût été bien sotte de ne pas en profiter. Et pour rentabiliser le déplacement, elle avait à Venise déclaré son premier fils sous le nom de Benito (4500 liras). Dans ses voyages aux motivations ambiguës, une fois elle avait réussi ; deux fois elle avait échoué : accouchements en France. Mais elle espérait se rattraper sur les mariages : en mariant les enfants à Venise, à l'avenir, ils rentreraient tous à la maison. Je suis là pour en témoigner avec toi : le plan de Lisa a échoué, tous les enfants ont épousé des Français ou des Françaises, et Bénite est resté avec son encombrant prénom, qu'il a modifié comme il l'a pu : un accent ici ; et là un o ouvert en e. Pas difficile à faire en ces temps où, dans les mairies françaises, les données inscrites sur les registres de l'état civil n'étaient ni mécaniquement ni électroniquement transcrites, mais manuscrites par l'employé de la mairie qui avait la plus belle écriture, et parfois sa carte au Parti : dans l'art des pleins et des déliés, il est facile de transformer un o en e.

Au carrefour de Lans, Bayle de Jessé expliqua que la route qui montait sur la droite allait au col de la Croix Perrin, pour redescendre sur Méaudre ; tout droit c'était Villard-de-Lans, Corrençon, les Gorges de la Bourne ; à gauche, on voyait la station du tramway de Lans en Vercors, massive parmi les fermes éparses, et pourtant élégante avec ses toits pentus. Le village de Lans était juste derrière. Senlis dit :

- Nous allons vous montrer le talon d'Achille du Vercors : la trouée Saint Nizier. Le tramway et la route suivent la pente douce que vous voyez sur la gauche, et qui, de temps en temps, disparaît dans la forêt.

Ils s'arrêtèrent avant le village de Saint Nizier. Il n'était pas utile de se montrer dans la rue principale du village, où, le tramway aidant, l'ennemi pouvait facilement envoyer des observateurs. Dans un champ où la vue était dégagée, Senlis montra l'ouverture par laquelle le plateau était le plus vulnérable. En militaire compétent le général Delestraint commenta :

- Oui ! Je n'ai pas encore vu tous les points de passage, mais le capitaine Le Ray a raison. Par ici, on peut faire passer des camions et même des chars, sauf si la position est bien défendue par de l'artillerie de montagne, ou, au moins, des mortiers, et des engins antichars. Remarquez... les chars une fois là, ils n'auront pas beaucoup d'espaces pour manœuvrer.

- Pour l'instant, nous manquons de tout. Même de fusils ! Nous n'avons pas assez d'armes légères pour l'instruction.

- Je vais m'occuper de ça, on vous enverra des armes. Mais, lorsque vous les aurez reçues, n'allez pas vous lancer dans des opérations d'envergure avant que d'avoir reçu les troupes parachutées, et avant le débarquement du Sud. Dans notre affaire, l'effet de surprise sera déterminant. Si par des actions prématurées vous attirez les troupes allemandes sur ce plateau, votre forteresse se transformera en piège pour nos combattants, et pour la population locale. J'ai compris par Le Ray que vous aviez pas

mal de Chasseurs Alpins parmi vos hommes, inutile de refaire le coup de Sidi Brahim !

- C'est quoi « le coup de Sidi Brahim » ?

Il t'a fallu du courage pour poser cette question. Tu avais honte de ton ignorance. Comme souvent chez les personnes qui ont reçu peu d'instruction, papa posait peu de questions. Tu avais peur que la réponse te révèle de nouvelles ignorances, qui auraient appelé de nouvelles questions, montrant aux autres et te révélant à toi-même l'étendue décourageante de tes lacunes. Papa, j'ai été à deux doigts de suivre le même chemin que toi : m'enfermer dans l'ignorance, monstrueusement humble ou agressive, selon les circonstances.

Bayle de Jessé expliqua que Sidi Brahim était un fait d'armes pendant la conquête de l'Algérie. Du 23 au 26 septembre 1845, ce combat avait opposé plus de 400 soldats français, en majorité des Chasseurs du 8^e d'Orléans, à un grand nombre de combattants musulmans. La troupe était commandée par le colonel de Montagnac, elle s'était laissé surprendre par l'ennemi, essentiellement des Berbères du Maroc et de l'Algérie que commandait l'émir Abd el-Kader, qui avait proclamé la guerre sainte contre les Français. Décimés, les soldats français survivants, ils étaient 80, s'étaient regroupés au sommet d'un tertre où se trouvait la tombe d'un suffi appelé Sidi Brahim. Le colonel de Montagnac avait été tué dès les premiers combats. Pendant trois jours et trois nuits, ces hommes ont tenu tête aux combattants ennemis. Excédé, l'émir Abd el-Kader demanda au capitaine Dutertre, qu'il avait fait prisonnier, de parler aux soldats retranchés afin qu'ils se rendent, celui-ci cria à ses hommes : « Chasseurs, si vous ne vous rendez pas, on va me couper la tête. Moi, je vous le dis, faites-vous tuer jusqu'au dernier plutôt que de vous rendre ». Sa tête tranchée fut bientôt exhibée. Puis, ce fut le tour d'un autre prisonnier, un clairon du nom de Rolland, l'ennemi lui avait donné ordre de sonner la retraite, il sonna la charge. Bientôt les Français furent sans vivres, sans munitions, et sans eau. Ils décidèrent de forcer le passage pour gagner Djemma Ghazaouet où se trouvait une garnison française, quinze kilomètres plus loin. Sous le commandement du caporal Lavayssière, les survivants entreprirent une longue marche ; sans cesse attaqués, ils marchèrent toute la journée du 26 septembre. À deux kilomètres du but, une dernière embuscade les décima. Sur les quarante hommes au départ de Sidi Brahim, il n'y eut que 11 survivants. Et le lieutenant des Eaux et Forêt Bayle de Jessé conclut : « Sidi Brahim, c'est le symbole d'un héroïsme sublime, mais pas très utile ». Vidal commenta :

- Le contraire de ce que Koenig et ses hommes viennent de faire à Bir Hakeim : combattre jusqu'au bout pour éviter l'encerclement de la VIII^e armée anglaise. Sidi Brahim, c'est exactement ce qu'il ne faut pas refaire ici. Mais... félicitations ! Vous en connaissez un bout sur Sidi Brahim, pour quelqu'un qui n'est pas militaire... C'est remarquable... Oui, je sais, Polytechnique fait de vous des officiers, mais, tout de même, on ne peut pas dire que vous intégriez la carrière des armes.

- Voyez-vous, mon Commandant, par une de nos aïeules, nous sommes apparentés aux Montagnac.

- Et bien, ici, on ne doit pas refaire ce que ce Monsieur a fait, là-bas !

Il y avait eu un instant de rivalités d'écoles, et de castes : l'un noble, l'autre pas. Pour toi, tellement en bas de l'échelle sociale française que tu n'avais pas même l'idée d'essayer de la gravir, c'était une découverte surprenante : les Français du haut de l'échelle ne s'aimaient pas entre eux ! En bas, c'était la même chose : à l'usine, ceux qui y étaient depuis longtemps traitaient les nouveaux de haut ; au village, les Français de souche méprisaient les migrants italiens et espagnols ; c'était comme partout. Il n'y avait que les communistes qui donnaient l'impression de prendre au sérieux la devise de la République : Liberté, Égalité, Fraternité. Mais cet étrange sens critique qui a toujours été le tien, père, te faisait sentir que cette chaleur communautaire que l'on ressentait chez les communistes n'était qu'un effet de secte, qui ne changeait rien au malheur des hommes. Pourtant, entre vous, entre ceux de la Résistance, vous vous aimiez. Tu la vivais cette fraternité quand, en ce temps-là, tu croisais des hommes importants, riches et cultivés. Des hommes qui, comme toi, étaient dans la guerre, cette guerre secrète qui divisait vos jours entre vos activités normales où vous jouiez un rôle de Français occupé et vaincu ; et vos activités héroïques, la nuit, ou la nuit dans le jour, dans des lieux enclos et sûrs, vos catacombes, où vous n'étiez plus vaincus, mais combattants pour un au-delà de vous-même que vous appeliez la France, l'esprit de Liberté, Égalité, Fraternité, et, pour certains : Staline, hélas. Par-delà l'ambivalence et l'ambiguïté des noms écrits sur l'enveloppe des idéaux, il y avait la volonté de vivre plus loin que vous-même, au service d'une cause ouverte sur l'univers, et non refermée sur elle-même. C'est en ce sens que votre combat ne pouvait que vous opposer aux nazis et à leurs collaborateurs, dont la pensée close ne tolérait que l'adhésion totale ou le rejet total. L'islam est aussi une pensée close qui, aujourd'hui, menace toutes les libertés.

Il était plus de neuf heures lorsque la Celtaquatre de Bayle de Jessé, après avoir traversé le village de Lans en Vercors, arriva au carrefour de Jaume. Bayle voulait prendre la route de la Croix Perrin et faire un arrêt à Méaudre pour présenter à Vidal ses gardes forestiers. Presque tout le réseau des gardes forestiers de Bayle de Jessé était à son exemple dans la Résistance. Le garde forestier de la Croix Perrin, Verdure, cachait dans une glacière, dans la forêt, à deux pas de sa maison, six tonnes de dynamite qu'un service clandestin de l'armée française d'armistice, le C.D.M. (Camouflage Du Matériel) était venu cacher là, et dont la Résistance pouvait disposer, et dont elle ne disposera pas : par manque de rigueur dans l'organisation, la dynamite sera prématurément changée de cachette, et découverte par les troupes italiennes. Une glacière est un trou creusé par les eaux d'infiltration sur le plateau calcaire du Vercors, il communique, le plus souvent, avec un réseau de galeries souterraines. Sur le plateau, on appelle ce trou une glacière, car la neige s'accumule dans la cavité et s'y maintient toute l'année. Manquant d'eau en été, et contraints à « maquiser dans le maquis » pour échapper à la traque des troupes alpines italiennes, pendant l'été 1943, les Résistants utiliseront la neige de ces glacières pour étancher leur soif : cette eau avait un goût de pourriture. Bayle pensait que cette affaire de dynamite intéresserait Vidal. De plus, le garde forestier et sa femme étaient considérés comme les meilleurs cuisiniers du plateau, leurs tartes aux myrtilles et leurs omelettes au lard et aux champignons étaient connues de Grenoble à Valence. Senlis jugea préférable de reporter le passage par la Croix Perrin à plus tard, lors de leur retour, s'ils en avaient le temps. La voiture prit la route de Villard-de-Lans. Il y avait peu de circulation ; à cette heure-ci, le tramway de Grenoble n'avait pas encore fait sa première montée. Les gens circulaient à pied, quelques-uns en charrettes tirées par un cheval ou par des

bœufs. Sur la longue ligne droite entre Lans-en-Vercors et Villard-de-Lans, la Celtaquatre croisa un car Huillier, qui, une fois tous les deux jours, faisait la liaison entre les villages du plateau et Grenoble. Bayle de Jessé dit à Vidal que les frères Huillier, Paul, Victor et Émile, étaient avec eux. L'aîné, Paul, était franc-maçon, il appartenait au réseau Franc-Tireur. Senlis prit la parole :

- Au Villard, nous nous arrêterons au café de la Bascule, Mathieu doit déjà nous y attendre. Nous irons avec lui visiter les zones d'intérêt militaire. À Vassieux, il faut que vous voyiez le site de la piste d'atterrissage de mille deux cents mètres que nous pouvons créer en quelques jours, elle sera trop courte pour les gros porteurs américains, mais des transporteurs moins grands pourront s'y poser, et nous ravitailler... on pourrait même y recevoir l'avion du général de Gaulle. Les gorges de la Bourne vous montreront qu'avec un armement adéquat nous pouvons interdire le plateau aux *panzers* allemands. Je voudrais aussi vous montrer le site du camp 2, près de Corrençon ; et, de l'autre côté de la forêt de la Loubière, je voudrais que vous voyiez le village de Valchevrière qui sert d'appui à nos maquis.

- Cela nous prendra combien de temps ? Je ne dois pas manquer le dernier train de huit heures pour Bourg-en-Bresse, il me fait arriver à Bourg juste avant le couvre-feu. Après dix heures les contrôles sont multipliés.

- Qu'en pensez-vous Bayle ?

- Cabane, à partir de Corrençon combien faut-il de temps pour aller au camp 2 ?

Sitôt que Senlis avait parlé d'une visite du C 2, tu t'étais attendu à cette question. À l'évidence, Vidal n'était pas un montagnard. En plus, il marchait d'une façon un peu raide qui annonçait un gars, qui, tôt ou tard, allait traîner la jambe. Or, pour aller au C 2, passé le grand virage qui mène au Clot de la Balme, face à la Grande Moucherolle, pas question d'utiliser la voiture : il faut marcher. Avec son sac à dos, Marc faisait le trajet en courant, à petit rythme, en 35 minutes. Eux, avec le vieux, il leur faudra plus du double de temps :

- Rien que pour le trajet, aller-retour, plus de deux heures.

« Ça ne marche pas, c'est trop long » dit Senlis. Vidal posa une main sur ton épaule et te demanda :

- Dis-moi, petit, connais-tu un camp plus proche de la route ?

- Mon général, y en a pas. Le C5 est plus près de la route, mais le chemin est très raide, vous gagneriez, au plus, dix à quinze minutes et peut-être pas.

- Nous allons entrer au Villard, Mathieu aura peut-être une idée pour nous tirer d'affaire.

Bayle de Jessé avait fait cette remarque alors que la voiture commençait à gravir la colline au sommet de laquelle Villard-de-Lans est bâti. Villard-de-Lans est plus qu'un bourg et moins qu'une ville, c'est un lieu de grands paysages et de petits secrets.

Mathieu les attendait au café de la bascule. Quelques paysans et un chauffeur de camion étaient là, isolés les uns des autres, sauf deux gars qui marchandait à voix basse le prix d'un veau au marché noir. Les autres attendaient que l'employé municipal qui faisait les pesées commence son travail. La bascule était sur la place, en face de la mairie : c'était un plateau assez grand pour qu'un camion ou un char à boeufs puisse y stationner, et y être pesé grâce à un mécanisme enfoui dans la fosse sur laquelle reposait le plateau. À l'intérieur du café, les gens buvaient du vin blanc chaud, auquel certains ajoutaient du miel pour sucrer le breuvage : le sucre était rationné, mais le cafetier était aussi apiculteur. Sur la place, près du Monument aux morts de 14-18, et près de la bascule, un camion était garé. Bayle de Jessé avait rangé sa Celtaquatze devant le camion qui était immatriculé dans la région de Grenoble. Plusieurs attelages étaient rangés sur la place, en face de la mairie. Un gros char à bœufs contenait des pommes de terre en vrac recouvertes d'une bâche trouée. Un veau était attaché à une carriole tirée par un petit cheval barbu ; angoissé, le veau beuglait tout en chiant une colique de bête pas encore sevrée. Un tombereau auquel était attelé un percheron bai était plein de fumier qui, comme l'encolure du cheval protégé par une vieille couverture, fumait dans l'air frais du matin. À l'odeur, qui n'était pas désagréable, on reconnaissait le fumier de vache, il embaumait la place. D'une fenêtre ouverte de l'hôtel du Parc, qui abritait le lycée polonais, on entendait la chorale des élèves qui répétait un cantique polonais pour la messe du dimanche, une oreille attentive pouvait reconnaître les mots « *Svata Marija, Svata Marija* ».

Mathieu conversait avec le patron du café, ils se connaissaient depuis longtemps, ils étaient un peu parents ; et collègues, en quelque sorte, puisque Mathieu avait tenu, jusqu'à ce qu'il fût contraint à la clandestinité, le café des Cheminots, rue du Polygone à Grenoble. Le cafetier du Villard n'appartenait à aucun mouvement, il faisait partie de ce premier cercle de sympathisants auxquels on pouvait demander un petit service, un gros parfois, et qui ne sachant rien ne pouvaient pas dire grand-chose en cas d'interrogatoire. Le patron proposa sa tournée, Mathieu regarda Vidal qui d'un bref mouvement de tête fit comprendre qu'ils n'avaient pas le temps. On s'excusa, on promit pour une prochaine fois, avec cet assaut de formules banales et enjouées qui disent qu'il n'y aura pas de prochaine fois. Lorsqu'ils eurent quitté la salle, un silence campagnard retomba sur la pièce où le marchandage chuchoté du veau faisait comme un bourdonnement d'abeilles qui brisait l'harmonie étouffée du cantique polonais que l'on entendait encore « *Svata Marija, Svata Marija...* »

Senlis était resté à Villard-de-Lans où il voulait voir le Docteur Samuel, les frères Huillier de la compagnie des cars, et d'autres membres du réseau. Au retour de sa visite, vers cinq heures, Vidal les rencontrera tous à l'hôtel Edelweiss.

Au carrefour des Bains, ils ont pris la montée sur Bois Barbu afin d'aller à Valchevrière. Ils ont suivi ce qui, aujourd'hui, est le chemin de croix de Valchevrière. Ce village, douzième station du chemin de croix, dont les maisons resserrées face à l'église sont bâties sur un promontoire rocheux, servait de point d'appui à plusieurs maquis de la montagne. À la fin du mois de juillet 1944, le village a été brûlé par les soldats allemands et autrichiens, seule l'église n'a pas été incendiée, ce qui pourrait suggérer que ces soldats et leurs officiers étaient catholiques (Bavarois ou Autrichiens). Il n'y a pas eu massacre de la population, qui, peu nombreuse, avait fui.

Après Bois Barbu, la Celtaquatre a pris la route forestière qui conduit au village. Ils étaient véritablement entrés dans le domaine de Bayle de Jessé qui expliquait à Vidal la situation de Valchevrière. L'intérêt de ce village tenait à l'abandon plus ou moins récent de nombreuses maisons, elles pouvaient servir au cantonnement de plusieurs centaines d'hommes. À présent, il n'y avait plus que six familles résidentes en permanence, au total moins de vingt personnes. Après la Première Guerre mondiale, les jeunes survivants n'avaient plus voulu vivre dans une bourgade perdue entre bois et monts. Ceux qui avaient de la famille au Villard s'y étaient établis, car là aussi, beaucoup de jeunes étaient morts à la guerre ou avaient voulu vivre dans une ville : les fermiers et les artisans du bourg manquaient de bras. D'autres Valchevrins avaient carrément quitté la région pour aller s'établir dans toute la France, au gré des contacts qu'ils avaient noués dans les tranchées de la Grande Guerre. En vingt-cinq ans, un village qui avait compté jusqu'à deux cent cinquante habitants était tombé à une vingtaine de résidents. L'école avait fermé, puis le café, ne restait à présent que le boulanger. Il était important pour les maquis de la zone auxquels il fournissait du pain chaque fois que l'on pouvait lui livrer de la farine. C'était souvent le lieutenant des Eaux et Forêts qui livrait la farine avec sa Celtaquatre. Après quelques kilomètres sur la route forestière, ils sont arrivés au belvédère de Valchevrière qui porte aujourd'hui un monument et plusieurs plaques commémoratives dédiées au lieutenant Chabal et à ses hommes morts au combat pour retarder l'invasion du plateau « en faisant Sidi Brahim » (c'est ce que dit le dernier message de Chabal à son chef, le commandant Hervieux).

Il était un peu plus de dix heures du matin. La lumière était splendide, la forêt recommençait à vivre en ce début du printemps. Les mouvements de la nature s'accomplissaient dans une superbe ignorance des drames humains. Sur les bas-côtés de la route, il y avait des touffes de primevères et quelques violettes. Parfois, des nappes de crocus faisaient comme un brouillard mauve au raz du sol. L'herbe commençait à reverdir et la nudité des arbres lentement se chargeait de bourgeons verts et bruns. Sauf sous les épicéas, les rayons du soleil pénétraient partout dans les bois, où, çà et là, on pouvait voir de minces parcelles enneigées qui réverbéraient la lumière. Ils avaient garé la voiture sur le belvédère et regardaient la splendeur du paysage. Ils avaient l'impression de tout dominer, et d'avoir abandonné les contingences terrestres, tant la beauté du site les sidérait.

Au premier plan, sur son rocher, le village était comme replié face à l'église. Il y avait une trentaine de bâtisses aux toits en pente douce, et dont les murs ne s'élevaient jamais à plus de cinq ou six mètres. Presque tous les pinacles des toits étaient surmontés en façade d'une grosse pierre polie, ovale, comme un œuf. Bayle de Jessé expliqua que sur le plateau on appelait ces pierres des « couves », et qu'elles étaient peut-être des témoignages oubliés de cultes païens de la fertilité. En majorité, les maisons semblaient sans vie, et le village désert. Pourtant, quelques cheminées fumaient, une fumée bleu pâle que donne la flamme des rondins de hêtre et de chêne. Dans la rue principale, quatre hommes avaient interrompu leurs conversations et regardaient les messieurs sur le belvédère, deux de ces villageois avaient reconnu la Celtaquatre et la silhouette de Bayle de Jessé, ils faisaient des bonjours de la main, auxquels il répondait. L'un d'eux mit ses mains en porte-voix et cria : « Descendez donc ! » L'écho rebondit sur les falaises comme un coup de gong, et transforma l'invitation en un appel mystérieux venu de l'au-delà : « dééé doonk, dééé donk... ». Bayle de Jessé qui avait l'habitude de ce lieu mit à son tour ses mains en porte-voix et

lança : « Pas le temps, une autre fois, merci ». Ses paroles furent comme roulées par un tonnerre qui peu à peu s'apaisa. Derrière le village, il y avait un grand vide, un appel d'air d'où émergeaient, tout en bas, les gorges de la Bourne que l'on devinait si l'on connaissait les lieux.

- Devant vous, trapu, ce sommet enneigé, c'est le Gros Martel, 1557 mètres, il domine la Forêt des Clapiers, et sur la gauche dans le creux vous avez Méaudre et Autrans dans la plaine.

Mathieu ajouta :

- Nous pouvons aménager la plaine d'Autrans pour l'atterrissage des Lysanders anglais. Mais sans aménagement, elle peut déjà recevoir des parachutages *homo et arma* (termes qui signifiaient réception d'hommes et d'armes parachutés).

- Londres vous a déjà fait des parachutages *homo et arma* ?

- Un petit lot d'armes, une trentaine de mitraillettes, avec leurs munitions, deux postes radio, et du savon. Malheureusement sur les six containers, deux se sont ouverts sous le choc, lors de l'ouverture du parachute. Pour les radios, on a eu de la chance, mais on a perdu des munitions, des mitraillettes se sont brisées. C'est mieux que rien, mais ce n'est pas grand-chose, et surtout pas très réussi.

- C'est embêtant cette histoire de containers qui s'ouvrent pendant la descente. Vous savez pourquoi ?

« Être exact », tel était le troisième point de la prière du matin du général Delestraint. Vidal avait cet art particulier qui consiste à penser en grand pour agir avec un sens exact du détail. Exact, il l'était, sa question le montrait. Rares sont les gens de pouvoir qui ont l'art du détail utile. C'est cela « être exact ». En général, ils se foutent des détails qu'ils laissent à leurs subordonnés. Cela crée, de temps en temps, des catastrophes lorsque le grain de sable du détail utile fait échouer le plan grandiose. Heureusement, il y a souvent des subordonnés capables. Par contre, la catastrophe est garantie et permanente lorsque la personne de pouvoir considère que tous les détails sont utiles, et met son nez partout, c'est ce que les Anglo-saxons appellent le *micromanagement*. Comme il y a toujours un détail qui semble compromettre l'ensemble, ordres et contre-ordres se succèdent à un rythme plus ou moins prévisible. Le résultat est que bientôt personne n'ose agir : on attend le contrordre. Il vient, ou ne vient pas, ce qui ajoute à la confusion, car il y a ceux qui y vont et ceux qui attendent : action et inaction se télescopent, et c'est la catastrophe dans l'imprécision la plus totale. Dans la dynamique de la vie, ne rien faire, c'est encore faire quelque chose : ce que l'on laisse faire. Il m'a fallu longtemps pour comprendre pourquoi ce système de chaos orchestré, où l'imprécision est la règle, réussissait si bien aux gens de pouvoir dans les bureaucraties modernes. La réponse est simple : le chaos offre des possibilités d'irresponsabilité illimitée. La responsabilité suppose l'exactitude : qui ordonne quoi et quand. Dans les bureaucraties modernes, l'agent de pouvoir ordinaire peut toujours démontrer qu'il a donné un ordre contraire et prouver qu'il n'est pas responsable de l'échec final. Or ce système redescend en cascades de contraire en contraire du contraire, si bien qu'au bout du compte il n'y a plus de responsable identifiable, ou alors, éventuellement, un sous-fifre qui, en contact direct avec la réalité, a pris une

initiative malheureuse. Si l'initiative est heureuse, elle réussit, il n'y a pas de catastrophe, et tout le système s'en trouve conforté, car si « La victoire a de nombreux géniteurs, la défaite est orpheline ». Voilà pourquoi, en dépit du fait qu'on les exècre, les *micromanagers* réussissent si bien : sauf s'ils sont vraiment bornés, ils ne commettent jamais d'erreurs. Ce qui, dans un système bureaucratique, à long terme, est plus important que de réussir : la réussite crée les jalousies qui préparent la chute. La réussite est une erreur de stratégie bureaucratique.

À la question précise du commandant de l'Armée Secrète, Mathieu donna une réponse exacte :

- Les clapets métalliques qui ferment les containers sont trop lâches, ils ne sont pas assez serrés lorsqu'on les ferme. Je ne pense pas qu'il soit possible de les serrer mieux, parce que ceux qui ne sautent pas à l'ouverture du parachute s'ouvrent au choc sur le sol, selon sa dureté et l'angle d'atterrissage. Or chez nous le sol est dur, on a des rochers partout. Il faut un autre système, des sangles, peut-être.

- Sur les six, combien se sont ouverts au contact du sol ?

- Un en l'air, ça c'est sûr. Au sol, je ne suis pas certain du nombre... mais au moins deux !

- Un sur deux s'est ouvert ! Alors que l'on a tant de mal à organiser les parachutages, et que les pilotes risquent leurs vies ! C'est important cette histoire, important et idiot ! Je vais envoyer un message à Londres. De votre côté, envoyez-moi un rapport qui me permettra dans quelque temps d'insister à nouveau sur cette affaire. Si vous trouvez dans la région un expert en fermetures métalliques, demandez-lui de dessiner un système plus sûr, Londres le fera passer aux Anglais.

Bayle de Jessé demanda s'il pouvait poursuivre sa description du relief. On se tourna vers le général qui fit signe de poursuivre.

- Au nord-ouest, sur la gauche, vous voyez la forêt des Coulmes. Et derrière elle, c'est le Mont Noir, mille quatre cents mètres d'altitude, et en dessous : le village de Malleval, où il y a un petit maquis de Lifra. Carrément sur votre gauche, et derrière vous, à l'ouest et au sud-ouest, après la Balme de Rencurel, qui est presque devant nous, et marque une interruption dans le parcours abrupt des gorges de la Bourne, ce sont les collines et la plaine du Royans, et le département de la Drôme, qui, administrativement, coupe le Vercors en deux. En fait, vous voyez la route forestière qui monte derrière nous... si vous la suivez sur environ trois kilomètres, vous arriverez à la borne qui signale l'entrée dans la Drôme. Pour le moment, cela ne nous pose pas de problèmes, mais, à mon avis, à mesure où les maquis vont se renforcer, on risque d'avoir des tiraillements entre la R 1 et la R 2.

La remarque du lieutenant des Eaux et Forêts était étrange. L'Armée Secrète avait repris à son compte le découpage de la zone sud qu'utilisait Lifra dans sa structure. Bayle de Jessé appelait Combat, Lifra, nom communément employé dans la Résistance. Ce découpage était, tout simplement, celui qu'avait créé le régime de Vichy. Pour l'A.S., cela avait signifié la création de six régions qui regroupaient tous les départements de la zone :

R1, capitale Lyon, départements : Rhône, Loire, Haute-Loire, Ain, Saône-et-Loire, Isère, Drôme, Haute-Savoie, Ardèche.

R2, capitale Marseille, départements : Bouches-du-Rhône, Var, Alpes-Maritimes, Vaucluse, Hautes-Alpes, Basses-Alpes.

R3, capitale Montpellier, départements : Hérault, Aude, Pyrénées-Orientales, Aveyron, Lozère, Gard.

R4, capitale Toulouse, départements : Haute-Garonne, Tarn, Lot-et-Garonne, Hautes-Pyrénées, Ariège.

R5, capitale Limoges-Brive, départements : Haute-Vienne, Dordogne, Cantal, Lot, Corrèze.

R6, capitale Clermont-Ferrand, départements : Puy-de-Dôme, Creuse, Allier, Indre.

« À ce propos, j'ai un point important que je veux éclaircir avec vous » dit Mathieu « Et je propose, si Bayle en a fini, que nous en parlions dans la voiture, en allant à Corrençon où nous sommes attendus ».

Mathieu avait reçu le commandement des maquis du Vercors où Tirf avait une sorte de monopole reconnu par les autres mouvements. Franc-Tireur est appelé Tirf par Jean Moulin qui aime parfois utiliser le verlan, pour tromper l'ennemi, mais aussi par jeu, en souvenir de ses années passées dans l'ombre du Montparnasse artistique, où le verlan (parler « à l'envers » : verlen) était à la mode. Tirf a été le dernier mouvement à se doter de groupes armés. Libération, mais surtout Combat, a pris de l'avance dans ce domaine. Le Vercors, mais aussi le maquis de l'Ain, est l'élément militaire le plus avancé dont dispose Franc-Tireur en ce printemps 1943. Or, depuis quelque temps Mathieu Pupin voit des maquis attachés à Combat se monter à Mallevall et à Méaudre, ils risquent de remettre en cause l'unité de stratégie du Vercors.

- Commandant, je souhaite que vous nous aidiez à remettre de l'ordre dans tout cela. Le délégué du général de Gaulle a dit à Farge et à Senlis que, suite à son accord avec Gilles (Jean-Pierre Lévy), Tirf serait chargé du Vercors. Cela ne doit pas changer, sinon, ma position deviendra impossible et notre stratégie d'ensemble ira à vau-l'eau, surtout si les chefs de Lifra s'en mêlent (Lifra, pour « France Liberté », un des premiers noms du futur « Combat » du capitaine Frenay).

- Je veux vous rassurer sur ce point. Lors de notre prochaine réunion, j'insisterai auprès de tous les chefs de mouvements pour que les répartitions géographiques qui ont fait l'objet d'accords soient respectées, et en particulier dans le Vercors. Je dois vous avouer qu'avec tous ces mouvements qui poussent partout comme des champignons, je m'y perds un peu. Heureusement, Rex a créé les M.U.R qui fédèrent un peu tout ça !

Puis, s'adressant à Bayle de Jessé qui les conduisait à Corrençon par la route forestière qui part de Bois Barbu : « Je n'ai pas compris votre souci à propos des zones R1 et R2. Le Vercors fait partie de la zone R1, il n'y a pas d'ambiguïté sur ce point ». Bayle de Jessé expliqua qu'il voyait bien que, malgré tout, l'ambiguïté demeurait et qu'ils risquaient d'être confrontés à la constitution d'un Vercors Sud et d'un Vercors Nord. Le Nord recevant ses ordres de Grenoble et de Lyon, plus tard de Londres, le Sud recevant ses ordres de Marseille, et, pourquoi pas, d'Alger. À Marseille Combat était très puissant ; à Alger, la rivalité Giraud-de Gaulle était à son

comble ; à Londres, les services de la France Libre dominaient la scène. Vidal comprit l'allusion. Il demanda : « Qu'en pensez-vous Mathieu ? »

- Bayle pense juste ! Raison de plus pour que vous vous opposiez à ce que n'importe qui vienne faire n'importe quoi dans le Vercors : on me dit que certaines de nos zones de parachutage n'ont pas le même nom de code à Londres et à Alger, celui que Londres appelle Gabin, Alger l'appelle Taille-crayons. Remarquez, nous n'avons pas un monopole ! Je suis prêt à accepter les autres, mais à la condition qu'ils acceptent nos directives et la stratégie commune. Par exemple, je ne veux pas que Combat crée une école des cadres à Corrençon, l'abbé Vincent vient de m'en parler, cela ne servira à rien ! Nous avons un système d'enseignement dans nos camps, nos profs viennent de l'école d'Uriage qui vient d'être dissoute. Ils enseignent par rotation, dans chaque camp. Alors, pourquoi créer une école parallèle ?

- Je vous remercie tous les deux. Ce que vous me dites me sera très utile lors de notre prochaine réunion du Conseil National de la Résistance. Maintenant... dites-moi Monsieur Mathieu : qu'allons-nous voir à Corrençon ?

- Senlis m'a parlé de notre problème de temps. Il est un peu plus de 10 heures, cela nous laisse encore six heures de travail. J'ai envoyé un courrier à bicyclette de Villard au camp 2, ils seront dans la forêt près du Clos de la Balme, à deux pas de la route. On vous recevra comme il faut ! Vous pourriez leur dire quelques mots... ?

C'était à la fois une offre et une question. Depuis la fin de 1940, Delestraint avait parcouru la zone non occupée (la ZNO), pour rencontrer et parler à ses anciens soldats et officiers des tanks. Comme de Gaulle qui parcourrait le monde pour rallier et convaincre, et qui y avait gagné le surnom de « général micro », il savait que dans ces temps de troubles, la première arme était la parole : celle qui dit le contraire de l'abandon officiel, celle qui éveille cet esprit d'aventure au service d'une grande cause, et dont chaque être porte le rêve ou la nostalgie et que les nazis et les communistes avaient hélas perverti. La France est une grande cause. La France revient de si loin qu'elle est toujours une grande cause.

Ils avaient traversé Corrençon, ils avaient passé le grand virage de la montée de la Balme, et suivaient la route à travers la forêt lorsque sur le bord de la route, un grand type coiffé d'une tarte de Chasseur alpin leur fit signe. Papa reconnut immédiatement le lieutenant André, le chef militaire du camp 2. Bayle de Jessé l'avait aussi reconnu, il avait arrêté le véhicule. Sans saluer personne, André était monté sur le capot de la Celtaquat. Par signes, il avait guidé le chauffeur dans un petit chemin pierreux, qui, après une vingtaine de mètres, débouchait sur un espace empierré qui permettait de manœuvrer avec facilité les chars à bœufs et les attelages venus chercher les grumes dans la forêt. Sur ce tertre à l'abri des grands arbres, il y avait une cinquantaine d'hommes au garde-à-vous, l'arme au pied. La plupart du temps, l'arme était un bâton qu'ils s'efforçaient de manier comme un fusil. Il n'y avait pas vraiment d'uniformes, mais un méli-mélo de vêtements civils et militaires. Les vêtements militaires avaient été dérobés dans les stocks de l'armée d'armistice que les Allemands venaient de dissoudre, en novembre 1942, après le débarquement anglo-américain d'Afrique du Nord. Les tentatives pour obtenir des armes et des instructeurs auprès des officiers supérieurs à Grenoble avaient, comme on le sait, échoué.

Au milieu de la clairière se dressait un mât en bois récemment écorcé, tout blanc, tout propre. Ils sortirent de la voiture. Le lieutenant André lança un ordre sec, et la cérémonie aux couleurs commença, le drapeau tricolore fut hissé, un clairon interpréta quelques notes du « Défilé de La Garde », avec un petit couac, la fausse note ajouta du pathétique à l'ensemble, comme un souvenir napoléonien trouvé gisant dans la forêt.

Le général Delestraint avait l'habitude des revues militaires. Dans les années trente, le magazine « L'illustration », le premier en France à avoir fait des reportages photographiques, avait publié des photos du général Delestraint passant ses hommes en revue, à Metz. L'élégance de ses revues était connue et lui avait valu une certaine réputation dans l'Armée. Aujourd'hui, il était en civil, mais les vieux réflexes étaient indemnes. Il fit la revue des troupes, salua les couleurs, la sonnerie aux morts fut sans fausse note. Ce fut impressionnant. La dignité des hommes devenait une expérience immédiate. Il y avait parmi eux un musulman algérien, Abdelsalam, il repose aujourd'hui au mémorial de Saint-Nizier, avec Jean Prévost et tous les autres. Il y avait aussi quelques jeunes femmes, dont une Polonaise. La dignité de tous faisait oublier les souliers hétéroclites volés dans un « chantier de jeunesse » de la région, les tenues disparates, les branches de frênes et de coudriers qu'en guise de fusils portaient ces futurs fusillés. Car presque tous les combattants du C2 y passeront. Alors un futur mort passait en revue des morts futurs, et leurs splendides dignités illuminaient cette clairière aménagée par le lent labeur des gens des montagnes. La France des catacombes faisait une modeste sortie à la lumière du jour.

Chapitre IX

Cette revue, dans la modestie que le dénuement rendait inévitable, fut un grand moment dans la vie du général Delestraint. À travers ces jeunes hommes et quelques jeunes femmes qui lui présentaient leurs bâtons comme s'ils fussent des armes, il avait retrouvé la France qu'il aimait. Celle qui ne renonce jamais. Celle qui proclame au monde qu'à travers le temps, elle est l'effort recommencé d'un peuple qui fait l'Histoire, et sait en payer le prix ! Dans la voiture, en réponse à une question posée par Bayle de Jessé, Vidal disait à ses passagers :

- Quand une situation est compliquée, et c'est notre cas depuis la défaite, il faut agir avec simplicité, mais sans jamais oublier que l'on applique des actions simples à une situation compliquée. Vous connaissez Gaston Bachelard, le philosophe – sans attendre la réponse il enchaîna : Bachelard m'a dit un jour « Bien que la fleur soit compliquée, sa racine est simple ». C'est pour cela que j'aime de Gaulle, et que je lui fais confiance : il a ce talent-là. Bien sûr, il commet et va encore commettre des erreurs, c'est le lot de tout homme, mais il en commettra moins que les autres, et pour nous, aujourd'hui, c'est l'essentiel !

Vous étiez alors sur la route de Villard-de-Lans, en bas du Village, au carrefour de Prénatier. Vous avez suivi la route des gorges. Après le pont de la Goule-Noire vous avez continué vers Vassieux en Vercors. Après avoir passé le pont, Bayle de Jessé vous a montré un sentier qui, a-t-il dit, montait jusqu'à Valchevrière. Un peu plus tôt sur la route, lorsque vous aviez traversé le hameau des Jarrands, nul ne pouvait savoir que, bientôt, en août 1943, le mitrailleur Jean Prévost, devenu le capitaine Goderville, jouerait les diplomates pour réconcilier les militaires et les civils. Les militaires voulaient prendre le contrôle du Vercors ; les civils, représentés par Chavant, luttèrent bec et ongles pour préserver un pouvoir civil, à la fois de gauche et gaulliste, sur l'entité quasi indépendante de Vichy qu'était devenu le Vercors. Chavant et ses hommes remettaient en usage les lois de la République. Parmi leurs premières décisions, il y aura le rétablissement de la franc-maçonnerie. Les militaires traditionnels n'aimaient pas ça, ils voulaient de tout cœur combattre les Allemands, mais ils voulaient également, pour certains, conserver l'esprit vichyste de la « Révolution nationale » antisémite, anticomuniste, antimaçonnique : comme le général Giraud essayait sans succès de le faire en Algérie. Pour ne pas perdre de vue l'aspect ridicule de cette situation, on dira que l'on fut « à deux doigts d'en venir aux mains ».

L'esprit pratique et viril de Jean Prévost, mais aussi la menace de l'attaque allemande, permit d'éviter le pire. Mais pas la défaite du maquis, elle était inévitable sitôt que l'on était passé de la stratégie acceptée par Moulin et Vidal, à celle où, contre son gré, s'était laissé entraîner Hervieux : la création d'un réduit défensif défendu par une sorte de « front continu » créé par la montagne.

Il était un peu plus de midi lorsque la Celtaquatze est arrivée à Vassieux en Vercors. Un repas était prévu à l'hôtel Bellier. Il y avait du monde dans la salle du restaurant, des ouvriers qui réparaient la route après l'hiver. Beaucoup de gens fumaient, la cigarette de la fin du repas, avec l'ersatz de café. Tu n'aimais pas l'odeur du tabac, et

tu ne fumais pas, le goût du tabac ne t'était pas encore venu. Je ne pense pas que ce soit le tabac qui fut la cause principale de ton cancer, papa ; la poussière de la cimenterie et ton travail de nettoyage, encore dans la poussière, à la tannerie de Varcès, en furent les causes premières. Ta carte de ration alimentaire ne te donnait pas droit au tabac réservé aux adultes. Jusqu'au bout tu as fumé, mais quelque chose de ton dégoût du tabac était resté : tu ne fumais qu'au grand air, dehors, jamais à l'intérieur, tu ne supportais pas l'odeur du tabac froid. Bénite fumait, il a fumé jusqu'à la fin de sa vie. Le matin, avant d'allumer sa première cigarette, il disait : « C'est la première, c'est la meilleure ». Avant de mourir, il a allumé une clope, et sans sourire il a dit : « C'est la dernière, c'est la meilleure ».

Depuis le décret du 22 juillet 1942, Bénite avait droit à deux paquets de tabac gris par mois, il roulait ses cigarettes, comme le font aujourd'hui les jeunes néerlandais économes. À l'usine, un type qui avait été prisonnier en Allemagne avait dit que chez les Allemands, surtout s'ils étaient nazis, c'était mal vu de fumer. Le gars avait été libéré comme père de famille nombreuse, la « relève » avait aussi joué un rôle dans sa libération : contre 350.000 ouvriers, la France avait reçu 100.000 prisonniers. Il racontait qu'en Thuringe où il était, il y avait partout des affiches contre le tabac : que c'était mauvais pour le cœur, les poumons, le sperme des hommes, les ovaires des femmes. C'était très dangereux pour les femmes enceintes (normal : ces gens qui tuaient beaucoup étaient obsédés par la fécondité). Les docteurs Staemmler et Müller disaient ça. Une affiche, qui montrait une botte écrasant cigares, pipes et cigarettes, annonçait : « Ton corps appartient à la nation, tu as le devoir d'être en bonne santé ! » Comme quoi, dans un système ignoble même le sens des responsabilités est perverti. En plus, les nazis disaient que le tabac avait été commercialisé en Europe par les Juifs pour affaiblir la race aryenne. Enlevez Juifs mettez sionistes, enlevez race aryenne mettez musulmans et Dieudonné M'bala M'bala vous fera un film antitabac. Dans le film antisémite de Veit Harlan : « Le juif Süß », le personnage principal, qui fornique avec des Aryennes, donne le monopole de la vente du tabac à ses coreligionnaires juifs de la principauté du Wurtemberg. Sorti en 1940, le film a été vu par 20 millions d'Allemands... et un million de Français, c'est le seul film allemand qui eut un succès relatif en France. Par une ordonnance du 30 septembre 1940, Himmler ordonna aux SS, aux policiers allemands, et aux gardiens du système concentrationnaire de voir le film. Veit Harlan a survécu aux conséquences de son travail ; après la guerre, il a continué à faire son cinéma, sans grand succès, il est vrai.

En 1940, la propagande nazie insistait sur le fait que les chefs des démocraties décadentes étaient tous des fumeurs : Churchill et Roosevelt fumaient (de Gaulle fumait ; toutefois, les Allemands ne lui accordaient pas beaucoup d'importance), le chef des communistes, Staline, fumait aussi : la pipe. La pipe de Staline permettait de dessiner, en contrepoint des sévères portraits officiels, une icône intimiste de celui que Roosevelt appelait « oncle Jo ». En URSS, la pipe de Staline était le sujet de poèmes d'un crétinisme fumeux. Seuls les chefs fascistes ne fumaient pas : Hitler, Mussolini et Franco (Pétain ne fumait pas, mais les Allemands ne souhaitaient pas le mettre totalement dans leur camp, et puis, il était vieux et vaincu : pour la propagande nazie, il n'était pas un bon argument de marketing antitabac). Le plus drôle, c'est que le type à l'usine qui racontait ça, il fumait comme un pompier, pas la pipe, la cigarette, c'était d'ailleurs son seul acte de résistance contre les totalitarismes de son temps. Il est mort d'un cancer du poumon.

Chez Bellier à Vassieux-en-Vercors, tout le monde a pris le plat du jour : pot-au-feu. On mangeait bien dans les campagnes. Avec le fromage, du bleu du Vercors, Vidal et Bayle de Jessé ont pris un doigt de vin du pays de Châtillon en Diois, Mathieu en a pris plusieurs doigts. Toi, papa, en ce temps-là tu ne buvais que du lait, du faux café au lait, et de l'eau. D'ailleurs, le goût du vin ne t'est jamais venu. Lorsque tu t'es mis à boire, c'était après la guerre, du temps où le vrai café au lait était à nouveau servi dans les bistros. C'est ce que tu commandais lorsque vous alliez au bistrot avec les copains, après le travail. Alors les copains se moquaient de toi : tu ne buvais pas comme un homme, comme l'avait dit Jean Pain. Alors tu as décidé de leur montrer que tu étais un homme, tu t'es forcé à boire du gros rouge, et toujours plus... Le pire, c'est que les copains ont été impressionnés par ta capacité à tenir le coup, tu gagnais tous les concours du samedi soir, tu étais le dernier à gerber. C'est pour cela que ma mère est partie, et j'ai suivi. C'est après ton coma éthylique que tu as cessé de boire. Tu as dit « J'arrête » et c'était fini. Tu m'as dit que ça avait été facile : « Les mauvaises habitudes, quand tu en as fait le tour, c'est fini ! Inutile d'y revenir. Voilà ! »

Après le repas, vous avez pris la route du col de La Chau, vous vous êtes arrêtés avant le col, à une altitude suffisante pour voir la plaine de Vassieux. Delestraint a dit qu'en effet, avec quelques travaux supplémentaires elle pouvait devenir un terrain d'atterrissage de fortune pour des petits bombardiers, des avions cargo de taille moyenne, et plus facilement encore des planeurs transporteurs de troupes et de matériel. Mathieu a demandé :

- Pensez-vous que le général de Gaulle pourrait atterrir ici, inspecter le Vercors, et delà repartir sur Paris libéré ?

- Magnifique programme ! Remarquez, devant la splendeur de ce paysage, on est naturellement porté à voir grand. Et puis, votre petit rouge régional était excellent ! La réalité ne suivra pas nécessairement nos rêves, mais si nous ne rêvons pas ensemble, il n'y aura pas de réalité. Écoutez, pour l'instant, travaillons ensemble à mettre le plan « montagnard » en œuvre, nous verrons la suite...

En effet, le paysage était splendide. À leurs pieds, ils avaient la longue plaine de Vassieux qui, à l'est, leur faisant face, était bordée d'une forêt qui remontait jusqu'aux crêtes d'une modeste chaîne de montagnes derrière laquelle on devinait la mince vallée de la Vernaison où se trouve Saint-Agnan-en-Vercors. Puis, au-delà, il y avait une nouvelle chaîne montagneuse, plus élevée que la première, dans ses falaises plusieurs grottes étaient cachées, la plus grande, la grotte de La Luire, deviendra un hôpital de campagne lors des combats de juillet 1944. Les 27 et 28 juillet 1944, 25 blessés de la Résistance y seront massacrés par les Allemands. Plus haut dans les falaises, au-dessus de Saint-Agnan, il y a la grotte aux Fées, Jean Prévost et ses compagnons survivants s'y réfugieront pendant une dizaine de jours, jusqu'au 30 juillet 1944. Plus loin encore, dans l'éclat de ce radieux après-midi, on voyait dans la lumière douce du printemps la chaîne du Vercors, et dominant dans le lointain, le Grand Veymont, sur sa gauche la Grande Moucherolle, et beaucoup plus loin, vers Grenoble, le Cornafion. « Comment voulez-vous que nous laissions un pays pareil aux Boches ! », s'était exclamé Bayle de Jessé. Et Mathieu avait renchéri : « Bientôt, en France, il n'y aura plus un boche et plus un collabo ! »

- Pour ce qu'il en est des Allemands, c'est sûr, « On les aura ! », comme en 18, en dépit de tous nos drames. Pour les collabos, ça sera plus difficile. Dans les milieux d'affaires, il est difficile de trancher. Il y a des cas faciles, les patrons de Berliet ou de Renault, ou encore les champagnes Pommery ; à l'inverse, chez Peugeot on résiste ... mais à côté des cas simples de collaboration, ou de Résistance, il y a des milliers de gens forcés de jouer un double jeu. Les industriels, les artisans et les paysans français ne peuvent pas cesser le travail sous prétexte que nous venons de perdre une guerre. Il faut bien que ces gens vivent, et que, par leurs activités, la France continue d'exister. Regardez ici, dans le Vercors, guerre ou pas guerre les vaches continuent à faire du lait ! Et les paysans doivent les traire !

Vidal s'était tu. Habitué à parler en public lors des réunions des anciens « chars » qu'il avait organisées dans toute la France de 1940 à 1943, il sentait l'impact de ses arguments sur un auditoire. Il savait que les silences jouent un rôle important dans l'art de l'éloquence. Il savait que lorsqu'un argument a fait mouche il faut, après un silence, en profiter pour revenir à la charge.

-Et les artistes ? Faut-il que le cinéma, le théâtre français, la chanson française cessent d'exister parce que nous sommes occupés par les Allemands ? En arrivant à la gare, hier matin, j'ai vu une affiche qui annonçait que la Compagnie du Regain de Xavier de Courville allait donner « le Prince travesti » de Marivaux au théâtre de Grenoble. Jouer du Marivaux, aujourd'hui, dans la France occupée, n'est-ce pas faire, d'une autre façon, acte de résistance ? D'un autre côté, sur « Radio Paris », Maurice Chevalier vient de faire l'éloge de Pétain, reprochant au passage à de Gaulle, sans citer son nom, d'avoir abandonné la France pour se réfugier à l'étranger. Édith Piaf est allée chanter en Allemagne. Allons-nous, après la victoire, mettre Maurice Chevalier ou Édith Piaf en prison, ou les empêcher de chanter ? Et les acteurs ? Arletty se fait photographe avec l'officier allemand qu'elle a décidé de mettre dans son lit, d'autres rendent visite à Goering, allons-nous les empêcher de tourner après la victoire ? Mais où iraient le cinéma et la chanson française si on devait punir tous ceux qui ont collaboré ? Et puis, que voulez-vous, chez les acteurs la vanité est une maladie existentielle. Ils ne peuvent pas vivre sans l'adulation que leur donne le public. C'est l'oxygène qui alimente leur vanité, et sans oxygène, ces gens ne vivraient plus. Nous ne pouvons pas laisser mourir tous nos acteurs et toutes nos actrices malades de vanité, les écrans seraient vides, ou presque. Et puis, que voulez-vous les acteurs, chanteurs, c'est comme les vaches, occupation ou pas ils font du lait, et ils ont besoin du public pour les traire !

La comparaison avait fait rire l'auditoire. Vidal avait semblé ne pas s'en apercevoir. Il avait poursuivi comme si de rien n'était.

- Et les écrivains ? Et les éditeurs ? Un sacré problème les éditeurs ! On a ceux qui collaborent avec conviction, comme Denoël, qui édite Céline ; on a ceux que les Allemands ont fermés et mis en vente parce qu'ils étaient juifs, comme Calmann-Lévy. Tiens, je ne sais pas si vous le savez, mais Gaston Gallimard a proposé aux Allemands de racheter le fonds Calmann-Lévy, assurant les autorités nazies du fait que sa maison à lui est aryenne à cent pour cent ! Alors, on va mettre tous ces gens-là en prison, on va en fusiller certains ? Pour Gaston Gallimard qui s'est fait réformer pour ne pas être appelé en 14, il sera difficile de s'y retrouver : dans sa maison, il accueille tout le monde, les collabos comme Drieu La Rochelle, et les Résistants

comme ... Tenez ! celui qui signe *Vercors* ! Et puis, vous lisez certains d'entre eux qui publient aux Éditions de Minuit, avec la bénédiction de Gallimard qui leur verse leurs émoluments. Pas facile tout ça ! Et bien, je vais vous le dire... on fera au mieux, voilà tout !

La forêt s'étendait de toutes parts autour de la route, l'altitude et la pente leur offraient une vue dégagée vers l'est. Soudain, venant de revers, ils entendirent un aboiement étrange, bref, mais puissant, auquel un autre répondit, plus loin dans les bois. Vidal demanda : « Vous avez des chiens sauvages, ici ? », Bayle de Jessé répondit en riant :

- Commandant, ce ne sont pas des chiens qui aboient, mais des chevreuils qui raient. C'est vrai, on peut confondre. En automne, nous avons le brame du cerf, si profond qu'il fait vibrer toute la forêt. Pour les chevreuils, nous sommes à la période où les brocards cherchent leurs chevrettes. C'est assez étonnant, alors que le cerf est un polygame convaincu, qui s'épuise, parfois jusqu'à la mort, en montes répétées sur un maximum de biches ; les chevreuils forment les couples les plus stables de tous les cervidés. La brise monte vers nous, notre odeur les inquiète, ils s'informent les uns les autres de notre présence. Comme nos maquis, lorsque les Italiens sont en patrouille.

Vidal eut un regard attendri sur Bayle de Jessé : « Lieutenant, vous aimez vraiment cette région ». « De tout mon cœur, Commandant ! J'étais très jeune quand j'ai commencé. Mes parents étaient anglophiles, ils ont pris goût à la mode anglaise des Alpes et des sports d'hiver. Dans les années vingt, ils nous amenaient, mon frère et moi, au Villard-de-Lans faire des excursions l'été, et du ski l'hiver. L'été, avec mon frère, nous allions aussi à la pêche sur le plateau, nous pêchions « à l'anglaise », à la mouche, la technique est difficile, mais passionnante. C'est là, sur le plateau que j'ai décidé que je ferais de ma passion pour ce lieu mon métier. Après Polytechnique, j'ai choisi « Les eaux et forêts », seul mon frère n'a pas été surpris ». « Votre frère, il est avec nous dans la Résistance ? ». « Il a été tué pendant la Campagne de France, près de Sedan, quelques heures avant que le général Giraud ne se rende ». Tout le monde a piqué du nez et pris un air de circonstance, sauf Vidal qui regardant Bayle de Jessé droit dans les yeux lui dit : « Nous vivons des temps qui demandent de grands sacrifices. Ils ne seront pas en vain, comme me l'a dit de Gaulle : « La France en a vu d'autres, et elle nous enterrera tous ! »

Mathieu et Bayle ont semblé impressionnés par cette répartie patriotique, qui, certes, ne manquait pas de panache, mais, pour toi, papa, elle tombait à plat. Tu n'avais pas la fibre patriotique, et les grands sentiments te semblaient toujours artificiels ; pour la simple raison que tu ne les éprouvais pas. Pour toi, la France n'était qu'un exil inachevé. Tu n'avais pas pris racine, ce que j'ai fait par la culture. Pour toi, avant la Résistance et l'Armée où tu fus heureux, la France, c'était la façon dont on te traitait : des vaches à garder, sans salaire, simplement le gîte et le couvert, dans une montagne remplie de pièges pour les bêtes égarées : gouffres, falaises, pentes trop raides ... L'angoisse de perdre une bête sans cesse te tenaillait, t'empêchant de voir la splendeur des paysages où tu t'efforçais de déchiffrer des pièges. Puis l'usine, où, au moins tu avais un salaire, mais qu'il te fallait rembourser au prix des souffrances dues à la chaleur des fours à chaux, dues à la poussière... avec cette idée terrible que ta vie entière ne serait que labeur lourd et forcé. Pour moi, la France m'est venue comme une culture où dans mes solitudes j'avais pour amis les

mathématiciens : Pierre de Fermat, Blaise Pascal, Laplace, Evariste Galois, Henri Poincaré...et les écrivains : Rabelais, Montaigne... et Stendhal ... Malraux, Camus... et même Sartre et Simone de Beauvoir, avant que l'idéologie progressiste ne me devienne insupportable. C'est peut-être ce que tu m'as donné, père, une instinctive détestation pour toutes les idéologies.

Vous êtes retournés au Villard, où tout le monde vous attendait à l'hôtel Edelweiss. Senlis est venu accueillir Vidal sur la place de l'église où Bayle avait garé sa voiture, le capitaine Le Ray l'accompagnait. Alors que Villard-de-Lans était, au mieux, un gros bourg, il fonctionnait comme une ville où l'anonymat est possible. Cela tient, peut-être, à l'ancienneté de sa vocation touristique, ainsi qu'à l'antiquité de son marché au bois et aux bestiaux : les grumes des forêts, les planches découpées dans les scieries hydrauliques, et les fameuses vaches villardes connues dans tout le Dauphiné, et jusqu'en Savoie.

Les lieux de passage ne sont pas ceux où se nouent des relations durables : on n'attend pas de l'autre, de l'étranger, qu'il fasse acte d'enracinement. Il suffit qu'il dise qui il est, d'où il vient et où il va. Et on attend qu'il y retourne, après avoir fait comme tout le monde : son négoce. Après cela, le plus souvent, il passe et ne revient pas, sauf peut-être, pour le bref instant du négoce ; ou pour les vacances, qui ne sont après tout qu'une forme de négoce. Seule une longue pratique répétitive des séjours peut briser l'anonymat de ceux qui séjournent en des lieux de passage. Et encore, ce changement reste fragile, sujet à une rupture dans la régularité des présences et des absences, alors les autochtones disent : « Oh ! Ceux-là, ça fait longtemps qu'on ne les voit plus ». C'est une sorte de trahison. Faut comprendre : l'esprit communautaire divise le monde entre « nous » et « eux ». La présence répétitive, et paisible, de ces « eux » positifs, nous avait fait croire qu'ils étaient en train de devenir « nous », leur absence répétée nous rappelle qu'ils sont « eux », et pas nous. Et l'on se sent mal à l'aise, incertain dans son identité, car si eux refusent de devenir nous, qui sommes-nous ? Les groupes humains sont des entités fermées qui ont besoin d'« eux » pour savoir qui sommes-« nous » ; et pourtant, il y a toujours une sorte de nostalgie de l'ouverture, un dépassement du « eux » et du « nous ». Mais, dans l'ensemble, au Villard, sauf si l'on était dans la Résistance, cette famille spontanément choisie, on ne s'occupait pas des affaires des étrangers : ils étaient « eux », nous étions « nous ». Quelques années après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, on s'est aperçu en France d'une particularité dans l'emploi des pronoms personnels. Seuls ceux de la Résistance disaient « nous » quand ils parlaient de leur guerre, tous les autres, même les soldats, disaient « je ». Alors que tous les anciens combattants de la Première Guerre mondiale disaient systématiquement « nous ». Du « nous » au « je », il y avait eu le naufrage du paquebot « France » et le sauve qui peut qui avait suivi. Le problème est toujours avec nous, puisqu'il faut à nouveau que les Français réapprennent à dire « nous ». C'est difficile en ces temps où nous avons tant de présidents « Moi, je », « Moi, je », « Moi, je »...

Mais ce 6 avril 1943 « nous », ceux de la Résistance, étions présents dans la salle à manger de l'hôtel Edelweiss. Au centre de la pièce, on reconnaissait Chavant, le plus âgé, à sa tête carrée, son port de chef, sa moustache broussailleuse. Il y avait le docteur Samuel-Ravalec et son épouse. La pharmacienne c'est elle, son mari Eugène Samuel est médecin : juif roumain naturalisé, socialiste et franc-maçon. Il a fait la « drôle de guerre » où sa conduite lui a valu la croix de guerre. Démobilisé en octobre

40, il a rejoint sa femme et son fils à Villard-de-Lans. Puis, les lois antisémites de Vichy l'ont empêché de rouvrir son cabinet médical de Pontoise. Il est resté au Villard où il a été le premier à regrouper les socialistes et les francs-maçons. Au début, ils se réunissaient le soir dans la pharmacie, en face du lycée polonais, ils écoutaient la BBC, ils commentaient à l'infini un passage du livre « L'armée nouvelle » de Jean Jaurès que leur lisait le docteur Samuel : « Même après une grave et cruelle défaite, même après le désastre de sa meilleure armée, un pays qui ne veut pas mourir n'est point perdu. Une armée qui se chiffre par des centaines et des centaines de mille hommes, quelque terribles que soient les pertes subies par elle, n'est pas détruite au point de ne pouvoir se reformer ; et il subsiste encore dans la nation bien des ressources pour un grand effort renouvelé et pour cette résistance tenace, infatigable, disciplinée, qui lasse enfin l'envahisseur obligé de se répandre et par là de s'affaiblir. » Selon les soirs, ils étaient une dizaine ou une quinzaine à discuter ce texte et à chercher à faire quelque chose qui donnerait un contenu pratique à cette « **résistance** tenace, infatigable, disciplinée » dont parlait Jaurès en 1915.

On comprend qu'il y ait eu du monde ce jour-là dans la salle à manger de l'Hôtel Edelweiss du Villard. En plus des chefs et des responsables locaux, il y avait Simon Samuel, le frère du docteur, il est responsable du C1, d'autres camps avaient envoyé un représentant ; il y avait aussi Monsieur Masson, le directeur de l'agence de la Banque Populaire ; les trois frères Huillier ; le percepteur des impôts de Villard-de-Lans, Marius Charlier ; le marchand de vin et de charbon, Jean Glaudas et son frère ; le sous-directeur du lycée polonais, des gens d'Engin et de Saint-Nizier, quelques paysans de Corrençon, de Méaudre, de Lans et d'Autrans étaient là, car de nombreuses familles du Plateau s'étaient prises de sympathie active pour les jeunes « venus à la montagne » ainsi que pour les élèves et les professeurs du lycée polonais qui, tous les dimanches, allaient en procession à la messe du Villard. Ils y chantaient des cantiques de leur pays, on appelait cela « La messe des Polonais ». On y venait nombreux. Les curés de Corrençon et de Méaudre étaient venus à la réunion de l'Edelweiss. Ces gens, si tous n'étaient pas des combattants au sens strict du terme, tenaient une part active dans les réseaux qui, pas à pas, transformaient le plateau en un centre dynamique de la Résistance.

Deux grands poêles à bois surchauffent la pièce qui sent l'oignon. À cette époque, pendant les hivers il n'y avait plus d'agrumes venant d'Algérie ou des colonies. Alors, pour avoir des vitamines C, les médecins recommandent de consommer des oignons crus. La transpiration et le souffle des gens étaient saturés d'essences sulfurées qui donnaient à la pièce une odeur âcre caractéristique. Sitôt que l'odeur lui fut montée au nez, et qu'il l'eut identifiée, Vidal fut pris d'une étrange tendresse pour tous ces corps qui s'étaient engagés dans la guerre, et dont l'odeur d'oignon exhalait la simple et tendre humanité. On attendait du Commandant de l'Armée Secrète qu'il fit un discours, il n'y manqua pas :

« Chers compagnons d'armes,

Permettez-moi de vous remercier d'être ici. Je viens de faire une visite, bien trop rapide, de votre région, et, du fond du cœur, je vous dis : Bravo !

Ce plan « les montagnards » dont vos chefs m'ont parlé alors que j'étais sur le point de partir pour Londres, afin de coordonner avec le général de Gaulle et nos alliés l'action de l'Armée Secrète ; et bien, ce plan, que j'ai remis au général de Gaulle,

grâce à vous tous, il est désormais un dispositif majeur de toute la Résistance française. Oui ! Encore bravo ! »

Il n'y eut pas de commentaires mais un silence attentif, alors le général Delestraint continua d'une voix qui, bien que forte, avait des accents de sympathie, et même de douceur :

« Nous savons tous que nous allons au-devant de durs sacrifices, et nous commençons à en mesurer la portée. Nous faisons notre devoir de Français, avec courage, avec énergie, avec confiance. Nous savons exactement ce que nous voulons faire : offrir aux jeunes Français et aux autres que le S.T.O. réquisitionne comme du bétail des structures d'accueil, de formation, et, plus tard, de combats sur les arrières de l'ennemi pour couper sa retraite. L'importance de ce plan est grande, il peut raccourcir la durée de la guerre de plusieurs mois, ce qui signifiera des dizaines de milliers de vies sauvées, même chez l'ennemi ! Notre intelligence et notre patience dans l'action doivent être à la mesure de l'importance du rôle qui sera le nôtre. J'ai longuement parlé de tout cela avec vos chefs. Nous en avons conclu que tant que nos hommes ne sont pas armés et formés militairement ; tant que le débarquement du sud n'a pas été annoncé par la BBC ; et tant que la France Combattante du général de Gaulle ne nous a pas ordonné d'attaquer l'ennemi, vous ne devez mener aucune action offensive qui risquerait de donner à l'ennemi une idée de ce qui l'attend.

Il y a quelques jours encore, j'étais à Londres où le général de Gaulle sait ce que vous faites et l'approuve totalement. Il m'a chargé de vous exprimer la fierté qu'il éprouve à savoir que vous êtes ses compagnons d'armes, et que, comme lui, votre devise est : Dans l'honneur, jusqu'à la victoire ! »

Vidal connaissait son métier, il avait fait sonner son «Jusqu'à la victoire !», comme un cri de guerre, celui, par exemple, qu'auraient pu lancer les soldats de la République en l'an II, avant Valmy. Puis, il avait entonné *mezza voce* la Marseillaise. La salle avait suivi, ravie. Ceux qui étaient là ne se ressemblaient pas, ils venaient d'un peu partout. Il y avait des étrangers, Polonais, Espagnols...Il y avait des jeunes gens de bonnes familles venus soigner des maladies respiratoires, ou de complaisance, dans un hôtel à la montagne, pour échapper au STO, et qui avaient rejoint la Résistance ; il y avait des humbles, comme toi papa ; des paysans et des paysannes qui résistaient parce qu'ils n'avaient jamais pensé que collaborer fût possible ; quelques musulmans d'Algérie et du Maroc qui, eux aussi, chantaient « La Marseillaise ». Oui ! Ils étaient tous différents, mais ensemble dans la même aventure, qui les révélait à leur dignité. Celle de faire face aux mêmes risques, à la souffrance et à la mort, auxquels ils refusaient le droit de prendre le contrôle de leurs vies. Ils étaient les porteurs de plus de mille ans d'histoire qui ont fait l'union mystérieuse des identités de la France.

On entendit sonner six heures au clocher du village. Il fallait compter une heure et demie pour arriver à la gare de Grenoble où Vidal devait prendre le train de huit heures vers Culoz pour attraper la correspondance de neuf heures de Bourg-en-Bresse. Bayle de Jessé dit à Vidal qu'il le conduirait à Culoz par la route. Cela laissait une demi-heure de plus pour converser avec la quarantaine de Résistants présents. Après La Marseillaise, Vidal s'était avancé vers Chavant auquel il avait donné l'accolade, puis, accompagné de Chavant et de Mathieu il s'était fait présenter tous ceux qui étaient là. Il y avait un brouhaha de conversations, mais il cessait de façon

impressionnante sitôt que Vidal prenait la parole pour répondre à une question d'importance :

- Oui, nous allons désormais d'un pas assuré vers la victoire. Cette guerre est une guerre des industries mondiales. Depuis que l'Amérique est entrée dans la guerre, depuis que l'armée allemande a capitulé à Stalingrad ; pour les Allemands c'est foutu. Leur propagande a beau spéculer sur leurs armes nouvelles, qu'ils vont, disent-ils, utiliser en 1944. Ils ont beau nous dire que l'Amérique ne peut pas mener la guerre sur deux fronts à la fois : l'Europe et l'Asie, ils se trompent, et Radio Paris nous ment car radio Paris est allemand !

Éclat de rire dans la salle. Tout le monde connaissait la chanson que fredonnait Pierre Dac sur la BBC : « Radio Paris ment, Radio Paris ment, Radio Paris est allemand ». Delestraint avait aimé son succès, lui aussi avait souri de cette réminiscence qui lui était venue spontanément. Il poursuivit :

- Mais oui ! C'est l'Allemagne qui ne peut pas mener la guerre sur deux fronts, pas l'Amérique ! En effet, on le voit, et vous le verrez de plus en plus, l'Allemagne ne peut pas combattre simultanément à l'est et à l'ouest ! Ils ont beau espérer que le Japon va déclarer la guerre à l'URSS, ils se trompent, et Laval aussi ! La production combinée de l'Angleterre, de l'Amérique et de l'URSS est dix fois supérieure à celle de l'Allemagne et du Japon, que ce soit en tanks, en navires ou en avions. Pour le carburant, c'est encore pire : les Allemands n'ont pris ni Bakou ni l'Irak, et la Turquie va rester neutre. Seule la Roumanie peut encore leur fournir du pétrole, mais bientôt les Russes contrôleront les puits roumains !

Venant de la salle, une question fusa : « Oui ! Mais... et le Japon ? »

- Le Japon ne déclarera pas la guerre à l'URSS. Vous ne le savez peut-être pas, mais le Japon a mené contre les Russes une guerre non déclarée de mai à septembre 1939, une guerre que les Japonais, à leur grande surprise, ont perdue ! Eux qui en 1904 avaient battu les Russes ! Comme les Allemands, dans leur délire de supériorité raciale les Japonais méprisent les Américains. Dans la guerre du Pacifique, les Japonais vont de mauvaises surprises en mauvaises surprises !

- Les armes nouvelles dont parle Laval et ses copains boches, vous y croyez... à Londres, ils y croient ?

- C'est vrai, ces armes sont le grand espoir de Laval, et d'Hitler avec toute sa clique... Je ne dis pas qu'elles ne sont que des effets de propagande... mais quoi ! Où et avec quoi l'Allemagne pourrait-elle produire ces armes en quantités suffisantes pour changer le cours d'une défaite qui, sur le plan stratégique, est déjà acquise ? Non ! Ces armes ne changeront pas le cours des choses, même leurs nouveaux sous-marins... de nouveaux modèles de tanks et d'avions ne changeront pas l'issue. Ce que ces armes vont changer, c'est la capacité de destruction des Allemands sur les pays de l'Europe qu'ils pourront encore frapper jusqu'au jour de leur anéantissement, car jusqu'au bout, les armées allemandes vont croire que ces armes nouvelles vont leur donner la victoire. Et puis, c'est dans la nature d'Hitler et de son système que d'aller jusqu'au bout de la destruction des peuples de l'Europe. Les dernières semaines, les derniers mois de la guerre seront terribles pour tous les peuples occupés de notre

continent ! Il faut donc combattre ! Soyons prêts au sacrifice, et soyons confiants, toujours confiants, encore confiants. Nous arrivons au bout de la nuit, nous allons sortir des catacombes et bouler l'Allemand hors de France !

Il y eut un instant d'émotion. Dans le groupe, Victor Huillier prit la parole :

- J'ai vu à Grenoble, sur les murs plusieurs graffiti qui disaient : 18 = 43. Commandant, vous croyez que, comme en 18, l'Allemagne va capituler cette année ?

- En 18, nous n'avons pas forcé l'Allemagne à capituler, hélas ! C'est, pour une part, ce qui nous a conduits à la situation où nous sommes. Nous ne referons pas la même erreur. Il n'y aura pas d'armistice, nous exigerons la capitulation. Churchill et Roosevelt l'ont dit à Casablanca. Staline aussi, je crois. Cela n'arrivera peut-être pas cette année, mais, l'année prochaine, j'en suis certain. Moi, sur les murs, j'écrirai 18 = 44 ! En tout cas, 43 ou 44, pour l'Allemagne, c'est la fin !

- On dit que de Gaulle a des problèmes avec les Américains, c'est vrai ?

Question difficile. Et Vidal n'avait plus beaucoup de temps pour répondre. Il y avait parmi les gaullistes des gens cyniques qui n'hésitaient pas à mentir, ils croyaient naïvement à l'adage selon lequel « la fin justifie les moyens », oublieux du fait que l'action est toujours les deux à fois, et que, quel que soit le but, des actions indignes mises en œuvre par des êtres indignes font tout basculer dans l'indignité dont on a le plus grand mal à se libérer. Vidal savait qu'il devait à la dignité de ces hommes, et à la sienne, de leur dire la vérité.

- Oui, il y a des problèmes. Roosevelt doit mener la guerre sur deux fronts, l'Europe et l'Asie. Il doit en conséquence se consacrer à l'essentiel. La France avait pour devoir de protéger l'Europe du danger allemand. Nous avons failli à notre tâche. Nous avons connu un instant de veulerie généralisée. Avec toute l'Europe, nous payons le prix de cette défaillance. Alors Roosevelt considère que la France n'est plus qu'un détail dans l'histoire telle qu'il est en train de la faire avec ses alliés : l'Angleterre, l'URSS et la Chine. La France ne veut pas être un détail dans l'histoire. Elle le dit et le fait savoir par tous les moyens qui lui restent. Et cela se fait, ici, par vous ! Au-dehors, la France, aujourd'hui, c'est le général de Gaulle ! Et nous pouvons lui faire confiance ! Au sortir de cette guerre, la France ne sera pas un détail. Elle sera, forgée par cette extraordinaire leçon d'humilité et de courage que nous vivons, ce qu'elle a toujours été : une force qui va ! Qui va et qui ira grâce à vous, grâce à nos sacrifices. En ce qui me concerne, sachez qu'avec vous j'irai jusqu'au bout ! Jusqu'à la victoire !

La vérité est toujours féconde. Presque. Force est de reconnaître que cette brève réponse de Vidal avait plus de force créatrice que s'il eût proféré un mensonge politiquement correct du genre : « Tout va bien avec nos alliés, et mieux encore avec les Américains ». Placé dans le contexte d'alors, on voit le vide stérile qu'un tel mensonge eût créé. Qui donc, face au temps long de l'histoire, peut trouver force et courage dans le mensonge ?

Vidal était reparti sur le chemin de son destin, faut-il dire de son malheur ? Je ne le crois pas. Lui qui intimement savait qu'il allait mourir avait accepté son sort. Pour moi, cette acceptation rend sa fin plus tragique encore, comme celle de Jean Prévost,

celle d'Antoine de Saint-Exupéry et de tant d'autres encore. Celle de Jean Moulin, de Pierre Brossolette... Celle de tous ces inconnus, ces inconnues, dont papa a vu les cadavres mutilés dans un charnier des Alpes. Tous ces corps si tendres aux sexes confondus dans une fosse commune, aux yeux énucléés, aux couilles martyrisées, aux malléoles tenaillées ou brûlées... *Deutschland, Deutschland über alles ...* (Allemagne, Allemagne, au-dessus de tous) l'Allemagne pourra-t-elle un jour s'élever au-dessus de cela ? On veut penser que oui, puisque depuis 1991 les Allemands, officiellement, chantent : *Einigkeit und Recht und Freiheit* (Unité et Droit et Liberté) ... mais il y a toujours des nostalgiques.

La découverte des archives de Combat va provoquer une série de catastrophes pour les mouvements de la Résistance. Tout se passera comme Vidal, bien informé par les SR français et par le NAP (Noyautage des Administrations Publiques), l'avait prévu lors de sa discussion du 5 avril 1943, lorsqu'il avait prédit que l'année 43 serait terrible pour la Résistance française. La police française, sous la direction de René Bousquet, a transmis les documents trouvés aux SR allemands, qui les ont immédiatement exploités pour rédiger un rapport précis, et assez complet, sur la Résistance. Ce rapport Kaltenbrunner, du nom de celui qui à Berlin coordonne les SR, la Gestapo et Interpol, sera transmis aux plus grands chefs nazis, y compris Hitler, qui comprendront mieux la menace et décideront une lutte « fanatique et absolue » contre les Résistants. « Fanatique et absolu » expression favorite d'Hitler à cette époque. Un des premiers résultats de cet effort dans la répression sera l'arrestation du général Delestraint.

Tout comme Delestraint et de Gaulle en leur temps, l'histoire, aujourd'hui, perçoit l'été 1943 avec les offensives russes, la défaite des sous-marins allemands dans l'Atlantique, les débarquements alliés en Italie en juin 43... comme le début de la fin du Reich allemand. Sur le terrain, particulièrement en Allemagne et dans la *Wehrmacht*, cette vérité objective de l'été 1943 est fautive : pendant très longtemps, l'idée de la victoire demeurera ancrée dans la conscience germanique.

À Dresde, depuis 1933 Victor Klemperer écrit au jour le jour le nazisme vécu par les Juifs allemands. Victor Klemperer est le frère d'Otto Klemperer, le musicien célèbre. En 1933, lors de l'arrivée de Hitler au pouvoir, et même quelques années plus tard, alors que les Juifs pouvaient encore quitter l'Allemagne, Victor a refusé de s'exiler. Il était alors, et restera longtemps, un nationaliste allemand bon teint, un démocrate patriote qui avait fait la guerre de 14, et, pendant les premières années du nazisme, croyait que les vrais Allemands, comme lui, ne toléreraient pas longtemps le régime nazi. Juif allemand marié à une Allemande aryenne, elle est musicienne, lui, il est un ancien professeur de langues romanes (il a perdu son poste universitaire dès 1935), il s'attend à être déporté d'un jour à l'autre, ou tué dans un camp de travail, ce qui régulièrement arrive à ses compatriotes. Le couple a été exproprié de la maison dont il était propriétaire, ils vivent dans des maisons communautaires où sont parqués les couples mixtes. Klemperer est régulièrement astreint à des travaux contraignants et faiblement rémunérés. La « mixité raciale » du couple offre une protection relative au conjoint juif, elle cesse en cas de divorce et si le mari ou l'épouse aryens décède. Lorsque par les divorces et les décès une maison est partiellement vidée de ses occupants, les couples survivants sont envoyés dans une nouvelle maison communautaire. Les maisons communautaires des Juifs se vident progressivement en raison des déportations, en raison des suicides qui sont nombreux, en raison

d'arrestations suivies d'un interrogatoire par la Gestapo dont souvent la personne interrogée ne revient pas. Progressivement, Klemperer prend conscience du fait que la fin du régime ne viendra pas d'une révolte intérieure, mais des forces extérieures qui combattent l'Allemagne nazie. Néanmoins, l'homme qui espère est à l'affût du moindre signe qui pourrait suggérer la fin prochaine du système. Une part importante de son journal est consacrée à une lecture angoissée de l'état d'esprit des Allemands, ce qu'il appelle la *vox populi*. Chaque fois qu'il découvre un signe positif : un passant qui le salut dans la rue, en dépit de son étoile jaune ; une épicière qui ajoute du chou à sa ration journalière ; une plaisanterie antinazie ; la nouvelle d'un recul sur le front de l'Est... son moral remonte. Dans le cas contraire : un enfant qui dans la rue l'insulte ; un policier qui le frappe ; l'annonce d'une victoire allemande, il sombre dans le désespoir, et pense qu'il n'échappera pas à la déportation dans un camp de la mort par le travail, dont il connaît l'existence depuis 1936. Le mercredi 9 juin 1943, le jour où le général Delestraint a été arrêté au métro de la Muette, Victor Klemperer relate sa conversation avec un certain Rössler*, le « contremaître aryen » de l'usine de carton où il est manœuvre. Klemperer le décrit comme un homme intelligent, sensible au sort des Juifs et pas du tout nazi : « Deux tiers de la guerre sont terminés, m'a-t-il dit ... je compte encore deux ans. » - Moi : « Plus aussi longtemps. » (Vaguement apeuré, j'ai aussitôt regretté mes paroles.) Lui : « Non, deux ans, s'il ne se produit pas un miracle. Si nous ne venons pas à bout de la Russie dès maintenant... L'Amérique ne peut pas nous nuire beaucoup, les Anglais ne peuvent pas débarquer, pas plus que nous chez eux – mais la Russie, c'est une autre paire de manches... » Je l'ai regardé en souriant sans ajouter un mot. Mais j'en ai été accablé toute la journée. »

Rössler et Klemperer ne partagent pas les mêmes espérances : lorsque Rössler donne deux ans de plus à la guerre, il pense à la victoire de l'Allemagne, ou *ad minima* à un armistice. Klemperer, lui, pense à la défaite qui lui sauvera la vie. Ce sentiment d'avoir été près de la victoire ou pour le moins de la pérennisation du régime nazi occupera longtemps les consciences allemandes. C'est peut-être la raison pour laquelle, en 1952, plus de 50% des Allemands condamnaient l'attentat de von Stauffenberg contre leur *führer*. D'ailleurs, jusque dans les années soixante, les filles de von Stauffenberg, outre le souvenir de l'atroce exécution de leur père, ont souffert des insultes que leur adressaient les enfants et adolescents de leurs écoles. Ces certitudes allemandes expliquent pourquoi la dernière année de la guerre fut marquée, en France, par une répression nazie sans merci qui impliquait un usage routinier des tortures les plus ignobles.

À Grenoble, cela a commencé au début du mois de mai 1943, lorsque le groupe choc que dirigeait Mathieu a raté une opération mineure, à Mens, dans le Triève, une région du Vercors. Leur contact à Mens avait signalé un camion-citerne plein d'essence que l'armée française avait camouflé chez un garagiste. Comme l'on sait, dès la défaite de 1940 l'armée française avait créé un service de camouflage des armes, munitions, véhicules et carburants qui devaient préparer une possible revanche militaire : le gros de ces stocks sera capturé par les Italiens ou par les Allemands. Celui de la caserne de Bonne à Grenoble, sous le contrôle de l'armée allemande, sera détruit dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre 1943 par un officier polonais engagé de force dans l'armée allemande, Aloyzi Kospicki, qui avait rejoint la résistance française. Le capitaine Nal, qui commandait les Groupes Francs en charge de l'Action Immédiate dans la région, lui avait fourni les explosifs nécessaires à cette action. Un peu plus tôt, en deux tentatives le capitaine Nal et son groupe avaient fait sauter le plus important

dépôt de munitions de la région, celui du parc d'artillerie dit Le Polygone qui fut totalement détruit dans la nuit du 12 novembre 1943. Selon les instructions de Londres, ces explosions avaient été camouflées en accident afin d'éviter des représailles contre la population civile. Très ciblée, l'Action Immédiate, telle que Londres la préconisait avait pris de l'ampleur dans la région. Dès le 25 mai 1943, la doctrine énoncée par Delestraint en avril dans le Vercors avait pris effet : quelques hommes des Groupes Francs du Capitaine Nal, en passant par les toits, avaient fait sauter l'hôtel Gambetta qui servait de quartier général aux troupes alpines italiennes. Tout cela participait d'un esprit d'émulation entre les mouvements, et Franc-Tireur, Tirf, ne voulait pas rester en retrait. L'opération sur Mens avait été montée à la hâte... il est vrai qu'elle semblait facile.

Mens est un gros village, proche du mont Aiguille qui fait partie de la chaîne montagneuse du Vercors. Il y avait là au moins deux mille litres d'essence. Pour la résistance toujours à court d'armes, de munitions et de carburant, s'emparer de ce camion était tentant. En mai 1943, Mathieu et son groupe décidèrent de faire ce coup qui semblait facile. Il échoua de façon lamentable, par manque de rigueur dans la préparation et dans l'exécution.

L'arrestation de Mathieu-Pupin, de Converso, et de toute la bande par l'armée italienne fit prévoir que l'ensemble du réseau de Franc-Tireur dans la région allait tomber. Quelques hommes prirent assez rapidement le maquis, ils s'établirent dans le Vercors tout proche. À la demande de Senlis, le capitaine Le Ray fut un de ceux-là. D'autres cherchèrent à gagner Londres, ou Alger. Senlis partit à Londres, puis à Alger, après avoir transmis ses instructions à Jean Prévost. Il partit pour un long périple à travers la France, l'Espagne et le Portugal. Il partit après un dernier rendez-vous avec le général Delestraint. À Lyon, lors d'une rencontre précédente ils s'étaient donné rendez-vous à Paris, le 6 juin 1943, Place de l'Alma, au café « Chez Francis » que fréquentaient aussi les gens de théâtre et de cinéma.

Le 6 juin 2009, je suis allé « Chez Francis », papa. C'est un café brasserie parisien qui tient tête au temps. Il est là, place de l'Alma, à la sortie du métro. À gauche, à droite, devant, il y a des platanes, des petits, tout jeunes, et des grands. Les grands ont dû grandir, ils étaient vraisemblablement là, petits, en 1943. Mais, va savoir, les platanes poussent vite, en 43 il n'y avait peut-être pas d'arbres à côté de l'entrée du métro de la place de l'Alma. Je suis ému d'être là, je pense que trois jours plus tard Vidal sera arrêté par les SR allemands, tellement excités par leur prise qu'ils oublieront leur mouchard, un certain Multon du réseau « Combat », à l'intérieur de la station de métro de la Murette à la sortie duquel ils ont cueilli le général piégé avec habileté. L'agent des SR, connu sous le nom de Mogg, on pense qu'il était Alsacien d'origine, a accosté Vidal en lui donnant son titre de Général et lui a expliqué que son rendez-vous avec Didot était déplacé et retardé et qu'il allait le conduire au nouveau rendez-vous. Le français parfait de l'homme, son allure, le fait qu'il l'avait abordé en lui donnant son titre et son pseudonyme avait trompé Vidal qui, en confiance, a suivi l'homme vers la traction-avant Citroën qui attendait le long du trottoir. Avec une naïveté qui à présent était sa honte, Delestraint avait dit à Mogg qu'une station de métro plus loin, il avait rendez-vous avec Galibier et Socrate. Mogg a rassuré Vidal en lui disant qu'il allait les prévenir. Ce n'est qu'une seconde après s'être assis à l'arrière du véhicule entre Mogg et un autre gestapiste que Vidal a compris.

Chez Francis est un bistro huppé, Louis Juvet y avait ses habitudes pendant la guerre, et après. Juvet, comme beaucoup d'acteurs, n'a pas résisté, alors il a vécu. Envoyé en tournée de propagande en Amérique Latine par le gouvernement du Maréchal, lui et sa troupe ont fini par se rallier aux gaullistes aux États-Unis. Après la libération de Paris, Juvet est revenu chez Francis qui fait restaurant et brasserie, et où l'on devait bien manger, même pendant la guerre. Aujourd'hui aussi, peut-être, je n'ai pas essayé, il était 15.00 heures, l'heure même du rendez-vous de Vidal avec Senlis-Dalloz, celui qui avait conçu l'idée du Vercors, et l'avait fait accepter. Je sais que la dernière rencontre de Vidal avec Dalloz fut brève, ils ont commandé un verre de vin, Francis avait un Bordeaux honnête qui en ces temps de restrictions passait pour un nectar. Senlis a expliqué à Vidal qu'il était brûlé à Grenoble, et qu'il allait gagner Londres le plus tôt possible. Il a raconté ce qu'il savait des arrestations de Grenoble : Mathieu, Converso... le camion-citerne, les arrestations à Villard-de-Lans par les Italiens qui semblaient bien renseignés, et travaillaient de plus en plus avec la Gestapo et les SR allemands établis à Lyon et à Dijon. Dalloz dit à Vidal qu'il avait transmis une partie de ses fonctions à l'écrivain Jean Prévost. Ils avaient parlé de lui lors de la visite de Vidal dans le Vercors, début avril. Dalloz ajouta qu'il avait confiance en l'avenir, car un autre ami, le capitaine Le Ray, était maintenant dans la clandestinité dans le Vercors, ce qui était une garantie pour le respect du plan « les Montagnards », tel qu'ils l'avaient mis au point ensemble, et affiné lors des discussions d'avril. Vidal raconta qu'à Lyon et à Paris, c'était aussi de plus en plus dur, résistants et réseaux tombaient comme des mouches :

- C'est comme ça ! Sur un point, je suis d'accord avec les communistes, la répression est terrible, mais les Allemands tapent si fort et si cruellement que chaque fois que l'un de nous tombe, nous en avons au moins deux qui prennent sa place. Celles qui m'étonnent le plus ce sont les femmes. Avez-vous remarqué, Monsieur Senlis ? Nous avons avec nous des femmes de tous âges, alors que nos hommes sont, en général, des jeunes gens. Cela m'étonne... je ne me l'explique pas. En 14, nous avions eu dans le Nord-Est le réseau de Louise de Bettignies et de Léonie Vanhoutte, un réseau de femmes extraordinaires. Cette Louise, une beauté, les Allemands l'ont laissée mourir à Siegburg, de la tuberculose. Mais en ce moment, chez nous, j'ai l'impression de rencontrer des Louise de Bettignies partout. Monsieur Senlis, je vous le dis, la France dans son calvaire s'est mise à produire des héroïnes et des héros par milliers !

- Des traîtres aussi, sauf votre respect, mon Commandant.

- Mais Monsieur Senlis, Judas, lui aussi fait partie de notre histoire. Nous vivons sur la terre des hommes, Monsieur Senlis, pas encore dans le royaume de Dieu. C'est la guerre, elle impose ses lois, sa discipline, son courage, ses trahisons. C'est comme ça !

Vidal était un vrai soldat. Alors qu'il évoquait les sacrifices du métier des armes, on voyait clairement transparaître l'homme qui avait l'habitude d'être obéi. Puis, il avait soudain quitté son uniforme invisible pour dire avec une sorte d'enjouement :

- Aller ! À votre bonne santé ! Vous entreprenez un voyage qui sera long et dangereux. Mais à la fin, vous verrez, pour vous mon ami, tout ira bien.

« Vivre libre et joyeux », Vidal en faisait démonstration à Dalloz, à la terrasse de « chez Francis ». La joie était l'élément le plus surprenant. La joie est un don que Dieu fait aux hommes qui croient en lui. Les communistes de l'époque aimaient à citer un de leurs camarades allemands, Eugène Leviné, qui, en pleine révolution spartakiste à Munich en 1919, avait dit : « Les communistes sont des morts en vacances ». C'était tragique, c'était pesant dans l'héroïsme, c'était tout à fait dans la ligne droite et raide des idéologies totalitaires. Seule la joie donne accès à la divine légèreté d'être.

Puis, avant de se séparer, Vidal a répété ses instructions pour le Vercors : « Rester calme, pas d'actions intempestives et spectaculaires qui attireraient l'attention de l'ennemi. Pour l'instant il faut laisser l'action directe au capitaine Nal et au groupe Stéphane, ils savent faire. Les avions de reconnaissance de l'ennemi et ses bombardiers sont à dix minutes de vol du Vercors. Nos tâches sont simples : former les jeunes au combat, attendre les parachutistes alliés, et le débarquement de Provence. » Vidal était persuadé que le débarquement au sud se ferait en Provence pour rapidement remonter la vallée du Rhône. Les derniers mots de Vidal à Senlis furent encore pour le Vercors, qui, visiblement inquiétait le chef de l'Armée Secrète : « Dans cette affaire, l'effet de surprise est essentiel ! Et bien, allez à Londres pour les aider à mettre en œuvre notre Plan les Montagnards ! »

Aujourd'hui, les clients de « Chez Francis » s'en foutent. Ils n'ont ni raison ni tort, c'est le même lieu, les temps sont autres, et si les garçons servent toujours des frites, il y a des « club sandwiches » qui ne se servaient pas en 1943. Par force, les garçons ont changé, ainsi que leurs tenues : noires, pantalon, chemise ; jupe et corsage pour les serveuses ; cravate rouge pour les hommes. Le même rouge laqué domine à l'intérieur et à l'extérieur sous l'auvent et sous les parasols. Puis, Dalloz a descendu les marches du métro, à deux pas, sur le trottoir. Vidal partit à pied, il logeait au 35 boulevard Murat, pas loin, dans le seizième. Vidal avait promis de revenir dans le Vercors. Avant d'arriver au numéro 35 du boulevard Murat, il a posté une carte postale à sa femme, un message banal : « Je t'embrasse. Je vais bien. »

Et moi, ce jour-là, dans la belle lumière de juin, soixante-cinq ans plus tard, j'avais du vague à l'âme. Vidal n'est pas revenu dans le Vercors, le plan « les Montagnards » n'a pas été mis en œuvre ; en l'absence de Jean Moulin et de Vidal, le plan a été oublié dans un tiroir du BCRA, à Londres ; et lorsque Senlis est arrivé à Alger, il a fallu plusieurs jours pour en retrouver la trace ; de toute façon, c'était trop tard. Les impératifs changeants de l'action ; le chaos de l'époque ; les déficiences des hommes ; leur intelligence et leur courage ; leur sottise et leurs lâchetés... c'est tout cela qui fait l'Histoire.

J'ai continué mon pèlerinage sur les pas du Frère Delestraint. Je suis arrivé au carrefour de la Muette par la rue de la Pompe, elle est très longue. Émotion en cherchant l'entrée du métro où Vidal fut arrêté. Il y avait des travaux du côté de l'avenue Paul Doumer. Confus, ému, je commençais à penser qu'avec le temps la place, le métro... tout avait été modifié. De loin, en contrebas, j'ai entraperçu une belle pharmacie et, en face, l'entrée du métro. Par une émotion étrange qui abolissait le temps, j'ai senti que ça s'était passé là. J'ai même cru apercevoir la petite Brigitte Bardot sur le balcon, au cinquième étage du luxueux immeuble haussmannien au numéro 1 de la rue de la Pompe ; sur sa droite, elle regardait sans comprendre le joli

petit monsieur qui rentrait dans une traction-avant Citroën noire, un autre monsieur, à peine plus grand que le joli petit monsieur lui ouvrait la portière arrière en souriant. Un vilain sourire pensa Brigitte. Son cœur se serra en voyant la voiture prendre la direction de l'avenue Paul Doumer, elle fut triste de voir le joli petit monsieur qui se tenait si droit disparaître. On appelle ça la sensibilité d'artiste. Puis, j'ai vu la plaque scellée au mur de la pharmacie, en hauteur, mais lisible :

« Ici fut arrêté le 9 juin 1943 le Général Charles Delestraint
 Chef de l'armée secrète sous le nom de Vidal
 Déporté et assassiné à Dachau le 19 avril 1945 »

En dessous de la plaque, pharmacie et sida obligent, il y a un distributeur payant de préservatifs Manix, « le partenaire du plaisir », y disent. Sans peut-être le savoir, nous vivons des temps heureux : il est plus facile de se protéger du sida que de la Gestapo. Ignorant leur bonheur, assises sur la marche de la pharmacie, trois jeunes filles d'à peine seize ans, les ongles de chacune respectivement peints en bleu, blanc, et rouge papotaient gentiment. J'ai pensé que dans quelques années, elles auront l'âge de Louise de Bettignies, de Marie-Jeanne Jacquier, de Léa Blain, de Marianne Cohn ... lorsqu'elles sont entrées en résistance.

Le lendemain, vers midi, j'ai déjeuné à « la Rotonde de la Muette », une brasserie située à cent mètres de la plaque commémorative. L'établissement fait de l'histoire sans le savoir : j'ai parlé de Laval et de ses eaux minérales avec le garçon... de Vidal, Dalloz, Prévost, Résistance...il ignorait presque tout. À table, comme eau minérale gazeuse naturelle, ils servent l'eau de Laval, appellation « Châteldon », source « la Sergentale » : « La plus pure des eaux de régime », selon Laval qui s'est trompé de régime. La brasserie existait déjà en 1943, servait-elle la même eau ? Vidal en a-t-il bu ? Il est vrai qu'en France, au bout du compte, nous buvons tous à la même source. Que vienne enfin le temps où sur le chemin de l'action juste nous serons libérés de nos enfermements, car les idéologies sont à la pensée ce que les prisons sont au corps. Alors nous marcherons ensemble, chacune et chacun au sien rythme. Miracle ! Ils seront compatibles, comme un couple qui danse... Victor Klemperer dans les bras d'Éva, et mon papa dans ceux de Léa Blain.

Notes

* Pour la date indiquée, référence est faite à « Mes soldats de papier », le journal en deux tomes de Victor Klemperer. Éditions du Seuil, 2000.

1 – A world at arms, Gerhard L. Weinberg, Cambridge university press, 2005, p. 226

2 – idem, p. 374

3 – Mémoires de guerre, Charles de Gaulle, Librairie Plon, 1971, Bibliothèque de la Pléiade, p. 68

4 – The fringes of power, Downing street diaries 1939-1955, John Colville, Phoenix paperback, 2005, p. 130

5 – Charles de Gaulle, Éric Roussel, Gallimard, 2002, p. 112 sv.

6 – Vérités sur le drame du Vercors, Pierre Dalloz, éditions Fernand Lanore, 1979, p. 274

7 – Citadelle, Antoine de Saint-Exupéry, Gallimard, 1950, p. 532

8 – Vie et mort de Jean Prévost, 1901-1944, Bulletin hors série de l'association Montivilliers hier, aujourd'hui, demain. Mars 2007, p.54

9 – dossier Historia, no 254, janvier 1968. Voir aussi sur le net l'article de G. d'Astier de La Vigerie : « Amiral Darlan : la vérité sur son exécution » 2002

10 – dossier Historia, no 254, janvier 1968.

11 – Jean Moulin, Daniel Cordier, Gallimard, 1999, p. 571

12 – site internet « histoire des Français libres FFL BM4 France

13 – site internet créé par l'assistant du général Delestraint, le Docteur François-Yves Guillin. Extraordinaire document où j'ai abondamment puisé.

Postface

Si ce roman documentaire est le résultat d'années de lecture et de contacts familiaux et amicaux avec la Résistance, il n'est, en aucun cas, un travail d'historien. L'ouvrage ne se veut que littéraire et donc libre de ne pas respecter la vérité de l'histoire pour essayer de mettre à jour une autre forme de vérité, celle de l'amour porté à celles et à ceux qui ont fait notre histoire. Si j'ai parfois donné la parole aux acteurs de l'époque et si je décris des faits réels, j'ai, lorsque cela était possible ou nécessaire, indiqué la source qui a fait ressurgir cette parole et ces faits, mais j'ai aussi usé de ma liberté d'écrivain pour inventer des dialogues et des situations possibles. Il n'y a pas d'esprit de système dans ma démarche, elle va où ma nécessité intérieure me pousse, je le répète : je n'ai pas respecté les faits historiques, je les ai suivis, comme on suit du regard une étoile. Aux lecteurs qui voudraient acquérir des connaissances historiques sur le Vercors, je suggère de visiter les deux musées de Vassieux-en-Vercors, ils y trouveront un grand choix de livres et de documents. Enfin, je me permets de donner la liste de quelques ouvrages qui sont considérés comme des classiques pour ce qui touche à l'histoire de cette région et de cette période :

Guide-Mémorial du Vercors Résistant, Patrice Escolan et Lucien Ratel, le cherche-midi, 1994

Vercors, citadelle de la Liberté, Paul Dreyfus, Arthaud, 1961

Témoignages sur le Vercors : Drôme, Isère, Lyon, Joseph La Picirella, Imprimerie Rivet, 1991

Combattant du Vercors, Gilbert Joseph, Fayard, 1972

Cette liste n'est évidemment pas exhaustive. Deux personnages que j'ai eu à cœur d'essayer de faire brièvement revivre, Jean Prévost et le général Delestraint, ont été les sujets de livres que je veux mentionner : « Pour Jean Prévost » de Jérôme Garcin, et « le Général Delestraint » du Commandant Jean-François Perrette (livre aujourd'hui introuvable). Internet est aussi une riche source où l'on trouve des trésors patiemment accumulés par des acteurs de l'époque qui ont eu le talent et la passion de rendre leurs savoirs accessibles. Certains ont été cités en note. D'autres ont mêlé dans ma mémoire leurs récits à ceux de mon père. Je pense, en particulier à Henri Faure qui dans « Étais-je un terroriste ? » a raconté sa résistance dans la Drôme. Ces héros pas tout à fait oubliés sont innombrables. Je veux leur exprimer ma gratitude et mon respect.

Paul Bayleville
**Les oubliés de la France
des catacombes**

Un père imaginaire a raconté à son fils sa guerre dans la Résistance française dans le Vercors entre 1941 et 1945. Le fils a repris le récit pour en faire un roman-documentaire. Il fait revivre des héroïnes et des héros oubliés sans lesquels les grands noms de ce roman, et de l'Histoire : Churchill, Roosevelt, de Gaulle, Staline, etc., n'auraient pas été à la manœuvre.

